IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

SIMPLES RÉCITS

D'HISTOIRE DE FRANCE

PAR

G. DUCOUDRAY

ancien élève de l'École normale, agrégé d'histoire

ET

A. FEILLET

ancien professeur suppléant d'histoire au lycée Bonaparte
chef d'institution à Paris

OUVRAGE RÉDIGÉ CONFORMÉMENT
aux programmes officiels de 1866
POUR L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE SPÉCIAL
(ANNÉE PRÉPARATOIRE)

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1870

AVANT-PROPOS.

Nous nous sommes inspirés, autant que possible, dans la rédaction de cet ouvrage, des instructions ministérielles. Mais nous étions obligés de composer : pour les maîtres, des récits entre lesquels ils pussent choisir ceux qu'il leur conviendrait de développer; pour les élèves, un livre qui suppléât aux récits négligés à dessein par le professeur; il fallait, pour répondre à l'esprit du programme, non-seulement exciter l'imagination des enfants, mais les préparer réellement à l'étude de notre histoire; aussi n'avons-nous pas cru devoir briser la trame des faits. L'histoire d'ailleurs a un ordre logique auquel on ne peut échapper et que cherche à s'expliquer la raison même de l'enfant, non moins exigeante que sa curiosité. Si le professeur a la faculté de combler par des dictées ou des conversations les lacunes volontaires qu'il laisse entre les leçons, le livre doit être complet sous peine de n'être qu'un recueil insignifiant d'anecdotes. Nous nous sommes efforcés toutefois de ne relier nos narrations et biographies diverses que par un fil léger, nous appliquant à conduire, non pas à charger l'esprit des élèves. Les résumés ajoutés à chaque chapitre, tout en dégageant des détails la suite des événements et en aidant à la mieux comprendre, seront peut-être de quelque utilité pour les courtes rédactions que demande le programme et auxquelles ils pourraient servir de cadres.

La partie du volume qui va jusqu'à la Révolution est l'œuvre commune de MM. Ducoudray et Feillet; M. Ducoudray s'est occupé seul de celle qui s'étend de la Révolution jusqu'à nos jours.

CARTES ET GRAVURES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CARTES.

GRAVURES.

EXTRAIT DES PROGRAMMES OFFICIELS

DE

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE SPÉCIAL

HISTOIRE DE FRANCE (SIMPLES RÉCITS[1]).

(ANNÉE PRÉPARATOIRE).

1. Les Gaulois : prise de Rome : Vercingétorix.
2. Les Francs : Clovis : ses victoires et sa conversion; Charles-Martel à Poitiers.
3. Charlemagne : ses conquêtes; soin des écoles. — Les Normands; siége de Paris.
4. La première croisade. — Oppression des chrétiens d'Orient par les musulmans; Pierre l'Ermite; les croisés; Godefroy de Bouillon; prise de Jérusalem.
5. Louis VI et les barons du domaine. — Philippe Auguste à Bouvines; saint Louis à Damiette et à Tunis; saint Louis *justicier*.
6. Les Anglais en France. — Crécy et Poitiers. Duguesclin.
7. Jeanne d'Arc.

1. Voici les conseils que donne aux professeurs le Ministre de l'instruction publique pour le cours d'histoire de l'année préparatoire : « Le cours d'histoire pour cet âge n'est pas un cours critique. Il se compose de biographies détachées et de faits isolés que le professeur raconte avec simplicité, mais avec art, ayant soin de faire ressortir vivement les grandes qualités des personnages illustres et laissant dans l'ombre leurs défauts et leurs vices. Il ne craint pas d'entrer dans de minutieux détails, parce qu'ils intéressent les enfants; mais il appuie sur les grands traits qui frappent leur jeune imagination et y laissent une trace profonde; enfin il résume son récit par quelques bonnes pensées, qui forment peu à peu dans leur cœur comme un fonds de morale pratique.

« Le professeur doit faire répéter, séance tenante, ses récits de vive voix, afin de s'assurer que ses idées ont été bien comprises et bien retenues. Il exige ensuite des élèves une courte rédaction qui sert à la fois de page d'écriture et d'exercice d'orthographe.

« La division des matières de ce programme et de ceux qui suivent, n'a rien d'obligatoire et de limitatif quant à la durée et au nombre des leçons. Le professeur reste libre d'étendre ou d'abréger les développements sur chaque numéro, suivant qu'il le juge nécessaire. »

8. Louis XI et Charles le Téméraire.

9. Louis XII, père du peuple. — François Ier à Marignan et à Pavie. — François Ier, protecteur des arts (Fontainebleau, le Louvre, etc.)

10. Henri IV. — Ses premières années. — Ses victoires d'Arques et d'Ivry. — Siége de Paris. — Sully.

11. Richelieu et Mazarin. — Meurtre de Concini; supplice de Cinq-Mars; prise de la Rochelle. — Condé à Rocroy et à Fribourg. — Acquisition de l'Alsace, de l'Artois et du Roussillon. — Misère au temps de la Fronde : saint Vincent de Paul.

12. Louis XIV. — Colbert et Louvois. — Versailles, l'hôtel des Invalides et le canal du Midi. — Turenne, sa glorieuse campagne d'Alsace et sa mort à Salzbach. —Vauban et Catinat.

13. La France au dix-huitième siècle.— Bataille de Fontenoy. — Dupleix aux Indes. — Montcalm au Canada. — Suffren. — Rochambeau en Amérique. — Acquisition de la Lorraine et de la Corse.

14. La Révolution de 1789. — Les états généraux se réunissent le 5 mai à Versailles. — Nuit du 4 août. — Victoire de Valmy. — Le Vengeur.

15. Bonaparte : ses premières années. — Siége de Toulon. — Bataille d'Arcole et de Rivoli.

16. Bonaparte en Égypte.

17. Bonaparte, premier consul. — Passage des Alpes et victoire de Marengo. — Création de la Légion d'honneur.

18. Napoléon Ier, empereur (1804). —Prise d'Ulm. — Batailles d'Austerlitz, d'Iéna et de la Moscowa. — Waterloo.

19. La Restauration. — Bataille de Navarin. — Expédition d'Alger.

20. Le roi Louis-Philippe.— Conquête de l'Algérie : prise de Constantine; bataille de l'Isly; soumission d'Abd-el-Kader.

21. L'Empereur Napoléon III. — Guerre contre la Russie : prise de Bomarsund dans la mer Baltique. — Bataille de l'Alma en Crimée. — Siége de Sébastopol; Inkermann et Malakoff.

22. Guerre contre l'Autriche : batailles de Magenta et de Solferino. — Cession du comté de Nice et de la Savoie à la France.

23. Expéditions lointaines : Prise de Pékin. — Conquête de la Cochinchine. — Prise de Puebla.

24. Le traité de commerce avec l'Angleterre. — Le défrichement des landes de Gascogne. — Les expositions universelles. — Le canal de l'isthme de Suez.

SIMPLES RÉCITS

D'HISTOIRE DE FRANCE.

CHAPITRE I.

LES GAULOIS.

La France; ses premiers peuples. — Les Gaulois. — Prise de Rome par les Sénons. — Vercingétorix. — Défense d'Alise.

La France; ses premiers peuples. — De la plus haute cime des monts d'Auvergne, au centre de la France, on verrait, si l'œil était assez perçant, comme limites de notre pays, au midi la chaîne des *Pyrénées* qui se dresse entre lui et l'Espagne; une vaste nappe d'eau, la *Méditerranée* qui peut nous conduire en Afrique et en Orient; les *Alpes*, les plus hautes montagnes de l'Europe, notre barrière contre l'Italie. A l'est, les Alpes prolongeraient leurs étages de sommets couverts de neige jusqu'à une autre muraille, le *Jura* qui nous sépare de la Suisse; le large fleuve du *Rhin* laisserait, au delà de ses rives, distinguer l'Allemagne; c'est lui qui autrefois nous servait de limite dans tout son cours et protégeait notre pays au nord aussi bien qu'à l'est. A l'ouest, au delà du bras de mer qu'on appelle *la Manche*, on aper-

cevrait, à demi-cachée dans la brume, une grande île, l'Angleterre; enfin, le soleil couchant offrirait un spectacle magnifique en éteignant ses dernières clartés dans l'océan Atlantique. A nos pieds nous verrions de larges fleuves quelquefois terribles, de nombreuses et belles rivières dont quelques-unes sont paresseuses; un pays âpre et montueux au centre et au midi, uni vers le nord, mais partout fertile, ni trop humide ni trop aride, assez bien fermé pour la défense, néanmoins ouvert au commerce et, à l'intérieur, plus ouvert encore aux échanges mutuels entre les habitants de chaque région. « Ce qui mérite d'y être remarqué, dit un ancien[1], c'est la parfaite correspondance de ses divers cantons, grâce aux fleuves qui les arrosent et aux deux mers dans lesquelles ces fleuves se déchargent : elle donne aux populations une grande facilité de communiquer les unes avec les autres et de se procurer les choses nécessaires à la vie. Une si heureuse disposition des lieux, qui semble l'ouvrage d'un être intelligent plutôt que du hasard, suffirait pour prouver la Providence. » L'homme, comme il doit toujours le faire, a secondé la Providence : notre pays « que tant de verdure colore, que tant de moissons enrichissent, et qu'enveloppe un ciel si doux[2] », doit au travail de nos pères l'éclat de ses cultures et de ses moissons, les splendeurs de ses villes et même quelque chose de la douceur de son climat.

Tous les témoignages anciens s'accordent en effet à représenter le climat de la France comme très-rigoureux, alors qu'elle était couverte d'immenses forêts entrecoupées de marécages. Les grands arbres laissaient à peine pénétrer le soleil et les rivières sortaient à chaque moment de leur lit incertain et mobile. Les premiers hommes qui habitèrent la France, furent sans doute contemporains des dernières convulsions après lesquelles le sol de la terre s'est affermi. Leurs armes et leurs outils étaient de pierre. On a retrouvé

1. Le géographe Strabon.
2. Expressions d'Augustin Thierry.

sur divers points de notre territoire, dans les sables de Saint-Acheul (Somme), dans les sablières des environs de Paris et dans plusieurs autres départements, des espèces de haches en pierre, des lames en pierre servant de pointes de lance, de couteaux, de scies, etc. Dans les grottes ou cavernes, creusées sans doute plus tard, on a rencontré des instruments d'os ou de bois de renne et de cerf; des os ayant la forme d'un hameçon; des pointes de flèches, des harpons à grandes barbelures, en os ou en bois de renne; de grands morceaux de bois de cette nature, percés de trous et que l'on croit être des bâtons de commandement comme chez les Esquimaux; des sifflets faits avec des phalanges de renne et qui aujourd'hui encore produisent des sons distincts. Des cavernes, nos ancêtres, devenus plus nombreux, semblent avoir émigré sur des plateaux et fait des campements sur le point culminant afin d'éviter les surprises des peuplades voisines. On y rencontre la même industrie que précédemment; mais on distingue déjà de grands ateliers qui exportaient leurs produits au loin. La Dordogne semble avoir cultivé l'industrie des aiguilles en os. Après l'*âge de pierre*, vint celui des métaux et d'abord l'*âge de bronze*, encore trop peu connu; avec l'*âge de fer* on entre enfin dans l'époque historique. La culture ouvrit çà et là de larges places où la terre remuée avec la bêche d'abord, puis avec la charrue, fut ensemencée de seigle, de froment, d'orge. Longtemps les progrès de cette culture furent arrêtés par les invasions des peuples qui se succédèrent dans notre pays. Vers l'an 600 avant Jésus-Christ, de nombreuses populations, sous des noms étranges et divers, y étaient établies, mais un nom prévalut, celui des Celtes ou *Gaëls*, dont on a fait le nom qui est resté, de Gaulois.

Les Gaulois. — Tous ces peuples, malgré leur origine différente, avaient un trait commun, le courage des chercheurs d'aventures, des pionniers. « Race indomptable, disait-on d'eux, qui fait la guerre non-seulement aux hommes, mais à la nature et aux dieux. Ils lancent des flèches contre

le ciel quand il tonne; ils prennent les armes contre la tempête; ils marchent, l'épée à la main, au devant des fleuves débordés ou de l'Océan en courroux. » Dans leurs courses, rencontrant Alexandre le Grand, maître de la Macédoine et de la Grèce, vainqueur de l'Asie, ils osent à cette question : « Que craignez-vous? » faire cette réponse : « La chute du ciel! » Non moins généreux que braves, ils « ressentent les injustices faites à un voisin, et si vivement qu'ils se rassemblent tous pour les venger. »

Les Grecs nous représentent ainsi ces hommes qu'ils craignirent longtemps : « De grande taille, les Gaulois ont la peau blanche, les yeux bleus, les cheveux blonds; ils leur donnent une couleur ardente en les trempant d'eau de chaux, les portent dans toute leur longueur, tantôt flottants sur leurs épaules, tantôt relevés ou liés en touffes au sommet de la tête. Quelques-uns se coupent la barbe et d'autres la laissent croître modérément; mais les nobles se rasent les joues et laissent pousser les moustaches, de manière qu'elles leur couvrent la bouche. Les Gaulois invitent les étrangers à leurs festins, et ce n'est qu'après le repas qu'ils leur demandent qui ils sont et ce qu'ils viennent faire dans le pays. Souvent pendant le festin, leurs discours provoquent des querelles, et, comme ils méprisent la vie, ils se défient à des combats singuliers. « Ces repas de lions se terminaient souvent par des duels de lions » chez *ce peuple qui n'a pas peur de la mort*, comme on disait. Les Gaulois aimaient à parler avec un ton exalté, un langage exagéré; ils recherchaient les louanges, sachant bien se les décerner à eux-mêmes; prompts à faire des menaces, ils n'en redoutaient aucune.

« Pour vêtements, disent encore les anciens, les Gaulois ont des tuniques bigarrées de différentes couleurs, et des chausses qu'ils appellent *braies*. Avec des agrafes, ils attachent à leurs épaules des *saies* (à peu près nos *blouses* actuelles) rayées d'une étoffe à petits carreaux multicolores, épaisse en hiver, légère en été. Ils ont pour armes défensives des boucliers aussi hauts qu'un homme, et que chacun

orne à sa manière : quelques-uns y font graver des figures d'airain en bosse et travaillées avec beaucoup d'art. Leurs casques d'airain ont de grandes saillies et donnent à ceux qui les portent, un aspect tout fantastique. A ces casques sont fixées des cornes, des figures en relief d'oiseaux ou de quadrupèdes. Ils ont des trompettes barbares, d'une construction particulière, qui rendent un son rauque et approprié au tumulte guerrier. Les uns portent des cuirasses de mailles de fer, les autres combattent nus ; au lieu d'épées, ils ont des espadons suspendus à leur flanc droit par des chaînes de fer ou d'airain. »

Le courage avec lequel ils se servaient de ces armes et affrontaient la mort sous tous ses aspects, provenait aussi bien d'un de leurs dogmes religieux que de leur naturel hardi. Les Gaulois possédaient « la croyance la plus ferme et la plus claire de l'immortalité de l'âme : toutes leurs coutumes étranges ou naïves, touchantes ou cruelles, s'expliquent par cette foi. » — « L'argent prêté dans cette vie, disent-ils, sera rendu dans l'autre ; les amis qui se donnent la mort pour accompagner leurs amis, les retrouveront dans l'autre monde. » La vie humaine compte peu à leurs yeux, et dès lors on tombe dans les sacrifices humains qu'ils regardaient comme nécessaires pour détourner les calamités célestes. Leurs prêtres s'appelaient *Druides* ou *hommes du chêne* et habitaient de préférence les vastes forêts : ils étaient, à la fois ou suivant leur rang, prêtres, devins ou poëtes, la plupart savants dans les sciences naturelles et presque tous arbitres éclairés des différends. Une de leurs grandes fêtes était, si l on en croit une tradition douteuse, la récolte de cette plante bizarre, le *gui*, qui ne touche jamais la terre ; quand ils avaient rencontré une de ces pousses parasites qui percent si rarement la rude écorce du chêne, un druide, vêtu de blanc, coupait la plante avec une faucille d'or ; un grand sacrifice et un immense banquet accompagnaient la rencontre de la plante qui, chez ce peuple superstitieux, « guérissait tout. »

De ces époques reculées et enveloppées de mystère, il

nous reste des monuments non moins mystérieux, d'énormes pierres, les unes plantées en terre ou *menhirs*, les autres couchées sur d'autres pierres verticales ou *dolmens*, d'autres disposées en cercles ou *cromlechs*. Sur la plage solitaire de Carnac, à l'extrémité de la Bretagne, on voit encore debout douze cents menhirs rangés sur plusieurs files et débris des *alignements de Carnac* qui en comptaient plus de quatre mille, véritable forêt de pierre, monument prodigieux et inexplicable qui suppose des efforts inouïs. Dans tous les pays où l'on entend parler de *Pierre Levée*, de *Pierre Couverte*, de *Table du Diable*, de *Tuile des Fées*, il a existé ou il



Menhir.

existe encore quelques traces de ces roches dressées par la main des hommes pour former des tombes, ou quand elles sont en grand nombre, des sanctuaires.

Prise de Rome par les Sénons. — Peu de peuples furent aussi remuants que les populations gauloises. Les révolutions de leur pays les rejetaient toujours sur les contrées voisines, et leur humeur aventureuse les entraînait plus loin. Le soleil et les richesses de l'Italie les attirèrent dès l'année 1400 avant Jésus-Christ. Vers l'an 390, une de leurs tribus, les Sénons s'avancent jusqu'à Clusium en Étrurie,

ils réclament des terres; une députation part de Rome pour jouer le rôle d'arbitre, mais elle oublie bien vite cette haute mission et combat au lieu de négocier. Un chef Gau-



Cromlech.

lois est même tué par un des députés : on demande à Rome réparation; le crédit dont jouit la famille du coupable em-



Dolmen de Conneré (Maine).

pêche de faire droit à cette juste demande. Les Barbares marchent alors sur Rome et rencontrent l'armée romaine à une demi-journée de la ville, sur les bords de l'Allia. Frappés d'une terreur panique à la vue de ces sauvages

ennemis, les Romains se débandent et courent se réfugier, partie dans la ville, partie dans les villes alliées. Bientôt les Gaulois arrivent : ils ne trouvent dans la cité que de vieux magistrats qui, ne voulant pas fuir et ne pouvant combattre, ont refusé de s'enfermer dans la forteresse du Capitole. Un des Barbares ayant touché la barbe du vieux Papirius, celui-ci le frappe de son bâton ; le Gaulois irrité le tue, et dès lors commence le massacre ; bientôt l'incendie le suit et dévore une cité déjà grande qui comptait plus de trois siècles d'existence.

La citadelle, où tous ceux qui savent tenir une épée ont abrité les grandes destinées de Rome, est assiégée ; un jour même, sans le cri des oies consacrées à la déesse Junon, qui réveillent le brave Manlius et quelques amis, le Capitole était pris. Les Romains parviennent à repousser cette attaque, mais épuisés, sans vivres, ils se rendent. Pour peser la rançon de mille livres d'or, les vainqueurs apportèrent de faux poids, et leur *Brenn*, ou chef, ne répondit aux réclamations qu'en jetant encore dans la balance sa lourde épée, puis son baudrier, et en répétant le mot qui retentit souvent dans l'antiquité, où l'on ne connaissait guère la pitié : « Malheur aux vaincus ! » (390 av. J. Ch.) Un vaillant chef, Camille, accourut de l'exil, fit honte aux Romains de leur lâcheté, rompit tout traité et mit en fuite l'armée gauloise. C'est du moins le récit de l'historien de Rome, Tite Live, qui a voulu, adoptant la tradition populaire, couvrir une défaite réelle par une victoire tardive et douteuse.

Longtemps encore les Gaulois furent la terreur de Rome, et cette fameuse république n'acheva que deux siècles plus tard la soumission de ceux qui occupaient le nord de l'Italie. Mais Rome devint bientôt la maîtresse du monde ; son plus grand homme de guerre, César, reporta chez les Gaulois le trouble et l'effroi qu'ils étaient venus souvent répandre dans les campagnes romaines.

Vercingétorix. — Un demi-siècle av. J. Ch., la Gaule, florissait autant que pouvait prospérer un pays barbare,

bien qu'industrieux. Malheureusement les cités gauloises, jalouses les unes des autres, s'affaiblissaient par leurs dissensions intestines. Les Romains en profitèrent. Ils avaient déjà, en portant secours à une colonie grecque, Marseille, formé au midi de la Gaule un établissement considérable, une *Province*. César qui aspirait à devenir le premier à Rome pour être le chef de son vaste empire, résolut de s'illustrer par la conquête et de gagner ses soldats avec les dépouilles de la Gaule. Il parut d'abord (58 av. J. Ch.) en allié, puis en ennemi, enfin en maître. Malgré tout son génie, malgré l'admirable discipline des légions romaines, il ne lui fallut pas moins de huit années pour soumettre ce pays, encore impraticable, où les marches étaient difficiles, les populations rudes et vigoureuses, les révoltes sans cesse renaissantes. Battus les uns après les autres, les différents peuples, oubliant enfin leurs funestes querelles, se soulevèrent tous ensemble (52 av. J. C.). « Mourons, dirent-ils, mourons plutôt que de perdre notre vieille gloire et cette liberté que nous avons reçue de nos pères ! » Un massacre des Romains à *Genabum* (Gien ou Orléans), sur la Loire, donne le signal de la lutte : en trois jours des cris, répétés de village en village, le font connaître au pays tout entier. L'unanimité des efforts, la rigueur de l'hiver, l'absence de César, alors en Italie, tout semble présager le succès.

« Il y avait alors chez les Arvernes (Auvergne) un jeune chef d'antique et puissante famille, nommé *Vercingétorix* (*chef de cent têtes* ou *chef de cent chefs*). Il était fils d'un noble Arverne qui, coupable de conspiration contre la liberté de sa cité, avait expié sur un bûcher son ambition et son crime. Héritier de la vaste clientèle et des biens de son père, Vercingétorix sut de bonne heure effacer, par des vertus et des qualités brillantes, la défiance et la défaveur imprimées sur sa famille ; sa grâce, son courage, le rendirent l'idole du peuple. César ne négligea rien pour se l'attacher ; il lui donna le titre d'*ami*. Mais Vercingétorix avait trop de patriotisme pour devoir son élévation à l'avilissement de son pays et il s'éloigna de César. Retiré dans ses monta-

les, il travailla secrètement à réveiller parmi les siens le sentiment de l'indépendance, à susciter des ennemis aux Romains. Quand l'heure favorable fut venue, il se montra au grand jour; dans les fêtes religieuses, dans les assemblées profanes, dans les réunions politiques, partout on le voyait employant son éloquence, sa fortune, son crédit, en un mot tous ses moyens d'action sur les chefs et sur la multitude, pour les amener, comme dit un historien, aux droits de la vieille liberté gauloise. Nul n'apprit avec plus de joie la nouvelle des événements de Genabum. Quoique la nuit fût déjà avancée, il fit prendre les armes à sa tribu, descendit de la montagne, et, dès le point du jour, il entra dans *Gergovie* (près de Clermont), proclamant l'indépendance de la Gaule[1]. »

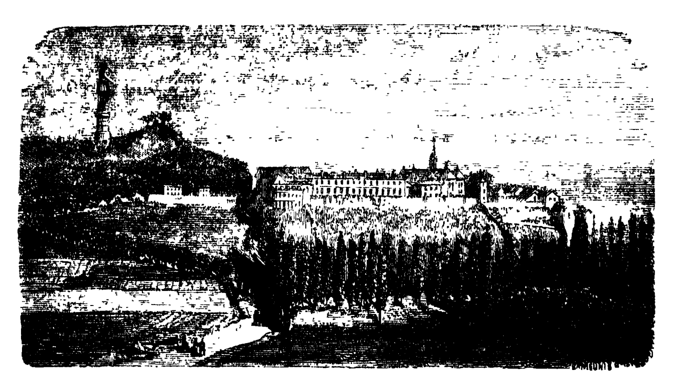
A sa voix, un conseil suprême des cités gauloises se réunit. On le nomme généralissime. Aussi prudent qu'audacieux, il s'assure d'abord de la fidélité de tous ces peuples mobiles en se faisant livrer à titre d'otages, les citoyens des premières familles, effraye les lâches et châtie les traîtres par la dévastation de leur territoire. Il commence à peine la campagne que César accourt avec une rapidité extraordinaire. Passant les Alpes, franchissant les Cévennes malgré six pieds de neige, le général romain ranime ses légions et tombe sur le pays même de Vercingétorix, le territoire des Arvernes, et le ravage. Vercingétorix ne court point à la défense de son pays, il a conseillé aux Gaulois d'affamer les Romains et dévaste lui-même le centre de la Gaule : fermes, villages, cités, sont livrés aux flammes, vingt villes brûlent en même temps. Bourges seule demande grâce, c'est le sanctuaire, l'ornement de la Gaule; on l'épargne, on la fortifie. César l'assiége, et, en dépit de ses défenseurs, la prend; il y trouve d'immenses provisions. Il attaque ensuite Gergovie, mais en voyant au-dessus de sa tête et sur la crête des montagnes Vercingétorix avec ses Gaulois; sur chaque pointe, à chaque angle, dans chaque

1. M. Amédée Thierry. *Histoire des Gaulois*, t. II.

gorge, des détachements; une discipline presque romaine, des machines de guerre imitées de celles des Romains; il comprit qu'il avait affaire à un adversaire redoutable. Un jour, cependant, que le camp gaulois était dégarni, César parvient jusqu'aux murs de la ville. Déjà les femmes éperdues imploraient sa pitié donnaient leurs bijoux en le priant de les sauver elles et leurs enfants, lorsque Vercingétorix accourt avec sa cavalerie, repousse les Romains et, après une sanglante action, les met en fuite. Tout autre que César et ses soldats eussent été exterminés dans la retraite : arrivés à la Loire, les Romains la passèrent à gué ayant de l'eau jusque par-dessus les épaules : ils échappèrent.

Défense d'Alise. — César remonte au nord pour rejoindre son lieutenant Labiénus qui avait lutté contre les Parises et les peuples de la Seine. Mais lorsqu'il veut redescendre, la route de la province romaine est coupée par cent mille Gaulois que commande Vercingétorix. Après une lutte acharnée, César reste vainqueur. Vercingétorix se retire à *Alesia* (Alise Sainte-Reine dans la Côte-d'Or ou Alaise près de Salins en Franche-Comté), une des forteresses de la Gaule. Avec les 80 000 fantassins et les 100 000 cavaliers qui lui restaient encore, il espérait renouveler la défense et peut-être le succès de Gergovie dans une position encore meilleure. César le devina : luttant d'audace avec lui, il résolut de terminer cette guerre redoutable d'un seul coup, en assiégeant à la fois l'armée et la ville par des fossés et des murs. Ces travaux appelés lignes de circonvallation, les plus considérables que jamais armée romaine ait entrepris, furent achevés en 35 jours, à l'aide de 60 000 hommes. Vercingétorix qui, en venant dans Alise, n'avait que pour 30 jours environ de vivres, s'opposa de tous ses efforts à ces travaux avant que le blocus fût achevé. Comprenant que sa cavalerie lui devenait inutile, et qu'il n'y avait de salut que dans une levée en masse de la Gaule, il congédia ses cavaliers en leur recommandant d'aller partout lever tout ce qui pouvait tenir une arme; il leur promit d'attendre au moins

30 jours. Cet appel suprême fut entendu; la Gaule sut, après tant de défaites, réunir encore 248 000 hommes dont 8 000 cavaliers seulement. En arrivant, les Gaulois trouvent le camp de César défendu par des travaux aussi considérables que ceux qui emprisonnaient Alise, et qu'on appelait lignes de contrevallation. Ces obstacles n'arrêtèrent pas leur courage, mais ils ne purent les surmonter; en vain la garnison assiégée combina ses efforts avec ceux de la dernière armée gauloise; César fit face de tous les côtés, fut vainqueur, et l'armée gauloise se dispersa (51 av. J. C.).



Statue de Vercingétorix à Alise Sainte-Reine.

Alise, où dans les horreurs de la famine, on avait parlé de manger de la chair humaine, n'avait plus qu'un parti à prendre : la soumission. Tout à coup on voit sortir des portes de la ville un cavalier de haute taille, couvert d'armes splendides, monté sur un cheval magnifiquement caparaçonné; c'est Vercingétorix : il traverse au galop l'intervalle des deux camps, tourne trois fois autour du tribunal de César, puis saute à bas de son cheval en jetant aux pieds du proconsul son casque et son glaive, et garde le silence. Devant la majesté d'une telle infortune, les durs soldats de César se sentaient émus; César, inflexible, éclata en re-

proches sur « son amitié trahie, sur ses bienfaits méprisés, » et livra le héros gaulois aux liens des licteurs.

Vercingétorix attendit six ans, à Rome, dans la prison Mamertine, le jour du triomphe de César; ce jour-là il parut derrière le char du vainqueur au milieu des images du monde asservi. Au retour de cette humiliante cérémonie, la hache du licteur abattit la noble tête de ce vaillant défenseur de l'indépendance gauloise. Vercingétorix demeura pourtant oublié des générations; mais nous avons payé la dette de nos pères et sur le mont Auxois (Alise) on vient de lui élever une statue.

La résistance ayant cessé, César se montra moins rigoureux : il ménagea les Gaulois pour les tributs (près de 8 millions de francs seulement), et encore ce tribut fut déguisé sous le nom de *solde militaire*. Il engagea à tout prix leurs meilleurs guerriers dans ses légions; il en composa une tout entière dont les soldats portaient sur leurs casques une alouette, d'où son nom, légion de l'*Alouette*. On ne peut dire s'il eût mieux valu pour la Gaule garder sa propre civilisation et son indépendance; mais sous la domination de Rome, elle s'initia bien vite aux arts, à la riche culture, à l'esprit, au raffinement des Grecs et des Romains.

RÉSUMÉ.

La France a pour limites naturelles, au midi les Pyrénées, la mer Méditerranée, les Alpes; à l'est les Alpes, le Jura, le Rhin qui autrefois formait aussi sa limite au nord; à l'ouest l'océan Atlantique et la Manche. De nos jours les travaux des savants ont découvert des traces bien reculées de la présence de l'homme sur le sol de notre pays : des armes, des instruments de pierre ou d'os. Il y eut donc un *âge* qu'on peut appeler de *pierre*; puis un *âge* dit de *bronze*, où l'on commença à travailler les métaux, puis l'*âge de fer*, et c'est à ce dernier que remontent les informations de l'histoire.

La France, couverte d'inextricables forêts et de marécages, était habitée cinq ou six siècles avant la naissance de Jésus-Christ par une foule de populations se rattachant à la

même famille d'hommes, à la race blanche, à la race de Japhet. On les comprenait pour plus de facilité, sous le même nom de *Gaulois*. C'était un peuple rude et brave que les Gaulois, audacieux, défiant même les flots et les orages, généreux toutefois et beau parleur. Il adorait les forces de la nature, mais croyait, comme nous, que l'âme est immortelle. Ses prêtres ou *druides* avaient une science profonde, mais souillaient quelquefois leurs étranges autels par des sacrifices humains. Les pierres énormes que l'on voit dans certaines de nos campagnes plantées en terre ou couchées, sont les monuments religieux de nos pères et nous étonnent encore aujourd'hui.

De bonne heure les Gaulois, conduits par leur humeur aventureuse, descendirent en Italie. En 390, une querelle s'éleva entre une de leurs tribus, les *Sénons* et la ville de Rome déjà puissante. Les Gaulois marchèrent contre Rome, défirent les Romains à la journée de l'*Allia*, s'emparèrent de la ville, l'incendièrent, assiégèrent la citadelle ou *Capitole* et par la famine l'obligèrent à capituler. « Malheur aux vaincus ! » s'écria le *Brenn* gaulois ajoutant aux poids de la balance où l'on pesait l'or de la rançon, sa lourde épée.

Trois siècles plus tard, les Romains, devenus maîtres de l'Espagne, de l'Afrique et de l'Orient, vengèrent cette défaite en envahissant la Gaule à leur tour. Un grand capitaine, *César*, de 58 à 50 avant Jésus-Christ, déploya toutes les ressources de son génie et toute la science militaire des Romains pour dompter les Gaulois. Dans les dernières années un jeune chef arverne, *Vercingétorix*, souleva la Gaule entière pour un commun et suprême effort, mais, enfermé dans Alise, il fut contraint de se soumettre. Le vainqueur s'appliqua à faire oublier à la Gaule l'oppression en l'ouvrant au commerce, à l'industrie, en l'initiant aux arts et aux lettres. La Gaule prospéra bien vite et fut un des premiers pays où la religion de Jésus-Christ conquit des disciples et des martyrs.

CHAPITRE II.

LES FRANCS.

L'invasion. — Les Francs; Clovis. — Les fils de Clovis et de Clotaire. Dagobert et saint Éloi. — Charles Martel; bataille de Poitiers.

L'Invasion. — Quatre siècles après la conquête, à voir les forêts défrichées, des routes ouvertes, des villes opulentes, des monuments magnifiques dont il reste de magnifiques débris, un peuple actif, enrichi, policé, parlant latin et rivalisant d'esprit, comme d'élégance, avec ses maîtres, on n'aurait pu reconnaître la Gaule. La religion même avait changé; vainqueurs et vaincus se rapprochaient, pour la plupart, dans le culte du vrai Dieu; la foi chrétienne, grâce à l'héroïsme des martyrs, avait fait reculer et le culte farouche des druides et le culte honteux des idoles païennes. Mais l'invasion barbare ne tarda pas, facilitée par les divisions de l'empire et l'affaiblissement des populations corrompues, à replonger notre pays dans les combats, les souffrances, la misère et l'ignorance. Des nuées de Germains, venus du centre de l'Europe, envahissent la Gaule, comme les autres parties de l'empire, et, à plusieurs reprises, la ravagent en tous sens. Au cinquième siècle après Jésus-Christ, la domination romaine a presque disparu dans notre pays. Les *Francs* dominent au nord; les *Burgondes* à l'est; les *Wisigoths*, venus par le midi, au midi. Puis une nouvelle invasion, plus terrible encore, menace ces barbares qui commencent à se fixer, c'est celle des *Huns*, sortis des steppes de l'Asie; peuple affreux, au visage osseux et souvent tailladé à coups de sabre, au nez plat et large, aux oreilles

énormes et écartées, à la peau brune, peuple nomade, ne vivant qu'à cheval et sur des chariots, il est conduit au pillage du monde par un chef terrible, Attila, qui s'intitule lui-même le *fléau de Dieu*, et foule tellement la terre, « que l'herbe ne croît plus où son cheval a passé. » Vingt villes de la Gaule sont détruites. Lutèce (Paris), qui a eu foi dans la parole et les prières d'une sainte fille, Geneviève, échappe aux hordes d'Attila. Orléans succombe, malgré son héroïque défense et l'intrépidité de son évêque, saint Aignan. Mais Romains, Francs, Burgondes, Wisigoths, tous réunis contre l'ennemi de tous, arrivent, repoussent Attila et lui font essuyer un sanglant désastre dans les plaines de Méry-sur-Seine (451 apr. J. C.). Longtemps après, les vieillards se souvenaient qu'un petit ruisseau coulant à travers ces champs fameux, grossit tout à coup, non par les pluies, mais par le sang, et devint un torrent.

Les Francs; Clovis. — Les Francs Saliens, conduits par leur chef Mérovée (*Merowig*), avaient pris une grande part à la défaite d'Attila. Ils comptent encore peu dans la Gaule; ils s'avancent seulement jusqu'à la Somme, mais c'est à ce peuple fier, intrépide, qu'est réservé l'empire de tout le pays. Sans cesse accru par de nouvelles bandes, il domptera les Burgondes, barbares pacifiques, et les Wisigoths, barbares déjà amollis par les mœurs romaines. « La peinture que les écrivains du temps tracent des Francs, a quelque chose de singulièrement sauvage. Les guerriers relevaient et attachaient sur le sommet du front leurs cheveux, d'un blond roux, qui formaient une espèce d'aigrette et retombaient par derrière en queue de cheval. Leur visage était entièrement rasé, à l'exception de deux longues moustaches, qui leur tombaient de chaque côté de la bouche. Ils portaient des habits de toile serrés au corps et sur les membres, avec un large ceinturon auquel pendait l'épée. Leur arme favorite était une hache à un ou deux tranchants. Ils commençaient le combat en lançant de loin cette hache au visage, soit contre le bouclier de l'ennemi.

Rarement ils manquaient d'atteindre l'endroit précis où ils voulaient frapper. Outre la hache qui, de leur nom s'appelait *frankisque*, ils avaient une arme de trait qui leur était particulière et que dans leur langage ils nommaient *hang*, c'est-à-dire hameçon. Lorsque le hang s'était fiché au travers d'un bouclier, les crocs dont il était garni, en rendant l'extraction impossible, il restait suspendu, balayant la terre par son extrémité : alors, le Franc qui l'avait jeté, s'élançait; et, posant un pied sur le javelot, appuyait de tout le poids de son corps et forçait l'adversaire à baisser le bras et à se dégarnir ainsi la tête et la poitrine. — Les Francs aimaient la guerre avec passion, comme le moyen de devenir riches en ce monde, et dans l'autre, convives des dieux. Les plus jeunes et les plus violents d'entre eux éprouvaient quelquefois dans le combat des accès d'extase frénétique pendant lesquels ils paraissaient insensibles à la douleur et doués d'une puissance de vie tout à fait extraordinaire. Ils restaient debout et combattaient encore, atteints de plusieurs blessures dont la moindre eût suffi pour terrasser d'autres hommes[1]. »

Un jeune chef, Clovis (*Chlodowig*), petit-fils de Mérovée, portant comme lui la longue chevelure, signe distinctif des rois mérovingiens, pousse hardiment les Francs à la conquête de la Gaule entière (481 apr. J. C.). Dès les premiers pas, il se heurte aux Romains dont quelques armées se maintiennent avec peine au milieu des Barbares; il écrase leur général Syagrius, à la bataille de *Soissons* (486) et établit sa résidence dans cette ville. C'est là que l'évêque de Reims, Remi, envoie demander un vase précieux d'une de ses églises. Clovis le réclame à ses guerriers « hors part; » un soldat, mécontent de cette prétention du chef dont l'autorité était fort mince quand on n'était pas en campagne, brise le vase, en disant : « Tu n'auras que ce que le sort t'accordera. » Clovis dissimula sa colère. L'année suivante, à une revue, le chef militaire prend sa revanche :

1. M. Augustin Thierry. *Lettres sur l'Histoire de France*, lettre VI.

trouvant ou prétextant que les armes du soldat sont en désordre, il les jette à terre, et pendant que celui-ci se baisse, il le frappe de sa francisque, en murmurant : « Souviens-toi du vase de Soissons. »

Clovis, quelques années après, probablement par le conseil de saint Remi, épouse la nièce du roi de Bourgogne, Clotilde (493). Gondebaud a massacré le père de Clotilde et se doute bien que ces meurtres seront plus tard un prétexte de guerre ; il accorde sa nièce tout en cherchant un moyen de la retenir. Clotilde part néanmoins dans son chariot traîné par des bœufs ; mais, craignant quelque ruse ou quelque violence de son parent, lorsqu'elle est loin de ses yeux, elle saute à cheval, franchit les distances et ordonne, pour arrêter la marche de ceux qui pourraient la poursuivre, de brûler derrière elle deux lieues de pays bourguignon. C'était pourtant une princesse chrétienne ; la religion, chez les peuples barbares, avait encore peu changé les mœurs et ne changera guère la barbarie native du rude chef des Francs.

Clovis avait déjà, grâce à ce mariage, gagné plusieurs villes, entre autres Paris. Une victoire sur les Alamans le rendit encore plus docile aux exhortations de la reine et de l'évêque saint Remi. Les *Alamans* passaient le Rhin en grand nombre pour prendre aussi leur part de cette Gaule que les Francs semblaient vouloir s'attribuer tout entière. Toutes les tribus franques accourent autour de Clovis : on se bat à Tolbiac, près de Cologne. Les Francs plient un instant ; Clovis, qui avait laissé baptiser deux de ses enfants, invoque, dit-on, le Dieu de Clotilde, et promet de se faire chrétien s'il est vainqueur. La victoire lui revient et les Alamans sont rejetés au delà du Rhin (496). Clovis, sachant qu'il ne s'aliénera point ses guerriers préparés à ce changement de croyances, se fait baptiser par saint Remi, le jour de Noël (496), avec 3000 de ses soldats et deux de ses sœurs. Pour mieux agir sur leur esprit, l'église de Reims avait déployé toutes ses pompes. « On tend d'un toit à l'autre, dans les rues et sur les parois de l'église, des

voiles aux brillantes couleurs; on orne les murailles de blanches draperies; on dispose le baptistère; l'encens fume, les cierges brillent; le baptistère et le temple sont remplis de parfums. Le cortége se met en marche au chant des hymnes, des cantiques et aux acclamations poussées en l'honneur des saints. Le pontife menait le roi par la main du logis royal au temple. « Évêque, s'écriait Clovis émerveillé de tant de splendeurs, n'est-ce pas là le royaume de Dieu que tu m'as promis? — Non, répondit l'évêque, ce n'est pas le royaume de Dieu, mais la route qui y conduit[1]. » Lorsque le pontife répandit sur la tête du Franc l'eau du baptême, il lui adressa ces paroles: « Baisse la tête, Sicambre adouci; adore ce que tu as brulé, brûle ce que tu as adoré! »

Tous les évêques de la Gaule félicitèrent le nouveau converti, et tout le pays entre la Seine et la Loire se soumit au prince que l'Église appelait déjà « sa colonne de fer. » Clovis, excité par la reine Clotilde, toujours préoccupée de venger son père, marcha contre les Burgondes (500 av. J. C.), battit le roi Gondebaud près de Dijon et lui imposa un tribut. Dès lors il domina sur les bords de la Saône

Restaient les Wisigoths. Les évêques du Midi, que persécutait ce peuple, chrétien sans doute mais imbu de doctrine d'Arius condamnée par l'Église, appelaient Clovis. Celui-ci réunit ses farouches guerriers et leur dit: « Je supporte avec grand chagrin que ces *Ariens* possèdent une partie des Gaules. Marchons avec l'aide de Dieu, et, après les avoir vaincus, réduisons leur pays en notre pouvoir. » Cette nouvelle expédition plut singulièrement aux guerriers francs: ils approuvèrent; on passa la Loire. Clovis avait surtout défendu de piller le territoire de Tours, placé sous la protection spéciale de saint Martin, alors vénéré comme le plus grand apôtre des Gaules. « Où sera l'espoir de la victoire si nous offensons saint Martin? » disait Clovis avec cette dévotion intéressée qui pouvait seule avoir action sur

1. Grégoire de Tours.

des barbares. Un soldat, ayant arraché une botte de foin à un pauvre homme, fut mis à mort. Les heureux augures, les merveilles même se multiplièrent, si l'on en croit la légende, sur les pas de celui qui se confiait en la protection de saint Martin.

Pour atteindre l'armée d'Alaric, Clovis remontait la rivière de Vienne et cherchait un gué : « une biche d'une merveilleuse grandeur » le lui montre en passant elle-même la rivière. Encore aujourd'hui cet endroit porte le nom populaire de *Gué de la Biche.* Lorsqu'elle approcha de Poitiers, l'armée des Francs vit un globe de feu qui paraissait sortir de l'église d'un autre saint célèbre, Hilaire de Poitiers, « sans doute, dit le chroniqueur, afin qu'aidés par la lumière du bienheureux confesseur, ils assaillissent plus hardiment les bataillons de ces hérétiques contre lesquels le saint évêque avait souvent combattu pour la foi. » Alaric, roi des Wisigoths, hésitait à engager l'action contre les Francs; il temporisait, espérant un prompt secours d'autres barbares d'Italie, les Ostrogoths; mais les chefs n'étaient point maîtres de leurs armées : « Nous valons bien les Francs en force et en courage! » s'écrièrent les soldats d'Alaric, et la bataille s'engagea à *Voulon* (4 lieues de Poitiers). Alaric était prudent, mais non lâche; il le prouva en demeurant sur le champ de bataille même après que ses lignes eurent été enfoncées. Il fut tué de la main même de Clovis. Celui-ci toutefois courut un grand danger: deux soldats goths le frappèrent ensemble de leurs lances; mais les lances ne purent entamer la cuirasse du chef des Francs qui fut sauvé. En quelques heures la victoire fut complète et le carnage affreux. « Les cadavres, dit le chroniqueur, étaient amoncelés en tel nombre, qu'on eût dit des montagnes de morts. » Tout le midi de la Gaule, avec ses opulentes cités, tomba au pouvoir des Francs qui, pendant plusieurs mois, ne cessèrent de ravager le pays. L'empereur d'Orient, Anastase, envoya à leur prince les titres de *consul* et de *patrice* avec la tunique de pourpre. Le roi barbare se para avec fierté des insignes romains que les

populations respectaient encore ; puis il se fixa à Paris, dans l'ancien palais romain des *Thermes*.

Grandie avec sa puissance, son ambition ne recula point devant les crimes. Toutes les tribus franques ne reconnaissaient pas son autorité ; Clovis se délivra de leurs rois. Il fit tuer le roi des *Francs ripuaires* par son propre fils et tuer ensuite le meurtrier. Il fit saisir et tonsurer le roi de Térouane et son fils ; puis, sur une parole menaçante, les mit à mort. Il vainquit le roi de Cambrai et le frappa de sa hache ainsi que son frère. Un dernier trait montre bien l'esprit de ruse qui animait ce prince. A la suite de tous ces meurtres, on rapporte qu'un jour il assembla ses sujets, et parla ainsi de ses proches qu'il avait fait périr : « Malheur » à moi qui suis resté comme un voyageur parmi les étran- » gers, n'ayant pas de parents qui puissent me secourir, si » l'adversité venait ! » Ce n'était pas qu'il s'affligeât de leur mort ; il parlait ainsi par ruse et pour découvrir s'il avait encore quelque parent, afin de le faire tuer. Peu après, Clovis mourut à Paris : son règne avait duré trente ans et sa vie quarante-cinq ans (511).

Les fils de Clovis et de Clotaire Ier. — Les quatre fils de Clovis se partagèrent le territoire, les villes, le butin, selon la loi de leur nation. Les rois francs n'étaient, en effet, que des chefs de bandes qui songeaient moins à étendre leur pouvoir qu'à exploiter le pays et à s'attacher un nombre considérable de *leudes* (ou *fidèles*), en leur distribuant de l'or, de l'argent, des esclaves, des domaines. Leur histoire n'est qu'une série confuse de guerres et de violences. L'un des fils de Clovis, le roi d'Orléans, Clodomir, ayant péri dans une expédition contre les Burgondes, Clotaire et Childebert résolurent de faire périr ses enfants, leurs neveux, et de s'emparer de son héritage. C'était la reine Clotilde, la veuve de Clovis, qui gardait les trois jeunes enfants de Clodomir, en attendant qu'ils eussent l'âge d'être promenés sur un bouclier et proclamés rois. Clotaire et Childebert envoyèrent demander à

leur mère de leur remettre les enfants, parce qu'ils voulaient déjà les élever à la royauté. Clotilde, sans défiance, les livra. C'était au palais des Thermes, à Paris. Les deux rois, maîtres des jeunes princes, adressèrent alors à Clotilde un messager qui portait une épée et des ciseaux. « Très-glorieuse reine, dit le messager, nos seigneurs tes fils te font demander conseil sur ce qu'on doit faire des enfants; veux-tu qu'ils vivent la chevelure coupée (c'est-à-dire moines), ou qu'ils soient égorgés? » Clotilde, hors d'elle-même, sans trop savoir ce qu'elle disait, répondit : « Si l'on ne veut pas qu'ils deviennent rois, j'aime mieux les voir morts que tondus. » Le messager porta vite ces paroles aux deux rois. Ceux-ci entrèrent dans le lieu où les enfants étaient gardés, et aussitôt Clotaire, saisissant l'aîné par le bras, le jeta par terre et lui enfonça un couteau sous l'aisselle. Aux cris de douleur qu'il jetait, son frère courut à Childebert et s'attachant à lui de toutes ses forces : « Mon père, dit-il, mon bon père, viens à mon secours, fais que je ne sois point tué comme mon frère. » En dépit de ses résolutions, le roi Childebert fut ému; il demanda la grâce de l'enfant. Mais Clotaire, saisi d'une espèce de rage à la vue du sang, accabla son frère d'injures : « Repousse-le loin de toi, cria-t-il, ou tu vas mourir à sa place! c'est toi qui m'as mis dans cette affaire, et voilà que tu manques de parole. » Childebert eut peur : il se débarrassa de l'enfant et le poussa vers Clotaire, qui l'atteignit d'un coup de couteau entre les côtes. Il paraît qu'au moment où se terminait cette horrible scène, des seigneurs franks, suivis d'une troupe de braves, forcèrent les portes, enlevèrent le plus jeune des enfants, Chlodoald, et le mirent en sûreté hors du palais[1]. » Le jeune Chlodoald passa sa vie dans un monastère, près d'un village auquel on donna son nom, Saint-Cloud.

Le roi Clotaire qui s'était montré si impitoyable, survécut à ses frères et réunit de 558 à 561, tout le royaume des Francs sous sa domination : il ne démentit pas son carac-

1. Augustin Thierry.

tère barbare : en guerre avec son fils Chramne, il le fit brûler dans une cabane avec sa femme et ses enfants. Mais il fut frappé à son tour : étant à chasser dans la forêt de Cuise, il fut pris de la fièvre et transporté à Compiègne où il mourut plein de tristesse, on dirait de remords, si un tel homme avait pu être sensible à autre chose qu'à la perte de la vie (561).

Clotaire Ier eut des fils dignes de lui dont l'histoire est encore plus triste que celle des fils de Clovis. La rivalité de deux femmes, Brunehaut et Frédégonde, se mêla à leurs rivalités ambitieuses. Frédégonde, astucieuse et perfide, prit sur le roi des Francs de la Somme, Chilpéric, un tel empire qu'elle le détermina à faire étouffer sa femme Galeswinthe, fille d'un roi des Wisigoths d'Espagne. Brunehaut, sœur de la victime et femme du roi des Francs de la Meuse, Sigebert, excita celui-ci contre Chilpéric, son frère. Au moment où il venait d'être élevé sur le bouclier par les *leudes* de Chilpéric, Sigebert fut assassiné par des émissaires de Frédégonde. Celle-ci, reportant alors ses fureurs contre la famille de Chilpéric, n'eut point de repos qu'elle ne se fût délivrée des fils qu'il avait eus d'un premier mariage, puis de leur mère, Audowère. Chilpéric lui-même, un jour qu'il revenait de la chasse, fut poignardé par un des officiers et peut-être par l'ordre de Frédégonde, qui ne craignit pas d'ailleurs de faire massacrer dans l'église, sur les marches de l'autel, Prétextat, archevêque de Rouen. Frédégonde n'en mourut pas moins pleine de jours et de puissance » (597). Sa rivale, Brunehaut, fille de roi et ayant les talents d'un roi, fut non moins cruelle, mais plus malheureuse. Elle perd son époux; elle perd son fils, alors qu'il commence à régner; elle exerce la régence au nom de ses petits-enfants, les pousse ensuite à une guerre fratricide et voit l'un égorger l'autre; arrivée à la vieillesse, elle reste seule tutrice de quatre arrière-petits-fils; détestée des grands, qu'elle aurait voulu plier à l'obéissance, elle est livrée au roi de *Neustrie* (pays de la Seine et de la Somme), et ce roi est le fils de Frédégonde. Brunehaut

assiste au massacre de sa famille ; on l'abandonne elle-même aux insultes de toute une armée ; on l'attache à la queue d'un cheval indompté qui la traîne, supplice horrible, et la met en lambeaux sur les pierres des chemins (613). Elle s'était réalisée sur toute la famille de Clotaire, cette parole d'un évêque qui avait dit un jour en montrant la demeure du roi Chilpéric : « Je vois le glaive de la colère de Dieu suspendu sur cette maison »

Dagobert et saint Éloi. — Le fils de Frédégonde, Clotaire II, avait réuni tout le royaume des Francs sous sa domination. Il le transmit à Dagobert Ier. Dagobert peut être regardé comme le plus puissant et le plus populaire, bien qu'il n'ait pas été le plus doux, des rois mérovingiens. Son action s'étend bien au delà des limites de la Gaule. Le luxe dont il s'entoure, lui donne un certain air de ressemblance avec les empereurs. Lui-même « terrible aux méchants » qu'il savait punir, présidait d'autres fois aux fêtes et aux solennités publiques du haut d'un trône d'or massif ; on voit au Louvre (Musée des Souverains), un siége en bronze ciselé qu'on appelle fauteuil de Dagobert. Un simple orfévre, Eligius ou *Éloi* dont le nom est inséparable de celui de Dagobert, intendant des monnaies, trésorier et ministre, enrichissait des chefs-d'œuvre de son ciseau les palais et les abbayes construites par son maître, surtout celle de Saint-Denis. Le patron des artisans est surtout connu par une chanson fameuse qui a jeté du ridicule sur son nom, mais ce ridicule doit tomber devant la réalité d'une belle vie. Eligius ou Éloi naquit, vers 588, dans le Limousin, de parents qui vivaient du travail de leurs mains. Ayant de bonne heure montré de grandes dispositions pour le dessin, il entra, presque enfant, dans les ateliers du maître de la monnaie à Limoges ; son intelligence le fit bientôt passer au service du trésorier de Clotaire II. Un trait honorable de probité fut l'occasion de sa fortune. « Il arriva, dit l'archevêque de Rouen, saint Ouen, son ami et son biographe, que Clotaire eut le désir de posséder un siége élégamment fabri-

qué d'or et de pierres précieuses; mais il ne se trouvait personne dans son palais qui fût capable d'exécuter un pareil ouvrage de la manière que le roi l'entendait. Le trésorier, connaissant l'habileté d'Éloi, le recommanda au prince qui lui fit remettre entre les mains une quantité d'or considérable. Au lieu d'un siége, l'habile orfévre en fit deux, et Clotaire, émerveillé de la probité non moins que du talent de l'artiste, s'écria : « S'il en est ainsi, tu mérites ma confiance, même dans les grandes choses. » De ce jour Éloi fut admis à la cour de Clotaire et chargé d'ambassades, de missions politiques importantes.

Éloi n'était pas seulement un artiste hors ligne; ce qui le recommande le plus à notre souvenir, c'est sa charité immense. On l'appelait « le pied du boiteux, l'œil des aveugles. » Un mot touchant le fait bien connaître : quand un étranger demandait sa demeure, on lui répondait : « Là où vous verrez un grand concours de pauvres, vous trouverez Éloi. » En effet, il employait tout ce qu'il avait à racheter les captifs et les esclaves, et en faisait de bons ouvriers. Après la mort de Dagobert, il quitta la cour; élu par le peuple qui l'aimait, évêque de Noyon, tout en remplissant les devoirs de sa nouvelle position, il ornait les châsses des saints que la contrée avait adoptés. Il s'en allait aussi, avec le courage d'un apôtre, prêcher la *bonne nouvelle* (l'Évangile) aux païens du nord de la Gaule.

Charles Martel; bataille de Poitiers. — Après Dagobert, le royaume des Francs se divise de nouveau et tombe en décadence. Les Francs de la Neustrie (de la Loire, de la Seine, de la Somme), s'amollissent de plus en plus et l'empire de la Gaule passe aux Francs de la Meuse et du Rhin, qui ont conservé toute l'énergie native. Ceux-ci ont même rejeté la royauté qui, transmise à des princes usés dès l'enfance par les plaisirs et appelés *fainéants*, était éclipsée par la puissance du premier officier ou *maire du palais*. Chez les Francs *austrasiens* (du Rhin et de la Meuse), une famille surtout s'acquit un grand renom, celle

de *Pépin d'Héristall*, dans laquelle on choisissait les *ducs* ou maires du palais. De cette famille, en réalité maîtresse de la Gaule, sortit le fameux Charles Martel, l'un des plus grands guerriers de l'époque, qui renouvela les exploits de Clovis et annonçait ceux de Charlemagne.

Du fond de l'Arabie, péninsule qui tient à l'Asie et à l'Afrique, un peuple ardent se précipitait à la conquête du monde, poussé par le fanatisme et la volonté d'imposer partout la religion de son prophète Mahomet. Celui-ci avait prêché et combattu de 622 à 632; il avait rompu avec le culte des idoles païennes, mais ne voyait en Jésus-Christ qu'un grand prophète et dans les chrétiens que des infidèles adorant plusieurs dieux. Avec la Bible, l'Évangile, les poésies arabes, ses propres maximes et des préceptes matériels dictés par l'intelligence du climat de l'Orient, il avait composé un livre, ou plutôt le livre par excellence pour ses disciples, le *Coran*, où ceux-ci lurent surtout la doctrine du fatalisme, c'est-à-dire la résignation complète à tout ce qui peut arriver. Le zèle qui leur était recommandé pour la propagation de la croyance au vrai Dieu et à son prophète Mahomet, transportait les Arabes d'un enthousiasme qui excitait encore leur nature mobile et impétueuse. En moins d'un siècle, ils s'étaient emparés de la Syrie et de la Perse en Asie; de l'Égypte, de toutes les côtes de l'Afrique le long de la Méditerranée, enfin de l'Espagne (711). Bientôt ils convoitèrent la Gaule. Déjà, en 721, ils avaient attaqué l'Aquitaine et assailli Toulouse. Le duc Eudes, avec les Aquitains et les Gascons levés en masse, avait défendu sa capitale et gagné une sanglante bataille. En 732, une invasion plus redoutable se prépare sous un chef vaillant, Abdérame. Bientôt Abdérame s'empare de Bordeaux qu'il saccage. Le duc Eudes, qui jusqu'alors n'avait pas voulu faire soumission au duc des Francs, voyant ce torrent dévastateur se répandre par toute l'Aquitaine, et ses sujets épouvantés en présence de ces cavaliers rapides qu'on trouvait partout à la fois, implora le secours de Charles.

Charles arriva avec les Francs du nord. Les Arabes se trouvaient en face du dernier rempart de la chrétienté. Cette armée, qu'un chroniqueur appelle avec raison « l'armée des Européens, » une fois détruite, la religion de Mahomet (ou autrement l'*islamisme*), dominera sur la terre « Les barbares d'Austrasie ne soupçonnaient guère quelles destinées étaient confiées à leurs épées ; cependant un sentiment confus de la grandeur de la lutte qu'ils allaient engager, parut les saisir. Les Francs contemplaient d'un œil surpris les myriades d'hommes bruns aux turbans blancs, aux burnous blancs, aux *abas* rayés, aux boucliers ronds, aux légères zagaies, caracolant, parmi des tourbillons de poussière, sur leurs cavales échevelées. Les cheiks musulmans passaient et repassaient au galop devant les lignes gallo-teutoniques, pour mieux voir les géants du Nord avec leurs longs cheveux blonds, leurs heaumes brillants, leurs casaques de peaux de buffle ou de mailles de fer, leurs longues épées et leurs énormes haches. Enfin, le septième jour, qui était un samedi de la fin d'octobre (732), vers l'aube, les Arabes et les Maures sortirent de leurs tentes, aux cris des muezzins appelant le peuple fidèle à la prière; ils se déployèrent en ordre dans la plaine et, après la prière du matin, Abdérame donna le signal.[1] »

Le choc fut terrible, la bataille dura jusqu'à quatre heures: toujours l'élan arabe venait se briser contre « ces peuples du nord, serrés les uns contre les autres et opposant leur large poitrine aux coups comme un mur de fer, un rempart de glace[2] » Une habile diversion organisée par Charles contre le camp arabe, où se trouvait tout le butin, décida le succès de la journée en faveur des chrétiens. Les Arabes (ou Sarrasins) ne songèrent plus qu'à leurs richesses et quittèrent leurs rangs. La nuit vint sur ces entrefaites.

« Au point du jour les Francs revirent blanchir les tentes

1. M. Henri Martin, *Histoire de France*, t. II.

2. Ce sera dix siècles plus tard le même mot des mamelucks au pied des Pyramides, en face des soldats français : « Ils sont enchaînés les uns aux autres. »

ennemies à la même place et dans le même ordre que la veille ; aucun bruit ne s'entendait ; aucun mouvement n'apparaissait dans les quartiers arabes. Charles, pensant que les Musulmans allaient sortir en armes d'un moment à l'autre, fit tous les préparatifs de l'attaque et envoya des éclaireurs à la découverte. Ceux-ci s'avancèrent à travers des milliers de corps morts, entrèrent dans les premières tentes : elles étaient vides ; il ne restait pas un seul homme en vie dans ce vaste camp ; les débris harassés de l'armée musulmane étaient partis en silence à la faveur des ténèbres, abandonnant tout, hormis leurs chevaux et leurs armes. La grande querelle était décidée ! Les Francs eussent aisément complété leur victoire et anéanti tout ce qui avait suivi Abdérame en Gaule ; mais rien ne put les décider à poursuivre les vaincus. Ils étaient tous occupés à se partager le prodigieux butin, l'or monnayé, les lingots, les vases précieux, les étoffes, les denrées, les troupeaux accumulés et parqués dans le camp arabe [1]. » On envoya seulement la cavalerie pour empêcher les ennemis de se rallier, et Charles, pour avoir écrasé et brisé les escadrons musulmans, comme un marteau écrase et brise le fer, reçut le nom de *Martel* ou *Marteau de fer* (c'était alors une sorte de surnom comme de nos jours *foudre de guerre*). Après sa victoire, Charles retourna en Austrasie, en passant par Paris, qui lui fit une entrée triomphale. Les Arabes ne furent cependant pas exterminés complétement, mais leur fougue a été rompue ; ils se maintinrent au midi de la Gaule, dans la Septimanie, tout en cessant d'être redoutables, et bientôt, les divisions aidant, leur décadence commençera. Charles, après beaucoup d'autres expéditions, allait franchir les Alpes pour aller défendre le pape attaqué par les Lombards, lorsqu'il mourut en 741.

RÉSUMÉ.

Au cinquième siècle après Jésus-Christ, la Gaule, comme l'empire romain, se voit inondée par des nuées de barbares

1. M. Henri Martin.

venus de la Germanie. Les *Burgondes* s'établissent sur les bords de la Saône et du Rhône. Les *Wisigoths*, venus par la Grèce et l'Italie s'établissent au midi sur les bords de la Garonne. Les *Francs* avancent vers le nord. Tous se coalisent contre un ennemi redoutable et hideux, les *Huns* que conduit *Attila*, le *fléau de Dieu*. Attila est défait dans les plaines Catalauniques (près de Méry-sur-Seine), 451 après Jésus-Christ.

Les Francs qui ont pris part à cette bataille avec leur chef *Mérovée*, reprennent le cours de leurs conquêtes. Le petit-fils de Mérovée, CLOVIS, proclamé leur chef et élevé sur le bouclier, selon l'usage, en 481, conduit les Francs contre les armées romaines qui restent encore en Gaule, et en triomphe près de Soissons (486). Il épouse Clotilde, nièce de Gondebaud, roi des Bourguignons, princesse chrétienne qui l'exhorte à se convertir. Une victoire que Clovis a remportée sur les Allemands à Tolbiac (496), après avoir invoqué le Dieu de Clotilde, le décide à se faire baptiser par saint Remi, archevêque de Reims. Il entretenait déjà des relations avec le saint évêque, comme le prouve l'histoire du vase de Soissons. La conversion de Clovis lui donna tout le pays chrétien entre la Seine et la Loire. Il soumit ensuite au tribut les *Burgondes*, puis attaqua les *Wisigoths*, les battit à la journée de *Voulon*, près de Poitiers (507) et ravagea le midi de la Gaule. Clovis fit ensuite périr les rois des autres tribus franques, pour rester le seul chef des Francs établis en Gaule. Il mourut en 511, à Paris dont il avait fait sa capitale.

Ses fils montrèrent, par leurs guerres, leurs violences, leurs crimes, que c'étaient encore de vrais Barbares. Clotaire, le plus farouche, resta seul maître de la Gaule, de 558 à 561; ses fils, comme ceux de Clovis, se partagèrent ou plutôt se disputèrent le pays et les passions violentes de deux femmes, Brunehaut et Frédégonde, se mêlèrent à leurs sanglantes rivalités. L'unité est reconstruite avec Clotaire II, puis avec DAGOBERT, à vrai dire, le dernier roi sérieux des Mérovingiens; son règne reçoit un certain éclat des vertus de plusieurs évêques, de saint Ouen par l'exemple et du populaire saint Éloi, orfévre, évêque et missionnaire.

Après le règne de Dagobert, les rois Mérovingiens, le plus souvent des enfants, sont relégués dans leurs domaines, et le

pouvoir est exercé par les *maires du palais*. Les Francs de la Meuse même avaient rejeté ces rois et étaient gouvernés par des ducs sortis de la famille de Pépin d'Héristal. Un de ces ducs fut le fameux CHARLES MARTEL. Lorsqu'en 732, un nouveau peuple, les Arabes, conquérants de l'Asie, de l'Afrique, de l'Espagne, menacèrent la Gaule et voulurent la soumettre à une nouvelle religion, Charles marcha contre eux, les atteignit près de Poitiers, et, les mettant en déroute, sauva la Gaule et la religion chrétienne. Son petit-fils fut Charlemagne.

CHAPITRE III.

L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE.

Charlemagne; ses guerres. — Charlemagne empereur d'Occident (800 ap. J. Ch.). — Travaux de Charles; les écoles. — Invasions des Normands. — Siége de Paris.

Charlemagne; ses guerres. — Le fils de Charles Martel, Pépin le Bref, osa faire ce que les ducs austrasiens n'avaient pas osé tenter. Soutenu par l'Église reconnaissante de l'appui que prêtait la famille de Pépin aux missionnaires envoyés au delà du Rhin, dans la Saxe; soutenu par les papes que les ducs de cette famille protégeaient, en Italie, contre les invasions des Lombards, Pépin relégua le dernier des Mérovingiens, Childéric III, au fond d'un monastère. Reconnu roi (752), il se fit sacrer, comme jadis les rois hébreux, par l'archevêque de Mayence, saint Boniface, puis par le pape Étienne II. Pépin était doué d'une grande force, en dépit de sa courte taille, si l'on en croit l'anecdote qui le montre abattant d'un seul coup la tête d'un lion au moment où ce lion triomphait d'un taureau; ce fut un guerrier

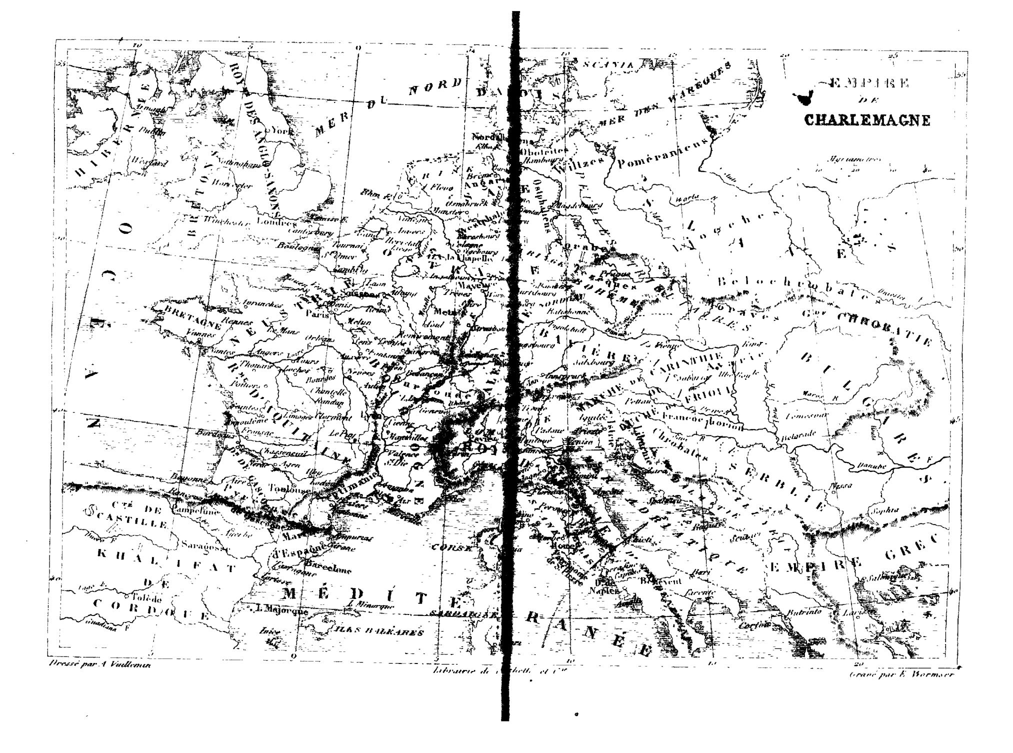
toujours occupé de combats contre les Saxons, devenus redoutables, contre les Lombards, contre les Aquitains rebelles à la domination des Francs.

Son fils Charlemagne (*Magnus*, grand), seul maître de la Gaule en 771, combattit les mêmes ennemis, avec une activité, une persévérance, une énergie telles qu'il parut le plus étonnant guerrier du moyen âge. Gros et robuste, comme nous le peint Eginhard; d'une taille élevée, véritable Hercule, diront les poëtes; les épaules larges, les yeux grands et vifs; l'intelligence prompte; actif, intrépide, ne quittant presque jamais le cheval et jamais l'épée, Charles courut sans cesse de l'Italie à l'Allemagne, de l'Allemagne à l'Italie ou à l'Espagne; fit dix-huit expéditions contre les Saxons, six contre les Arabes, autant contre les Lombards, et bien d'autres contre les populations belliqueuses des bords de l'Elbe ou du Danube.

La guerre de Saxe se prolonge trente-trois ans : elle recommence toujours lorsqu'elle semble finie; il faut, pour la comprendre, se représenter les Francs devenus chrétiens et restés farouches, luttant contre les Saxons plus farouches encore et restés païens; les soldats de Charlemagne occupés à renverser les idoles autant qu'à dompter l'ennemi; les missionnaires, les évêques suivant les armées; les conversions, résultats des défaites; des églises, des abbayes construites au milieu des forêts défrichées; puis tout à coup le fanatisme des Saxons se réveillant à la voix de leur chef insaisissable, *Witikind*, les abbayes, les églises incendiées, les évêques, les missionnaires égorgés, les idoles rétablies; les armées de Charlemagne revenant pleines de fureur, d'horribles massacres et quatre mille Saxons décapités à *Verden*; les fugitifs traqués dans les bois, dans les marais; de nouveaux baptêmes, gages d'une nouvelle paix; puis de nouvelles vengeances jusqu'à ce que Charlemagne, las de vaincre et de punir « cette race au cœur de fer, » transplante des milliers de familles, tout un peuple, en d'autres régions et change les habitants de la Saxe. Voilà comment Charles créa l'Allemagne moderne.

En Espagne ses expéditions réussirent à hâter la décadence des Arabes et à conquérir le pays au nord de l'Èbre. Au retour d'une de ces campagnes, l'arrière-garde de son armée, surprise dans les Pyrénées, par les Basques, fut détruite. C'est là, dans la vallée de Roncevaux, que périt un neveu de Charles, le fameux Roland sur lequel l'histoire ne sait rien et que les légendes ont célébré. Roland, disent-elles, ne voulut point sonner de son cor pour appeler Charlemagne ; il lutta avec la bravoure qui l'avait mis au rang des plus fiers héros. Enfin, voyant ses guerriers tomber l'un après l'autre sous les énormes rochers que les ennemis roulaient du haut des montagnes, il sonna de son cor. Charles l'entendit, mais le traître Gannelon lui persuada que son neveu chassait et ne l'appelait nullement. Roland sonna si fort que les veines de son cou se rompirent. Il voulut briser son épée, sa terrible Durandal, ce fut Durandal qui fendit le rocher. Il la jeta dans une fontaine. Enfin Charlemagne, qui avait compris l'appel de Roland, revint sur ses pas avec son armée : il était trop tard.

Un grand prestige entourait Charles. On raconte que comme il marchait, en Italie, contre Didier, roi des Lombards, celui-ci monta sur les murs de Pavie, avec un transfuge, Ogger, et regarda approcher l'armée des Francs. A chaque nuage de poussière, à chaque troupe qui paraissait, Didier demandait si Charles n'était point parmi ces guerriers redoutables : « Non, pas encore, » répondait Ogger. — A la vue de guerriers plus grands et plus imposants, « Pour le coup c'est Charles, s'écria Didier plein d'effroi. — Non, répondit Ogger; quand vous verrez la moisson s'agiter d'horreur dans les champs, alors vous pourrez croire à l'arrivée de Charles. » Tout à coup, poursuit le moine de Saint-Gall, paraît comme un nuage ténébreux, puis l'éclat sinistre d'armes étincelantes perce le nuage; on découvre après une longue file de chefs et d'officiers, un cavalier couvert d'une armure de fer, portant d'une main sa lance, appuyant l'autre sur son épée. C'est lui ! c'est Charles ! et à sa vue ses ennemis tombent frappés de terreur. Didier, qui avait


EMPIRE
DE
CHARLEMAGNE
MER DU NORD
MER DES WARÈGUES
ROY DES ANGLO-SAXONS
HIBERNIE
BRETONS
York
Londres
Winchester
Canterbury
Boulogne
Paris
BRETAGNE
Rennes
Vannes
Nantes
Angers
Tours
Poitiers
Bourges
Orléans
Limoges
Clermont
Bordeaux
Toulouse
Lyon
Besançon
Metz
Trèves
Mayence
Aix-la-Chapelle
Saxe
Hambourg
Magdebourg
Pomèraniens
Wiltzes
Obotrites
Nordalbingiens
Ostphaliens
Westphalie
Bohême
Bavière
Carinthie
Frioul
Salzbourg
Marche de Frioul
Dalmatie
Serbie
Chrobates
Chrobatie
Bulgares
Belgrade
Danube
Sophia
EMPIRE GREC
Salonique
Larisse
Butrinto
Corfou
Bari
Tarente
Bénévent
Naples
Rome
Ravenne
Venise
Adriatique
CORSE
SARDAIGNE
ILES BALÉARES
I. Majorque
I. Minorque
Iviça
MÉDITERRANÉE
Barcelone
Tarragone
Tortose
Saragosse
Pampelune
Bayonne
Cté DE CASTILLE
KHALIFAT DE CORDOUE
Tolède
Narbonne
Marseille
Septimanie
Provence
Aquitaine
Gascogne
Neustrie
Austrasie
Bourgogne
Lombardie
Dressé par A. Vuillemin
Librairie de L. Hachette et Cie
Gravé par E. Wormser

cru pouvoir résister à Charles, perdit son royaume et le chef des Francs, protecteur et patrice de Rome, releva, en le prenant, le titre de roi d'Italie.

Charlemagne empereur d'Occident. — Il en reçut bientôt un plus brillant et plus flatteur, de la reconnaissance du pape qui lui devait la sécurité, et en faveur duquel il avait confirmé la donation faite par Pépin le Bref au saint-siége, d'un riche territoire. Maître de la Gaule, de l'Allemagne, des trois quarts de l'Italie, d'une partie de l'Espagne, Charles avait presque reconstitué l'empire d'Occident des derniers siècles. En 800, il se trouvait à Rome pour juger un différend entre le pape Léon III et les neveux de son prédécesseur, Adrien Ier, lesquels l'avaient assailli et presque fait prisonnier. Le jour de Noël arriva pendant l'enquête que nécessitaient ces événements; Charles se rendit dans l'église des Apôtres, et comme il faisait ses dévotions devant leurs tombeaux, Léon « paraissant céder à une soudaine inspiration, » posa sur la tête du roi une couronne d'or, et tous de s'écrier : « A Charles très-pieux, auguste, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! » Puis le pape « l'adora » selon le cérémonial de la cour de Byzance. — L'empereur d'Occident, prenant son titre au sérieux, se fit prêter serment d'obéissance par ses soldats et par tous ses sujets. Ce nom d'empire romain n'était guère qu'un souvenir, mais il aidait a confondre et à unir les vainqueurs et les vaincus.

Charles n'en conserva pas moins ses habitudes simples et ne se montrait qu'aux jours de fêtes dans la splendeur du costume impérial où l'on se plaît trop souvent à le représenter. Un dimanche, dans la ville d'Aquilée, après la célébration de la messe, il dit à ses fidèles : « Ne nous laissons pas engourdir dans l'oisiveté; sans rentrer au logis, vêtus comme nous le sommes, partons pour la chasse. » Cela dit, il monte à cheval et court vers la plaine. Chacun s'empresse de le suivre. Une pluie fine et froide descendait vers la terre, ajoutant encore à la tristesse

des bois dépouillés de leur feuillage. Charles avait, le matin, jeté sur ses épaules une peau de brebis, déjà soumise à bien d'autres épreuves. Quant aux gens de sa cour, ils étaient parés de riches vêtements que des marchands vénitiens leur avaient récemment apportés et vendus dans la ville de Pavie. On courut tout le jour à travers les plaines et les bois, et tout le jour la pluie tomba, pénétrant ces riches parures; elles furent, en outre, fort maltraitées par les ronces, les épines, les branches des arbres, et souillées par le sang des bêtes fauves; si bien que nos chasseurs, n'étaient plus couverts que de honteux débris de leurs brillants costumes. Charles ordonna que, le lendemain, chacun parût au palais avec son habit de la veille. Nul n'aurait osé manquer à ce rendez-vous. Ils se présentèrent, confus de leur triste équipage. Charles dit en riant au serviteur de sa chambre : « Va-t-en frotter dans les mains notre « habit de chasse, et hâte-toi de nous le rapporter. » Ce fut une besogne bientôt faite, et Charles put plaisanter à son aise le luxe en guenilles de ses comtes et de ses marquis[1]. »

Travaux de Charlemagne; les écoles. — Charles n'aurait point mérité le surnom de Grand, s'il n'eût effacé la barbarie du conquérant par la sagesse du législateur; il s'appliqua à faire régner dans son vaste empire l'ordre et la justice. « Une chronique raconte qu'il avait fait suspendre une cloche à la porte de son palais; tous ceux qui voulaient former appel à sa justice, sonnaient cette cloche et le roi, suffisamment averti, leur donnait audience tous les jours. La nuit même, car il avait l'habitude de se lever et de s'habiller plusieurs fois durant la nuit, Charles faisait introduire dans sa chambre des plaideurs de toutes conditions, les priait d'exposer leurs griefs mutuels et se prononçait comme en plein tribunal sur la question en litige. »

Il établit dans les provinces, des *comtes*, des *viguiers* ou *vicaires*, des *échevins* ou *juges*. Il avait l'œil et la main

1. Hauréau. *Charlemagne et sa cour.*

partout. Des *envoyés royaux* devaient, à chaque saison de l'année, parcourir les provinces et réprimer les excès des officiers. Au printemps et à l'automne, à la veille ou au retour de ces expéditions, l'empereur tenait les *assemblées* ordinaires chez les Francs; c'est là qu'il publiait ses *capitulaires*, lois diverses qui réglaient la police de l'État ou l'administration de ses fermes. Charles n'avait d'autres revenus que ceux de ses vastes domaines; aussi le voit-on s'occuper, en même temps que de l'ordre de la société, de la vente de ses bœufs et de ses porcs, des œufs de ses basses-cours, des poissons de ses étangs, des foins de ses prairies, même des herbes inutiles de son jardin. « Un père de famille, a-t-on dit avec raison, pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa maison. »

Sans être absorbé par ces détails, Charlemagne ordonnait de grands et beaux travaux; il fit construire un pont à Mayence, une basilique à Aix-la-Chapelle; il goûtait fort cette ville à cause de ses sources d'eau chaude, car il aimait le délassement du bain. Ce guerrier redoutable connaissait le prix de la science. Il étudia sa langue maternelle, il apprit le latin; sa rude main, si habituée à manier l'épée, s'exerçait à conduire le stylet sur les tablettes et à tracer d'informes caractères. Il s'entoura de savants : *Alcuin, Eginhard, Pierre Clément, Paul Diacre, Théodulphe*, évêque d'Orléans, qui formaient dans son palais comme une Académie.

Charlemagne créa des écoles pour les enfants dans les évêchés, dans les monastères. L'évêque Théodulphe prescrivit à ses prêtres de répandre *gratuitement* l'instruction. Charlemagne visitait quelquefois une école établie dans son palais même, et où les fils des grands étaient mêlés aux fils des hommes d'une condition inférieure. Ceux-ci étudiaient avec ardeur. Charles leur dit un jour : « Je vous loue beaucoup, mes enfants, de votre zèle à remplir mes intentions et à rechercher de tous vos moyens votre propre bien. Efforcez-vous d'atteindre à la perfection, alors je vous donnerai évêchés, abbayes, et vous tiendrai pour gens considérables à mes yeux. » Puis il se tourna vers les enfants des

nobles et, d'une voix terrible, s'écria : « Quant à vous, fils des principaux de la nation, vous enfants délicats et tout gentils, vous reposant sur votre naissance et votre fortune, vous avez négligé mes ordres et le soin de votre propre gloire dans vos études. Par le roi des Cieux, permis à d'autres de vous admirer; je ne fais, moi, nul cas de votre naissance et de votre beauté; si vous ne vous hâtez pas de réparer par une constante application votre négligence passée, vous n'obtiendrez jamais rien de Charles. »

La renommée du puissant empereur s'était répandue au loin. Le souverain de l'immense empire des Arabes, le calife Haroun-Al-Raschid, désira obtenir son amitié. Il lui envoya des ambassadeurs chargés de lui assurer des garanties pour les pèlerins et de lui offrir de riches présents, entre autres un éléphant, un pavillon en étoffe de soie, des parfums, une horloge. Charles leur parut, dans ses vêtements impériaux, si majestueux qu'ils s'écrièrent : « Jusqu'à présent nous n'avions vu que des hommes de terre, aujourd'hui nous en voyons un d'or. » Ils assistèrent aux banquets de la cour, à une dangereuse chasse au buffle et à l'aurochs, où Charlemagne fut légèrement blessé par une de ces bêtes sauvages; mais le langage des fins Orientaux montra que, tout en admirant Charles, ils avaient compris le point vulnérable de son gouvernement, qui reposait entièrement en sa personne. Lui mort, tout allait disparaître (814).

Invasions des Normands. — Louis le Débonnaire, en effet, vit ses trois fils entre lesquels il avait partagé l'empire pour l'aider dans le gouvernement, se révolter plusieurs fois contre lui, le déposer, le rétablir, puis, lorsqu'il fut mort, se déchirer entre eux. Après la sanglante bataille de *Fontanet* ou Fontenay, près d'Auxerre, l'empire de Charlemagne fut divisé en trois grandes parts (843). La Gaule échut à Charles le Chauve qui put à grand'peine la défendre contre l'avidité des comtes et des ducs devenus peu à peu souverains, et contre les invasions des pirates normands, hommes du Nord sortis de la Suède et du Danemark. Un dur climat trempait vi

goureusement ces hommes et leurs chants ordinaires suffisent à les peindre : « Que le pirate dorme sur son bouclier, le ciel bleu lui sert de tente. — Quand le vent souffle avec furie, hisse ta voile jusqu'au haut du mât. Les vagues bouleversées repoussent le pirate : laisse aller ; qui amène sa voile est un lâche ; mieux vaut mourir. — Si le marchand passe, protége son navire ; mais qu'il ne refuse pas le tribut. Tu es le roi sur les vagues, il est l'esclave de son gain. Ton acier vaut son or. — Les blessures honorent le pirate ; elles parent l'homme, quand elles se trouvent sur sa poitrine ou sur son front. Laisse-les saigner ; ne les bande qu'au bout de 24 heures, si tu veux être des nôtres.... »

Ces « *rois de la mer*, chemin de l'audace[1], » montés sur leurs longues barques d'osier, « dragons de mer, » aux deux voiles blanches, à la proue aiguë, à la carène aplatie, arrivent à l'embouchure des fleuves l'Escaut, la Somme, la Seine, la Loire, la Gironde ; ils se saisissent d'un îlot ou d'un poste de difficile accès pour leur servir de cantonnement, de dépôt, de retraite en cas de besoin. Le jour ils restent immobiles dans des baies solitaires ou cachés dans les forêts du rivage ; la nuit, ils abordent, escaladent couvents et châteaux forts, pillent le pays, deviennent alors guerriers errants, ou « loups, » organisent une sorte de cavalerie avec les chevaux qu'ils rencontrent et courent en tous sens jusqu'à trente ou quarante lieues de leur flottille. A la vue de ces guerriers couverts d'un tissu de lames de fer disposées en écailles, armés d'une lourde hache, d'une épée à deux tranchants ou d'une longue lance, l'effroi des populations est indicible ; les *litanies* de l'époque l'attestent : « De la fureur des Normands délivrez-nous, Seigneur, » s'écriaient-elles dans leur terreur.

Cette faiblesse les enhardissait : Paris, Orléans, Toulouse furent menacés et pillés ; les Normands perdent même l'habitude de retourner dans leur pays pendant l'hiver. Une seule famille se distingue par son courage contre ces rava-

1. Expression d'Alcuin.

geurs, celle de Robert, dit *le Fort*, comte d'Anjou. Robert s'unit au duc d'Aquitaine et rencontre un chef redoutable et rusé, Hastings, près d'Angers, avec 400 soldats, moitié Normands, moitié Bretons; Hastings, trop faible pour lutter, se réfugie dans une église, dont Robert fait le siége, mais bientôt celui qu'on a appelé « le Machabée de la France » périt dans une sortie que font les barbares.

Siége de Paris par les Normands. — Paris avait déjà été attaqué trois fois depuis 845. En 885 les Normands revinrent; ils avaient organisé la plus grande de leurs expéditions (700 barques); Rollon les commandait, espèce de géant qui, faute de monture capable de le porter, allait toujours à pied. Ils furent bientôt rejoints par Hastings. Depuis la dernière attaque, on avait fortifié Paris, garni de tours les seuls ponts que la ville eût alors (le petit pont et le grand pont, ou Pont-au-Change). Dans la ville étaient enfermés Eudes, comte de Paris, fils aîné de Robert le Fort, son frère Robert, Hugues, comte d'Anjou, et l'évêque Gozlin. « En eux résidait tout l'espoir de la Gaule. » La tour du grand pont n'était pas encore achevée que les Normands l'attaquèrent; après deux jours d'inutiles efforts, ils furent contraints de se retirer et campèrent près de Saint-Germain l'Auxerrois. Empruntant à leurs ennemis leur science des siéges, ils construisirent une tour roulante en bois, à trois étages, pour dominer les assiégés et lancer des brûlots contre le pont : les Parisiens mirent promptement les machines hors de service. Les assauts ne furent pas plus heureux. Des actes d'héroïsme signalèrent cette défense; la tour du petit pont ayant été isolée par une crue subite du fleuve, douze hommes qui la gardaient, refusèrent de se rendre et périrent jusqu'au dernier.

Une pareille résistance, prolongée toute une année, réveilla l'esprit national et la confiance du pays. La misère cependant était extrême dans la malheureuse ville; le typhus ou la dyssenterie emportait chaque jour quelques-uns des plus braves défenseurs, entre autres Hugues et

l'évêque Gozlin. Un dernier assaut plus terrible est donné. Les Parisiens qui croient que saint Germain est sur les remparts avec des légions d'anges, font des prodiges de valeur et culbutent les Normands avec un affreux carnage.

Charles le Gros, comme Charlemagne, réunissait sur sa tête les trois couronnes d'Italie, d'Allemagne et de France avec le titre d'empereur; pressé par Eudes, qui, s'échappant de la ville un instant, était venu le conjurer de venir au secours de la vaillante cité, il se décida enfin. Bientôt il parut sur les hauteurs de Montmartre, mais ce fut pour acheter la retraite des Normands épuisés, et leur permettre de passer l'hiver en Bourgogne, qu'ils n'avaient pas encore pillée. Paris, héroïque jusqu'au bout, refusa, même après le traité, de les laisser passer dans ses murs; les pirates durent démonter leurs barques et les traîner sur le rivage en faisant un détour de deux milles (886). La lâcheté de Charles en face d'un si grand dévouement, irrita tout le monde; l'inepte et obèse souverain fut dépossédé de ses trois couronnes à la diète de Tribur (888).

Le démembrement de l'empire, déjà commencé par le traité de Verdun, en 843, fut cette fois définitif : sept royaumes se formèrent, dont les plus grands furent ceux d'Allemagne, d'Italie et de France; en même temps une foule de seigneurs se rendirent indépendants.

Notre pays choisit pour son roi le valeureux chef qui avait repoussé l'étranger, et Paris, qui venait d'inaugurer avec éclat ses glorieuses destinées, reconquit son titre de capitale; on appellera désormais *France* la contrée qu'embrassent entre elles la Seine et la Loire, en attendant que ce nom s'étende à presque toute l'ancienne Gaule. Eudes ne régna pas longtemps seul; pour éviter les luttes civiles, il partagea le royaume avec le dernier descendant des Carolingiens, Charles le Simple, qui lui succéda. Sous le règne de ce prince, les Normands, qui commençaient à trouver peu à piller et qui rencontraient maintenant des résistances locales derrière les châteaux forts construits de tous côtés; las enfin eux-mêmes de cette mobilité perpé-

tuelle, acceptèrent la vaste et belle contrée qui s'est appelée *Normandie*. Le traité de Saint-Claire-sur-Epte stipula que Rollon épouserait la fille du roi et se ferait chrétien. A la cérémonie de l'hommage, le Normand se fit représenter par un officier ; celui-ci, aussi fier que son maître, sous le prétexte de baiser le pied du roi, le leva si haut que le malheureux Charles tomba ou faillit tomber à la renverse. Le nouveau duc Rollon fit de sa province un pays modèle, florissant, peuplé d'une forte race que les plus brillants succès attendaient; un pays où un collier d'or pouvait demeurer suspendu à un arbre pendant plusieurs années sans que personne osât y toucher.

Les surnoms donnés à la plupart des *Carolingiens* ou descendants de Charlemagne indiquent le peu d'estime qu'ils inspiraient : Louis *le Débonnaire*, Charles *le Chauve* (après les Mérovingiens *chevelus!*); Louis II *le Bègue;* Charles *le Gros;* Charles *le Simple*, qui mourut au château de Péronne captif d'un comte de Vermandois; Louis IV d'Outremer (l'*Etranger*); Louis V *le Fainéant*, le dernier de ces rois réduits au petit domaine du Soissonnais et du Laonnais. Le vrai roi, dans les derniers temps, c'est le duc de France, Hugues *le Grand*, puis son fils *Hugues Capet*, qui se fait enfin décerner (987) une couronne alors peu lourde à porter, car tous les seigneurs, pour ainsi dire, la portent avec lui.

RÉSUMÉ.

Le fils de Charles Martel, Pépin le Bref, osa enfin détrôner le dernier roi Mérovingien (752), l'enferma dans un monastère et se fit proclamer par les chefs, puis, chose nouvelle, sacrer roi par l'archevêque de Mayence et même par le pape. Il montra, en dirigeant ses armes contre les Saxons et les Lombards, la route à son fils Charles, redoutable guerrier qui a mérité le surnom de grand, moins par l'étendue de ses conquêtes que par la sagesse de son administration. Charles soumit les Saxons, peuple païen qui habitait au delà du Rhin, mais la guerre dura trente-trois ans; ce ne fut qu'après bien des combats, bien des vengeances, qu'il parvint à con-

vertir, à pacifier la Saxe et à créer ce qu'on appelle aujourd'hui l'Allemagne. Charles fit six expéditions contre les Sarrasins d'Espagne et conquit le pays au nord de l'Èbre; au retour d'une de ces expéditions, il perdit une arrière-garde surprise par l'ennemi dans les montagnes, et son neveu, le célèbre Roland qu'il ne put secourir à temps. Charles soumit à sa domination ou au tribut, les Bavarois, les *Wiltzes*, les *Obotrites*, les *Avars*, etc. En Italie, il conquit le royaume des Lombards, prit le titre de roi d'Italie, et confirma la donation faite au saint-siége par Pépin, d'un riche territoire sur les côtes de l'Adriatique.

En l'an 800, le pape Léon III, le jour de Noël, sacra et proclama, à Rome même, Charlemagne empereur d'Occident. Charles n'en garda pas moins ses mœurs simples et rudes, mais s'appliqua à imposer à tous ses peuples l'ordre et la justice. Il avait l'œil et la main partout. Le premier entre les rois barbares, on le vit s'entourer de savants, ouvrir des écoles, et apprécier la valeur du travail de l'intelligence. Il mourut en 814, mais son empire ne lui survécut pas longtemps.

L'épuisement causé par les longues et fréquentes expéditions de Charlemagne fut accru encore par les guerres civiles entre Louis le Débonnaire et ses fils et par la sanglante bataille de Fontenay « où périt la fleur de la France. » Le pays fut en proie aux attaques des Normands. L'héroïque défense de Paris contre ces audacieux pirates (885-886), est le grand événement de cette époque. Charles le Gros qui avait réuni sous sa domination tout l'empire de Charlemagne indigna par sa lâcheté tous les peuples, et on le déposa à la diète de *Tribur* (888). L'empire fut alors divisé en sept royaumes ; les descendants de Charles disputèrent encore un siècle notre pays à la famille de son vaillant défenseur, Eudes duc de France, mais la famille d'Eudes l'emporte avec Hugues Capet (987), et le *royaume de France* est fondé.

CHAPITRE IV.

LA PREMIÈRE CROISADE.

Le pèlerinage; Pierre l'Ermite. — La croisade; Godefroy de Bouillon. — Marche des croisés; siége d'Antioche. — Prise de Jérusalem.

Le Pèlerinage; Pierre l'Ermite. — Après le démembrement de l'empire de Charlemagne, l'Europe et chaque royaume en particulier, tombèrent dans une inexprimable confusion. Tous les ducs, comtes, barons se rendirent indépendants et parurent des rois au milieu desquels on n'apercevait plus le vrai roi. Des guerres perpétuelles causaient une misère affreuse; de 970 à 1040, on compta quarante-huit années de famine ou d'épidémies. A l'approche de l'*An mille*, une angoisse poignante saisit le monde épouvanté; on croyait la fin des temps arrivée. Mais, lorsqu'au lendemain de l'an 1000, après une nuit de terreur pendant laquelle on attendait le bouleversement de la nature, on vit cette nature demeurer calme et sereine, le soleil reparaître, les champs reverdir au printemps et aux printemps suivants, un cri de reconnaissance s'éleva vers le ciel; on recommença à vivre, à travailler, à bâtir, à faire de longs projets et de longs voyages.

De ces voyages, l'un surtout devenait fréquent et populaire, c'était celui de Jérusalem, la visite à la cité sainte, au tombeau du Christ; en un mot, c'était le *pèlerinage!* Après avoir pris solennellement à l'église l'*escarcelle* et le *bourdon* (la bourse et le bâton de voyage), les pèlerins partaient, soit isolés, soit par troupes, pour cette course qui durait des années, que troublaient mille dangers; la

petite troupe revenait bien éclaircie et bien misérable, mais sans que le malheur des uns refroidît le zèle des autres. Une horde farouche de Turcs s'étant emparée de Jérusalem, les voyages devinrent de plus en plus périlleux. « Après avoir échappé à mille chances de mort, dit Guillaume de Tyr, les pèlerins, qui arrivaient enfin aux portes de la ville sainte, n'y pouvaient pénétrer sans payer une pièce d'or par tête; mais, ayant tout perdu en chemin, la plupart n'avaient plus de quoi acquitter l'impôt. Obligés de bivaquer en dehors de la ville, attendant en vain la permission d'y entrer, ils mouraient de misère. Ceux qui payaient le péage, une fois admis dans Jérusalem, devenaient pour leurs frères, les chrétiens, un sujet de vives inquiétudes. Ceux-ci craignaient que les étrangers ne fussent frappés, souffletés ou même massacrés par les païens. Les églises, réparées et conservées avec d'extrêmes difficultés, se trouvaient chaque jour en butte à de violents outrages. Pendant le service divin, les infidèles, entrant avec des cris furieux, venaient s'asseoir jusque sur les autels, renversaient les calices, accablaient le clergé d'insultes et de coups. Le patriarche de Jérusalem était lui-même traité par eux comme une personne vile et abjecte : ils le saisissaient par la barbe ou par les cheveux, le précipitaient de son siége et le traînaient par terre. Souvent ils s'emparaient de lui et le jetaient au fond d'un cachot, ainsi qu'un ignoble esclave, sans autre motif que le désir d'affliger le peuple par les souffrances de son pasteur. »

Un pèlerin français, ardent dans sa foi, se chargea de répandre de tous côtés les lamentations des chrétiens d'Orient. Pierre d'Achères, après avoir reçu une certaine éducation, avait embrassé, puis abandonné la carrière des armes, et s'était marié; devenu veuf peu d'années après, il se consacre à la solitude, d'où son nom de *Pierre l'Ermite* ou *Pierre au Capuchon*, et n'en sort que pour un pèlerinage. En Palestine, dans un songe, il se croit appelé à devenir l'instrument des desseins de Dieu et l'interprète de ses volontés. Le patriarche le charge de lettres désolées pour les

chefs de la chrétienté. Le pape Urbain II, Français d'origine (de Châtillon) adopte avec enthousiasme le projet d'une expédition. L'Ermite traverse l'Italie, parcourt une partie de la France et même de l'Europe, en embrasant tous les cœurs du zèle dont il est dévoré. Il voyageait monté sur un âne, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une grosse corde, affublé d'un long froc et d'un manteau d'ermite, de l'étoffe la plus grossière. Il était reçu partout comme un envoyé du ciel. On s'estimait heureux de toucher ses vêtements; le poil de l'âne qu'il montait, était conservé comme une précieuse relique. Au milieu de l'agitation générale des esprits causée par l'éloquence de Pierre, Urbain convoque d'abord à Plaisance un concile qui ne produit aucun résultat, dans cette Italie toujours agitée par la guerre civile; il le renouvelle sur cette terre guerrière et généreuse de France qui semble avoir « l'initiative des révolutions humaines. »

La croisade; Godefroy de Bouillon. — Le rendez-vous fut fixé à Clermont en Auvergne : 13 archevêques, 205 crosses pastorales, plus de 90 abbés mitrés, formèrent, avec plusieurs milliers de chevaliers et une multitude immense de peuple, une imposante assemblée qui encombrait la plaine et les collines voisines de Clermont. Pierre l'Ermite prit la parole. Sa véhémence, sa douleur réveillèrent dans tous les cœurs l'indignation et la pitié ; et lorsqu'il termina par ces mots : « Délivrez avec le sang le tombeau de celui qui vous a rachetés avec le sang, » tous les assistants, unis dans un même sentiment, s'écrièrent : « *Dieu le veut! Dieu le veut!* » Le même enthousiasme accueillit le discours d'Urbain qui invita les chevaliers à suspendre leurs rivalités pour ne songer qu'à la guerre sainte. Les guerres particulières avaient été déjà ralenties par la *trêve de Dieu*, établie par l'Église en 1040; elles furent un moment oubliées. Les nobles s'empressèrent en foule d'attacher à leur épaule une croix d'étoffe rouge, signe de leur engagement, ce qui fit donner à l'expédition le nom de *Croisade*.

La première armée, formée de gens de tout âge, de tout sexe, de tous pays, vilains ou serfs pour la plupart, eut pour chefs Pierre l'Ermite et un chevalier bourguignon à peine plus riche qu'eux, *Gautier sans Avoir*. Les femmes et les enfants que cette multitude traînait à sa suite, demandaient à la vue de chaque ville nouvelle : « *Est-ce donc là Jérusalem?* » Ils en étaient bien loin et ne devaient pas la contempler. Cette foule aveugle et même barbare, prit sa route par l'Allemagne et trouva la misère sur les bords du Danube, les défaites en Bulgarie, la défiance à Constantinople, enfin la ruine et la mort en Asie Mineure. Pierre a attaché son nom à la première croisade, il n'en fut que le prédicateur; dans le reste de l'expédition, il ne se montra qu'un homme ordinaire, laissant le premier rôle à Godefroy de Bouillon, « bras de fer, » et cependant, comme on a dit, « âme rêveuse et mystique. »

Quelques anecdotes feront connaître cette double nature. Pendant la croisade, un pauvre bûcheron accourt tout haletant, poursuivi par un ours énorme. Godefroy va droit au monstre. Son cheval, déchiré par la griffe de la bête, tombe sous lui. Godefroy se relève à pied, tire son épée; l'ours le saisit, le déchire, l'étouffe. Il périssait; par un dernier effort il dégage son épée, la plonge dans le flanc de l'animal et tombe lui-même presque mourant. On reporta le héros au camp où le paysan avait donné l'alarme. Sa vie, longtemps en danger, fut sauvée. L'armée témoigna par sa joie son attachement pour son chef et son admiration pour un trait où l'Évangile était pratiqué. Un Turc s'étant approché de trop près, Godefroy le coupe par le milieu du corps : le tronc tombe, les jambes restent et le cheval se sauve à travers l'armée avec la moitié de son cavalier.

Sa simplicité égalait sa vigueur. Des ambassadeurs d'une peuplade du Liban ayant été introduits auprès de lui, le trouvèrent assis sur un sac de paille; s'attendant à le voir environné du luxe des princes orientaux, ils témoignèrent leur surprise : « La terre, leur répondit Godefroy, doit être le siége temporel des hommes pendant leur vie, puisqu'elle

leur sert de sépulture après la mort. » Cette humilité provenait d'une grande piété : « Quand le pieux duc, dit Guillaume de Tyr, entrait dans une de ces églises aux riches sculptures et aux vitraux resplendissants, quelque affaire qui le pressât, il restait à contempler les vénérables images, et il oubliait les heures à lire les devises des saints, à se faire raconter les merveilleuses légendes; il regardait, il écoutait et ne parlait plus. »

Sa famille se rattachait par les hommes à Charlemagne, et par les femmes, aux rois lombards. Dans la querelle entre les empereurs d'Allemagne et le saint-siége, Godefroy, toujours loyal, avait, malgré son attachement à l'Église, suivi son suzerain Henri IV, qui lui confia l'étendard de l'empire. Du fer de ce drapeau il avait tué Rodolphe, l'anti-César que le pape opposait à Henri; le premier il était monté sur les murs de Rome pour y planter son enseigne victorieuse (1080). La fatigue lui causa une fièvre violente; son âme pieuse y vit un châtiment de sa lutte contre le pape et Godefroy fit vœu d'aller à Jérusalem.

La prédication de Pierre l'Ermite fut l'occasion naturelle d'accomplir sa promesse. Afin que rien ne manquât à sa troupe, Godefroy avait vendu une partie de ses terres à l'évêque de Liége; beaucoup l'imitaient, les chemins étaient trop étroits, l'espace manquait aux voyageurs. De toute cette multitude se formèrent trois armées : celles du nord, du centre et du sud de la France. Elles devaient prendre trois routes différentes pour ne pas épuiser les pays qu'elles traversaient; toutes devaient se rejoindre à Constantinople.

Marche des Croisés; siége d'Antioche. — La première armée suivit le Danube, traversa l'Autriche, la Hongrie; c'était celle qui avait choisi Godefroy de Bouillon, pour chef, elle sortait de la Flandre, de la Lorraine et des bords du Rhin. Les deux autres, venues du centre et du midi de la France, ou de l'Italie, faisaient route par le sud : elles complétaient le chiffre énorme de cent mille chevaliers, le six cent mille fantassins (1096). Toutes ces masses, ou

plutôt ces « meutes » ; leur multitude, leur air farouche sous des armures de mailles de fer, leur parole menaçante et hautaine effrayèrent les Grecs, surtout lorsqu'ils les virent contempler, avec admiration et envie, les dômes magnifiques, les palais de Constantinople. En face de pareils et de si nombreux alliés, l'empereur Alexis trembla sur son trône. Heureusement pour lui, les croisés alors « n'aspiraient qu'au Seigneur. » Ils traversèrent le Bosphore et arrivèrent enfin en Asie, près des plaines de Nicée, couvertes des ossements de leurs imprudents devanciers. Après deux batailles sanglantes et vivement disputées, la prise de *Nicée* et la victoire des croisés à *Dorylée*, les Turcs, se contentant de harceler par leur cavalerie légère les lourds chevaliers, laissèrent combattre pour eux, la faim, la misère, l'intempérie des vents, l'ardeur brûlante du soleil; jusqu'en Syrie, chaque pas fut marqué par des cadavres (1097).

Là se trouvait la puissante et riche Antioche. Les croisés épuisés et quoique réduits de moitié, étaient encore au nombre de 300 000 hommes, mais il ne restait pas deux mille chevaux ! Il fut impossible de nourrir ces masses pendant un siége qui dura sept mois : la famine était si affreuse que le menu peuple qui suivait l'armée, mangeait la chair des Sarrasins restés sur les champs de bataille. Les intrigues de l'habile Normand Bohémont parvinrent cependant à rendre les chrétiens maîtres de la ville, où ils trouvèrent, après une abondance de quelques jours, la disette et l'épidémie. Pour comble de maux, arrivait une grande armée turque. Un instant le découragement fut extrême; beaucoup et des plus nobles (Hugues de France, Étienne de Blois) s'enfuirent. Tout à coup l'enthousiasme succède à cette torpeur : le bruit s'est répandu qu'un prêtre de Marseille vient de trouver en terre la lance qui, dans la Passion, avait percé le côté du Christ ; alors ces malheureux, qui n'attendaient plus que la mort, maintenant pleins de force et de courage, persuadés qu'ils sont soutenus par une légion d'anges, précédés de la lance vénérée, se précipitent sur les Turcs qu'ils mettent en pleine déroute (1098).

Prise de Jérusalem. — D'Antioche, l'armée s'avance sur Jérusalem lentement, côtoyant la mer pour recevoir quelques approvisionnements des marchands génois. Elle était guidée par l'Italien Tancrède, « si hardi et si sûr aux batailles. » Tout à coup, au revers d'une colline de sable rougeâtre et sans verdure, il s'arrête. Devant lui à quelque distance s'élevait une ligne de remparts, des portes, des tours, des temples, des édifices. Cette ville était enfin la Jérusalem tant désirée. Tancrède poussa un cri de joie : des larmes jaillirent de ses yeux, et, sautant à bas de son cheval, il s'agenouilla, tandis que le même cri : *Jérusalem!* sortait de toutes les bouches et de tous les cœurs poussé par soixante mille personnes qui seules survivent à ces trois années d'épreuves (1099).

« Les croisés ne purent maîtriser leur enthousiasme, et, peu de jours après, ils marchèrent à l'assaut, bravant les poutres, les pierres énormes, les flots de poix bouillante que faisaient pleuvoir sur eux les assiégés. Ils dressèrent leurs échelles ; mais il ne s'en trouva qu'une assez haute pour atteindre les parapets, un petit nombre de braves purent seuls escalader le rempart, ils périrent; le reste se retira et se résigna à faire un siége régulier. Les croisés avaient appris des Grecs l'usage des anciens engins: ils construisirent des machines. Malgré toute sorte d'obstacles, malgré les ardeurs d'un été brûlant et les souffrances que leur causa la disette d'eau, ils furent, au bout le cinq semaines, en mesure de tenter une attaque mieux concertée. Ils font rouler au pied des murailles de hautes tours surmontées de ponts-levis qui doivent s'abattre sur les parapets. Mais les Égyptiens, alors maîtres de Jérusalem, ont épié leurs travaux; à leurs machines ils opposent d'autres machines ; les traits, les flammes volent des deux parts, et les assiégés, par d'audacieuses sorties, portent l'incendie jusqu'aux tours qui les menacent. Pendant deux jours on combattit avec une égale fureur. Vers le milieu de la seconde journée (un vendredi, le 14 juillet 1099) les croisés commençaient à se décourager, quand le bruit

se répandit que plusieurs de leurs chefs, morts pendant le siége, se montraient au fort de la mêlée. En même temps on aperçut, au sommet du mont des Oliviers, un cavalier inconnu qui agitait un bouclier étincelant. On crut à des secours miraculeux, on redoubla d'ardeur, on jeta enfin les ponts-levis sur les murailles, on pénétra dans la ville, on ouvrit les portes, toute l'armée y fit irruption[1]. »

Un horrible carnage suivit la victoire : « on chevauchait dans le sang jusqu'au poitrail des chevaux, » 70 000 personnes périrent. Godefroy qui s'était tenu éloigné de ce massacre, s'en alla pieds nus et sans armes au tombeau du Christ. Sa piété et sa douceur firent impression sur les autres chefs qui, enfin, imitèrent l'exemple de ce véritable chevalier chrétien du moyen âge. Ce fut Godefroy de Bouillon que les croisés nommèrent roi de Jérusalem ; mais il ne voulut accepter que le titre d'avoué ou de défenseur, *baron du saint sépulcre*, « refusant de porter couronne d'or là où le Roi des rois avait porté couronne d'épines. » Trois semaines après, la brillante victoire d'Ascalon sur une grande armée du kalife d'Égypte consolida le nouveau royaume et ne laissa plus aux musulmans « d'autre asile que le dos de leurs chameaux agiles, ou les entrailles des vautours, » dit un poëte arabe.

RÉSUMÉ.

A l'unité que Charlemagne avait établie en Europe succède une immense confusion ; la société est en proie à des guerres perpétuelles, à d'horribles misères ; le monde se croit proche de sa fin, mais, après l'an 1000 la confiance renaît, un peu d'ordre reparaît. L'Europe, bien que morcelée en une infinité d'États, a un lien commun dans la foi religieuse ; la foi provoque partout des pèlerinages à Jérusalem. Les *pèlerinages*, simples voyages de piété, amenèrent les *croisades*.

A la voix de Pierre l'Ermite qui raconte les outrages faits aux chrétiens de Jérusalem et aux pèlerins, toutes les populations s'émeuvent. Le pape Urbain II convoque à Clermont,

1. M. P. Giguet. *Histoire militaire de la France*, tome I.

en Auvergne, un concile, où se rend avec les évêques une immense quantité de nobles et de peuple (1095). La guerre sainte est décidée. Les premières armées conduites par *Pierre l'Ermite* et Gauthier *sans Avoir*, périssent victimes de leur inexpérience et de leurs désordres. Mais la véritable armée des croisés, composée de l'élite des guerriers de chaque nation, arrive par diverses routes à Constantinople, franchit le Bosphore sur les vaisseaux des Grecs, descend en Asie, s'empare de la ville de Nicée, gagne sur les Turcs la bataille de Dorylée (1097) et met le siége devant la puissante cité d'Antioche, devant laquelle elle est éprouvée par de longues souffrances. Elle s'en empare cependant (1098), se voit obligée de livrer sous ses murs une nouvelle bataille, la gagne encore et, après plusieurs années de luttes, de misères, arrive bien éclaircie mais toujours ardente, devant Jérusalem. La cité sainte est prise à la suite d'un siége de cinq semaines et d'un assaut terrible (14 juillet 1099.) Godefroy de Bouillon qui a conduit les croisés avec autant de sagesse que de bravoure est proclamé roi : il ne veut prendre que le titre de *baron du saint sépulcre*. Les chefs se partagent le pays, mais la plupart des croisés reviennent en Europe laissant surtout la défense du nouveau royaume à deux Ordres à la fois militaires et religieux, les *Chevaliers du Temple* et les *Chevaliers de l'Hôpital*.

CHAPITRE V.

PHILIPPE AUGUSTE ET SAINT LOUIS.

Louis VI et les barons du domaine. — La commune de Véselay. — Philippe Auguste ; bataille de Bouvines. — Saint Louis ; croisade en Égypte. — Piété de saint Louis ; son zèle pour la justice. — Croisade de Tunis.

Louis VI et les barons du domaine. — Les rois de France, successeurs de Hugues Capet, n'avaient point pris

part au mouvement de la croisade; réduits aux comtés de Paris, de Melun, d'Orléans, d'Étampes et de Sens (environ cinq de nos départements), ils sont à peine égaux en puissance aux seigneurs qui, en qualité de vassaux, leur prêtent



Ancien château de Montlhéry.

foi et *hommage* mais ne leur obéissent point. Hugues Capet écrit à Adelbert de Périgord : « Qui t'a fait comte ? » — « Qui t'a fait roi ? » répond l'autre. Le roi Robert se plaisait surtout à chanter l'office, à composer des hymnes et ne se recommanda que par sa piété sincère, son inépui-

sable et naïve charité : il se laissait dérober jusqu'aux franges d'or de son manteau. Ce ne fut qu'après les règnes aussi longs qu'insignifiants de Henri Ier et de Philippe Ier que parut un homme assez énergique pour ranimer la royauté.

Le prince jusqu'alors avait été presque bloqué dans Paris. Au delà de Saint-Denis, on ne chevauchait plus que la lance sur la cuisse; on rencontrait la sombre et terrible forêt de Montmorency que possédaient les seigneurs de ce nom. Au sud le seigneur de Montlhéry était maître de la route d'Étampes ; celui de Corbeil, de la route de Melun; celui du Puiset, de la route d'Orléans. Philippe Ier était parvenu à se faire céder le redoutable château de Montlhéry dont il reste d'imposants débris : « Garde bien cette tour, avait-il dit à son fils, garde bien cette tour qui m'a donné tant d'ennuis. Je me suis envieilli à la combattre et à l'assaillir. » Louis VI fit mieux, il en prit d'autres d'où les barons guettaient les voyageurs comme une proie, et d'où ils se précipitaient sur les villages et les monastères. Grand justicier du pays, protecteur des églises et des opprimés, il se montrait partout à la tête de ses chevaliers et des milices des paroisses que lui amenaient les curés eux-mêmes.

« On eût mieux aimé, disait Suger qui fut plus tard abbé de Saint-Denis, avoir affaire à un Scythe ou à un Turc qu'au baron Hugues du Puiset, loup dévorant qui désolait tout l'Orléanais. » Le roi, avec Suger, vint le traquer dans son fort comme une bête féroce dans son antre. « Balistes, béliers, tortues, toutes les pièces de guerre sont dirigées contre la redoutable forteresse située sur une éminence. défendue par un rempart, un large fossé, un parapet, un second fossé, un mur flanqué de tourelles et des murailles épaisses de deux mètres. » Une foule de personnes de tout âge, de tout sexe et de tout rang, accourent de tous les côtés de la Beauce pour assister et aider à la ruine du terrible repaire. Après une lutte acharnée, la valeur des chevaliers échoua contre un tel ensemble de fortifications. Suger, voyant l'inutilité des premiers efforts, alla dans les campagnes environnantes ramasser nombre de vieilles

portes, d'ais, de pièces de bois pour en faire des mantelets, puis des chariots pleins d'épines, de paille, d'huile, de graisse. Il fait ranger tous ces combustibles au pied de la muraille et ordonne d'y mettre le feu. Dès lors les assiégeants gagnent du terrain, leur trouée s'avance et le succès ne paraît plus douteux, quand une pluie épouvantable et le changement du vent viennent déconcerter tous les efforts. Bientôt battus, désespérés, les assaillants allaient se retirer, lorsqu'arrive un curé de campagne, à la tête de ses paroissiens; il se lance vers une tour, jusqu'alors inattaquée, portant devant lui pour toute défense une mauvaise planche; il gagne, en grimpant, le pied de la palissade; suivi des siens qui ont tant souffert des attaques de Hugues, il la brise à force de bras, découvre un passage secret et s'y jette suivi du gros de l'armée. Louis et ses chevaliers, honteux de se voir surpassés, rivalisent d'ardeur avec lui dans l'étroit défilé où ils trouvent en face d'eux les assiégés. La victoire récompense leur courage. Le seigneur du Puiset, fait prisonnier, recouvra pourtant sa liberté; son château ne fut détruit qu'après avoir été pris trois fois (1117). A la fin de son règne, Louis VI avait réussi à exterminer ces ennemis domestiques qui, suivant l'énergique expression de Suger, faisaient tous leurs efforts « *pour arracher les entrailles mêmes du royaume.* »

La commune de Vézelay. — Ce que le roi faisait contre les seigneurs, chaque ville le faisait aussi contre le baron, l'évêque ou l'abbé qui la possédait et l'opprimait. Les artisans et bourgeois du Mans, de Cambrai, de Laon, de Reims, de Soissons, de Noyon, etc., obtenaient après de longues agitations et quelquefois de longues souffrances, le droit de ne plus payer que des *tailles* limitées, de choisir eux-mêmes leurs magistrats, *maires et échevins*; d'avoir une maison commune pour s'y réunir (un hôtel de ville), une cloche pour appeler les citoyens soit à des assemblées, soit à la défense de la cité, un coffre commun pour y déposer l'argent de la ville, une milice pour défendre les

remparts, la garde des clefs et des portes, en un mot la libre disposition de leurs villes, ce qu'on appelle le droit de *commune*. Le roi favorisait ces changements, mais non toujours comme on va le voir.

Véselay, à huit lieues au sud d'Auxerre, jouissait, au moyen âge, d'une prospérité presque éteinte aujourd'hui, et la devait aux nombreux pèlerinages que l'on faisait à sa célèbre église de Sainte-Marie-Madeleine. A la suite de longues hostilités, les habitants de Véselay, sous la protection du comte de Nevers qui espérait bien les amener à se livrer à lui, établirent une *commune*. Le seigneur qui était l'abbé de Sainte-Marie, abandonna la ville non sans user de son pouvoir spirituel : il défendit d'y célébrer les offices, d'y administrer les sacrements. Un prêtre réussit à lire cette sentence, alors très-redoutée, à un moment où la place était déserte ; le lendemain, il trouva encore moyen d'enlever, avec quelques moines, les deux battants des portes de l'église et de les remplacer par des ronces, ce qui était un signe d'interdiction des offices. Les habitants ne tardèrent pas à souffrir, au milieu de leur liberté ; comme tous les anciens *serfs*, ils n'avaient ni d'autres moulins ni d'autres fours ni d'autres pressoirs que ceux de l'abbaye. Ils allèrent trouver le comte de Nevers. « Où moudrons-nous notre blé, dirent-ils, où ferons-nous cuire notre pain si les meuniers et les fourniers de l'abbaye ne veulent plus communiquer avec des excommuniés? — Eh bien, reprit vivement le comte, allez au four banal, chauffez-le avec votre bois, et si quelqu'un veut s'y opposer, jetez-le tout vivant dans le four. Quant au meunier, s'il fait résistance, écrasez-le vif sous sa meule. » On ne sait si les bourgeois suivirent ce barbare conseil, ils firent toutefois plus rude guerre que jamais aux moines de l'abbaye, s'emparèrent de l'église Sainte-Marie, s'y établirent comme dans une citadelle et tinrent les moines assiégés dans les bâtiments de l'abbaye. Cette guerre eût pu durer longtemps si le pape, ému des plaintes de l'abbé, n'eût écrit au roi Louis VII. La cour du roi prononça une sentence sévère contre les habitants de Véselay,

et le comte de Nevers, leur allié, accepta la tâche de faire lui-même exécuter l'arrêt. Cette tâche l'embarrassait; il envoya prévenir les habitants de Véselay qui s'enfuirent tous, soit dans les châteaux voisins, soit dans les forêts. L'abbé rentra dans une ville déserte et les émigrés continuèrent la guerre. Le roi, appelé de nouveau, s'avança cette fois avec une armée jusqu'à Auxerre; le comte de Nevers et les députés de Véselay effrayés se présentèrent devant sa cour; la première sentence fut adoucie et les émigrés rentrèrent. Véselay perdit sa *commune* et dut payer de lourdes contributions. L'abbé ordonna aux habitants de démolir les enceintes fortifiées ajoutées à leurs maisons; il marcha lui-même droit à la maison d'un bourgeois considérable nommé Simon, qui avait élevé une grosse tour carrée, « on se mit à démolir la tour et les murailles crénelées, tandis que le maître, calme et fier comme un Romain du temps de la république, était assis au coin du feu avec sa femme et ses enfants[1]. » La victoire restait à l'abbé; ailleurs bien souvent elle restait à la commune et la servitude reculait de jour en jour.

Philippe Auguste; bataille de Bouvines (1214). — Le fils de Louis le Gros, Louis VII, dit *le Jeune*, avait épousé une riche héritière, la fille du duc d'Aquitaine, la princesse Éléonore. Pendant une expédition à la terre sainte, la deuxième croisade (1147), où la reine l'accompagna, Éléonore mécontenta, par la légèreté de sa conduite, ce prince grave et austère. Au retour, en dépit des sages conseils de l'abbé de Saint-Denis, *Suger*, Louis VII fit casser son mariage. La riche héritière alla porter sa dot (Poitou, Limousin, Bordelais, Agénois, ancien duché de Gascogne) à un comte d'Anjou, qui devint bientôt duc de Normandie et roi d'Angleterre sous le nom de Henri II. Une autre épouse, Alix de Champagne, donna à Louis VII un fils, que

1. Augustin Thierry, *Histoire de la commune de Véselay; Lettres sur l'histoire de France.*

l'on surnomma *Dieudonné* parce que sa naissance avait été *vivement désirée, ou plus ordinairement Auguste* parce qu'il était né dans le mois d'août.

Monté sur le trône en 1180 et réduit presque aux anciens domaines de Louis le Gros, Philippe sut les agrandir de plusieurs comtés, surtout au nord, et humilier d'indociles vassaux. La puissance la plus redoutable qu'il eût à combattre c'était l'Angleterre. Cette île avait été soumise, en 1066 par le duc de Normandie, Guillaume le Conquérant. Les successeurs de Guillaume, surtout depuis l'avénement de Henri Plantagenet, époux d'Éléonore de Guyenne, se trouvèrent maîtres, en dehors de la grande île saxonne, de la moitié de la France. Philippe Auguste toutefois, selon la loi féodale, demeurait *suzerain* des rois d'Angleterre qui lui rendaient hommage pour la Normandie et les provinces qu'ils possédaient au royaume de France; inférieur en domaines et en richesses, il eut bientôt compensé cette infériorité. Philippe fut d'abord l'ami de *Richard Cœur de Lion*, fils et successeur de Henri II. Il entreprit avec lui la troisième croisade (1190), mais leur rivalité ne tarda pas à éclater, et Philippe revint le plus tôt possible. A la mort de Richard (1199), son frère Jean sans Terre lui succéda et devint à son tour le rival du roi de France.

Jean, homme à la fois lâche et cruel, poignarde son neveu Arthur qu'on voulait lui opposer. Philippe profite de l'indignation soulevée par ce crime pour citer son vassal homicide devant les seigneurs de sa cour (1203). Jean se garde bien de paraître. La cour prononce la confiscation des provinces qu'il tenait, en *fief*, du roi de France, et Philippe a bientôt mis la main sur la *Normandie*, l'*Anjou*, la *Touraine*, le *Poitou*. Jean ne voulut pas même se déranger d'une partie d'échecs pour répondre aux habitants de Rouen qui venaient le prier de les secourir. Puis regrettant ses belles provinces, il appela l'empereur d'Allemagne, Otton IV, pour l'aider à reprendre les pays qu'il n'avait pas su défendre. Les comtes de Flandre et de Boulogne entrèrent dans la ligue, voulant arrêter les progrès de la royauté française qui cherchait à

ressaisir, à recoudre ses domaines épars. Mais le plus grand nombre des seigneurs, avec les milices communales, se réunirent autour de Philippe Auguste qui marcha au-devant de l'armée ennemie, composée de Flamands, d'Allemands et d'Anglais (1214).

A mi-chemin de Tournai à Lille, en Flandre, dans une plaine couverte d'une vigoureuse végétation où toutefois les arbres sont rares, se trouve le village de *Bouvines*. La petite rivière de la Marque coule près de là et on la franchissait sur un pont rustique. Philippe faisait passer cette rivière à ses troupes ; une partie des milices communales l'avait déjà franchie ; le roi fatigué et accablé par la chaleur (c'était le 27 juillet 1214), se reposait sous l'ombre d'un frêne, près d'une chapelle dédiée à saint Pierre, lorsque des gens venus des derrières de l'armée crièrent que l'ennemi approchait. « Aussitôt le roi se leva, entra dans l'église et, après une courte prière, il se fit armer et monta à cheval d'un air tout joyeux comme s'il eût été convié à une noce ou à quelque fête. On criait de toutes parts dans la plaine : *Aux armes, barons! aux armes!* les trompettes sonnaient et les corps de bataille qui avaient déjà passé le pont, retournaient en arrière. » Les historiens ont placé là une scène dramatique et montré Philippe offrant de céder sa couronne. La scène est plus simple. Le roi avait assisté à la messe et pris des soupes (tranches de pain dans du vin) avec ses chevaliers, en souvenance des douze apôtres qui burent et mangèrent avec Jésus-Christ. Il les avait engagés à soutenir dignement leur honneur et le sien, ajoutant : «Et si vous voyez que la couronne soit mieux employée en l'un de vous qu'à moi, je m'y ôterai volontiers et le veuille de bon cœur. » — « Nous ne voulons d'autre roi que vous ! » s'écrièrent les seigneurs. A midi on vit déboucher toute l'armée des coalisés, qui déploya ses lignes. Philippe disposa ses *batailles*, de manière à avoir à dos le soleil qui faisait briller davantage mais éblouissait aussi les rangs ennemis. L'empereur Otton avec le comte de Flandre, Fernand, et le comte de Boulogne commandaient les principaux



corps des alliés : au centre de leur armée on voyait un char traîné par quatre chevaux où se dressaient les armes impériales ; « l'aigle d'or tenait dans sa serre un énorme dragon dont la gueule béante, tournée vers les Français, paraissait vouloir tout avaler, » dit un chroniqueur. Pour Philippe, il était venu se placer au premier rang et n'avait pas même, dans son impatience, attendu l'*oriflamme*, bannière que les rois de France partant en guerre allaient prendre à l'abbaye de Saint-Denis ; lorsqu'il eut achevé ses dispositions, ses chapelains entonnèrent les *psaumes* et la bataille s'engagea. Le choc fut terrible. Le combat fut d'abord acharné du côté des Flamands. Le duc de Bourgogne dirige contre eux les Français ; guerrier énorme et corpulent, il s'agite cependant avec une rapidité étonnante et écrase tous les chevaliers qui tentent de lui résister. Le comte de Flandre, Fernand, est blessé et pris ; de ce côté, la victoire est bientôt assurée. Mais au centre, Philippe Auguste avait couru un grand danger. Les Allemands avaient pénétré jusqu'à lui et l'avaient renversé de cheval au moyen de leurs hallebardes à crocs. Un seigneur est presque seul à le protéger, frappant d'une main et élevant de l'autre la bannière royale en signe de détresse. Les chevaliers accourent. Philippe est délivré. Otton, enveloppé par les Français, faillit bien aussi être pris ou tué. Le plus redoutable de nos chevaliers, Guillaume des Barres, homme d'une force herculéenne, a saisi l'empereur à bras le corps, et un soldat lui porte des grands coups de couteau qui ne peuvent percer le haubert. Le cheval d'Otton est blessé, se cabre, se dégage et dégage en même temps son maître qui s'enfuit au plus vite hors de la mêlée. Guillaume des Barres n'en continua pas moins de faire au milieu des Saxons des trouées si larges que derrière lui, dit un chroniqueur, « eût pu passer un chariot à quatre roues. » Les Anglais furent les derniers rompus mais le comte de Boulogne qui les commandait, fut pris. Le char impérial d'Otton fut brisé en mille pièces. De toutes parts la victoire était complète.

Le retour en France fut un triomphe comme on n'en avait

point vu : foule immense accourant admirer les chevaliers et le roi vainqueurs; chants des clercs, chemins jonchés de fleurs et de rameaux; allégresse de Paris « où l'on fit une fête sans égale et le jour ne suffisant pas, on festoya la nuit avec de nombreuses lumières. » Le roi traînait à sa suite, dans un chariot, le comte Fernand (ou Ferrand) enchaîné comme un vassal rebelle; le peuple allait répétant que deux *ferrants* (chevaux alezans) emportaient un troisième *ferrand* et que *Ferrand* était *enferré*, qu'il ne pouvait plus regimber, lui qui levait le talon contre son maître. Cette joie du peuple indique l'importance qu'avait à ses yeux la victoire de Bouvines, justement appelée nationale car elle sauvait la France d'un nouveau démembrement.

Saint Louis ; sa croisade en Égypte. — Philippe Auguste mourut en 1223, laissant un royaume agrandi et surtout bien administré, car il fut un prince législateur aussi bien que guerrier. Son fils *Louis VIII*, prince brave et surnommé *Cœur de Lion*, régna peu, mais réussit à pacifier le Midi, où les seigneurs du Nord avaient fait contre les *Albigeois*, qu'on accusait d'hérésie, une croisade terrible et sanglante. La royauté recueillit les fruits de cette sinistre expédition sans s'y compromettre, et le Languedoc fut dès lors rattaché aux domaines de la couronne. Louis VIII laissa plusieurs enfants dont l'aîné n'avait que douze ans (1226). La reine Blanche de Castille prit en mains la régence; pieuse et charitable, Blanche n'en était pas moins d'une rare fermeté; elle conjura tous les périls, triompha d'une ligue que les seigneurs avaient formée contre la royauté, et livra un pouvoir affermi à son fils Louis IX que ses belles leçons avaient orné de toutes les qualités et de toutes les vertus.

Louis IX montra, en même temps que la piété de sa mère, son énergie : il combattit le plus turbulent des seigneurs, Hugues de la Marche, que soutenait le roi d'Angleterre Henri III. Au pont de *Taillebourg* il se distingua par sa valeur et poursuivit l'ennemi jusqu'à la ville de

Saintes, où il défit encore les Anglais (1242). Mais, tombé malade en 1244, il fit vœu d'aller en terre sainte, où les chrétiens avaient essuyé de sanglants désastres. En vain sa pieuse mère, ses conseillers, des évêques, cherchèrent à l'en dissuader, lui représentant l'intérêt de son royaume, sa faible santé. Louis resta inébranlable et renouvela en pleine convalescence le vœu qu'il avait fait pendant la fièvre. Il s'employa alors, « à faire la chasse aux pèlerins. » Le roi, dit Joinville, avait en effet « trouvé une nouvelle manière d'enlacer les hommes. » Au moment de la messe de minuit à Noël, suivant un vieil usage, il donna pour étrennes des habits aux gentilshommes de son service; mais il avait fait coudre en cachette des croix sur ces vêtements, ce dont tous les officiers ne s'aperçurent avec étonnement qu'au point du jour. Parmi les croisés se trouva l'historien et l'ami de saint Louis, le sénéchal de Champagne, Joinville, qui, en partant, n'osa jamais tourner la face vers sa demeure, « de peur d'avoir trop grand regret, dit-il, et que le cœur ne me faillît de ce que je laissais mes deux enfants et mon beau chastel de Joinville que j'avais fort à cœur » (1248).

On s'embarqua à Marseille, à Aigues-Mortes pour l'Égypte, que l'on regardait justement comme le fort de la puissance musulmane. Le 29 juin 1249 on arriva devant Damiette; quand Louis vit l'armée des Sarrasins rangée en bataille sur le rivage et l'oriflamme à terre en face d'eux, « il n'attendit pas que son vaisseau fût près du rivage; il se jeta en la mer ayant de l'eau jusqu'aux épaules et s'en alla aux païens l'écu au col, le heaume en tête, l'épée au poing. » Son exemple entraîne tous ses chevaliers, ils sont vainqueurs et la ville tombe en leur pouvoir. C'était ouvrir la campagne sous de brillants auspices; mais bientôt arrivèrent les fautes et les revers. Damiette est pillée et on mécontente les populations pour un maigre butin; le désordre règne dans le camp pendant les cinq mois qu'on perd à attendre des renforts. Dans l'intervalle, le fleuve du Nil fait son débordement annuel et arrête la marche des

croisés. Les musulmans avaient repris courage et ne craignaient plus de venir attaquer : le feu grec ou *grégeois*, « semblable à un dragon volant par l'air, » effrayait à son tour les chrétiens et faisait dire à Louis en pleurant et priant : « Beau sire Dieu, gardez-moi et toute ma gent! »

Enfin on se décide à marcher en avant : à prix d'or, on obtient la découverte d'un gué devant Mansourah, où s'était retirée l'armée mulsumane après sa défaite. Robert d'Artois, frère de Louis, qui est à l'avant-garde, ne veut pas attendre le gros de l'armée; ses reproches piquants entraînent, malgré leur expérience, les chevaliers du Temple et de l'Hôpital. A la vue de cette fougue, les musulmans fuient une seconde fois et Robert se jette avec sa poignée de chevaliers dans Mansourah à leur suite. Leur petit nombre rassure les ennemis qui ferment les portes de la ville. Les 1500 chevaliers résistent de 10 heures du matin à 3 heures du soir contre une multitude, mais succombent presque tous. A la nouvelle du danger de Robert, arrive le roi avec le gros de l'armée. Il se jette au milieu de la mêlée. A le voir « dépassant des épaules ceux qui l'entouraient », frappant de tous côtés, on eût pu croire un saint Michel ou un saint Georges ; à lui seul, il se dégage de six Turcs qui ont saisi la bride de son cheval et veulent l'entraîner. Malgré ces prodiges de valeur, on ne peut pénétrer dans la ville ni sauver l'imprudent comte d'Artois.

Quelques jours après, commençait une retraite pénible en face d'ennemis innombrables. Louis, par son courage, y protégea son frère, Charles d'Anjou. Une épidémie, causée par la chaleur du climat, la multitude des cadavres, la mauvaise qualité des eaux à cette époque et une nourriture malsaine, vint s'ajouter encore à la fatigue et aux dangers les combats. Le roi était si faible qu'il avait quitté son cheval de bataille pour un petit palefroi (cheval de châtelaine); au premier village il fallut le coucher; « on croyait le voir passer le pas de la mort et on n'espérait point qu'il pût passer ce jour-là sans mourir. » Survinrent bientôt les musulmans; malgré les efforts de ses braves chevaliers,

Geoffroy de Sargines, Gautier de Châtillon, Louis fut fait prisonnier. Des 2800 chevaliers que le roi avait emmenés, il n'en restait pas 100!

Le malheur fit éclater les qualités solides du chrétien : la fermeté que Louis déploya dans les fers, frappa les musulmans, habitués à regarder la résignation comme la première des vertus. Si l'on en croit Joinville, les mamelouks, qui venaient d'égorger leur roi et de faire une révolution, songèrent même à offrir le trône à « ce prince franc, le plus fier chrétien qu'on eût jamais vu en Orient. » Enfin, on convint qu'il rendrait Damiette pour sa rançon et environ un million pour celle de ses gens.

Louis ne veut pas encore rentrer en Europe; il va en Syrie fortifier les derniers boulevards des chrétiens, Césarée, Ascalon, Saint-Jean-d'Acre. Il y resta même près de deux ans après la mort de sa mère Blanche de Castille, dont l'administration vigilante avait conservé la paix au royaume malgré les désordres des *pastoureaux* qui, armés pour délivrer leur bon roi, s'étaient mis à ravager le pays. Un épisode du retour achève de faire connaître saint Louis. En vue de Chypre, son vaisseau qui a heurté un écueil est sur le point de sombrer ; on supplie instamment le roi de passer sur un autre vaisseau, avec sa femme Marguerite de Provence, qui l'a suivi dans sa terrible expédition. « Non, dit le roi, si je quitte ce navire, le pilote en prendra moins de soin, et cinq cents personnes qui aiment autant leur vie que moi la mienne, périront ; j'aime mieux mettre mon corps, ma femme et mes enfants en la main de Dieu que de faire si grand dommage à tant de gens. »

Piété de saint Louis ; son zèle à rendre la justice. — Joinville nous a laissé du roi dont il fut l'intime et dévoué serviteur, une histoire si vraie, si naturelle, qu'elle rend comme visible la limpidité de la conscience de Louis IX et reflète la beauté de son âme. « Le saint, dit-il, aima tant la vérité, que même aux Sarrasins ne voulut-il pas mentir de ce qu'il avait convenu. De la bon-

che fut-il si sobre que jamais je ne l'entendis parler de nulles viandes, comme maints riches hommes font, mais mangeait patiemment ce qu'on appareillait devant lui. En ses paroles il fut modéré; car onques jour de ma vie, je ne lui entendis mal dire de personne, ni nommer le diable, lequel nom est bien répandu dans le royaume; ce qui, je crois, ne plaît point à Dieu. Il me demanda si je voulais être honoré en ce siècle et avoir paradis à la mort, et je lui dis oui. Et il me dit: « Gardez-vous de faire et de « dire rien que si tout le monde le savait, vous ne puis- « siez reconnaître : je ai ce fait, je ai ce dit. » Il disait que l'on devait son corps vêtir et aimer en telle manière que les preudes hommes (gens sages) de ce siècle ne disent que l'on en fît trop, ni que les jeunes hommes ne disent que l'on en fît peu. — Après qu'il fut revenu d'outre-mer, il se maintint si dévotement que oncques depuis ne porta ni vair, ni gris (riches fourrures), ni écarlates, ni étriers, ni éperons dorés. »

A Corbeil, un jour de Pentecôte, Louis descendit au préau, avec ses familiers. Son chapelain, Robert de Sorbon, vint prendre Joinville et le mena au roi. « Je vous veux demander, dit Robert au sénéchal, si le roi s'asseyait dans ce préau et vous alliez vous asseoir sur un banc plus haut, devrait-on pas vous blâmer? » Et je lui dis que oui, ajoute Joinville. « Donc, reprit Robert vous êtes bien à blâmer, car vous êtes plus noblement vêtu que le roi. » — « Maître Robert, répliqua le malin sénéchal, je ne suis pas à blâmer, car cet habit me laissa mon père et ma mère, mais vous êtes à blâmer, car vous, fils de vilain et de vilaine (non noble), vous avez laissé l'habit de votre père et de votre mère et vous êtes vêtu de plus riche laine que le roi. — Regardez si je dis vrai, » ajouta-t-il en rapprochant le pan du surcot de Robert du surcot royal. Louis IX entreprit alors de défendre Robert de tout son pouvoir. Mais le chapelain parti, le roi appela quelques seigneurs et Joinville, les fit asseoir tout près de lui et leur confessa qu'il avait à tort défendu Robert. « Je le

vis si esbahi, fit-il, qu'il avait bien besoin que je lui aidasse! »

Ce qui a valu à Louis IX sa plus grande et plus légitime popularité, c'est son zèle à rendre la justice. « Quand le roi revenait de l'église où il avait entendu la messe, dit encore Joinville, il nous envoyait quérir, et s'asseyait au pied de son lit, et nous faisait tous asseoir autour de lui, et nous demandait s'il y avait quelques plaideurs à entendre, que l'on ne pût expédier sans lui; et nous les lui nommions; il les envoyait quérir. » Et se travaillait le saint homme de tout son pouvoir comment il les mettrait en droite et raisonnable voie.

« Maintes fois avint qu'en été il allait s'asseoir au bois de Vincennes, après sa messe, et s'accostait à un chêne et nous faisait asseoir autour de lui; et tous ceux qui avaient affaire venaient parler à lui, sans embarras d'huissier ni d'autre. Et lors il leur disait de sa bouche : « Y a-t-il quelqu'un qui ait partie? » Et ceux-là se levaient qui avaient partie, et lors il disait : « Taisez-vous tous et on vous dépêchera l'un après l'autre. » Et lors il appelait Mgr Pierre de Fontaines et Mgr Geoffroi de Villette, et disait à l'un d'eux : « Dépêchez-moi cette partie. » Et quand il voyait quelque chose à reprendre en la parole de ceux qui parlaient pour lui, ou en la parole de ceux qui parlaient pour autrui, lui-même le corrigeait de sa bouche. Je le vis quelquefois, en été, que pour dépêcher sa gent, il venait au jardin de Paris, simplement vêtu, et faisait étendre tapis pour nous asseoir entour lui. Et tout le peuple qui avait affaire par devant lui, était debout; et lors il les faisait expédier, en la manière que je vous ai dit devant du bois de Vincennes. »

Le roi ne se laissait point intimider par la puissance des seigneurs. Le sire Enguerrand de Coucy avait fait pendre, sans forme de procès, trois jeunes gens accusés de chasser sur ses terres. Louis IX, malgré l'intervention des plus hauts barons, emprisonna et condamna Enguerrand à de nombreuses expiations. Un seigneur ayant dit alors : « Si j'étais roi, je ferais pendre tous les barons; le premier pas est

fait, il n'en coûte pas plus. — « Je ne ferai pas pendre mes barons, répondit le roi, mais je les châtirai s'ils méfont. »

Sa piété même ne nuisait pas à sa justice. Un vendredi saint, tandis que Louis lisait le psautier, les parents d'un gentilhomme détenu au Châtelet vinrent solliciter sa grâce, lui représentant que ce jour était un jour de pardon. Le roi, mettant le doigt sur un verset, leur montra ces paroles : « Heureux ceux qui respectent l'arrêt des juges et appliquent la justice à tout instant de leur vie. » Puis il fit appeler le prévôt et continua sa lecture. Le prévôt ayant dit que les crimes du détenu étaient énormes, Louis refusa la grâce demandée.

Il ne voulut plus qu'on vendît la charge de prévôt de Paris, mais qu'on donnât de bons et grands appointements au sage homme et au bon justicier qui la tenait : Étienne Boileau. « Si belle chose ne s'était vue depuis le grand roi Charlemagne, disait le peuple, et finalement, ajoute Joinville, le royaume de France se multiplia et amenda tellement pour la bonne justice et droiture qui y régnait, que les revenus du royaume croissaient chaque année de moitié. » Pour maintenir ses magistrats dans le devoir, Louis avait rétabli sous le nom d'*enquesteurs* les anciens *envoyés royaux* de Charlemagne ; ils étaient chargés d'observer les méfaits des juges et de tenir le roi au courant de l'état du pays.

Cette réputation de justice s'était répandue au loin : Joinville nous parle de Lorrains, Bourguignons et autres qui venaient plaider devant le roi à Paris, à Reims ou à Orléans. Les souverains étrangers prirent eux-mêmes pour arbitre « cet excellent envoyé de paix. » Cet honneur insigne lui fut accordé parce que tous le savaient désintéressé de l'esprit de conquête, comme il le prouva en refusant la couronne de Sicile, que lui offrait le pape Urbain IV.

Dernière croisade de saint Louis à Tunis; sa mort. — Une si belle vie devait être couronnée par une sainte mort. Louis, qui avait toujours désiré renouveler sa croi-

sade, partit, en 1270, et se dirigea vers Tunis. A peine débarqué sur cet ancien territoire de Carthage, il fut atteint avec une grande partie de ses soldats par la peste. Il voulut, sentant sa dernière heure approcher, et pour donner encore un exemple d'humilité, qu'on le couchât sur un lit de cendres. Les dernières paroles qu'il adressa à son fils sont le plus beau testament royal : « Beau-fils, aie le cœur doux et compatissant aux pauvres : ne mets pas de trop grands impôts sur ton peuple, si ce n'est par nécessité, pour ton royaume défendre. Fais justice et droiture à chacun, tant au pauvre qu'au riche. Si quelqu'un a affaire contre toi, sois pour lui jusqu'à ce qu'on sache la vérité. Garde-toi d'émouvoir guerre contre homme chrétien, sans grand conseil et nécessité, et si tu as guerre, garde et protége ceux qui en rien ne t'auront offensé. Prends garde souvent à tes baillis, prévôts et autres officiers; enquiers-toi de leur gouvernement. Je te prie surtout que tu te fasses aimer du peuple de ton royaume, car vraiment j'aimerais mieux qu'un Écossais vînt du royaume d'Écosse et gouvernât le peuple du royaume bien et loyalement que toi méchamment.... » Le pieux roi rendit l'âme le 25 août 1270. Son fils, Philippe le Hardi, prit sans pompe et sans joie une couronne assez lourde en pareilles circonstances. Il réussit néanmoins, après quelques hostilités, à ramener en France l'armée bien décimée. Ce ne fut point un fils indigne de saint Louis, dont il imita la piété, mais il ne fit rien pour justifier son surnom de Hardi. La royauté d'ailleurs venait d'acquérir, grâce aux vertus d'un homme, un tel prestige, que son avenir était assuré et que sa force survivra même aux désastres.

RÉSUMÉ.

Les premiers successeurs de Hugues Capet firent peu valoir leur titre de roi. Mais LOUIS VI LE GROS (1108-1137), mit de l'ordre dans ses domaines infestés par des seigneurs, alors de véritables brigands, s'empara du château du Puiset et rendit libres les routes de Paris. Son fils, LOUIS VII dit le

Jeune (1137-1180) avait d'abord, par son mariage avec Éléonore d'Aquitaine, agrandi considérablement le royaume; il se mit à la tête de la deuxième croisade (1147) qui ne fut point heureuse. La France toutefois, pendant cette croisade, jouit d'une paix profonde grâce à la sage administration de *Suger*, abbé de Saint-Denis Mais Suger ne put empêcher le roi de se séparer de son épouse qui alla porter ses riches domaines à Henri Plantagenet, *comte d'Anjou*, et bientôt *roi d'Angleterre, duc de Normandie.* Louis VI et Louis VII tantôt secondèrent, tantôt réprimèrent les mouvements des villes qui cherchaient à s'affranchir et à former ce qu'on appelait des *villes de commune.* L'histoire de la commune de Vézelay n'est qu'un des mille épisodes de ces révolutions locales auxquelles les villes durent leur liberté.

PHILIPPE AUGUSTE (1180-1223), répara, en faisant des conquêtes, les fautes de son père Louis VII. Dès les premières années, il arrondit le domaine royal (acquisition du *Vermandois*, du *Valois*, de *l'Artois*). Il entreprit la troisième croisade (1189) avec le roi d'Angleterre, Richard Cœur de Lion, mais revint le plus tôt possible. A la mort de Richard (1199), Jean sans Terre, son frère, se fit proclamer roi d'Angleterre, et poignarda son neveu Arthur qu'on voulait lui opposer. Philippe Auguste cita le meurtrier devant les seigneurs qui formaient son tribunal, sa cour, confisqua ses domaines français et mit la main sur la Normandie, l'Anjou, la Touraine, le Poitou. Jean se ligua avec l'empereur d'Allemagne, Otton IV, avec le comte de Flandre et le comte de Boulogne, mais l'armée des coalisés fut défaite par Philippe Auguste à la célèbre journée de *Bouvines* (1214). Philippe eut aussi la gloire d'inaugurer l'administration, institua des *prévôts* et des *baillis* chargés de protéger le pays; il encouragea *l'Étude de Paris* qui donna naissance à l'Université.

LOUIS VIII qui ne régna que trois ans (1223-1226), pacifia le Midi où avait eu lieu une guerre sanglante contre les Albigeois, accusés d'hérésie. Le Languedoc et le comté de Toulouse sont soumis et passent ensuite à la maison royale de France, bien que les rois aient pris peu de part à cette cruelle expédition.

LOUIS IX (1226-1270), élevé par sa pieuse et énergique mère,

Blanche de Castille, qui le défend pendant sa minorité contre une ligue redoutable de seigneurs et orne son âme de toutes les vertus, a justement mérité le nom de saint, tout en portant dignement le titre de roi. C'est un guerrier : *il combat à Taillebourg un seigneur révolté et les Anglais* ; il entreprend une croisade, débarque sur la côte d'Égypte, se jette dans les flots l'épée à la main, chasse les Sarrasins et s'empare de la ville de Damiette (1249). C'est un chrétien : forcé à la retraite après la bataille de *Mansourah* (1250), fait prisonnier par les Turcs, il montre la plus complète résignation : il étonne ses ennemis mêmes. C'est un roi : il s'applique à rendre la justice et établit dans son royaume, avec ses *baillis*, ses *prévôts*, son *Parlement* et ses belles lois, un ordre admirable. Enfin, affaibli par la maladie et l'âge, il veut encore entreprendre une dernière croisade et, sur la plage de Tunis, il expire, atteint par la peste (1270). Le fils de saint Louis, PHILIPPE LE HARDI, (1270-1285) ne fait rien, durant un règne de quinze ans, que deux stériles expéditions contre l'Espagne.

CHAPITRE VI.

LA GUERRE CONTRE LES ANGLAIS.

Philippe IV le Bel ; origine de la guerre contre les Anglais. — Philippe de Valois ; bataille de Crécy (1346). — Jean le Bon ; bataille de Poitiers (1356). — Le Grand Ferré. — Charles V ; Du Guesclin.

Philippe IV le Bel ; origine de la guerre contre les Anglais. — Le petit fils de saint Louis, Philippe IV surnommé *le Bel*, à cause de ses traits réguliers et de sa noble démarche, avait la beauté du corps et du visage, mais non, comme son aïeul, celle de l'âme. Ayant toujours besoin

d'argent pour ses guerres et pour l'administration qu'il commença à organiser, Philippe ne craignit point, après avoir épuisé tous les expédients, d'altérer les monnaies, c'est-à-dire de les refondre souvent et de les rendre avec un poids inférieur, comme si aujourd'hui on retirait aux pièces de un franc ou de cinq francs une partie de leur argent tout en leur conservant la même valeur nominale. Aussi l'appela-t-on le roi *faux-monnayeur*. Philippe le Bel, à cause des impôts qu'il voulait lever sur le clergé, eut de graves démêlés avec le pape Boniface VIII qui se prétendait d'ailleurs le maître de toutes les couronnes. La lutte se termina comme on pouvait s'y attendre en ces siècles de violence. Un légiste de Philippe, Guillaume de Nogaret, se rendit en Italie et aidé d'un baron romain, Sciarra Colonna, envahit, avec des aventuriers, la petite ville d'Anagni où résidait le pape. Boniface VIII se présenta aux assaillants, calme et fier, revêtu de ses habits pontificaux, dans toute la majesté de sa dignité et de sa vieillesse. Il n'en fut pas moins maltraité, retenu captif dans son palais et ne survécut pas longtemps à cette terrible secousse (1303).

Philippe IV, par ses intrigues, fit élever sur le Saint-Siége une de ses créatures, Clément V, qui fixa sa résidence à Avignon. Le roi arracha à Clément V la condamnation (1312) d'un ordre militaire célèbre, l'Ordre des *Templiers*, peut-être coupable depuis qu'il n'était plus sanctifié par le péril en Terre sainte, peut-être dangereux depuis qu'il n'était plus utile, mais surtout, aux yeux de Philippe le Bel, trop riche depuis qu'il accumulait sans dépenser. Cinquante-quatre Templiers furent brûlés près du faubourg Saint-Antoine; le grand maître, Jacques de Molay, fut brûlé avec un autre dignitaire de l'Ordre, dans une petite île réunie aujourd'hui à l'île de la Cité et qui était voisine du jardin royal (1314). Jacques de Molay, dit-on, ajourna dans un bref délai, du haut de son bûcher au tribunal de Dieu le pape et le roi dont la mort, en suivant de près le supplice du grand maître, accrédita cette tradition. Philippe le Bel, quels qu'aient été ses torts, fut le premier, ne l'ou-

blions pas, qui réunit les trois États du royaume, nobles, clercs, bourgeois, en assemblée générale (1302 et 1308); on appela ces réunions les *Etats généraux*. Philippe avait même conquis la Flandre; il l'aurait gardée s'il ne l'eût opprimée. Les Flamands se révoltèrent et écrasèrent la chevalerie française dans les prairies de *Courtrai*, humides et coupées de fossés où les chevaliers imprudents allèrent se précipiter (1302). Philippe vengea cette honte à la journée de *Mons-en-Puelle* (1304), mais ne put conserver la Flandre.

Sous ce prince, une aventure vulgaire ranima la rivalité de la France et de l'Angleterre, qui allait bientôt devenir plus sérieuse. Deux matelots, l'un anglais, l'autre normand, se querellèrent sur le port de Bayonne, en Guyenne (1292); le Normand fut tué ; ses compagnons, pour le venger, s'emparèrent d'un vaisseau anglais et pendirent le pilote au grand mât avec un chien à son côté; alors vaisseaux anglais et vaisseaux normands se firent une guerre de courses et de représailles horribles, les bâtiments marchands étaient saisis, les équipages massacrés ; les Anglais s'emparèrent même de la ville de la Rochelle. Philippe somma Édouard Ier, roi d'Angleterre et son vassal comme duc de Guyenne, de paraître à sa cour pour répondre des méfaits de ses sujets et de ses officiers. Édouard négocia ; occupé à dompter le pays de Galles et l'Écosse, il désirait la paix avec le roi de France; il offrit, en signe de soumission, de remettre, pour quarante jours, ses villes à Philippe. Philippe accepta, puis garda les villes. Après une guerre, celui-ci se réconcilia avec Édouard, et donna en mariage sa fille Isabelle au fils d'Édouard qui fut le roi Édouard II. Père de trois fils florissants de jeunesse, Philippe le Bel ne pouvait prévoir que sa race allait s'éteindre et que les enfants de sa fille Isabelle et d'Édouard II pourraient bientôt prétendre à réunir à la couronne d'Angleterre la couronne de France. Dans l'espace de quatorze ans (1314-1328), ses trois fils, Louis X *le Hutin* (le Querelleur), Philippe *le Long*, Charles *le Bel*, furent tous enlevés à la force

de l'âge sans qu'aucun laissât d'enfants mâles. La descendance directe de Hugues Capet finissait; la succession au trône de France s'ouvrait; la désastreuse guerre de cent ans allait commencer.

Philippe de Valois (1328); bataille de Crécy (1346). — C'était un beau royaume que le royaume de France. Louis VIII et Louis IX avaient réuni au domaine le *Languedoc;* Philippe le Bel la *Champagne*, la *Navarre*, les villes de *Lyon*, *Lille*, *Douai* et *Béthune*. La Guyenne et la Flandre étaient les seules provinces restées en dehors de l'action du roi, bien qu'il en fût toujours le suzerain. Édouard III d'Angleterre, petit-fils de Philippe le Bel, convoita ce royaume réputé alors le premier de la chrétienté. On lui préféra un neveu de Philippe le Bel, cousin des trois derniers princes, *Philippe de Valois*, qui plaisait mieux à la noblesse par son renom de bravoure et de chevalerie, et aussi, disons-le, par sa qualité de Français. On s'appuya sur une vieille loi des Francs qui excluait les femmes de la succession à la *terre salique* et on appliqua cette loi à la succession au trône. La fille de Philippe le Bel n'ayant point de droits à la couronne n'avait pu en transmettre à son fils Édouard III qui d'ailleurs fit lui-même hommage à Philippe de Valois. Mais bientôt l'hostilité des deux pays et des deux souverains éclata. Après une lutte indirecte où ceux-ci se disputèrent l'influence sur la Bretagne et sur la Flandre, Édouard III remit en avant ses prétentions et résolut de conquérir ce qu'il appelait son héritage.

Guidé par deux traîtres à la patrie, Robert, comte d'Artois et Geoffroy d'Harcourt, Édouard descend en Normandie (juillet 1346), contrée florissante comme agriculture et comme industrie, qui fournit à ses soldats un immense butin; de là il pousse ses ravages dans l'Ile de France, jusqu'aux portes de Paris. Philippe, dont la situation financière est des plus critiques, ne lève qu'avec lenteur des armées; il réunit enfin une force imposante. Édouard alors envisage les dangers de sa position au cœur d'un pays

ennemi, et rétrograde. Il suffisait de couper tous les ponts de la Seine pour enfermer l'armée anglaise et la prendre tout entière; on négligea le pont de Poissy; les Anglais échappèrent. Philippe les poursuit; les Anglais trouvent un gué pour passer la Somme, ils échappent encore, mais ils sont acculés à la mer et n'ont pas de flotte pour s'embarquer.

La bataille va se livrer à Crécy (26 août 1346) : Edouard fait manger et boire ses soldats, qui se reposent, leurs armes devant eux, en attendant l'ennemi; il n'avait guère que des fantassins, 18000 Gallois ou Irlandais, 10000 archers anglais, et seulement quelques mille hommes d'armes. L'armée française est une véritable cohue de 70 000 hommes, sans discipline, sans ordre, presque sans chefs, quoique le roi la commande. On avait conseillé au roi de donner quelque relâche à ses troupes fatiguées et mouillées : il y consentait; mais les grands seigneurs, poussés par le point d'honneur féodal et avançant toujours pour être tous au premier rang, engagèrent l'action. Les archers génois placés en avant se plaignent de ne pouvoir se servir de leurs arcs dont les cordes sont humides; Philippe ordonne à ses gens d'armes de retirer cette « ribaudaille qui lui empêche la voie, » le désordre se met dans l'armée française; les archers anglais qui ont abrité leurs arcs, tirent à coup sûr dans cette mêlée; tout à coup un bruit terrible éclate; « on eût cru entendre Dieu tonner, » c'était l'artillerie dont les Anglais se servaient pour la première fois dans une bataille et qui fit encore plus de peur que de mal. Toutefois plus de 30 000 soldats, 1200 chevaliers, 80 seigneurs bannerets, 11 princes et un roi restèrent sur le champ de bataille. C'était le vieux roi de Bohême qui, aveugle, avait lié son cheval à celui de deux chevaliers et était allé périr au plus épais de la mêlée en donnant un dernier coup de lance. On eût pu dire que tous dans cette armée allaient en aveugles comme le preux Jean, liés les uns aux autres par un faux point d'honneur. On arracha Philippe du champ de bataille et on l'entraîna au château de Broye, où il entra, en

s'appelant justement « l'infortuné roi de France. » Le lendemain du combat, autre carnage; les soldats des communes de Rouen et de Beauvais arrivaient au secours du roi; ne sachant rien de la bataille, ils tombèrent par un épais brouillard au milieu des Anglais, et 7000 y périrent encore.

Le vainqueur alla aussitôt mettre le siége devant *Calais*; il y fut retenu plus de dix mois, mais il détestait les habitants de cette ville qui par leurs courses sur mer avaient causé de grands dommages au commerce anglais. Pour montrer sa ferme résolution de s'emparer de la place, il traça autour d'elle non plus seulement un camp, mais une véritable ville. Philippe VI essaya en vain de secourir Calais; il ne put approcher, et l'héroïque gouverneur Jean de Vienne dut enfin capituler (1347). Édouard III voulait d'abord que la ville se rendît à discrétion; il exigea ensuite que six bourgeois vinssent en chemise, la corde au cou, lui apporter les clefs de la place. La désolation fut grande dans Calais. Eustache de Saint-Pierre se dévoua avec Jean d'Aire, Jacques et Pierre de Vissant et deux autres bourgeois; ils se présentèrent devant Édouard III, irrité, qui ordonna de les conduire à la mort. Les seigneurs intercédaient inutilement en leur faveur. La reine alors se jeta aux pieds d'Édouard, le suppliant d'avoir pitié de ces hommes. « Le roi attendit un peu à parler et regarda la bonne dame sa femme, qui pleurait à genoux moult tendrement; le cœur lui mollit et il dit : « Ha! dame, j'aimerais mieux que vous fussiez autre part qu'ici. Vous me priez tant que je ne vous ose refuser, et quoique je le fasse avec peine, tenez, je vous les donne, si en faites à votre plaisir. » La reine fit lever les six bourgeois, les fit revêtir et donner à dîner tout aise et reconduire dans la ville. » Édouard chassa tous les habitants de Calais et repeupla la ville avec des familles anglaises. Il faut ajouter qu'Eustache de Saint-Pierre, presque seul, se soumit à Édouard III et recouvra ses biens dont plus tard ses héritiers ne voulurent pas.

Après le fléau de la guerre, qui amena le fléau des im-

pôts, vint s'abattre sur la France la *peste noire* qui ravageait l'Europe. A Paris, quatre-vingt mille personnes succombèrent. Le peuple, dans sa fureur, s'imagina que les juifs avaient empoisonné les puits et les fontaines : il en fit d'affreux massacres. L'Europe se vit privée, par cette peste horrible, d'un tiers de ses habitants (1348).

Jean II le Bon (1350-1364); bataille de Poitiers (1356). — Le fils de Philippe, Jean, qui lui succéda en 1350, et que bien à tort on a surnommé *le Bon*, était un prince violent, téméraire et prodigue. Il recommença la guerre contre les Anglais et s'attira une défaite plus honteuse encore, plus désastreuse que la défaite de Crécy. En 1356, le prince de Galles, fils d'Édouard III, et surnommé le *prince Noir*, à cause de son armure, descendit en Guyenne, ravagea le riche Languedoc, le Rouergue, l'Auvergne, le Limousin, le Berry, et s'avança sur la Loire où l'arrêtèrent trois chevaliers, hommes de cœur, devant Romorantin. Jean se hâte de marcher contre lui et l'atteint près de *Poitiers* (1356). Un blocus de quarante-huit heures lui livrait l'armée anglaise qu'il avait coupée et cernée; déjà le prince Noir offrait de rendre ses conquêtes, ses prisonniers. Jean exigea qu'il se rendît prisonnier lui-même avec 100 chevaliers : en réalité, il espérait prendre sa revanche de Crécy. Là on avait vu la force de l'infanterie; on résolut maladroitement, dans l'armée de Jean, d'en improviser une avec les seigneurs qui descendent de cheval et raccourcissent le bois de leurs lances à 5 pieds; on ne garde que 300 hommes d'armes à cheval et on les charge de déloger le prince de Galles qui s'était habilement placé sur une hauteur au milieu des vignes. Un chemin creux, tortueux, y conduisait : la cavalerie française s'y engage, mais les chevaux percés par les longues flèches des Anglais jettent le désordre dans nos rangs, puis renversent leurs cavaliers qui sont bientôt égorgés par les fantassins anglais. Alors la cavalerie anglaise en réserve, guidée par le prince Noir, fond sur notre cavalerie à pied, restée au milieu de la plaine avec le roi et en fait un

grand carnage. En vain Jean, secondé par son plus jeune fils, Philippe le Hardi, fait merveille, une hache à la main : « Père, gardez-vous à droite, criait le jeune homme ; père, gardez-vous à gauche. » Le roi fut fait prisonnier avec plus de 2000 seigneurs. Les autres, et parmi eux le dauphin (on commençait à appeler ainsi le fils aîné des rois) et deux de ses frères, voyant le pitoyable massacre, étaient remontés sur leurs chevaux et s'étaient enfuis (19 septembre 1356). Dès lors la noblesse française était discréditée dans l'opinion publique.

L'effroi fut grand dans toute la France. Paris fit encore preuve de son intelligence politique et de son patriotisme : à la voix du prévôt des marchands, Étienne Marcel, les habitants improvisèrent fortifications, artillerie, milice, et tout cela avec une énergie si rapide, si héroïque, que les vainqueurs reculèrent devant ce spectacle nouveau, un peuple abandonné de ses chefs et se protégeant lui-même. Ce peuple veut alors se gouverner. Les États généraux de 1356-57, dirigés par Étienne Marcel, se seraient emparés du pouvoir si Paris eût été soutenu par les provinces. Mais celles-ci étaient en proie à la plus grande confusion. Le poids de ces guerres tombait sur le paysan dont rien ne défendait ni la cabane, ni la récolte. Pas un instant de sécurité dans les villages. Des guetteurs avertissaient de l'approche de l'ennemi. Des souterrains servaient de refuge aux populations. La misère était au comble, et il fallait payer les rançons des prisonniers de Poitiers. « *Bonhomme crie, Bonhomme payera,* » disaient les nobles. Le paysan, qu'on appelait aussi *Jacques*, parce que ce nom était très-répandu, « supportait l'infortune, il ne put tolérer l'outrage. Il oublia sa faiblesse, il oublia sa nudité et se précipita contre ses oppresseurs armés jusqu'aux dents ou retranchés dans les forteresses. Alors, chefs et subalternes, amis et ennemis, tout se réunit pour l'écraser. Il fut percé à coup de lances, taillé à coups d'épée, meurtri sous les pieds des chevaux ; on ne lui laissa de souffle que ce qu'il lui en fallait pour ne pas expirer sur la place, attendu qu'on

avait besoin de lui [1]. » Cette révolte des paysans a gardé dans l'histoire le nom de *Jacquerie*.

Le Grand Ferré. — Outre les rançons du roi et des seigneurs qu'il devait payer, le peuple des campagnes était encore pillé par les soldats licenciés et qu'on appelait *Malandrins, Routiers, Tard-venus;* ce sont eux dont les excès ont donné à la langue le mot de *brigand*, un de leurs nombreux noms, et qui alors signifiait seulement soldats armés de corselets ou *brigandines;* à ces soldats se joignaient souvent les Anglais. Mais aussi la plus acharnée des résistances, la résistance locale, commence. Au village de Longueil, près de Compiègne, un fermier, Guillaume l'Alouette ou des Alouettes et son valet de ferme, le Grand Ferré, espèce de géant d'une taille et d'une force prodigieuses, réunissent autour d'eux quelques centaines de braves, « tous laboureurs et habitués à gagner leur pauvre vie avec le travail de leurs mains, » dit le bon moine qui nous a transmis cette belle page. Les Anglais de Creil arrivent pour détruire le petit fort que bâtissaient ces malheureux. On résiste; Guillaume, qui était le capitaine de la troupe, fait de larges trouées parmi les Anglais; mais bientôt entouré, il est blessé à mort. A cette vue, le Grand Ferré, saisi de douleur, se jette avec furie sur l'ennemi. A chaque coup de sa lourde hache, il abattait un bras ou fendait une tête; il tua plus de quarante Anglais pour sa part, et, arrachant leur étendard, le jeta dans la boue du fossé; ses compagnons l'imitaient de leur mieux, frappant comme s'ils eussent battu du blé dans leur grange. A la fin, les Anglais s'enfuirent. Le lendemain, ils revinrent en plus grand nombre; mais les paysans, toujours guidés par le Grand Ferré, les vainquirent encore. Comme il y avait parmi les ennemis des hommes de haute naissance, ils se fussent enrichis s'ils avaient voulu les prendre à rançon,

1. Augustin Thierry. *Dix ans d'études historiques, histoire véritable de Jacques Bonhomme.*

mais ils tuèrent tous ceux qu'ils atteignirent « afin de les mettre hors d'état de mal faire. » Dans ce second combat, le Grand Ferré avait rudement donné de sa personne; il eut soif, but beaucoup d'eau froide, fut aussitôt pris par la fièvre et se mit au lit, mais en plaçant auprès de lui sa bonne hache. Quand les Anglais de Creil apprirent sa maladie, ils envoyèrent douze de leurs soldats pour le tuer. Averti par sa femme de leur venue, le Grand Ferré oublie son mal, prend son arme redoutée : « Ah! brigands, s'écrie-t-il, vous venez pour me prendre au lit, mais vous ne me tenez pas encore. » Sur douze, il en tue cinq; les autres s'enfuient, puis il se remet au lit, après avoir encore bu de l'eau; la fièvre redouble, et peu de jours après le Grand Ferré, ayant reçu les sacrements, mourut. Tout le pays le pleura; car lui vivant, les Anglais n'auraient jamais osé approcher du village (1359).

S'il y eut beaucoup de résistances comme celle de ces hommes de cœur, on comprend que l'année suivante Édouard III se soit décidé à la paix de Brétigny (1360). Jean signa toutefois, pour recouvrer sa liberté, le plus désastreux de tous les traités; il cédait aux Anglais tout le Midi jusqu'à la Loire et donnait une rançon énorme.

Charles V le Sage; Du Guesclin. — C'était à croire que la France ne s'en relèverait jamais! Partout des ennemis, partout les *Routiers* réunis en masse et devenus des *grandes compagnies*. Heureusement, la France perdit son roi Jean, et rencontra deux hommes, une tête et un bras, Charles V le Sage et Du Guesclin [1]. Disons-le même : le bras fait oublier la tête.

La légende occupe les premières années de Du Guesclin, comme pour les héros des temps éloignés : avant de le mettre

1. Pour les détails, voir le livre de M. Em. de Bonnechose : *Bertrand du Guesclin*, dans les *Biographies nationales*, Hachette (1866), et l'*Histoire de Du Guesclin et de son temps*, par M. Jamison, traduit par M. Baïssas, 1866, ainsi que les *Fondateurs de l'Unité française*, par M. de Carné, chap. *Du Guesclin.*

au monde, sa mère eut un songe qui promettait à l'enfant de grandes destinées; dans son enfance, une religieuse, fille d'un juif converti et savante dans les sciences occultes fort en vogue au moyen âge, prédit, à l'inspection des traits de son visage et des lignes de sa main, qu'il serait un jour l'honneur de sa maison et la gloire de son pays. Son oncle et plus tard une noble demoiselle de Dinan, Typhaine Raguenel, qui unit ensuite sa destinée à la sienne, tous ceux enfin qui savaient lire dans ce regard intrépide et sur ce mâle, quoique laid visage, prédisaient un grand avenir à cet enfant difficile et indompté, qui faisait le désespoir de sa mère et de son père. Son caractère intraitable, son humeur irascible l'entraînaient sans cesse avec les enfants du voisinage dans des combats opiniâtres et sanglants, d'où il revenait avec un visage meurtri et des vêtements déchirés. Enfermé par son père dans le donjon du château pour plusieurs mois à cause de sa mauvaise conduite, Bertrand parvient à s'échapper, il avait alors douze ans; son oncle l'accueille, gagne par ses bons procédés cette âme ardente et sensible, aussi fière que généreuse; s'il n'apprend pas même à lire (ce qui était ordinaire à cette époque), il écoute avec enthousiasme les récits de siéges, de batailles, les exploits des grands capitaines et les mœurs des chevaliers. A seize ans, son père lui pardonne en voyant que sa conduite est meilleure; un brillant triomphe dans un *tournoi*, ces jeux militaires si fort goûtés de nos ancêtres qu'on les appelait « jeux français, » le rend célèbre dans sa province où il se distingue encore plus dans la guerre interminable de la succession de Bretagne.

Sa vie est un mélange de scènes où il se montre, a-t-on dit, tantôt routier, tantôt noble chevalier. C'est le routier qui, à la tête de quelques bandits qui l'ont choisi pour capitaine, s'empare, sous un déguisement de bûcheron, du château de Fougeray, et se trouve mêlé aux siéges de Rennes, de Dinan, fameux par les surprises nocturnes, les actes d'audace, de sang-froid. Pendant le siége de Rennes, le duc de Lancastre lui envoie un héraut, et, lorsque ce hé-

raut le voit venir vêtu d'une mauvaise jaquette noire et une hache pendue au çou : « Sainte-Marie ! s'écrie-t-il, mais il a toute la mine d'un brigand. » Du Guesclin est pourtant un vrai chevalier : il repousse le duc de Lancastre lui proposant de passer à son service avec l'offre de grandes terres; il fait payer jusqu'au dernier denier les vivres d'un convoi de paysans qu'il a surpris, et leur rend leurs chevaux et leurs voitures. Cette compassion pour les pauvres et les laboureurs, remarquable surtout dans ces temps de déprédation et de violence, l'accompagne toute sa vie ; il refuse de grosses sommes lorsqu'il sait qu'on doit les tirer des marchands et des pauvres gens : « Sire, dit-il au roi, s'il en est ainsi, laissez tout cela, afin que le peuple se réjouisse, et faites venir ces chaperons fourrés, prélats de cour et avocats, qui sont des mangeurs de chrétiens ; à tels gens on doit faire ouvrir leurs coffres, et non à pauvres gens qui ne font que languir. Mais je vois advenir le contraire ; à celui qui n'a que peu, on le lui veut ôter, et à celui qui a du pain, on lui en offre. »

Charles V (1364-1380) avait à combattre trois ennemis : le roi de Navarre, prince du sang, qui s'était allié aux Anglais ; les *grandes compagnies*, qui infestaient le pays ; enfin, et surtout, les armées anglaises. Du Guesclin, auquel le sage roi confia sa fortune, le délivra bientôt du premier de ces ennemis, en battant les Navarrais à la journée de *Cocherel ;* mais moins heureux en Bretagne, il perd la bataille d'*Auray ;* le duc que les Anglais veulent donner à la Bretagne triomphe, et Bertrand est fait prisonnier. Charles V le rachète et lui donne la mission d'entraîner hors du pays les grandes compagnies qui foulent horriblement le pays. Toutes les bandes d'aventuriers accourent à l'appel du célèbre chevalier, qui leur promet en Espagne croisade contre les Maures et immense butin. Les routiers passent par Avignon, où ils reçoivent du pape intimidé, force ducats et des bénédictions peu méritées, puis se dirigent vers les Pyrénées. Du Guesclin les emploie à rétablir sur le trône de Castille Henri de Transtamare, renversé par son frère *Don*

Pèdre le Cruel. Mais celui-ci appelle les Anglais à son secours; au lieu d'aller combattre les Sarrasins, il faut combattre le redoutable prince Noir. La bataille de *Navarette*, mal livrée en dépit des conseils de Du Guesclin, est perdue par Henri. Du Guesclin, qui a fait des prodiges de valeur, tombe entre les mains des Anglais, et Don Pèdre est rétabli sur le trône.

La captivité de Du Guesclin fut longue. Le prince Noir ne se souciait point de délivrer celui qu'il appelait un lion. On lui fit honte de cette crainte. Piqué, il offrit la liberté à Du Guesclin, avec une somme d'argent pour payer ses dettes et se remonter, s'il voulait s'engager à ne plus combattre pour Henri de Transtamare ni contre les Anglais. — « Renvoyez-moi, répondit simplement le Breton, dans cette prison où vous me retenez depuis si longtemps à tort. » Le prince Noir veut lutter de grandeur d'âme; il déclare qu'il laisse à Bertrand la faculté de fixer lui-même sa rançon; Du Guesclin la fixa à près de 6 millions. « Henri de Transtamare, dit-il, quoi qu'il advienne, sera roi d'Espagne et en payera la moitié; pour l'autre moitié, j'ose dire que le roi de France l'acquittera, et, si besoin était, il n'y a femme ou fille, en mon pays, sachant filer, qui ne voulût gagner avec sa quenouille de quoi me tirer de prison. » Cette conduite inspira une telle estime à ses adversaires, que la princesse de Galles voulut lui offrir 600 000 francs et l'embrassa pendant que Du Guesclin fléchissait le genou devant elle : « Vraiment, dit Bertrand en se relevant, je pensais être le plus laid chevalier qui fût au monde; j'ai meilleure opinion de moi maintenant qu'une si belle et grande dame m'a octroyé pareille faveur. » Du Guesclin alla recueillir sa rançon; toutes les bourses lui furent ouvertes, même celles des ennemis. Mais en l'apportant à Bordeaux, il la dissipa en dépenses qui peignent sa générosité : il racheta tous ses pauvres compagnons. Il se représenta les mains vides devant Édouard qui ne put s'empêcher d'admirer un si complet désintéressement;. bientôt on vit arriver des mules chargées d'or, c'était l'argent qu'envoyait Charles V. Du Guesclin fut libre,

reparut en Espagne, battit l'armée de Don Pèdre à *Montiel* et fit le prince prisonnier. Henri et Don Pèdre ne se furent pas plus tôt aperçus, qu'ils se précipitèrent l'un contre l'autre : tous deux roulèrent à terre. Henri parvint enfin à égorger son frère, et après cette lutte sauvage, digne de ces temps où l'on voit la férocité à côté de la magnanimité, régna sans crainte comme sans remords. C'était du moins un allié pour la France.

La guerre avait recommencé plus vive que jamais entre la France et l'Angleterre. Charles V, qui avait remis l'ordre dans son royaume par ses belles lois et son économie, avait envoyé défier le vieux roi Édouard III par un valet de ses cuisines. Les Anglais tentèrent une nouvelle invasion (1369); ils trouvèrent partout les villes bien défendues. Plus d'un guerrier murmurait en voyant les flammes des villages incendiés par l'ennemi qui ne rencontra aucune armée sur sa route; mais Clisson disait à Charles : « Vous n'avez que faire d'employer vos gens contre ces enragés, ils ne vous mettront pas hors de votre héritage avec ces *fumières*. » Du Guesclin accourut. Il comprenait à merveille le système de Charles V. Lui-même apprend aux Français à modérer leur bouillant courage qui leur a été plus d'une fois fatal; il forme des camps retranchés, simule des retraites, raffermit la discipline, se montre inventif en ruses de guerre, audacieux lorsqu'il le faut, prudent s'il est besoin, et toujours vaillant. Lorsque les Anglais, harcelés et harassés, se sont étendus dans le pays pour y vivre plus aisément, Du Guesclin frappe un grand coup. Un chef anglais, campé à *Pontvalain*, lui envoie un héraut pour le défier. Du Guesclin fait boire le héraut et l'enivre, puis part tout de suite. La pluie tombe, le vent souffle, les chemins sont défoncés, c'est une vraie nuit de tempête, n'importe; Bertrand entraîne les siens, qui murmurent, leur fait faire douze lieues et surprend les Anglais qui sont battus. Puis Du Guesclin profite habilement de sa victoire, s'empare des places fortes presque en courant, bat les divisions dispersées des Anglais, et si un château résiste, le réduit bien vite, grâce à ses canons.

L'ennemi raillait d'abord les canons ; il venait essuyer, en riant, les taches que faisaient les boulets sur les épaisses murailles ; mais ces épaisses murailles tombaient bientôt, et, par la brèche, s'élançaient, avec leur fougue impétueuse, les vaillants chevaliers, aux cris de : « Saint-Yves Du Guesclin ! » Le pays fut rapidement nettoyé ; la France respira. Du Guesclin s'était montré digne de l'épée de *connétable* que le roi lui avait donnée, et qui lui conférait le droit de commander aux plus hauts seigneurs, même aux princes du sang.

Trois fois encore, les Anglais envahirent la France ; mais une invasion finie, il fallait en recommencer une autre. Ils gagnaient peu, ou, pour mieux dire, ils perdaient beaucoup à toutes ces *fumières* dont on ne s'inquiétait plus ; leur itinéraire, peu varié, ne leur présentait plus que les ruines qu'ils avaient faites ; devant eux se dressaient toujours les mêmes villes bien gardées, auprès desquelles ils rôdaient pleins de colère, mais impuissants. « En 1373, les Anglais, dit Froissart, eurent plusieurs disettes de vivres et en l'hiver de grandes froidures. » Leurs armées se retirèrent, semblables à ces inondations qui ravagent les campagnes, puis les rendent aux laboureurs, dont le travail répare les pertes. Charles V avait reconquis les provinces cédées par le traité de Brétigny ; en 1380, les Anglais ne possédaient plus en France que Bayonne, Bordeaux et Calais.

Du Guesclin, dans les derniers temps, obligé par Charles V de combattre contre la Bretagne, son pays natal, obéit, puis renvoya au roi l'épée de connétable. Charles comprit sa faute et se réconcilia avec Bertrand, qu'il chargea de pacifier le Languedoc et l'Auvergne. Du Guesclin assiégeait la ville de Châteauneuf-Randon, lorsqu'il tomba gravement malade. Le gouverneur, vivement pressé par les troupes royales, avait promis de rendre la place s'il n'était pas secouru au bout de six jours. Le délai écoulé, on le somma de tenir sa parole. « C'est à Bertrand Du Guesclin que j'ai promis de rendre la place, répondit le gouverneur, qu'il vienne donc la recevoir. » Informé de la maladie qui tenait le con-

nétable alité : « Eh bien, dit-il, j'irai déposer moi-même entre ses mains les clefs d'une ville dont il est le vainqueur, et que je n'aurais rendue à nul autre qu'à lui. » L'armée française prit les armes et se rangea en bataille hors du camp. Le chef anglais sortit de la ville, suivi de toute la garnison portant l'arme haute et enseignes déployées. Le cortége arriva ainsi en face du camp français et se dirigea vers la tente du connétable, où l'on introduisit le gouverneur et ses officiers en présence des chefs de l'armée, debout et mornes autour de leur général agonisant. A l'aspect du héros, les Anglais, émus, ne purent eux-mêmes retenir leurs larmes ; le gouverneur s'inclina, et déposant les clefs sur la couche funèbre, il dit : « Voici les clefs de la ville dont le roi d'Angleterre m'a confié la défense, je les rends au plus preux chevalier qui ait vécu depuis cent ans passés[1]. » Charles V fit un plus bel éloge de Du Guesclin : il ordonna de l'enterrer parmi les rois dans les caveaux de Saint-Denis où lui-même ne tarda pas à le rejoindre (1380).

RÉSUMÉ.

PHILIPPE IV LE BEL (1285-1314), prince astucieux et perfide, engagea une guerre déloyale contre le pape Boniface VIII, instruisit contre l'Ordre des Templiers un procès inique, et a presque fait oublier ses grandes et habiles mesures d'administration par les honteux moyens avec lesquels il se procurait de l'argent. Philippe le Bel avait saisi la Guyenne, province anglaise. Après une guerre, Édouard se réconcilia avec le roi de France qui maria sa fille Isabelle au jeune Édouard II. Ce mariage fut cause de longs malheurs. Philippe le Bel laissa trois fils ; ses trois fils moururent l'un après l'autre, après des règnes très-courts : l'affranchissement des *serfs*, sous Louis le Hutin, en fut le principal événement. La succession au trône de France s'ouvrit en 1328.

La couronne aurait dû revenir au fils de la fille de Philippe le Bel, Édouard III d'Angleterre. Les seigneurs français ne voulurent point d'un étranger et, prétextant la *loi salique*,

1. *Du Guesc*[illegible] par Em. de Bonnechose.

déclarèrent les femmes inhabiles à succéder à la couronne. Édouard III ne tenant ses droits que de sa mère, fut exclu et se vit préférer un neveu de Philippe le Bel. PHILIPPE VI de Valois (1328-1350), soutint vivement la guerre contre son rival Édouard, mais il fut battu à *Crécy* (1346) et les Anglais s'emparèrent de *Calais* (1347).

Son fils, JEAN LE BON (1350-1364), ne fut ni plus prudent, ni plus heureux. Vaincu à *Poitiers* (1356), il fut fait prisonnier. Le royaume tomba dans l'anarchie. L'assemblée des trois-États (ou *États généraux*) dirigée par *Étienne Marcel*, prévôt des marchands, disputa au régent Charles le gouvernement du royaume. Les paysans, réduits à la dernière misère, se soulevèrent contre les nobles, et la *Jacquerie*, comme on appela cette révolte, donna lieu à d'horribles représailles. Le honteux traité de *Brétigny* (1360), céda presque la moitié du royaume pour la délivrance de Jean le Bon.

Heureureusement CHARLES V LE SAGE (1364-1388), par sa prudence, répara tous ces désastres. Son vaillant connétable, Bertrand Du Guesclin, par son talent militaire, par sa bravoure, chassa les Anglais qui avaient renouvelé leurs invasions; en 1380, ceux-ci ne possédaient plus que quelques villes en France.

CHAPITRE VII.

JEANNE DARC.

Charles VI. — Jeanne Darc; sa jeunesse. — Jeanne à Orléans. — Sacre de Charles VII à Reims. — La captivité et le procès de Jeanne. — La mort de Jeanne Darc.

Charles VI. — Le pays retombe sous Charles VI dans un abîme de maux plus grand. La France, encore

meurtrie, se voit sous un prince enfant, puis atteint de folie, en proie à la guerre civile et à la guerre étrangère. Les oncles du jeune Charles VI se disputent d'abord la régence pour piller plus facilement le royaume où bientôt, avec les misères, se multiplient les révoltes; on n'entend parler que de *maillotins*, de *tuchins*, noms que l'on donne, suivant le pays et les circonstances, aux révoltés. Les exécutions sanglantes y répondent et les compriment. Majeur, Charles VI (1388) remet un peu d'ordre dans le gouvernement et choisit de bons ministres, mais quatre ans plus tard arrive un grand malheur. En 1392, Charles, malade de corps et déjà d'esprit, car les excès l'avaient usé avant l'âge, partait en guerre contre le duc de Bretagne. Le 5 août, par une brûlante journée on traversa la forêt du Mans : tout à coup, un homme, la tête nue, vêtu d'une pauvre cotte de bure blanc, s'élança, prit le cheval du roi par la bride et s'écria « Arrête, noble roi, tu es trahi! » Charles tressaillit, mais passa outre. On sortit des bois, on entra dans une plaine sablonneuse. « Le soleil était beau, clair, resplendissant à grands rayons, d'une force dangereuse. Et chevauchaient les seigneurs l'un çà, l'autre là; le roi allait assez à part pour qu'on lui fît moins de poussière. » Un des pages s'endort et laisse tomber sa lance sur le casque d'un autre page : à ce bruit de fer qu'il entend, le roi se trouble, se croit trahi, tire son épée, s'écrie : « en avant! en avant! sus aux traîtres! » blesse, tue plusieurs hommes de sa suite, se précipite même contre son frère le duc d'Orléans, s'épuise en courses furieuses, et, lorsqu'on parvient à le désarmer, à l'étendre sur le sol, reste sans connaissance, les yeux hagards : il était fou.

Le royaume fut replongé dans l'anarchie. En 1407, le frère du roi, le duc d'Orléans, prince aimable et spirituel mais débauché, périt assassiné, un soir, à Paris, dans la rue Vieille-du-Temple, près la porte Barbette. C'était le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, rival et cousin du duc, qui avait dressé ce guet-apens. Alors se forment deux partis, celui des *Bourguignons*, celui des *Armagnacs*, dirigé par le comte

d'Armagnac, beau-père d'un fils de la victime. Paris que se disputent tour à tour les deux factions, et où domine, en 1413, la corporation des bouchers, Paris est inondé de sang. Les Anglais profitent de ces discordes pour envahir de nouveau la France et nos chevaliers essuient à *Azincourt* (1415) un désastre semblable à ceux de Crécy et de Poitiers. Les Armagnacs parviennent enfin à se venger de *Jean sans Peur* en l'assassinant, sous les yeux du Dauphin, dans une entrevue au pont de Montereau (1419). Par ce crime, qui répondait à un autre crime, ils jettent les Bourguignons dans les bras des Anglais. L'indigne épouse de Charles VI, Isabeau de Bavière, livre elle-même à Henri V le royaume en déshéritant le Dauphin et en assurant la couronne aux enfants que le roi d'Angleterre aurait de son mariage avec une sœur du Dauphin. En 1422, à la mort de Charles VI, on vit proclamer à Paris roi de France, le fils de Henri V d'Angleterre : Henri VI encore au berceau. Le véritable héritier se faisait reconnaître roi dans le Berry et n'était désigné par ses ennemis que sous le titre dérisoise de *roi de Bourges*. Ce jeune prince d'ailleurs se laissait aller à l'indolence au milieu de tant de désastres ; sans les vaillants capitaines, Lahire, Xaintrailles, Dunois, il n'aurait pu garder sa pauvre royauté de Bourges. Les capitaines mêmes, malgré leur courage, commençaient à désespérer. Les Anglais faisaient partout des progrès; ils assiégeaient Orléans, la clef des provinces du centre, ils allaient s'en emparer (1428) ; c'en était fait de la France qui allait tout entière passer aux mains de l'étranger. Une femme parut, ranima le pays et le sauva : c'était Jeanne Darc.

Jeanne Darc ; sa jeunesse. — Jeanne naquit le 6 janvier 1412, jour de l'Épiphanie, à Domrémy, petit village qui dépendait à la fois de la Champagne (Chaumont en Bassigny) et de la Lorraine[1]. « Ses parents étaient fort

1. Sa maison, réparée au quinzième siècle, existe encore. Cette chaumière, propriété d'un paysan, Gérardin, fut cédée par lui à Louis XVIII pour une faible pension ; il avait refusé de la vendre à un Anglais.

gens de bien, craignant et aimant Dieu, mais qui avaient peu de moyens et vivaient d'un peu de labourage et de bestial qu'ils nourrissaient, » dit un des plus anciens historiens. Jeanne ou Jeannette, comme on l'appelait au village, ne connut jamais « ni *a* ni *b* ; » elle ne savait que prier, filer et coudre ; c'étaient ses occupations ordinaires quand elle ne gardait pas à son tour le troupeau communal ; elle ne fut donc jamais une vraie bergère, comme semblerait l'indiquer le nom de la « *Grande pastoure* » qu'on lui donnait au moyen âge. Elle se montra de bonne heure rêveuse et était à peine âgée de 9 ans, lorsqu'en 1421 la guerre vint troubler sa tranquille enfance ; elle fut obligée de fuir sa cabane à plusieurs reprises pour se réfugier dans des châteaux voisins avec ses compatriotes. Au retour, la ruine, qu'on trouvait partout, exalta peu à peu son âme compatissante. A l'âge de 13 ans (1425), pendant qu'elle se trouvait dans le jardinet de son père, lequel touchait à l'église, il lui sembla entendre une voix « belle et douce » qui lui prescrivait d'aller « en France » délivrer le royaume. Ces voix de l'archange Michel, de sainte Catherine et de sainte Marguerite la pressaient, mais Jeanne hésitait : « je ne suis qu'une pauvre fille, je ne saurais chevaucher ni conduire les hommes d'armes ; » parfois elle pleurait, regrettant que ses frères du paradis ne l'eussent pas emportée avec eux. Son père se montra hostile aux premières confidences qu'elle lui fit : « si je savais que votre sœur partît, disait-il à ses fils, je la noierais moi-même. » Le péril d'Orléans met fin à cinq ans de combats intérieurs chez la jeune fille : elle va, conduite par son oncle, trouver le capitaine de Vaucouleurs. Celui-ci veut la renvoyer « bien souffletée » à ses parents ; Jeanne insiste : « Menez-moi vers le roi, il le faut ! Il faut que j'y sois avant la mi-carême, dussé-je, pour m'y rendre, user mes jambes jusqu'aux genoux. Il n'y a d'autre secours que moi, bien que j'aime mieux rester à filer ma quenouille dans la maison de ma pauvre mère, de pareilles choses n'étant pas de mon fait. Mais il faut que je parte. »

Ce rôle, que Jeanne se disait appelée à remplir, répondait à une prédiction qui courait alors parmi le pauvre peuple désespéré : « La France, perdue par une femme (Isabeau de Bavière), sera regagnée par une jeune fille lorraine. » Aussi l'enthousiasme de ses compatriotes entraîna le sire de Baudricourt ; on se cotisa pour acheter à Jeanne un cheval et des habits d'homme ; le capitaine fournit l'épée, et elle partit (février 1429) avec six hommes d'armes. La jeune héroïne de dix-huit ans avait environ cent cinquante lieues à parcourir sur un territoire désolé par la guerre, couvert de forteresses, traversé de cours d'eau, et où l'ennemi dominait en grande partie : infatigable, tout le temps elle se tint à cheval comme un homme de guerre ; calme, elle rassurait son escorte : « Ne craignez rien ; Dieu fait ma route, c'est pour cela que je suis née. » Elle mit vingt jours à franchir cet espace.

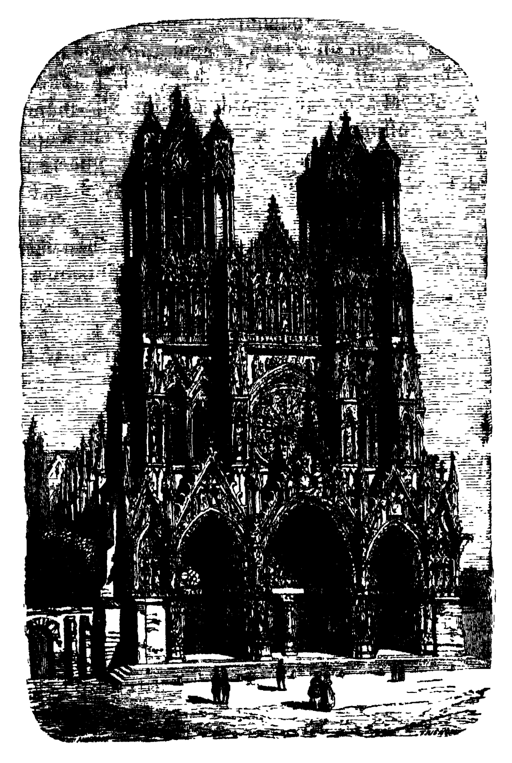
Arrivée à Chinon, où se tenait la cour, elle obtint, après trois jours d'attente, de voir le roi; Jeanne le reconnut, dit-on, bien qu'il se fût caché sous un simple habit et mêlé aux courtisans : « Gentil dauphin, vous mande le Roi des cieux, par moi, que vous serez sacré et couronné dans la ville de Reims ; saint Louis et saint Charlemagne sont à genoux devant lui, faisant prière pour vous. Le plaisir de Dieu est que vos ennemis, les Anglais, s'en aillent en leur pays et que le royaume vous demeure. » Charles hésitant encore, Jeanne ajouta : « je vous le dis, de la part de messire (Dieu), que vous êtes vrai héritier de France et fils de roi. » Cette parole, qui n'était probablement qu'une affirmation des droits de Charles opposés à ceux de Henri VI, répondait à une des secrètes préoccupations du prince et le décida. On donna à Jeanne une armure de pied en cap, fabriquée à Tours exprès pour elle ; comme épée, elle en demanda une marquée de cinq croix qui se trouvait dans l'église de Fierbois, consacrée à sainte Catherine, une de ses *sœurs*.

Jeanne à Orléans. — Enfin Jeanne partit pour Orléans, où elle arriva le 20 avril, vers huit heures du soir.

L'enthousiasme était extrême : « comme s'ils eussent vu Dieu descendre parmi eux, les habitants se sentaient réconfortés, dit un journal du siége, et comme désassiégés par la vertu divine qu'on leur avait dit être en cette simple jeune fille. » Chacun voulait toucher elle ou son cheval; elle souriait à tous; quelqu'un s'étant même approché de trop près avec sa torche, mit le feu à son étendard. Jeanne manœuvrant son cheval avec sang-froid, éteignit elle-même le feu.

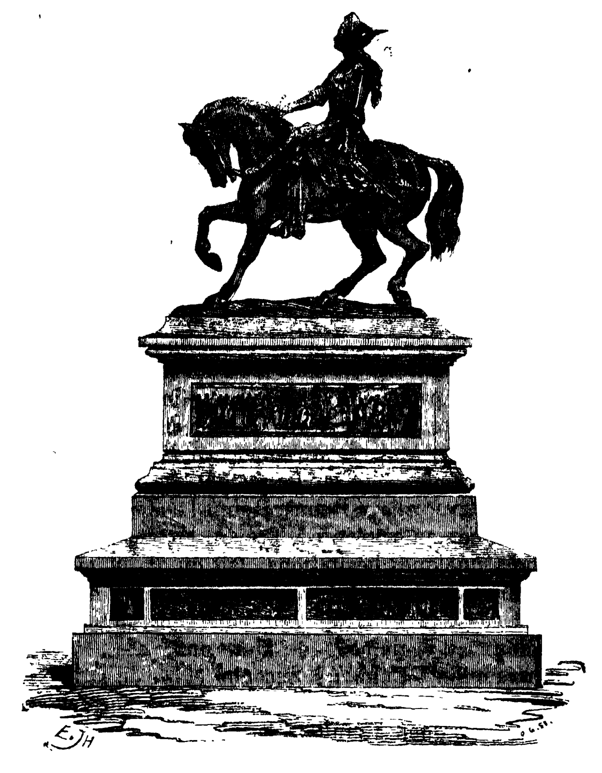
Sous son influence, un grand changement s'opéra dans l'armée : la guerre féroce se changea en guerre sainte et nationale. Jeanne rétablit la discipline et chassa tous les gens qui apportaient le désordre ; réforme de première importance que l'enthousiasme facilita. Cet enthousiasme était moins sincère dans les hautes régions : plusieurs fois on désobéit aux ordres de Jeanne, et le sang français coula inutilement. « Ah! vilain garçon, dit-elle à son page, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu ; mon cheval! mon cheval! » et s'armant, elle s'élança, après avoir saisi son étendard, vers la bastide anglaise de Saint-Loup qu'on avait attaquée mal à propos. A la vue des nombreux blessés, elle verse des larmes : « jamais, s'écrie-t-elle, je n'ai vu le sang de Français que les cheveux ne me levassent sur la tête. » Sa présence ranima l'ardeur des nôtres, terrifia les braves soldats anglais de Talbot, et la bastide fut prise. Le lendemain, 5 mai (jour de l'Ascension), Jeanne ne voulut pas combattre. Le 6, la bastide des Augustins tombait, après un rude combat, au pouvoir des Orléanais. Jeanne la fit brûler avec tout ce qu'elle renfermait de vivres et de richesses, voyant les soldats trop « attentifs au pillage. » Le 7, malgré l'avis des capitaines, elle part en annonçant qu'elle rentrerait victorieuse à Orléans par les Tournelles (la plus forte bastide) et le pont de la Loire. Le combat est des plus acharnés ; les Français commencent à mollir; Jeanne saisit une échelle pour monter à l'assaut ; un carreau d'arbalète l'atteint, et elle tombe dans le fossé ; à la vue de son sang, elle pleure, mais arrache elle-même le trait de la plaie ; pendant ce temps, les capitaines, hostiles au mouvement,

avaient ordonné la retraite, mais Jeanne s'élance, obtient qu'on attende encore, et bientôt, courant au galop vers la bastide, elle entraîne les soldats : « Tout est vôtre, en-


Cathédrale de Reims.

trez-y. » La garnison anglaise fut prise ou tuée; la démoralisation se mit dans l'armée. Aussi le dimanche 8 mai, vit-on les Anglais sortir de leurs retranchements et se ranger en deux batailles : peuple et soldats d'Orléans voulaient

marcher contre eux. Jeanne les arrête : « s'ils veulent partir, laissez-les aller et ne les tuez pas, leur partement me suffit. » En effet, le siége d'Orléans était abandonné par les



Statue équestre de Jeanne Darc, à Orléans.

Anglais, et depuis cette époque Orléans en a fidèlement gardé le souvenir annuel par une fête solennelle (1429).

Le 9, malgré les souffrances de sa blessure, Jeanne partait auprès du roi pour lui porter « les nouvelles de sa noble

besogne. » Elle parla tout de suite d'aller à Reims. Mais dans le conseil, les incertitudes recommençaient. Jeanne insiste ; un jour, elle pénètre dans le cabinet de Charles, et, lui embrassant les genoux : « Ne tenez point tant et de si longs conseils, dit-elle ; venez au plus tôt à Reims prendre votre digne couronne. Je ne durerai guère qu'un an, répétait-elle souvent, il faut songer à me bien employer. »

Sacre de Charles VII à Reims. — Cependant les Anglais étaient terrifiés ; Bedford écrivait en Angleterre pour qu'on envoyât le jeune Henri VI et du secours. « Votre peuple, assemblé devant Orléans en grand nombre, a reçu un coup violent qui semble être tombé du ciel. Ce choc lui est survenu, à mon avis, de la folle pensée et du déraisonnable effroi qu'a causé sur lui un disciple et limier du diable, appelé la Pucelle, qui a usé de sorcellerie. »

Cet effroi explique la rapidité des conquêtes de Jeanne, lorsque, le 10 juin, après plus d'un mois de retard, elle se remet en campagne. En huit jours, elle reprit Jargeau, où elle recommande les éperons pour poursuivre les Anglais, Beaugency, Meung, et remporte à *Patay*, en bataille rangée, une grande victoire. Le peuple qui la comprenait si bien, criait avec elle « Reims, Reims ! » Jeanne « ouvrit la marche de son autorité[1] ; » à Troyes, le sentiment populaire, après quelques hésitations, fait qu'on lui ouvre les portes ; mais Jeanne ne veut pas laisser la garnison anglaise se retirer sans qu'on lui ait racheté les prisonniers français. Châlons fait également sa soumission.

On arriva enfin à Reims, la seconde étape de la mission de Jeanne. Là encore l'enthousiasme populaire força le gouverneur bourguignon à quitter la place ; le chancelier de France, Regnauld de Chartres, put reprendre son siége archiépiscopal, et sacrer dans sa cathédrale son jeune maître. En moins de deux mois, Jeanne avait fait d'un prétendant méprisé et regardé presque comme illégitime, un vrai roi

1. Belle expression de M. Quicherat.

de France, doublement consacré et par la cérémonie religieuse si puissante sur les esprits du moyen âge et par les acclamations populaires. L'héroïne était debout, près de l'autel, tenant en main cet étendard qui, après avoir été « à la peine, méritait bien, disait-elle plus tard, d'être à l'honneur. » A côté des grands seigneurs elle représentait le peuple de France, ou plutôt elle était l'âme visible de la patrie appelant à elle tous ses enfants et recouvrant sa dignité avec son indépendance (17 juillet 1429).

Cet appel était chaque jour mieux entendu : le matin même du sacre, plusieurs seigneurs étaient venus rendre hommage à Charles, et Jeanne avait fait écrire une lettre de conciliation au duc de Bourgogne. Si elle n'eut pas la joie patriotique de le voir revenir, elle fut bien heureuse d'embrasser son père et sa mère venus à Reims pour féliciter leur glorieuse enfant.

Forte du sentiment national, Jeanne Darc voulait toujours aller en avant. Elle insiste et presse vainement; elle a contre elle la jalousie des capitaines qui se voient éclipsés par la « grande pastoure ». Impatiente des lenteurs et des obstacles qu'on lui suscite, elle se décide à la fin d'août à venir attaquer Paris; mais rien n'était préparé, ni fascines, ni échelles. Jeanne fut blessée à la cuisse en donnant l'assaut à la porte Saint-Honoré[1]; elle n'en persistait pas moins à rester, disant que la ville allait être prise; on l'arracha à onze heures du soir et le siége fut levé. A partir de ce moment elle n'a plus que « des éclairs de succès » suivis d'un terrible revers.

Compiègne, en août 1429, s'était donnée avec élan à Charles VII, mais le duc de Bourgogne vint l'assiéger en mai 1430. Comme secours, le conseil du roi y envoya 70 hommes d'armes; à la vue de ce renfort, les assiégés s'adressèrent à Jeanne qui avait déjà passé plusieurs fois par leur ville. Le jour même de son arrivée (24 mai), Jeanne fit une sortie et

1. C'est à peu près aujourd'hui la place qui est devant le Théâtre-Français, et à laquelle on vient de donner le nom si mérité de place Jeanne Darc.

fut repoussée; le désordre se mit parmi ses soldats qui rentrèrent en toute hâte dans la ville; aussi quand Jeanne qui soutenait la retraite se présenta à son tour, elle trouva le pont levé et la herse baissée[1]. Pendant quelque temps avec la poignée de braves qui l'entouraient et parmi lesquels se trouvaient son frère Pierre, son écuyer d'Aulon et Xaintrailles, Jeanne se défendit comme une lionne; à toute demande de se rendre elle répondait : « J'ai baillé ma foi à autre qu'à vous, et je lui tiendrai mon serment; » elle fut prise néanmoins et livrée au comte Jean de Luxembourg; celui-ci la vendit aux Anglais (nov. 1430).

La captivité et le procès de Jeanne. — Jeanne fut renfermée à Rouen dans le vieux château construit autrefois par Philippe Auguste; on lui mit des fers aux pieds et aux mains, et la nuit on les attachait à son lit. Pierre Cauchon, évêque de Bauvais et tout dévoué aux Anglais, aidé du vicaire de l'Inquisition, Jean Lemaître, prépara les éléments d'un procès de sorcellerie en bonne forme. Tous les documents favorables, comme une enquête à Domrémy, où un commissaire déclarait n'avoir rien appris sur Jeanne qu'il n'eût voulu « apprendre sur sa propre sœur, » furent supprimés. On eut même recours à des moyens plus honteux : Nicolas Loyseleur, chanoine de Rouen, se fit enfermer dans la prison avec Jeanne, comme un « *Français du bon parti,* » sollicitant sa confiance pendant que Cauchon était dans une pièce voisine avec deux notaires pour recueillir tous les aveux jugés convenables. Disons, il est vrai, que les deux notaires refusèrent de transcrire les réponses.

Pierre Cauchon fit porter l'accusation sur les quatre points suivants : manquement aux lois de l'Église, pour avoir employé des pratiques de magie; pour avoir pris les armes, mal-

1. Les historiens de Jeanne sont partagés sur la question de la trahison du gouverneur de Compiègne. — Comme livres populaires sur Jeanne Darc, nous recommandons spécialement la petite biographie par Fréd. Lock et les courtes monographies de MM. Michelet et Henri Martin.

gré la volonté contraire de ses parents; pour avoir revêtu des habits qui n'étaient pas ceux de son sexe ; enfin, pour avoir affirmé des révélations que l'autorité ecclésiastique n'avait point sanctionnées; mais les juges furent déconcertés souvent par des réponses héroïques, naïves et subtiles tout à la fois. — « Jeanne, lui disaient-ils, croyez-vous être en état de grâce? — Si je n'y suis pas, Dieu veuille m'y mettre; si j'y suis, Dieu veuille m'y maintenir ! — N'avez-vous pas dit que les étendards faits par les gens d'armes, à la ressemblance du vôtre leur portaient bonheur ? — Non, je disais seulement : Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrais moi-même. » Mais elle déclara qu'elle n'avait jamais tué personne. « Pourquoi cet étendard fut-il porté à l'église de Reims, au sacre, plutôt que ceux des autres capitaines? — Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur. — Quelle était la pensée des gens qui vous baisaient les mains, les pieds et les vêtements? — Les pauvres gens venaient volontiers à moi, parce que je ne leur faisais point de déplaisir; je les soutenais et défendais selon mon pouvoir. — Croyez-vous avoir bien fait de partir sans la permission de vos père et mère? Ne doit-on pas honorer père et mère? — Ils m'ont pardonné. — Pensiez-vous donc ne point pécher en agissant ainsi? — Dieu le commandait; quand j'aurais eu cent pères et cent mères, je serais partie. — Sainte Catherine et sainte Marguerite haïssent-elles les Anglais? — Elles aiment ce que Notre-Seigneur aime et haïssent ce qu'il hait. — Dieu hait-il les Anglais? — De l'amour ou de la haine que Dieu a pour les Anglais, je n'en sais rien ; mais je sais bien qu'ils seront mis hors de France, sauf ceux qui y périront. » (*Procès*, interrogatoire.)

Pendant ce terrible procès (du 21 février au 2 mai), Jeanne tomba malade, et les Anglais eurent un moment la crainte de la voir leur échapper; une saignée la soulagea, mais dès ce moment on hâta la marche du procès, et comme jusqu'alors la violence morale n'avait pas réussi, on voulu essayer de la violence physique. Le 9 mai, on la conduisit dans la grosse tour du château, qui existe encore et qui,

grâce à l'initiative de M. Ernest Morin, vient enfin d'être classée parmi les monuments historiques. Là, on la mit en présence des plus horribles instruments de torture ; elle répondit simplement aux exhortations et aux menaces : « Vraiment, si vous deviez me faire déchirer les membres et partir l'âme hors du corps, je ne vous dirais pas autre chose, et si je disais autre chose, après je vous dirais que vous me l'auriez fait dire par force. » Devant cette déclaration formelle, on ajourna la torture.

Tout cela ne suffisait pas : on voulait que Jeanne se condamnât elle-même : le 24 mai, une grande scène fut organisée dans le cimetière de l'abbaye de Saint-Ouen. Deux estrades avaient été préparées : sur l'une étaient les juges, sous les yeux du cardinal anglais Winchester, oncle du roi Henri VI ; sur l'autre, Jeanne et un prédicateur en vogue, Guillaume Érard, qui devait faire un sermon avant la sentence définitive ; le bourreau et la charrette prête à conduire la condamnée au supplice, étaient à côté de l'estrade. Tout contribuait à troubler et à séduire la malheureuse Jeanne : le matin, dans sa prison, Nicolas Loyseleur, son ancien espion, et une autre personne lui avaient donné le conseil de céder, lui promettant d'être tirée des mains de ses geôliers anglais et remise aux gens d'Église ; dans le cimetière les hurlements de la populace et les gestes menaçants des Anglais, les prières de Cauchon, les avertissements terribles du prédicateur qui lui disait : « Tu abjureras ou tu seras brûlée, » l'effrayèrent. « J'aime mieux signer, » s'écria-t-elle à bout de forces, et elle traça une croix au bas d'un acte qu'elle ne savait pas lire ; elle y reconnaissait qu'elle avait simulé des apparitions, blasphémé Dieu, porté habit dissolu et erré dans sa foi. En échange de cette abjuration, Cauchon la condamna à passer le reste de ses jours en prison, au pain et à l'eau, pour y pleurer ses fautes.

La mort de Jeanne Darc. — Ce n'était pas le compte des Anglais ; ils voulaient brûler cette fille héroïque dont leurs soldats avaient encore peur, quoiqu'elle fût en prison.

Des cris de colère se firent entendre et des pierres furent lancées contre les juges; un chapelain de Winchester appela Cauchon traître; le duc de Warwick dit tout haut : « Le roi d'Angleterre l'a achetée cher, il veut qu'elle meure par justice, qu'elle soit brûlée. » — « Nous saurons bien la reprendre, » dit alors Cauchon, et comme Jeanne demandait qu'on la conduisît dans les prisons de l'Église, Cauchon se contenta de dire : « Menez-la où vous l'avez prise. »

Le dimanche matin suivant, Jeanne, au lieu des habits de femme qu'elle portait, ne trouva plus que ses anciens habits d'homme; elle s'en revêtit volontiers. C'était tout ce qu'on voulait : les juges vinrent constater le délit et la condamnèrent comme relapse (retombant dans sa faute), à être brûlée vive. Jeanne avait vingt ans. Par un sentiment naturel, elle regretta la vie, sa jeunesse, les espérances qu'elle avait formées : « Hélas! me traite-t-on ainsi horriblement et cruellement que mon corps, qui ne fut jamais corrompu, soit aujourd'hui consumé et réduit en cendres! Ah! j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée. Oh! j'en appelle à Dieu, le grand juge des torts qu'on me fait. » Elle était accompagnée de l'huissier Massieu qui le matin lui avait lu la sentence de mort et du dominicain Martin Ladvenu qui l'avait entendue à deux reprises en confession.

Elle espérait encore, en secret, être délivrée par Charles; quand elle arriva sur la Place du Vieux-Marché et qu'elle vit une garde de 800 anglais armés de lances et d'épées, elle pleura en disant : « O Rouen, dois-je donc mourir ici? » Apercevant alors son juge Cauchon, elle lui adressa ces mots suprêmes qui résument ce procès célèbre : « Évêque, je meurs par vous.... Si vous m'eussiez mise aux prisons d'Église, ceci ne fût pas advenu, c'est pourquoi j'appelle de tous devant Dieu. » Elle était vêtue d'une longue robe et coiffée d'une mitre sur laquelle on lisait : « HÉRÉTIQUE, RELAPSE, APOSTATE, IDOLATRE. » Sa contenance digne causa, dit-on, des remords à ses persécuteurs; Loyseleur, qui l'avait trahie dans sa prison, voulut implorer son pardon,

mais il en fut empêché par les gardes et s'enfuit de Rouen. On était arrivé au bûcher, d'une hauteur extraordinaire, afin qu'il fût vu par toute la place qui comprenait ce qu'on appelle aujourd'hui encore le Vieux-Marché et la Place de la Pucelle. Un écriteau répétait plus au long les déclarations précédentes. Jeanne demanda une croix; un Anglais lui en fit une avec un bâton; mais elle en voulait une de l'église voisine : le bon huissier Massieu et un autre dominicain, Isambart de la Pierre, firent tant qu'on lui apporta celle de la paroisse Saint-Sauveur. Comme elle embrassait cette croix, et qu'elle écoutait les exhortations d'Isambart, les soldats anglais impatients s'écrièrent : « Comment, prêtre, nous ferez-vous dîner ici? » et deux sergents la saisissant la livrèrent au bourreau en lui disant : « Fais ton office. » Un instant encore, la nature faiblit chez Jeanne : « O Rouen, s'écria-t-elle, seras-tu donc ma dernière demeure? » Le feu venait d'être mis au bûcher, déjà la flamme montait; Jeanne s'oubliant pour ne penser qu'au frère Isambart qui l'exhortait toujours, lui dit de descendre et de lui tenir haute devant les yeux la croix de Saint-Sauveur. Les dernières paroles qu'il entendit furent celles-ci : « Oui, mes voix étaient de Dieu, mes voix ne m'ont pas trompée. Jésus, Marie, mon Dieu, mon Dieu! » (30 mai 1431.)

« Dix mille hommes pleuraient.... peut-être même le cardinal de Winchester et Pierre Cauchon, ce qui ne les empêcha pas d'ordonner de jeter dans la Seine les restes, dont on eût fait des reliques. Quelques Anglais seuls riaient ou tâchaient de rire. Un d'eux, des plus furieux, avait juré de mettre un fagot au bûcher; Jeanne expirait au moment où il le mit, il se trouva mal; ses camarades le menèrent à une taverne pour le faire boire et reprendre ses esprits; mais il ne pouvait se remettre : « J'ai vu, disait-il hors de lui-même, « j'ai vu de sa bouche, avec le dernier soupir, s'envoler une « colombe. » D'autres avaient lu dans les flammes le mot qu'elle répétait : « Jésus! » Le bourreau alla le soir trouver frère Isambart; il était tout épouvanté; il se confessa, mais il ne pouvait croire que Dieu lui pardonnât jamais.... Un

secrétaire du roi d'Angleterre disait tout haut en revenant : « Nous sommes perdus ; nous avons brûlé une sainte[1]. »

Le mouvement patriotique dont Jeanne avait été l'âme, ne s'arrêta point par sa mort ; on continua partout de chasser les Anglais ; en 1435, le duc de Bourgogne se réconcilia avec Charles VII et contribua à rétablir ses affaires. Mais à côté des guerriers, il faut mettre un grand citoyen, envers lequel Charles ne se montra pas plus reconnaissant qu'envers Jeanne. Sa belle devise « A vaillants cœurs rien impossible » dit toute son histoire. Jacques Cœur, fils d'un orfévre ou d'un pelletier de Bourges, fit dans lecommerce maritime avec le Levant une immense et rapide fortune qu'il mit noblement à la disposition du roi pour ses campagnes. Lorsqu'on n'eut plus besoin de lui, les grands le firent accuser d'avoir empoisonné la favorite du roi (1453), Agnès Sorel, sa bienfaitrice, et d'avoir altéré les monnaies ; il fut condamné à l'exil, ses biens furent partagés entre le roi et ses calomniateurs.

Vers la fin de sa vie cependant Charles VII, qui montra de vraies qualités d'administrateur, songeant que l'arrêt de Rouen était aussi flétrissant pour lui que pour Jeanne Darc, résolut de le faire annuler. Il n'eut toutefois pas le courage d'agir en son propre nom ; il mit en avant la mère et le frère de Jeanne, qui réclamant, en leur nom privé, la réhabilitation de leur fille et de leur sœur (1455), s'adressèrent au Pape, puisque c'était un jugement d'Église qu'il fallait faire casser. Les grands coupables étaient morts ou disparus ; les amies d'enfance de Jeanne Darc, ses compagnons d'armes, son page, son écuyer, son confesseur, les dominicains qui l'avaient aidée à sa dernière heure, Isambart de la Pierre et Martin Ladvenu, enfin un honnête greffier Manchon, vinrent faire de nouvelles dépositions, le 7 juin 1456, à Rouen, fut rendu solennellement un arrêt qui réformait l'arrêt du 30 mai 1431, depuis longtemps d'ailleurs réformé par la justice et la reconnaissance populaires.

1. Michelet, *Hist. de France*, t. V, pag. 166-176.

RÉSUMÉ.

Après le règne réparateur de Charles V, vient le règne désastreux de CHARLES VI (1380-1422), agité d'abord par les querelles des oncles du roi qui se disputent la régence et par la révolte des populations indignement pressurées. En 1388, Charles VI gouverne par lui-même, prend de sages ministres, mais bientôt devient fou et les troubles recommencent. Le frère du roi, le duc d'Orléans est assassiné par Jean sans Peur, duc de Bourgogne (1407). Une guerre, souillée par d'horribles massacres, s'engage entre les factions de Bourgogne et d'Orléans; celle-ci a pris pour chef le comte d'Armagnac. Le roi d'Angleterre, Henri V, profite de ces divisions pour reparaître en France où il gagne la bataille d'*Azincourt* (1415). Le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, est à son tour assassiné par les seigneurs armagnacs, sous les yeux du fils de Charles VI, dans une entrevue au pont de Montereau (1419). Le fils de la victime, Philippe le Bon, se donne alors, avec son parti, aux Anglais. La reine mère livre le royaume à Henri V et lui donne sa fille en mariage, en déshéritant son propre fils. Le pays ne souscrit point à ce honteux traité, dit traité de Troyes (1421) et résiste aux Anglais. En 1422, à la mort de Charles VI, on voit proclamer deux rois, l'un à Paris, le fils du roi d'Angleterre, Henri VI, l'autre à Bourges, le fils de Charles, CHARLES VII. (1422-1461). Celui-ci est réduit à quelques provinces; il va les perdre. Orléans est assiégé (1428) et va succomber lorsqu'il lui arrive un secours inespéré.

C'est une jeune fille de Domremy, village de Lorraine. Elle s'appelle Jeanne Darc. Elle vient trouver le roi et lui dit qu'elle a mission du ciel de sauver Orléans et de le mener sacrer à Reims. La cour doute, mais le peuple croit. Jeanne entre à Orléans; elle y relève tous les courages, y brave tous les dangers, et jette la terreur parmi les Anglais qui lèvent le siége (8 mai 1420). Jeanne les poursuit et les Français gagnent la victoire de *Patay*. Toutes les villes s'ouvrent devant l'héroïne; partout les Anglais reculent et Charles VII est sacré à Reims (juillet 1429) Jeanne veut alors marcher sur Paris; on lui fait perdre du temps, l'at-

taque échoue. Charles retombe dans l'indolence. Jeanne continue ses combats; mais elle est prise sous les murs de Compiègne et vendue aux Anglais qui la brûlent à Rouen comme sorcière et hérétique (30 mai 1431). L'impulsion donnée continue cependant; en 1453, Charles VII dont l'énergie s'était réveillée, avait complétement chassé les Anglais.

CHAPITRE VIII.

LOUIS XI ET CHARLES LE TÉMÉRAIRE.

Charles le Téméraire. — Louis XI. — Louis à Péronne. — Charles devant Beauvais. — Mort de Charles le Téméraire. — Dernières années de Louis XI.

Charles le Téméraire. — Pendant toutes ces guerres, de grandes maisons s'étaient reformées par suite des concessions imprudentes de domaines faites aux princes de la famille royale, qui se joignirent aux anciennes maisons et réclamèrent avec elles l'indépendance. Charles VII lui-même avait eu déjà à combattre les puissants ducs de *Bretagne*, de *Bourbon*, d'*Alençon*, de *Penthièvre*, les comtes de *Foix*, d'*Armagnac*, de *Saint-Pol*, de *Nemours*, etc. Son fils, Louis XI, qui lui succéda en 1460, passa à les combattre tout son règne; c'était pour lui et pour le royaume une question de salut. La hardiesse des seigneurs venait surtout de ce qu'ils étaient soutenus par le duc de *Bourgogne*, un des princes alors les plus riches et les plus puissants de l'Europe. Ces ducs de Bourgogne, qui avaient, dans les dernières guerres, disposé en réalité de la France, s'honoraient de leur parenté avec nos rois, mais ne songeaient qu'à s'af-

franchir de toute soumission envers leurs bons cousins : leurs prétentions et leur orgueil se personnifièrent dans le fils de Philippe le Bon, *Charles*, que l'on a surnommé *le Téméraire*, et qui est le dernier type des seigneurs du moyen âge.

Charles est « un rude jouteur à jeter tout homme à terre, fort de bras, fort d'échine, de bonnes fortes jambes, le teint et le poil bruns, la chevelure épaisse, » presque la taille gigantesque de Charlemagne, si l'on en juge par sa belle armure[1] et par l'étendue pavée en pierres noires, où l'on posa son cadavre à Nancy. « Fort pompeux en habillement et toutes autres choses, et un peu trop, » il brillait de toute la magnificence héréditaire de sa maison : acier fin, or, argent, pierres précieuses; ses étendards (on en conserve à Beauvais et à Berne) sont très-riches. Il semblait « moins duc qu'empereur ». Laborieux, « il se travailla soi et ses gens outrageusement. » — La douceur de ses jeunes années et la culture de son intelligence dont son goût pour la musique et la lecture des romans chevaleresques témoignèrent seules jusqu'à la fin, l'abandonnèrent de bonne heure; il devint sombre, violent, bilieux, à tel point que d'ordinaire, « il mangeait de la conserve de rose pour rafraîchir l'ardeur de son sang. » On eût pu lire sur son visage sa menaçante devise : « *Je l'ai empris* » (entrepris), qu'aggravait encore la devise de sa famille : « *J'ai hâte.* » Les gestes et paroles que l'histoire a conservés, sont terribles : à Gand, lors de son avénement, une émeute éclate parce qu'il refuse de confirmer les priviléges; Charles fend la foule à coups de bâtons. A Tournay, pour une plaisanterie d'enfants, il ne parle rien moins que de les marquer au front d'un fer rouge aux armes de Bourgogne. En partant pour la Suisse, il dit à ses États comme adieu : « C'est la dernière fois que je proposerai mes demandes au lieu de faire connaître mes volontés. »

1. Elle est l'ornement du musée des armes rares de l'empereur de Russie.

A Granson, il fait pendre des hommes aux branches des arbres, « en telle multitude qu'elles rompaient et tombaient sur terre avec les hommes à moitié morts, qui piteusement par de cruels satellites étaient mutilés. »

Charles inaugura son gouvernement par des succès, et, joignant à son propre éclat « la gloire paternelle qui lui réverbérait en face, il resplendissait par toute la terre; » né au milieu des grandes hostilités de la Bourgogne et de la maison de France, il semble n'avoir gardé presque aucun sentiment national : « J'aime tant la France, disait-il avec une ironie cruelle, qu'au lieu d'un roi, j'en voudrais six; » il jure à Édouard d'Angleterre de l'aider à recouvrer « son royaume de France. » Il songeait à « tant de grandes choses qu'il n'avait point le temps de vivre pour les mettre à fin : c'étaient des choses impossibles, car la moitié de l'Europe ne l'eût su contenter. Il était assez puissant, mais il n'avait pas assez de sens et de malice pour conduire ses entreprises. C'était un taureau couronné, un sanglier qui va droit devant lui les yeux fermés. »

Louis XI. — Son adversaire est tout autre d'aspect, de mine et d'esprit. Petit et chétif, Louis XI méprise les pompes théâtrales; d'ordinaire, il va vêtu « d'un habit court », d'un pourpoint de futaine, d'une cape de drap gris « de petit prix » avec un feutre râpé et « un méchant chapelet » (petit chapeau); il est si dédaigneux de toute parure qu'on trouve, dans les comptes de sa maison, la dépense de 20 sous pour une paire de manches neuves à un vieux pourpoint. Aussi ne veut-il point autour de lui des gens « bombanciers ou pompeux » : « Pâques-Dieu, s'écrie-t-il en chassant un écuyer trop élégant, je le désavoue, il est plus joli que moi. » Il vit chichement, campé plutôt que logé dans son vaste palais des Tournelles ou dans les châteaux des bords de la Loire qu'il préfère comme séjour (Blois, Amboise, Tours), sans train princier, entouré seulement de quelques serviteurs; il sait que sa vie ne sera qu'un voyage, une course à travers son royaume. Méfiant, il veut tout voir,

tout savoir, tout faire par lui-même. Il interroge et écoute soigneusement ses conseillers, mais décide seul : « son cheval portait son conseil, » disait-on de lui. L'éclair de son regard et l'ironie de son sourire seuls décèlent le maître « avec lequel il faut charrier droit » et qui sur la fin de sa carrière n'a plus d'autre commandement que ce mot sauvage : « sur votre vie, obéissez. » D'ordinaire il est bonhomme et sans gêne : au festin du sacre, ennuyé de sa couronne, il la met tout bonnement sur la table, auprès de lui, pour écouter Philippe Pot, esprit fin et délié, et lui répondre de cette parole « tant douce qu'elle endormait comme les sirènes tous ceux qui lui prêtaient oreille ; » habileté de parole, éloquence enjoleuse sur laquelle il compte trop. Aussi infatigable d'esprit que de corps, il va « subtilisant nuit et jour nouvelles pensées. » Plus superstitieux que religieux, il portait à son chapeau des images, la plupart de plomb ou d'étain ; « lesquelles, à tout propos, quand il lui venait de bonnes nouvelles, ou que sa fantaisie lui prenait, il baisait, se ruant à genoux, quelque part qu'il se trouvât, si soudainement quelquefois qu'il semblait plus blessé d'entendement que sage homme. » Il recherchait principalement les favoris des autres princes pour connaître par eux les desseins intimes de leur maître. Peu soucieux de moralité dans ses choix, il préférait les consciences flexibles aux consciences rigides ; ce qui explique pourquoi il fut souvent trompé et trahi par ses serviteurs. Pour s'attacher un homme qui peut le servir, il n'est pas de sacrifice devant lequel il recule, de flatterie à laquelle il ne descende, que ce soit un gentilhomme ou un bourgeois. « Qu'aime-t-il? » est son premier mot, et il organise son plan en conséquence. « Il est, dit Comines, naturellement ami des gens de moyen état et ennemi de tous grands qui se pouvaient passer de lui. » Avec de pareils sentiments, s'il est économe, ce n'est pas par avarice. Avec son argent il achète consciences et provinces, « et complète la France » : « Je n'ai d'autre paradis en mon imagination que la France arrondie. » L'utile est sa seule règle, mais il préfère la

ligne sinueuse à la ligne droite, la ruse à la force, l'adresse au courage, quoiqu'il ne manque pas de bravoure et sache, comme un autre, jouer son rôle dans un siége ou dans une mêlée. Il méprise l'esprit chevaleresque qui a perdu toute sa race et estime à son prix l'infanterie « souveraine chose aux batailles. » Liseur insatiable, Louis favorisera grandement l'imprimerie ; il fera grâce de la potence à un fripon, Villon, parce qu'il est poëte. Il applaudira aux progrès de la chirurgie, favorisera les sciences, le commerce, l'industrie. Enfin, tout mis en balance, qualités et défauts, on peut dire de lui : « c'était un roi, » et le premier des temps modernes.

Louis à Péronne. — Louis XI ne redoute pas la guerre. Il l'accepte d'abord lorsque les seigneurs prenant pour chefs son propre frère et Charles le Téméraire forment une ligue, soi-disant pour le *bien public*. La bataille de *Montlhéry* près de Paris, fut indécise (1465). Des deux côtés on se crut vainqueur et des deux côtés il y eut des fuyards. « De l'armée du roi, dit Comines, fut un homme qui s'enfuit jusqu'à Lusignan en Poitou, et de l'armée du comte un autre homme de bien jusques au Quesnoi en Hainaut. » Louis alors négocia, « pourparla, » promit tant et si bien, à tous et à chacun en particulier, et accorda de si bonne grâce que la ligue se rompit. Chaque seigneur, content de sa proie, retourna chez lui après les traités de Conflans et de Saint-Maur.

Autre chose de promettre, autre chose de tenir. Louis savait bien l'une, mais n'aimait pas l'autre. Il ne tint que ce qu'il fallait pour ne pas réunir encore tous les seigneurs contre lui ; mais il ne tarda pas à se retrouver en guerre avec son cousin Charles de Bourgogne. En 1468, il était sur le point d'envahir les domaines du duc avec une solide armée ; appréhendant le sort incertain des batailles, il eut recours à ses combats familiers, l'intrigue, la ruse. Louis crut faire acte de suprême habileté, en jouant la franchise, lui que l'on savait fourbe ; en jouant la grandeur d'âme, lui qu'on savait petit ; en feignant la plus entière con-

fiance, lorsqu'au fond il avait peur. Il offrit d'aller lui-même s'entretenir, à Péronne, avec son cher et féal cousin : il se livrait à sa loyauté, réclamant seulement un sauf-conduit; il aurait bientôt arrangé toutes les affaires et dissipé toutes les préventions du duc qui méconnaissait ses sentiments. Charles consentit. Louis, peu escorté, entre à Péronne la main sur l'épaule de son cousin, devisant, riant avec lui et sans doute de lui, dans le secret de sa pensée. Mais il allait à son tour prêter à rire. Comme tous les perfides, il n'avait oublié qu'une précaution, faire prévenir les habitants de Liége que ses agents excitaient à la révolte. Le lendemain de son arrivée, on apprit à Péronne le soulèvement des Liégeois. Charles auquel les remuantes villes de Flandre causaient beaucoup de tourments, entra dans une de ces colères terribles chez un homme brutal et violent. « Ce traître roi! s'écria-t-il, il n'est donc venu que pour me tromper sous un faux semblant de paix! Par saint Georges lui et les mauvaises gens de Liége le payeront cher! » Louis XI se trouvait pris : il passa de longues nuits d'anxiété dans le sombre château de Péronne : dans ce château était mort captif un roi de France, un descendant de Charlemagne, Charles le Simple; le duc de Bourgogne était entouré des plus violents ennemis du roi; on pouvait tout craindre, et Louis XI craignait tout. Aussi ne refusa-t-il rien. Un conseiller de Charles, Comines, l'avait averti d'avance des concessions qu'on allait lui dicter. Louis XI pratiqua sa maxime : « Quand orgueil chevauche devant, honte et dommage suivent de près »; il signa le traité onéreux qu'on lui fit signer; il jura ce qu'on lui fit jurer, sur les reliques que l'on voulut, même sur la croix de Saint-Laud, bien que, dans l'opinion du temps, celui qui se parjurait en tel serment mourût dans l'année. Il suivit le duc de Bourgogne, comme celui-ci l'exigeait, contre les Liégeois; il batailla contre ces braves gens qui criaient : *Vive France!* il assista froidement à la ruine complète de l'opulente cité et au massacre des prisonniers; mais aussi il fut libre! il n'avait rien perdu, selon lui, lorsqu'il n'avait perdu que l'honneur. Toutefois

il n'aimait pas qu'on en causât, et de retour à Paris, il se mit en garde contre les malicieux propos. Le peuple n'osait parler trop haut, mais il avait ses interprètes innocents qui ne redoutaient pas le farouche prévôt Tristan : « Le roy fit saisir toutes pies, geais, et chouettes en cages ou autrement ; on enregistra le lieu où avaient été pris lesdits oiseaux et les beaux mots qu'ils savaient bien dire. » Le plus cruel de ces mots c'était : *Péronne! Péronne!*

Charles devant Beauvais. — Louis XI n'a plus qu'une pensée : se dégager de ses promesses. Il fait casser le traité de Péronne par les *états généraux* réunis à Tours ; il désintéresse largement son frère que les mécontents prennent toujours pour chef. Mais en 1472 une nouvelle ligue encore dirigée par ce frère incorrigible se reforme, appuyée par le roi d'Angleterre ; Louis XI est menacé des plus grands dangers. Tout à coup son frère meurt d'une mort encore inexpliquée ; la ligue se trouve plus d'à moitié rompue. Charles le Téméraire éclate en reproches, accuse Louis XI d'empoisonnement, ébranle une armée formidable, entre en Picardie, s'empare de Nesle et massacre tous les habitants réfugiés dans l'église ; il entre tout à cheval dans l'église, où, dit un contemporain, « coulait un demi-pied de haut de sang ; » joyeux devant tant de cadavres, et se signant, il crie : « Par saint Georges, voilà une belle besogne et j'ai avec moi beaucoup de bons bouchers. » Il cherche ensuite à s'emparer de Beauvais où il n'y a point de troupes. « Il enlève d'abord un faubourg et ordonne l'assaut ; mais les bourgeois se sont rangés sur le rempart, ils résistent héroïquement ; leurs femmes accourent et les secondent. Les plus hardis Bourguignons escaladent la muraille et y plantent leur étendard ; une jeune fille, Jeanne Laisné (on la nomma depuis *Jeanne Hachette*), s'élance une hache à la main, arrache l'étendard et l'emporte en triomphe, tandis que les citoyens culbutent les assaillants. Cependant la porte du faubourg est dévorée par les flammes. Si l'incendie cesse, les ennemis vont se ruer par cette ouverture ; les vieillards, les femmes, les en-

fants apportent sans relâche des monceaux de bois et entretiennent un ardent brasier que personne n'ose franchir. L'assaut avait duré onze heures quand deux capitaines arrivèrent de Noyon avec leurs compagnies de gendarmes. Charles mit fin à ce combat et fut obligé d'assiéger la ville qu'il avait cru surprendre; il s'y épuisa; les renforts se succèdent, et, quand le douzième jour, il commanda un nouvel assaut, ses efforts échouèrent. Après une semaine d'hésitations, il se porta sur la Normandie qu'il dévasta cruellement. Il comptait y rallier le duc de Bretagne, mais Louis contint ce dernier par ses armes, par ses négociations, par une trêve. La ligue, d'ailleurs, n'agissait pas. Charles lui-même signa la trêve de Senlis par laquelle se terminèrent les guerres qu'il soutint en personne contre la France[1]. » A quelques années de là, Édouard IV d'Angleterre, appelé par lui, descendait à Calais. Louis XI, fidèle à sa tactique, négocia, nourrit même l'armée anglaise et la renvoya bien gorgée, bien repue, ainsi que son roi content de rapporter peu de gloire mais beaucoup d'or (1475).

Mort de Charles le Téméraire (1477). — Charles le Téméraire, entraîné sans cesse par son ambition à de nouveaux projets, laissa tranquille le roi de France. Celui-ci n'eut qu'à regarder son terrible rival se heurtant contre la Lorraine, contre l'Alsace, contre la Suisse, cherchant à coudre ses lambeaux d'États pour en former un royaume, demandant le titre de roi à l'empereur d'Allemagne qui le joue, voulant imposer sa domination aux rudes montagnards suisses qui le battent à *Granson*, qui le battent une seconde fois à *Morat*. Charles, après ces sanglantes et honteuses défaites, semble un homme foudroyé. Égaré, fou de douleur, il laisse croître sa barbe; sa santé s'altère; à mesure qu'il est plus faible, il est plus terrible; nul n'ose lui donner de conseil. Au milieu de cette humiliation qu'il ne peut supporter d'avoir été vaincu par des pâtres et des

1. M. P. Giguet, *Histoire militaire de la France*, t. Ier.

bourgeois qui ont saisi jusqu'à sa tente, jusqu'à ses bijoux, jusqu'aux ornements de sa chapelle, Charles apprend que le jeune René de Lorraine qu'il avait dépouillé de son duché, a reconquis sa capitale, Nancy. Le lion se réveille et court devant Nancy. Mais Charles n'a plus d'armée; il ne commande guère qu'à 4000 hommes, n'importe, « il ne veut pas fuir devant un enfant. » C'était pendant l'hiver, et l'hiver fut d'une rigueur extrême : quatre cents hommes gelèrent dans la seule nuit de Noël. Charles n'a que des paroles dures, des châtiments terribles. Un capitaine accusé d'avoir dit : « Puisque le duc aime tant la guerre, je voudrais le mettre au canon et le tirer dans Nancy, » est pendu sur-le-champ. Charles vit enfermé dans sa tente lisant ou faisant semblant de lire, ou bien couché tout vêtu sur son lit. A toutes les observations il répond : « S'il le faut, je combattrai seul. » On livre enfin un dernier assaut : ses gens effrayés d'entendre les cornes mugissantes des Suisses qui sont venus au secours de la ville, s'enfuient. Charles reste au combat, mais il est désespéré : en s'armant le matin, le lion d'or qui formait le cimier de son casque était tombé : « C'est le signe de Dieu, » murmura-t-il. Le lendemain, on retrouva son corps à demi ènfoncé dans la glace d'un ruisseau, la tête fendue, le tronc et les cuisses traversés de coups de lance, et déjà entamé par les animaux de proie. Charles n'avait que quaranteans. On crut qu'un de ses lieutenants, l'Italien Campo-Basso n'avait pas été étranger à cette mort dont le peuple douta longtemps, plus par crainte que par affection (1477).

Dernières années de Louis XI. — Louis XI combla de faveurs et de largesses le messager qui lui apporta la grande nouvelle. Il ne cacha point sa joie et voulut la faire partager à tous, mais les seigneurs furent plus effrayés que joyeux. Louis avait déjà profité de la paix pour se venger de tous ceux qui l'avaient trahi. Le duc d'Alençon avait été renfermé dans une prison jusqu'à sa mort. Jean d'Armagnac, assiégé et pris dans Lectoure, avait été poignardé sous

les yeux de sa femme. Le duc de Nemours avait été torturé puis condamné à mort, et, malgré une lettre suppliante, décapité aux halles. Le connétable de Saint-Pol, qui avait à la fois trahi Charles le Téméraire et Louis XI, avait subi le même sort sur la place de Grève. Ces exécutions montraient que le roi entendait maintenant imposer à tous obéissance et fidélité. Beaucoup d'autres plus secrètes augmentaient la terreur. On ne redoutait rien tant que les cages de fer où l'on emprisonnait ceux qui encouraient la disgrâce du roi, et le prévôt Tristan l'Ermite, trop vigilant exécuteur des vengeances de Louis XI.

Le roi cependant ne tira point de la mort de Charles le Téméraire tout le parti qu'il aurait pu en tirer; il n'arracha de l'héritage que la Bourgogne, la Picardie et l'Artois. La fille de Charles, Marie, épousa Maximilien d'Autriche, et fonda par ce mariage la grandeur d'une maison étrangère qui sera bien redoutable à la France. Louis néanmoins avait accompli sa redoutable tâche, détruit la féodalité princière, arrondi la France de 11 provinces (Picardie, Artois avec le comté de Boulogne; duché et comté de Bourgogne avec le Charolais; Anjou, Maine, Provence; Alençon et Perche; Roussillon et Cerdagne); il pouvait mourir, mais certes il ne le voulait guère. Ses dernières années passées à Plessis-lès-Tours s'écoulent dans la terreur, les tourments : gardé par des archers écossais, entouré de piéges, de chausse-trapes, il voit partout des ennemis, des complots, « Il semblait, à le voir, mieux homme mort que vif, tant estait maigre. Il se vêtait richement, ce que jamais n'avait accoutumé auparavant et ne portait que robes de satin cramoisi, fourrées de bonnes martres. Il faisait d'âpres punitions pour être craint. Il remuait offices et cassait gens d'armes, rognait pensions et faisait plus parler de lui parmi le royaume qu'il ne fit jamais, et le faisait de peur qu'on ne le tînt pour mort. » Il n'a autour de lui que ses complices, Tristan, Ollivier le Daim; il comble de présents le médecin Coictier pour qu'il allonge sa vie; il a aussi recours aux personnages renommés pour leur sainteté, comme

l'ermite de Calabre, François de Paule et lui demande plus la santé du corps que le repos de l'âme. « Le tout n'y fit rien, ajoute Comines; il fallait qu'il passât par où les autres sont passés. » Averti enfin de sa dernière heure, il fit venir son fils qu'il tenait éloigné et lui donna d'excellents conseils. Il mourut le 30 août 1483.

RÉSUMÉ.

Le fils de Charles VII, Louis XI (1461-1483), eut à lutter contre les grandes maisons féodales qui s'étaient reformées. Il eut surtout pour adversaire *Charles le Téméraire*, duc de Bourgogne et maître des Flandres: c'était un des princes les plus puissants de l'Europe. Charles le Téméraire noua d'abord, contre Louis XI, la *ligue du Bien public;* mais après la bataille indécise de *Montlhéry* (1465), le roi, très-habile négociateur, désintéressa tous les seigneurs et rompit la ligue par les traités de Conflans et de Saint-Maur. En 1468, la guerre recommence; Louis, cette fois, compte trop sur ses talents de diplomate et va se mettre entre les mains du duc Charles, à Péronne. Mais une ville des États du duc, Liége, excitée par les agents du roi, se soulève; Charles, furieux, retient Louis XI prisonnier et celui-ci ne recouvre sa liberté qu'au prix des plus onéreuses concessions. Délivré, Louis XI fait casser par les états généraux le traité qui lui a été arraché; bientôt une nouvelle ligue se reforme contre lui; son frère en est le chef; son frère meurt tout à coup (1472), on crie à l'empoisonnement. Charles le Téméraire entre en Picardie, saccage la petite ville de Nesle, et met le siége devant Beauvais. La résistance des habitants le force à partir; les femmes avaient pris part à la défense, surtout Jeanne Laisné, nommée *Jeanne Hachette*.

Charles le Téméraire s'épuisa en voulant soumettre la Lorraine, l'Alsace, la Suisse. Il échoua dans son ambition de se tailler un royaume. Les Suisses le battent à *Granson*, à *Morat*, (1476), et il meurt au siége de *Nancy* (1477). Louis XI alors réunit au royaume la Bourgogne, la Picardie et l'Artois; mais les Flandres lui échappent et passent à la maison d'Autriche. Louis XI s'est déjà vengé cruellement de ses ennemis, le duc d'Alençon, le comte d'Armagnac, le duc de

Nemours, le connétable de Saint-Pol ; il s'est enrichi de leurs dépouilles. Il meurt en 1483, laissant le royaume agrandi, bien administré, mais il laisse aussi, à cause des nombreux supplices qu'il a ordonnés, une profonde impression de terreur.

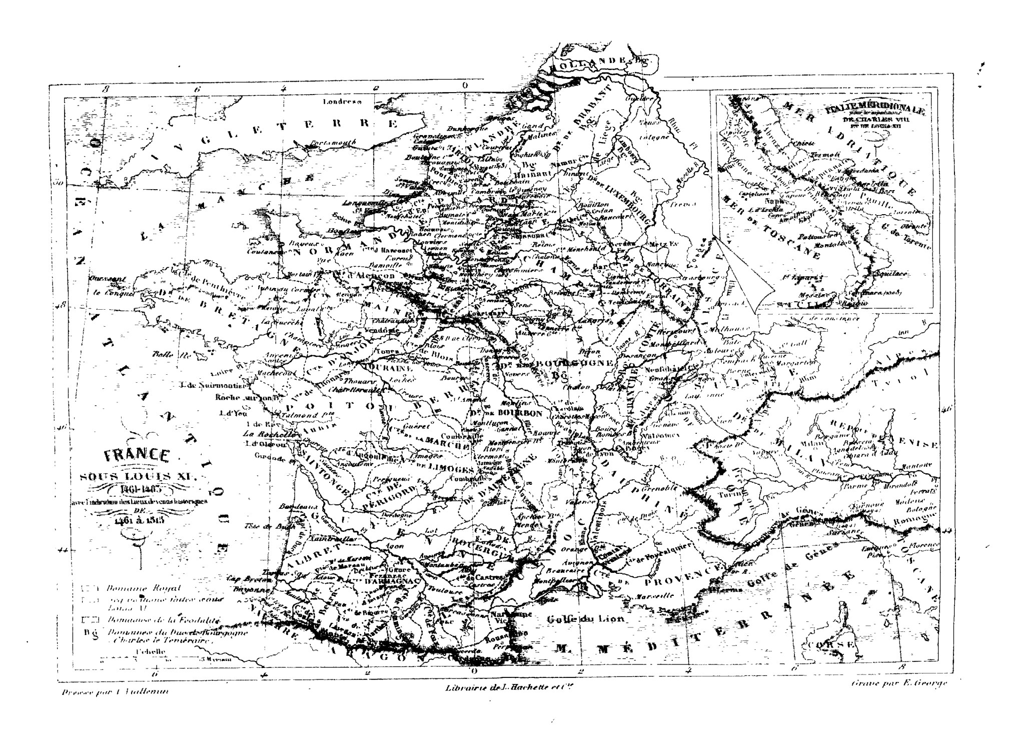
Louis XI institua les *postes* qui ne servirent d'abord qu'à transmettre les ordres du roi. Louis XI encouragea le commerce en améliorant les routes, en attirant les marchands étrangers, et, sous son règne, des ouvriers d'Italie fondèrent à Tours les premières manufactures de soieries. — *Jean Gutenberg*, de Mayence, avait, en 1440, conçu la pensée de substituer aux caractères fixes dont on se servait quelquefois pour graver des lettres, des caractères mobiles. Dès lors avec un nombre restreint de caractères on pouvait *imprimer* un livre entier. S'associant avec Jean Fust et Pierre Shæffer, Gutenberg publia une Bible qui excita une admiration universelle. Trois ouvriers de Jean Fust vinrent à Paris en 1469 et la première presse française fut établie dans le collége de Sorbonne.

CHAPITRE IX.

LES GUERRES D'ITALIE. FRANÇOIS Ier.

Les guerres d'Italie. — Le chevalier Bayard. — François Ier; son caractère; victoire de Marignan. — François Ier à Pavie. — François Ier protecteur des arts; Fontainebleau; le Louvre.

Les Guerres d'Italie. — Le fils de Louis XI était encore un enfant et les seigneurs crurent pouvoir profiter d'une minorité pour reprendre tout ce qu'ils avaient perdu. Une main de femme les contint. Mme de Beaujeu, fille de Louis XI, et qui avait ses qualités sans ses vices, mit à la


FRANCE
SOUS LOUIS XI.
1461-1483
avec l'indication des lieux devenus historiques
DE
1461 à 1515
Domaine Royal
Domaine de la Feodalité
Echelle
ITALIE MÉRIDIONALE
pour les expéditions
DE CHARLES VIII
ET DE LOUIS XII
MER ADRIATIQUE
MER DE TOSCANE
ANGLETERRE
LA MANCHE
OCÉAN ATLANTIQUE
HOLLANDE
NORMANDIE
BRETAGNE
POITOU
CHAMPAGNE
BOURBON
LIMOGES
DAUPHINÉ
PROVENCE
Golfe du Lion
M. MÉDITERRANÉE
Golfe de Gênes
CORSE
Londres
Portsmouth
Presse par I. Vadleaun
Librairie de L. Hachette et Cie
Gravé par E. George

raison les seigneurs déjà plus turbulents que redoutables; elle força à la soumission Louis, duc d'Orléans, le chef des mécontents, puis fit épouser à son jeune frère l'héritière d'un beau duché, Anne de Bretagne, et prépara ainsi la réunion à la France d'une grande province.

Nourri de romans de chevalerie, Charles VIII ne fut pas plus tôt le maître qu'il voulut monter à cheval, s'armer de la lance et imiter les fabuleux exploits des paladins de Charlemagne. Il résolut de faire valoir sur le royaume de Naples des droits qu'il tenait de la maison d'Anjou, (des descendants d'un frère de saint Louis). Il partit (1494) avec une belle armée, mais peu d'argent. A la moitié du chemin, il fallut emprunter, mettre en gage les bagues de la duchesse de Savoie, de la duchesse de Ferrare; puis, « un peu remplumé, il poursuit sa route, d'une audace très-assurée, épouvantant l'Italie du seul sentiment de sa venue; envoie ses maréchaux des logis et fourriers, la craie à la main, marquer les logis comme il lui plaît; entre à Rome bravant et triomphant, armé de toutes pièces; puis après tire droit à Naples, à belles petites journées, entre sans aucun effort par une porte, le roi Ferdinand son ennemi sortant par l'autre; se montre vêtu en habit impérial, portant le globe du monde, sur sa tête une riche couronne d'or, et « contrefait bravement de l'empereur de Constantinople comme le pape l'avait créé[1]. » Mais Charles s'oublie au milieu des fêtes. Ses ennemis, le roi d'Espagne, l'empereur d'Allemagne se liguent avec les Vénitiens et même les États italiens qui ont appelé les Français. Il se réveille alors, laisse la moitié de son armée à Naples, remonte avec l'autre, « retrace les mêmes pas, » rencontre une armée italienne à Fornoue, la met en fuite, malgré l'infériorité de ses forces et rentre en France (1495). Ainsi s'engagèrent les guerres d'Italie. Charles qui n'avait pu conserver Naples, car la garnison avait été forcée de capituler, préparait une autre expédition, lorsqu'un jour, au château

1. *Brantôme,* Grands capitaines français.

d'Amboise, il se heurta le front en passant dans une galerie sombre et mourut. (1498.)

A Charles VIII succéda Louis XII son cousin, duc d'Orléans et petit-fils de ce duc d'Orléans qui avait péri assassiné en 1407. Téméraire dans sa jeunesse, Louis XII se montra un roi prudent bien qu'il se fût enfoncé plus avant que son prédécesseur dans les guerres italiennes. « Il n'avait d'yeux que pour l'Italie. » Outre le royaume de Naples, il y réclamait, du chef de son aïeule Valentine Visconti, le beau duché de Milan, les plaines riches et fertiles de la Lombardie. Ce duché fut rapidement conquis, perdu et reconquis. Pour obtenir plus sûrement le royaume de Naples, Louis XII le partagea avec le roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique. Celui-ci ne tarda pas à vouloir tout prendre et joua indignement Louis XII. « Voilà deux fois que le roi d'Espagne me trompe[1], » s'écria Louis. — « C'est la dixième! » répondit Ferdinand qui riait de l'honnête crédulité du roi de France. Son fameux capitaine, Gonsalve de Cordoue, suivait les mêmes maximes ; un des plus braves, mais aussi un des plus fourbes capitaines de son temps, il avait aidé à la trahison et disait que « la toile de l'honneur est d'un tissu lâche et peu serré. » Tout autre était le chevalier français Bayard.

Le chevalier Bayard. — Né dans le pays montueux et âpre du Dauphiné que l'on appelait, à cause de la quantité de braves guerriers qu'il produisait, « l'Écarlate des gentilshommes de France, » Pierre du Terrail, seigneur de Bayard, avait perdu ses ancêtres à Poitiers, à Azincourt, à Montlhéry. Son père resté infirme, par suite de ses blessures, et, se sentant défaillir, interrogea sur leur inclination ses quatre fils qu'il voulait établir : l'un ne demanda qu'à demeurer au manoir paternel; un autre voulut être

1. A cette déloyauté opposons la conscience de Louis XII ; lorsqu'il apprit ces trahisons, il avait chez lui à Blois le gendre de Ferdinand : « Ne craignez rien, lui dit Louis XII, j'aime mieux perdre un royaume qu'on peut regagner que l'honneur dont la perte est irréparable. »

évêque comme son oncle Mgr de Grenoble, un autre abbé comme son oncle Mgr d'Ainay, à Lyon ; le cadet âgé de treize ans, « éveillé comme un émerillon et d'un visage riant, » déclara qu'il avait imprimé en son cœur les belles actions qu'il avait entendu raconter, surtout celles de sa maison et qu'il suivrait la carrière des armes. — Le vieillard approuva : « Déjà tu ressembles, disait-il, de visage et de tournure à ton grand-père qui, en son temps, fut un des chevaliers les plus accomplis de la chrétienté. » L'évêque de Grenoble emmena son neveu, à l'humeur belliqueuse, et le fit entrer comme page dans la maison du duc de Savoie. Le duc le céda bientôt à Charles VIII. Trois ans plus tard, Bayard était mis ce qu'on appelle *hors de pages*. Tout de suite, ayant à peine dix-sept ans, il se mesura dans un pas d'armes avec un des plus redoutables chevaliers du temps et sortit de cette épreuve à son honneur. « Ce qui le faisait surtout aimer, c'est qu'on n'eût pu trouver sur la terre de plus libéral ni gracieux combattant ; jamais nul de ses compagnons n'était démonté qu'il ne le remontât ; s'il avait un écu, chacun en avait sa part. »

Bayard méritait déjà le beau nom de *Chevalier sans peur et sans reproche*[1] qu'il conquit sur les champs de bataille de l'Italie ; il y avait débuté en ayant deux chevaux tués sous lui, à Fornoue, et en prenant une enseigne ennemie. En 1502, dans une rencontre, il fait prisonnier un parent de Gonsalve de Cordoue, nommé don Alonso de Sotomayor, le traite bien et le laisse libre sur parole dans le château qu'occupent les Français. Alonso manque à sa parole et s'enfuit. On le reprend et cette fois on l'enferme. Alonso paie sa rançon ; puis, délivré, se plaint de mauvais traitements qu'il aurait reçus. Bayard, à cette nouvelle, démentit l'Espagnol, et, bien que malade, le provoqua à un duel. Le combat fut terrible. Bayard étendit mort celui qui avait

1. *Vie de Bayard, par le Loyal Serviteur*. Nous recommandons vivement cet ouvrage un des plus gracieux mémoires historiques des commencements du seizième siècle. Voir l'édition abrégée pour la jeunesse dans la *Bibliothèque rose* et illustrée de 36 vignettes.

voulu porter atteinte à son honneur. Il employa bientôt au profit de tous son incroyable valeur.

L'année 1503 avait été malheureuse pour nous : deux défaites à *Seminara* et à *Cérignoles* nous faisaient perdre le royaume de Naples. Comme l'armée se tenait derrière le Garigliano, un capitaine espagnol trouve un gué, et fond sur le camp français. L'armée espagnole doit accourir, s'emparer d'un pont, nous envelopper. Bayard s'arme au premier tumulte ; mais, au lieu de se précipiter où tout le monde va, il regarde; il voit une troupe de deux cents cavaliers qui venaient surprendre le pont, il se jette au devant, tout seul, en disant à ses compagnons d'aller chercher des secours. « Semblable à un lion furieux, Bayard met sa lance en arrêt et donne dans la troupe qui était déjà sur le pont ; plusieurs chancelèrent, deux hommes tombèrent dans l'eau. Néanmoins on lui tailla beaucoup de besogne ; il fut assailli si rudement que, sans sa grande chevalerie, il n'eût pu résister. Comme un tigre échauffé, il s'accula à la barrière du pont, de peur qu'on ne l'attaquât par derrière, et, avec son épée, il se défendit si bien, que les Espagnols ne croyaient point que ce fût un homme. » Les secours eurent le temps d'arriver, Bayard put poursuivre l'ennemi, mais celui-ci reçut des renforts. Dans la retraite, le bon chevalier, toujours le dernier, fut pris ; il se garda de se nommer. Ses compagnons s'apercevant de son absence, retournèrent le délivrer : n'ayant pas été désarmé, il sauta sur un cheval et « se remit à l'œuvre merveilleusement en criant : « France ! France ! Bayard ! Bayard que vous avez laissé aller ! » Ce nom terrifia les Espagnols qui s'enfuirent. Les Français s'en retournèrent tout joyeux « d'avoir recouvré leur vrai guidon d'honneur. » Ces exploits qui rappelaient les beaux temps de la chevalerie, n'empêchèrent point les armées, mal commandées, de perdre complétement le royaume de Naples. « Mieux vaut, disait Bayard, une troupe de cerfs commandés par un lion qu'une troupe de lions commandés par un cerf. »

Louis XII commit bien des fautes ; on lui arracha pen-

dant une maladie, à Blois, de funestes traités (1504). Il les fit casser par les états généraux et pouvait demeurer tranquille possesseur du Milanais et de Gênes; au contraire, pour de mesquins griefs, il noua une ligue avec ses ennemis, le pape Jules II et l'empereur d'Allemagne Maximilien, contre ses amis les Vénitiens. Il gagna sur ces derniers la bataille d'*Agnadel* (1507), mais au profit du Pape et de l'empereur qui se retournèrent contre lui et se liguèrent avec les Vénitiens irrités. Bayard prit une part active à toutes ces campagnes, à tous les combats, tantôt escaladant presque seul un rocher pour s'emparer d'un fort, tantôt franchissant des fossés où il avait de l'eau jusqu'à la ceinture, toujours inventif en stratagèmes et ruses de guerre; une fois, près de la *Mirandole*, il faillit saisir le belliqueux pape Jules II qui allait faire le siége de cette ville; le temps de dire un *Pater noster* et, raconte le Loyal Serviteur, le Pape était pris. Ce fut bien autre chose lorsqu'on vit enfin paraître en 1511, à la tête des armées, le lion tant désiré, le jeune Gaston de Foix, duc de Nemours, neveu de Louis XII.

Gaston n'a que vingt-deux ans. Mais il a le génie de la guerre en même temps que la fougue de la jeunesse. Ses marches sont rapides, décisives, ses coups terribles. Il sauve Bologne assiégée et aussitôt se précipite sur Brescia que venaient de perdre les Français. C'était, après Milan, la place la plus importante que les Français eussent en Italie; il s'agissait de la reprendre avant que le château bien défendu fût contraint à capituler. L'armée, avec Gaston, ne fait plus que des marches forcées : on arrive ; on se décide à l'assaut. Bayard réclame le poste le plus dangereux. La ville est prise après une lutte des plus sanglantes.

Bayard reçut un violent coup de pique dans la cuisse, où la pique resta ; il eut la force d'en couper le bois avec son épée. On le transporta, au milieu des horreurs du pillage, dans une maison que sa seule présence protégea. Il y fut soigné pendant six semaines par la dame et les deux demoiselles qui charmaient par la lecture et la musique les

ennuis du blessé. Le célèbre capitaine put à peine se tenir debout qu'il voulut rejoindre l'armée. La dame savait que, par le droit de la guerre, toute sa maison appartenait au Bon Chevalier; elle vint lui offrir pour, qu'il eût pitié d'elle, un coffre de 2500 ducats. Bayard se fâcha. La dame effrayée dit que si la somme n'était pas assez forte, elle la compléterait. Bayard répondit qu'il ne recevait aucun présent. Il se rendit enfin aux instances de son hôtesse, accepta les ducats, fit venir les deux demoiselles et les leur partagea pour les aider à se marier.

L'armée française était loin déjà, devant *Ravenne*. Le Bon Chevalier arriva assez à temps pour assister à la grande bataille qui se livra devant les murs de cette ville (avril 1512). Les ennemis furent rompus, dispersés, énergiquement poursuivis. Bayard, apercevant Gaston couvert du sang d'un de ses hommes qui venait d'être tué, le prie de s'arrêter, car la journée est finie. Gaston le promet. Deux compagnies espagnoles regagnaient Ravenne en bon ordre : elles passent près de Gaston et causent quelque tumulte. Gaston emporté par son courage se précipite sans regarder qui le suit et se jette avec quinze hommes d'armes au milieu de douze cents Espagnols; son cheval est tué et lui-même succombe percé de coups. Ce fut un deuil général. Bayard écrivait : « Si le roi a gagné la bataille, je vous jure que les pauvres gentilshommes l'ont bien perdue.... De toutes les déplaisances et deuils aucun ne fut pareil à celui qu'on a démené et qu'on démène encore en notre camp. Si ce gentil prince eût vécu âge d'homme, il eût fait des choses que jamais prince ne fit. » Cette mort eut les conséquences que l'on prévoyait. Les fautes recommencèrent. Louis XII perdit l'Italie à la journée de Novare où les Suisses défirent l'armée d'un de nos meilleurs capitaines, La Trémouille. La France elle-même fut envahie, au midi comme au nord où les Anglais gagnèrent la bataille de Guinegate. Bayard lui-même fut pris. Les Suisses s'avancèrent jusqu'à Dijon, les Espagnols pénétrèrent en Navarre. Louis XII eut grand'peine à renvoyer tous ces



Bayard blessé à la bataille de Brescia. (Musée de Versailles.)



ennemis en abandonnant ses conquêtes. Il délivra cependant tout son royaume avant de mourir (1515).

Louis XII, père du peuple. — Malgré ses fautes et ses malheurs, Louis XII est un des rois dont la France, avec raison, a gardé la mémoire : pendant que les courtisans l'appelaient le roi « roturier, » les états généraux de Tours lui donnaient le « doux et saint nom de *Père du peuple.* » Les mots sortis du cœur abondent chez Louis, et d'abord, sa devise, dont il rassura les Génois révoltés : « Le roi des abeilles n'a pas d'aiguillon. » A son avénement, les habitants d'Orléans, qui s'étaient assez mal conduits avec lui pendant sa disgrâce momentanée sous Charles VIII, viennent lui faire soumission; il les reçoit avec bienveillance et leur dit en les congédiant : « Il ne serait décent ni à honneur à un roi de France de venger les injures d'un duc d'Orléans. » Économe des deniers de ses sujets, il s'appliquait à alléger les impôts : « J'aime mieux, disait-il, voir les courtisans rire de mon avarice que le peuple pleurer de mes dépenses. » Il fait rendre au peuple le reste d'une taxe devenue inutile : « Cet argent, ajoute-t-il, fructifiera mieux dans ses mains que dans les miennes. » Prince ami de la justice qu'il s'étudia à réformer, à améliorer par de belles ordonnances, il se montra le rigoureux ennemi de tous les pillards, grands ou petits : aussi, depuis ses justes sévérités « nul n'eût été assez hardi pour prendre sans payer, et les poules couraient aux champs hardiment et sans risque. » Notre poëte Andrieux a raconté en vers charmants l'histoire d'un seigneur invité par le roi à un excellent dîner où il ne manquait que du pain, et auquel il dit vertement lorsqu'il en demanda :

> .... Puisqu'il faut, monsieur, du pain pour vous nourrir,
> Songez à bien traiter ceux qui le font venir.

Aussi l'agriculture fleurit sous ce prince « compatissant et secourable pour l'état de labour » et le commerce prit une extension jusque-là inconnue en France : « On ne bâtit plus

maison sur rue, dit un contemporain, qui n'eût boutique pour marchandise ou art mécanique. La tierce partie du royaume fut défrichée en douze ans, et pour un gros marchand qu'on trouvait à Paris, à Lyon ou à Rouen, on en trouva cinquante sous Louis XII, et qui faisaient moins de difficulté d'aller à Rome, à Naples ou à Londres, qu'autrefois à Lyon ou à Genève. » — « Le revenu des bénéfices, des terres ou des seigneuries, ajoute Claude Seyssel, est crû partout de beaucoup..., et je suis informé par ceux qui ont principales charges de finances du royaume, gens de bien et d'autorité, que les tailles se recouvrent à présent beaucoup plus aisément et à moins de contraintes et de frais, sans comparaison, qu'elles ne faisaient du temps des rois passés. » On ne peut dire, suivant le témoignage de Saint-Gelais « l'amour et dilection dont il est aimé de toutes gens et principalement du peuple; aussi tous autres princes et seigneurs prennent exemple à lui à bien vivre et sagement gouverner leurs sujets. Il ne courut jamais du règne de nul des autres si bon temps qu'il a fait durant le sien.... C'est la vérité que par tous les lieux où le dit seigneur passait, les gens, hommes et femmes, s'assemblaient de toutes parts et couraient après lui trois ou quatre lieues. Et quand ils pouvaient atteindre à toucher à sa mule, ou à sa robe, ou à quelque chose du sien, ils baisaient leurs mains et s'en frottaient le visage d'aussi grande dévotion qu'ils eussent fait d'un reliquaire. »

François Ier; son caractère; victoire de Marignan. — Louis XII laissait le trône à son cousin et gendre François d'Angoulême, « ce gros Garçon qui, craignait-il, devait tout gâter ». François Ier ne gâta pas tout, mais compromit souvent les destinées du pays. Une aventure arrivée au château d'Amboise, peu de mois après son avénement, peint assez bien son caractère ardent jusqu'à la témérité : François avait amené dans un grand coffre de fer un fort sanglier de quatre ans, pris dans la forêt; il avait l'intention de le combattre corps à corps, en présence des dames de la cour. Les prières et les pleurs de sa mère et de sa femme

lui firent renoncer à ce dessein; toutefois, après avoir fait placer toute la cour aux galeries dont les escaliers avaient été barricadés, il ordonna de lâcher l'animal. Celui-ci, ébloui de la lumière, troublé des cris que poussaient les spectateurs, s'acharna d'abord contre des mannequins ayant forme humaine qu'on avait dressés, puis tout à coup s'élançant contre la palissade qui défendait le principal escalier, il la fait voler en éclats. De ce côté la frayeur est au comble : courtisans de se pendre aux piliers, de grimper sur le rebord de la galerie. L'animal cependant arrive au premier étage où se trouve François, vêtu de cet élégant pourpoint espagnol qu'il porte dans le portrait du Louvre fait par Titien. Cinq ou six gentilshommes veulent l'entraîner dans la chambre de la reine, mais il les repousse, et attendant l'animal de pied ferme, il le perce de son épée.

Avec François Ier, un « roi des gentilshommes montait sur le trône. Jamais roi n'avait été vu en France de qui la noblesse se réjouît tant. » Ce prince de vingt ans était « le plus bel homme de son royaume, de bonne grâce, bien parlant, adroit de sa personne à pied ou à cheval, hardi en guerre plus que sage, amateur de toutes sciences et arts. La France semble rajeunie avec lui : un coup d'éclat inaugure ce règne qui devait être tant éprouvé. L'Italie attirait François comme ses deux prédécesseurs; mais comment y pénétrer? Vingt mille Suisses « ces dompteurs des princes » gardent solidement les passages des Alpes au mont Cenis et au mont Genèvre: une armée espagnole est du côté de Plaisance. Le roi a réuni une armée remarquable par les hommes, par une forte artillerie, et surtout par les capitaines, qui presque tous ont vieilli dans les guerres de Charles VIII et de Louis XII. La nécessité leur inspire un projet hardi, accompli déjà autrefois par le plus grand général de l'antiquité, Annibal : le passage des Alpes. Un paysan espagnol, devenu un chef habile Pedro Navarro, fait prisonnier à Ravenne, ne fut pas racheté par l'ingrat Ferdinand d'Espagne et passa au service de la France.

Guidé par quelques hardis chasseurs de chamois, Navarro, l'inventeur des mines, fit une route à l'armée à force de poudre, faisant sauter des blocs énormes, jetant des ponts avec les sapins sur les abîmes, pour soldats et chevaux, traînant les canons et les hissant de roc en roc à force de cordages; on n'avait de vivres que pour trois jours, et



François Ier.

cette périlleuse et rapide entreprise en dura six. Colonna, le général ennemi, averti de l'arrivée des Français, ne voulait pas y croire : « Ont-ils volé par-dessus les montagnes? » disait-il en raillant ; une heure après, Bayard, La Palisse, qui conduisaient l'avant-garde de l'armée, le faisaient prisonnier, au milieu de son dîner, avec un butin

considérable et environ 1000 hommes d'armes. Les Suisses, apprenant que le pas de Suze où ils attendaient les Français, était tourné, se replièrent vers Milan; les deux armées se rencontrèrent à *Marignan* (Melegnano), qui à trois siècles et demi de distance (1515 et 1859) devait être deux fois illustré par nos armes.

L'armée française était établie en avant de Marignan, faisant face à Milan. Le terrain, sillonné par des ruisseaux servant aux irrigations, offrait des retranchements naturels derrière lesquels se tenait l'artillerie. Les Suisses, au nombre d'environ trente mille hommes, sortirent de Milan pour attaquer l'armée française, n'ayant avec eux que dix petites pièces d'artillerie. Pour être plus libres de leurs mouvements, ils avaient ôté leurs bonnets et leurs souliers. Courant droit à l'artillerie, ils s'avancent malgré le feu des canons; des files entières tombent; les rangs se resserrent et les bataillons suisses avancent toujours. Les Français se replient sur la seconde ligne. Alors le roi s'élance à la tête du corps de bataille. « N'ayant pas encore vingt-deux ans, dit Brantôme, il combattit si vaillamment de sa personne et fit de si grandes apertises d'armes que jamais on ne vit mieux faire à combattant; remplissant si bien sa charge de roi, de capitaine et d'homme d'armes, qu'on ne saurait dire de laquelle il s'acquitta mieux. Il se mêla si bien qu'il fut en grand danger, car sa grand'buffe (haut de la visière) fut percée à jour d'un coup de pique. » Le roi lui-même écrivait à sa mère : « Et ne dira-t-on plus que les gentilshommes sont *lièvres armés*. Il a été fait trente belles charges avant que la bataille fût gagnée. »

Le combat s'était engagé très-tard. On le continua tant que l'on put à la clarté douteuse d'une lune parfois voilée de nuages. Le roi donna dans un gros bataillon de Suisses, il les reconnut lorsqu'ils lui jetèrent, écrivait-il, *six cents piques au nez*. Vers minuit, « au moment où la lune nous faillit, » disait-il encore, on s'arrêta. Les deux armées étaient mêlées l'une dans l'autre, si bien que le roi dut faire éteindre les feux pour qu'on ne connût point sa position et

se coucha sur l'affût d'un canon à deux pas des ennemis. Il n'avait depuis longtemps ni mangé ni bu. On lui alla quérir de l'eau toute pleine de sang qui lui fit beaucoup de mal. Bayard avait été, pendant la nuit, emporté par son cheval jusqu'au milieu des Suisses. Par bonheur, une vigne haute, comme on en voit en Italie où la vigne s'attache aux arbres, arrêta le coursier. Le Bon Chevalier glissa doucement à terre, se tapit derrière la vigne, ôta son casque et ses cuissarts, puis ayant reconnu d'où venaient les cris de *France! France!* il se traîna sur les mains et sur les pieds, le long des fossés, jusqu'au camp français.

Le lendemain au point du jour (14 septembre) la lutte recommença. « La plus grande bande des Suisses au milieu de laquelle flotte l'étendard de Zurich, marche droit contre la bataille du roi ; les Français la laissent approcher jusqu'à une portée d'arc ; mais alors l'artillerie faisant une décharge générale, ouvre de larges brèches dans ces dix mille hommes serrés en masse. Bayard lui-même va trouver le maître de l'artillerie et lui recommande de tirer sept à huit pièces par salves. Ce gros bataillon intimidé s'arrête ; les Suisses font avancer alors leur artillerie, qui, suivant l'expression de François Ier, fit baisser beaucoup de têtes. Les autres bandes, à ce moment, ont réussi à porter le désordre aux ailes de notre armée ; au centre un de leurs soldats avait eu même la hardiesse de venir toucher de sa main l'artillerie du roi ; mais tout à coup ils entendent (à neuf heures du matin), les cris de *Marco! Marco!* c'était l'armée vénitienne qui accourait soutenir les Français. Vaincus par le nombre, les Suisses se retirèrent ; les cinq mille hommes qui étaient les plus engagés furent presque tous tués[1]. » — François Ier, vainqueur, voulut être armé chevalier par Bayard qui s'était encore distingué à cette journée que l'on a appelée une *bataille de géants*. C'était l'honneur le plus insigne que le roi pût faire au vaillant capi-

1. *Œuvres de Napoléon III. Mélanges*, p. 216. (Bibliothèque des Campagnes.)

taine réputé alors, « le fruit le plus précieux de la chevalerie. »

François Ier à Pavie (1525). Le règne de François Ier ne répondit pas à cet heureux début. Une puissance redoutable s'éleva qui tendit à dominer l'Europe et enveloppait la France : la maison d'Autriche. Un jeune prince, Charles, recueillit un immense héritage : l'Espagne, les Flandres, les États de la maison d'Autriche, et se fit encore décerner la couronne impériale d'Allemagne. — Pour soutenir cette puissance il allait puiser aux mines d'un nouveau monde qu'avait découvert Christophe Colomb en 1492 et qu'allaient lui conquérir Fernand Cortez et Pizarre, les vainqueurs du Mexique et du Pérou. François Ier engagea résolûment la guerre contre cet adversaire redoutable. Ce sera du moins un grand mérite pour lui d'avoir tenu en échec, même en perdant des batailles, cette puissance de Charles-Quint si redoutable pour la France, et pour l'Europe.

La guerre ne se faisait plus seulement en Italie. Au nord de la France, Bayard défendit héroïquement Mézières. « Eh quoi! disait-on au comte de Nassau forcé de lever le siége, vous aviez quarante mille hommes, cent pièces d'artillerie, et vous n'avez pu prendre Mézières, un pigeonnier? — Ah! répondit-il, c'est que le pigeonnier était gardé par un aigle et par des aiglons autrement becqués et membrés que tous les aigles de l'empire. » Les prêtres, à la messe, après avoir dit : *Priez pour le roi*, ajoutaient : *Et pour Bayard qui a sauvé le royaume de France* (1521).

Mais c'était le dernier exploit du Bon Chevalier. Envoyé en Italie où nos troupes, grâce à l'indiscipline des Suisses, avaient été déjà battues à la *Bicoque* (1522), il n'y parut que pour assister à la défaite de Bonnivet à *Bragrasso* et pour y mourir. Bayard ne commandait pas en chef; recevant les ordres de courtisans jaloux, il périt victime de leurs fautes. Bonnivet blessé lui confia le soin de diriger la retraite; Bayard la dirigea, comme on pouvait

l'attendre de lui, faisant toujours face à l'ennemi. Après le passage de la Sésia, comme il rejoignait, vainqueur, sa troupe d'hommes d'armes, une pierre lancée par une arquebuse à croc le frappa dans les reins et lui brisa l'épine dorsale. On l'assit au pied d'un arbre. Le Bon Chevalier se sentant mourir, planta son épée devant lui et en baisa la poignée qui figurait une croix. Les ennemis accoururent et parurent aussi attristés que les compagnons de Bayard : ils lui tendirent un pavillon et le couchèrent sur un lit de camp. Parmi les chefs ennemis se trouvait alors un prince français, le *Connétable de Bourbon*, qui, mécontent, s'était jeté dans le parti de Charles-Quint : il survint et plaignit le Bon Chevalier qui lui répondit ces belles paroles : « Il n'y a point de pitié à avoir de moi, car je meurs en homme de bien, mais j'ai pitié de vous qui servez contre votre prince, votre patrie et votre serment. » Quelques heures après, expirait le dernier modèle du parfait chevalier. (30 avril 1524.)

Les Impériaux, conduits par le connétable de Bourbon dans l'âme duquel les paroles de Bayard n'avaient éveillé aucun remords, poursuivirent l'armée française et envahirent la Provence. Bourbon attaqua Marseille, dont les bons bourgeois, disait-il, au bout de trois coups de canon, viendraient se jeter, la corde au cou, aux pieds de l'empereur. Mais les habitants résistèrent héroïquement; les femmes travaillèrent aux remparts dont une partie reçut le nom de *Tranchée des dames*. François Ier accourut. Les Impériaux se retirèrent en toute hâte. François les poursuivit au delà des Alpes, s'empara facilement de Milan et mit le siége devant Pavie. La résistance de cette ville, prolongée quatre mois, donna à Bourbon le temps d'aller en Allemagne chercher des lansquenets. François commit la faute de s'affaiblir en détachant un corps d'armée vers Naples et bientôt il se trouva enfermé entre la ville de Pavie et les troupes espagnoles et italiennes du marquis de Pescaire et de Lannoi, vice-roi de Naples. On propose à François Ier de se replier. L'orgueil le pousse à suivre le conseil de Bonnivet

qui parle au contraire de combattre. La bataille s'engage (24 février 1525). « Genouillac avec son artillerie fit d'abord merveille; il ouvrit coup sur coup des brèches dans les bataillons ennemis, de sorte que vous n'eussiez vu que bras et têtes voler. » François Ier croit déjà l'ennemi en fuite, il s'élance avec ses gens d'armes et masque son artillerie au moment où elle faisait le plus de mal. Les ennemis reformèrent leur ligne. Le roi, comme à Marignan, fit des prodiges de valeur lorsqu'on lui en aurait demandé de sagesse. Mais les rangs de l'ennemi se reformaient toujours; les meilleurs capitaines, la Trémouille, la Palisse, Louis d'Ars, dont on avait négligé les conseils, sentaient bien que la victoire était impossible et tombaient tous frappés les uns après les autres autour du roi qu'ils ne voulaient pas abandonner. L'amiral Bonnivet sentit bientôt l'énormité de la faute qu'il avait commise, chercha, trouva la mort. François ne tarda pas à être entouré d'ennemis.... « Après avoir bien combattu et recombattu tant qu'il n'en pouvait plus, parant les coups d'une infinité qui étaient à l'entour de luy, et en donnant aussi, son cheval fort blessé tomba par terre et lui dessous. Les premiers qui le vinrent entourer ne cognoissant qui il fût, lui mirent les épées à la gorge, le menaçant de le tuer s'il ne se rendait. Un Français le reconnut, bien que le roi eust tout le visage couvert de sang; il lui dit de se rendre à M. de Bourbon qui n'était guère loin de lui; mais le roi entendant résonner le nom d'un traître (dit un auteur espagnol), s'indigna et dit qu'on appelât Charles de Lannoi. Arriva Charles de Lannoi, lequel faisant oster et séparer tant de gens qui étaient à l'entour de lui, l'aida à se lever. » François ne s'en vit pas moins dépouiller par la soldatesque. « L'un lui ôta ses gantelets; d'autres lui arrachèrent sa cotte d'armes, la déchirèrent et mirent en cent pièces, à qui en aurait une pièce ou un morceau; ils lui ôtèrent la ceinture, les éperons; bref, un chacun tâcha à avoir quelque peu de sa dépouille, les uns pour en faire montre et parade, en signe de gloire et de triomphe, et les autres pour en demander

récompense et loyer. » Brantôme a emprunté à l'historien espagnol Vallès tous ces détails que la confusion d'une bataille rend vraisemblables.

Le soir, François Ier écrivit à sa mère une longue lettre, dans laquelle il disait : « De toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sauve. » On en a fait le mot célèbre : « Tout est perdu, fors l'honneur. » Après un séjour de plusieurs mois dans une forteresse d'Italie, François Ier fut conduit en Espagne, où résidait Charles-Quint; on le renferma dans l'Alcazar, à Madrid : « Le donjon où il devait passer tant de mois dans les tristesses de la prison, les accablements de la maladie, les angoisses d'une négociation agitée et interminable, était haut, étroit et sombre. Il s'élevait non loin du Manzanarès, presque à sec en cette saison (juin) et avait vue sur la campagne aride du vaste plateau de Madrid. La chambre disposée pour le roi prisonnier n'était pas très-spacieuse ; on y arrivait par une seule entrée, et l'unique fenêtre qui y laissait pénétrer la lumière, s'ouvrait du côte du midi à environ cent pieds du sol, à peu de distance du Manzanarès[1]. » Les concessions que Charles-Quint voulait arracher à son prisonnier étaient exorbitantes et n'allaient à rien moins qu'à démembrer le royaume de France. Désespérant d'ébranler son vainqueur, François Ier résolut un moment d'abdiquer en faveur de son fils et de ne plus laisser entre les mains de Charles qu'un prisonnier ordinaire. Ce prisonnier faillit même échapper à l'inflexible empereur, car François tomba gravement malade; on désespéra de sa vie. Le roi fut pourtant sauvé, mais non relâché, et n'obtint sa délivrance qu'en accordant tout ce qu'on lui demandait, se promettant bien de ne pas tout remplir. Il protesta en secret contre la violence qui lui était faite et signa le *Traité de Madrid* (6 janvier 1526). On le conduisit à la frontière de France et, sur la Bidassoa, on l'échangea contre ses deux fils, qu'on devait garder comme otages. Lorsqu'on l'eut ramené sur la rive

1. M. Mignet. Rivalité de François Ier et de Charles-Quint.

française, il s'élança vivement sur son cheval et s'écria : « Maintenant je suis roi, je suis roi encore ! »

Cérisoles. — Le règne de François Ier depuis cette époque ne fut qu'une longue guerre avec Charles-Quint, mêlée de succès et de revers, coupée cependant par des intervalles de paix, de six et huit ans. — En 1536, l'empereur envahit la Provence. Il se croyait si certain du succès qu'il demanda à un capitaine français prisonnier : « Combien y a-t-il de journées d'ici à Paris ? — Si par journées, répondit le brave officier, Votre Majesté entend des batailles, il y en aura bien une douzaine, à moins que l'agresseur n'ait la tête cassée dès la première. » Le maréchal de Montmorency envoyé au secours de la Provence fit le désert autour de Marseille et, grâce à cette tactique désespérée, obligea par la famine l'empereur à une retraite désastreuse. Bientôt une victoire en bataille rangée, — la première depuis Pavie, — vint relever les affaires : la victoire de Cérisoles est une des rares occasions où la noblesse française, toujours brave, se montre désintéressée et vraiment patriotique. Le général comte d'Enghien avait envoyé le brave Montluc demander au roi la permission de combattre : les plus vieux capitaines du conseil royal opinaient pour qu'on refusât. Montluc, en entendant ces timides avis, « trépignait de parler ; » lorsque le roi l'eut autorisé à s'exprimer : « Sire, dit-il, je me tiens heureux d'avoir à parler devant un roi soldat, et non devant un roi qui n'a jamais été en guerre. » Cet exorde habile gagna le cœur de François ; l'un des membres du conseil voyant ce changement de dispositions, lui dit : « Sire, vous avez belle envie de leur donner congé de combattre. Faites une chose : priez Dieu qu'il vous veuille aider et conseiller de ce que vous devez faire. » Le roi après s'être recueilli un instant s'écria : « Qu'ils combattent ! » Montluc répand aussitôt cette bonne nouvelle parmi les courtisans, en les engageant à se presser s'ils veulent « en manger et être de la fête. » Plus de cent jeunes gentilshommes des premières familles du royaume prirent la poste pour courir au delà

des Alpes avec Montluc; ils ne servirent pas seulement de leur épée, « chacun avait apporté le fond de son coffre » et le prêta patriotiquement à Enghien pour contenter les soldats, auxquels le roi n'avait envoyé que le tiers de leur solde arriérée.

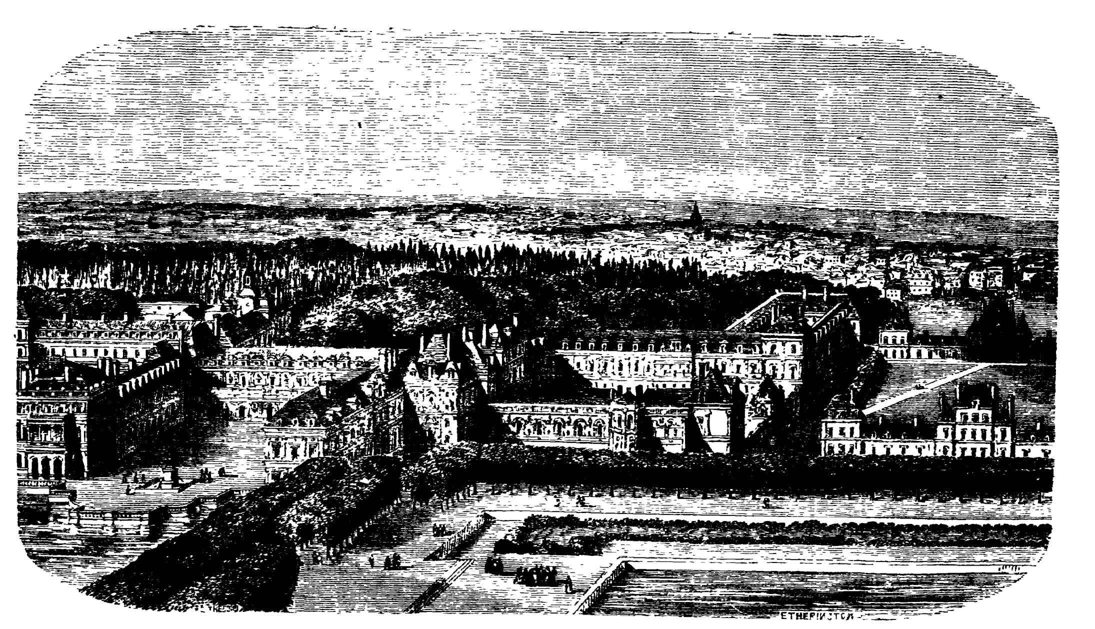
Cette belle conduite méritait le succès; la noblesse guidée par Enghien, jeune héros de vingt-trois ans, qui rappelle Gaston de Foix [1], combattit à pied comme l'infanterie, et gagna une grande victoire que la gendarmerie, malgré de belles charges, n'avait pu décider; elle n'eut pas d'autre résultat parce qu'une partie de l'armée fut rappelée pour défendre la France (1544). Charles s'était emparé de Saint-Dizier, d'Épernay et de Château-Thierry, à vingt-quatre lieues de Paris. François désespéré s'écriait : « Dieu, que tu me fais payer cher cette couronne que je croyais avoir reçue de ta main comme un don ! » les Parisiens commençaient à s'enfuir avec leurs meubles vers Orléans ; le comte de Guise, heureusement, arrêta cette marche menaçante. Charles signa la paix de Crespy qui donna à la maison d'Autriche la Lombardie. Peu après François mourait triste et épuisé à l'âge de 52 ans (1547).

Fontainebleau, le Louvre. — François Ier ne fut pas seulement un roi batailleur; ce qui lui a valu sa renommée et ce qui lui a fait pardonner ses fautes, c'est la générosité avec laquelle il protégea les lettres et les arts, les arts surtout; il attira en France, dès 1516, de grands peintres italiens, Léonard de Vinci et, en 1520, André del Sarto; mais l'influence de ces deux artistes ne fut que passagère, puisque Léonard mourut en 1519, près d'Amboise — et non à Fontainebleau, dans les bras de François, comme le veut la tradition, — et que del Sarto ne resta chez nous que quelques années. François remplaça

1. Il mourut comme lui à la fleur de l'âge, quelques années après, dans ce qu'on appelait alors une partie de plaisir où le jeune duc de Guise lui lança un coffre plein de linge à la tête.

ces grands maîtres par des artistes inférieurs : Rosso ou maître Roux, le Primatice et plus tard Nicolo dell' Abbate, le sculpteur Cellini, qu'il voulait, lui disait-il, « étouffer dans l'or. » Sous leur direction une légion d'Italiens et quelques Français travaillèrent à décorer Fontainebleau, qu'on nommait alors la « petite Rome. » — « Quelle construction est celle de Fontainebleau, s'écrie Brantôme ; d'un désert, on en a fait la plus belle maison de la chrétienté ! C'est la plus belle et plaisante demeure, embellie et ornée d'un beau et riche bâtiment, si grand, si spacieux, qu'il peut loger tout un petit monde ; de beaux jardins, de bosquets, de belles fontaines et de toutes choses plaisantes et récréatives. »

Fontainebleau porte trop l'empreinte italienne. Le Louvre, à Paris, du moins, est resté le chef-d'œuvre de la Renaissance française, de l'architecture nationale au seizième siècle. La cour du Louvre, qui date de 1541, est due, ainsi que la fontaine des *Innocents*, à Pierre Lescot, de Paris. François voulait dans sa capitale un palais digne de la magnificence de sa cour et qui répondît mieux à l'époque de la Renaissance que le vieux Louvre de la monarchie féodale ou l'hôtel des Tournelles, amas irrégulier de tourelles et de pavillons gothiques. Pour les décorations de la cour, Lescot s'associa le Florentin Paul Ponzio Trebatio, artiste au ciseau plein d'énergie, et Jean Goujon, « le sculpteur français, dit M. Charton, qui a su le mieux donner à la pierre la suavité des contours, la grâce ondoyante. » On sent dans la richesse un peu exagérée des décorations une époque où les hommes rivalisaient avec les femmes, prodiguaient dans leurs vêtements le velours, le satin, l'or et les broderies. » En somme, le Louvre est un édifice tout français et dont on chercherait vainement non-seulement le modèle, mais l'égal en Italie. » On ne saurait guère citer une salle plus noble et plus belle que celle des *Cariatides*, dont le principal ornement est une tribune en marbre blanc soutenue par quatre admirables colosses féminins dus au ciseau de Jean Goujon. Cet artiste, qu'on a surnommé *le*



Château de Fontainebleau à vol d'oiseau.

Phidias français et *le Corrége de la sculpture*, sut réunir la science, la force et la grâce ; il nous reste encore de lui les délicieuses figures de la fontaine des Innocents, une grande statue de Diane (au musée du Louvre, salle de la Renaissance). Parmi les gloires de cette époque n'oublions pas le peintre *Jean Cousin* et un potier de génie, *Bernard Palissy*.

François Ier fit construire encore le château de Saint-Germain, et surtout le merveilleux château de Chambord (près de Blois, Loir-et-Cher), que l'on a appelé « le Versailles de la Renaissance. » Les grands seigneurs rivalisèrent avec le roi, et on vit s'élever les élégants châteaux d'*Anet*, d'*Écouen*, de *Nantouillet*, de *Chenonceaux*.

Les lettres fleurissaient en même temps. L'imprimerie multipliait les livres. François Ier qui se piquait quelquefois de poésie, protégea les poëtes comme les artistes, mais favorisa surtout les savants, les érudits, qui commençaient à battre en brèche l'ignorance si longtemps souveraine. Il fonda en 1530 un collége d'un genre tout nouveau, appelé le *Collége de France*, et destiné à séculariser la science entre les mains de professeurs laïques et à la rendre accessible à tous.

RÉSUMÉ.

Louis XI laissa un fils de treize ans, CHARLES VIII (1483-1498), qui devait être un pauvre prince ; mais sa fille, Madame de Beaujeu, prit en main la régence et gouverna virilement jusqu'à la majorité de son frère. Anne de Beaujeu fit épouser à Charles l'héritière du duché de Bretagne. Mais Charles ne songeait nullement à continuer la politique de Louis XI. Il voulait batailler. Son expédition à Naples fut rapide, heureuse ; toutefois, à peine arrivé au lieu d'aller à Constantinople, comme on le voulait, il fallut revenir et s'ouvrir un passage l'épée à la main près de Fornoue où les Italiens furent rompus (1495). La mort de Charles (1498) l'empêcha de recommencer ces témérités renouvelées d'ailleurs par son successeur, le sage Louis XII.

LOUIS XII (1498-1515), de la maison d'Orléans, cousin de Charles VIII, commença et finit la branche des Valois-Orléans. Il s'était révolté pendant la minorité de Charles VIII et avait été fait prisonnier. Roi, il ne satisfit aucune vengeance

et oublia les injures faites « au duc d'Orléans. » Il se hâta d'épouser la veuve de Charles VIII et de retenir ainsi attaché à la couronne de France le beau duché de Bretagne. En Italie il soumit d'abord le Milanais, mais il ne fut pas heureux dans la conquête de Naples que lui disputaient les Espagnols. Nos armées furent défaites malgré les exploits du chevalier Bayard. Louis XII, devenu malade, signa de funestes traités que cassèrent les états généraux de Tours (1506). Il commit ensuite la faute de s'unir à ses anciens ennemis contre les Vénitiens, ses vrais alliés : il les battit à *Agnadel* (1507), mais lorsqu'il eut fait les affaires de l'empereur d'Allemagne et du pape, ceux-ci se retournèrent contre lui (la sainte Ligue, 1511). Les victoires du jeune et héroïque Gaston de Foix jetèrent un grand éclat sur les armes françaises, mais Gaston tomba enseveli dans un dernier triomphe à *Ravenne* (1512). Louis XII perdit l'Italie à la journée de Novare (1513); la France elle-même fut envahie et Louis XII réussit à grand'peine à se délivrer de ses ennemis en renonçant à Milan. Sans ces guerres, aussi brillantes que stériles, la prospérité dont sa sage administration fit jouir la France aurait été plus grande. Les états généraux de 1506 décernèrent à Louis XII le beau titre de *Père de la Patrie*.

FRANÇOIS Ier (1515-1547), cousin et gendre de Louis XII, lui succéda et commença la branche des Valois-Orléans-Angoulême. Beau, brave, vrai roi de la noblesse, François Ier débute par un coup de tonnerre la bataille de *Marignan* (1515) qui lui rendit le Milanais. Tout son règne est rempli par sa rivalité avec Charles-Quint, roi d'Espagne, empereur d'Allemagne et maître des Pays-Bas. François lui dispute surtout l'Italie, mais il est vaincu et fait prisonnier à Pavie (1525). Il n'obtient sa délivrance qu'au prix des plus onéreuses concessions. Le traité de Madrid n'est pas observé et la guerre recommence avec des intervalles de paix assez longs. Il n'y a plus de grandes batailles ; nos armées les évitent depuis Pavie ; pourtant elles en risquent une et la gagnent à *Cérisoles*. Charles-Quint signe la paix de *Crespy* en Valois (1544).

François Ier mourut en 1547. Jamais prince n'encouragea plus généreusement les artistes. Il fit venir des peintres, des sculpteurs d'Italie, qui décorèrent les châteaux de Fontai-

nebleau et du Louvre. Partout s'élevèrent de magnifiques résidences. C'est l'époque de la *Renaissance*. Les lettres ne furent pas négligées et un des plus beaux titres du vainqueur de Marignan, c'est d'avoir fondé le *Collége de France*.

CHAPITRE X.

LES GUERRES DE RELIGION ; HENRI IV.

Henri II (1547-1559) ; François de Guise ; Coligny. — François II et Charles IX ; Michel de l'Hôpital. — Guerres religieuses ; mort de François de Guise et de Coligny. — Henri III (1574-1589) ; Henri de Guise ; Henri de Navarre. — Henri de Navarre, roi de France ; victoires d'Arques et d'Ivry. — Siége de Paris. — Henri IV à Paris. — Henri VI et Sully.

Henri II (1547-1559); François de Guise et Coligny. — Pour aller du règne de François Ier à Henri IV, les deux grands princes du seizième siècle, il faut traverser une période triste et confuse. Une révolution religieuse s'était accomplie en Europe. Le moine allemand Luther avait rompu avec l'Église catholique, prétendant non point changer mais réformer la religion chrétienne. Un Français, *Calvin*, qui s'établit dans la cité libre de Genève, poussa plus loin cette réforme, et ses doctrines plus hardies se répandirent surtout en France. Les supplices furent impuissants, comme ils le sont toujours, à arrêter le progrès de la religion nouvelle ; les *protestants* (on leur avait donné ce nom en Allemagne), ou les *huguenots* (confédérés), nom qui vient de la Suisse, se multiplièrent, les passions s'exaltèrent, les ambitions et les haines politiques s'y mêlèrent et quarante années de guerres civiles, mêlées de complots et de massacres, ensanglantèrent notre pays.

Dans cette période où se pressent les noms célèbres, trois se détachent, avant le jour où brille celui de Henri IV, les noms de Guise, de Coligny, de Michel de l'Hôpital.

Le fils de François Ier, Henri II, avait recommencé la lutte contre l'empereur Charles-Quint. Charles vint assiéger *Metz* (1552). François de Guise, jeune prince de la maison de Lorraine, fut chargé de défendre cette place que Henri II venait de gagner à la France avec les deux villes importantes de *Toul* et de *Verdun*. Guise discipline les bandes mercenaires comme les gentilshommes, les habitants comme les soldats, écarte tout le train et le bagage superflus, renvoie les bouches inutiles, garde les ouvriers dont l'industrie peut le servir, ménage les vivres et se rit de l'empereur qui lutte en vain contre la rigueur de l'hiver, les remparts de Metz et la bravoure des assiégés. Charles, après six mois d'attaques, leva le siége honteusement. Une autre défaite à *Renty*, où Guise combattait encore (1554), acheva de désespérer l'empereur qui ne tarda pas à abdiquer toutes ses couronnes et se retira en Espagne, près d'un monastère, pour passer le reste de sa vie dans la solitude.

Le soir de la bataille de Renty, dans la chambre du roi, le duc de Guise racontait tout ce qu'il avait fait. « Où étiez-vous? » lui demanda tout à coup Coligny, jusque-là son émule et même son ami, qui dès lors devint son ennemi. Coligny dont la modestie égalait le courage, n'avait pu maîtriser son humeur en voyant le duc de Guise s'attribuer une part trop large d'un succès auquel lui-même avait surtout contribué. Coligny (1517-1572), d'une moins haute naissance, avait bien des fois signalé sa bravoure. Il était à Cérisoles. Blessé à un siége, on l'engagea à quitter la tranchée. « Je sens mon mal mieux que personne, » répondit-il; et il resta jusqu'à ce qu'il tombât évanoui. Colonel général de l'infanterie, il disciplina admirablement les bandes qui composaient alors notre infanterie; il rendit des ordonnances, selon Brantôme, « les plus belles et les plus politiques; grâce à elles la vie d'un million de personnes a été conservée, car auparavant ce n'était que pillerie, volerie,

brigandage, rançonnement, meurtres parmi les bandes. » Coligny reçut la dignité d'amiral ; mais notre marine était peu de chose, et c'est à cheval ou sur les brèches de nos villes qu'il gagna sa renommée. Le fils de Charles-Quint, Philippe II, portait une couronne de moins que son père, la couronne impériale décernée au frère du célèbre empereur ; mais il était aussi redoutable pour la France qu'il enserrait de trois côtés, par l'Espagne, l'Italie, les Pays-Bas. De plus il était l'époux de la reine d'Angleterre Marie Tudor. Dès les premières années de son règne, Philippe II renouvela les hostilités : il envahit la France par le nord. Le connétable de Montmorency lui livra bataille sous les murs de Saint-Quentin (1557) et fut vaincu. « Mon fils est-il à Paris? » s'écria Charles-Quint en apprenant cette victoire qui aurait dû en effet amener les Espagnols jusque dans la capitale. Philippe II n'y était point : il avait commis la faute de s'attarder au siége de Saint-Quentin, et Coligny défendait cette ville. Dix-sept jours l'amiral résista aux efforts d'une armée victorieuse, refusant de capituler quoique la place fût ouverte de cinq brèches : il reçut intrépidement l'assaut et combattit jusqu'à ce qu'il fût prisonnier.

Guise, rappelé d'Italie, vengea dignement l'échec que nos armes avaient subi à la journée de Saint-Quentin. Les Anglais possédaient Calais depuis 211 ans et répétaient « qu'ils avaient les clefs de la France pendues à leur ceinture. » Sur une des portes ils avaient même placé cette inscription insolente :

Les Français à Calais viendront planter le siége
Quand le fer et le plomb nageront comme liége.

Un évêque, François de Noailles, revenant d'une ambassade, avait débarqué à Calais et examiné de son plus fin regard les fortifications de la ville (plus d'un homme d'Église était alors homme de guerre) ; il en reconnut les côtés faibles et les signala au roi. Guise, par une marche habile, sut tromper l'ennemi ; en plein hiver, au mois de janvier,

il parut avec une armée devant Calais, emporta d'assaut plusieurs forts, puis le château, et en huit jours obligea la ville à capituler (janvier 1558). La prise de Calais eut un immense retentissement. La reine d'Angleterre, qui approchait de sa fin, disait que si l'on voulait savoir la cause de sa mort, on n'aurait qu'à regarder dans son cœur ; on y trouverait le nom de *Calais*. Philippe II, vaincu dans son alliée, ne tarda pas à signer la paix ; des mariages unirent les maisons de France et d'Espagne ; des fêtes célébrèrent ces mariages. Dans un tournoi, Henri II qui avait pourtant fourni une honorable carrière, voulut encore rompre une lance avec son capitaine des gardes, Montgommery ; la lance du capitaine, en se brisant, blessa le roi au visage. Henri II mourut quelques jours après (1559), laissant quatre fils, dont le plus âgé était à peine adolescent ; trois seulement devaient régner, derniers et tristes rejetons de la race plus brillante qu'heureuse des Valois.

François II et Charles IX ; Michel de l'Hôpital. — La veuve de Henri II, Catherine de Médicis, Italienne rusée et ambitieuse, s'effaça d'abord pendant le règne du jeune François II que le duc de Guise et ses cinq frères gouvernaient par l'influence de la séduisante Marie Stuart leur nièce, qu'ils avaient fait épouser à ce roi déjà mourant. La maison de Bourbon, mécontente de la puissance des Guises et s'appuyant sur la petite noblesse chez laquelle les nouvelles doctrines religieuses avaient réveillé les idées d'indépendance, profita des inquiétudes des protestants pour essayer de renverser les Guises. La conjuration d'Amboise formée pour enlever le roi, échoua. La répression sanglante qui la suivit fut le commencement de toutes les scènes cruelles qui marquèrent cette époque néfaste. « Seigneur, s'écriait en trempant ses mains dans le sang de ses complices, un des conjurés d'Amboise et les levant vers le ciel au moment d'être frappé à son tour, voici le sang de tes enfants et tu les vengeras ! » — « Les bourreaux ! ils ont décapité la France, » murmurait à la vue de tous les cada-

vres des suppliciés, le père d'Agrippa d'Aubigné, et il demandait à son fils âgé de huit ans, le serment de ne pas s'épargner pour les venger.

François II cependant mourut cette année même (1560). L'habile Catherine de Médicis prit la régence au nom de son fils Charles IX; on put espérer que le calme reviendrait. Catherine de Médicis s'appliqua d'abord à tenir la balance égale entre les Guises et les Bourbons, entre les catholiques et les protestants. Elle laissa en place le chancelier *Michel de l'Hôpital.* « Je puis dire, écrit Brantôme, que ç'a été le plus grand chancelier, le plus savant, le plus digne et le plus universel qui fût jamais en France. C'était un autre Caton le censeur, celui-là, et qui savait très-bien censurer et corriger le monde corrompu. Il en avait du tout l'apparence avec sa grande barbe blanche, son visage pâle, sa façon grave, qu'on eût dit à le voir que c'était un vrai portrait de saint Jérôme. Tous les estats le craignaient, mais surtout messieurs de la justice desquels il était le chef, et quand il les examinait sur leurs vies, sur leurs charges, sur leurs capacités, sur leur savoir, tous le redoutaient comme font des écoliers le principal de leur collége. Il ne fallait pas se jouer avec ce grand juge et rude magistrat. Il était pourtant doux quelquefois, et là où il voyait de la raison. » L'Hôpital ne prêchait que la concorde et la vertu. « Qu'est-il besoin, disait-il, de tant de bûchers et de tortures! Garnis de vertus et munis de bonnes mœurs, résistez à l'hérésie par les armes de la charité, prières, persuasions et paroles de Dieu qui sont propres à tel combat. » Il disait encore : « Otons ces mots diaboliques, noms de partis et de séditions, luthériens, huguenots, papistes; gardons le nom de chrétiens! » Tous ses efforts pour empêcher l'explosion des guerres religieuses échouèrent. Il sentait que les partis allaient le contraindre à céder la place aux armes. « Je leur pardonnerais, disait-il, d'être si impatients, s'ils devaient gagner au change ; mais quand je regarde autour de moi, je serais bien tenté de leur répondre comme un bon vieil homme d'évêque qui portait comme moi une longue barbe blanche

et qui la montrant s'écriait : « Quand cette neige sera fondue, il n'y aura plus que de la boue. »

Guerres religieuses ; mort de François de Guise et de Coligny. — Au mois de mars 1562, un dimanche, le duc de Guise passait par Vassy, en Champagne. Comme il assistait à la messe, on entendit les chants des protestants, réunis dans une grange voisine. Une rixe s'engagea entre les huguenots et les gens du duc qu'une pierre atteignit même à la joue. Soixante protestants furent tués ! deux cents blessés ! Ce fut le signal de la guerre civile. Guise est le chef des catholiques ; Coligny est le lieutenant général du prince de Condé chef des protestants. Tous deux, au milieu des passions ardentes qu'ils servent et partagent, montrent cependant une noblesse d'âme plus grande chez Coligny, parce qu'elle est moins théâtrale. Tous deux ont une fin tragique, à elle seule capable de peindre le désordre moral de l'époque.

Le duc de Guise, au siége de Metz, avait refusé de rendre aux Espagnols un esclave, parce que cet esclave, en touchant la terre de France, était devenu libre ; au siége de Rouen il pardonne à un gentilhomme qu'on avait surpris épiant l'occasion de le tuer : « Or çà, lui dit-il, je vous veux montrer combien la religion que je tiens est plus douce que celle de quoi vous faites profession. La vôtre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant reçu de moi aucune offense, et la mienne me commande que je vous pardonne tout convaincu que vous êtes de m'avoir voulu tuer sans raison [1]. » Guise ne s'en montre pas moins confiant. Vainqueur des protestants à la journée de Dreux (1562), il

1. C'est cette réponse que Voltaire, dans sa tragédie d'*Alzire*, a transformée en beaux vers. L'Espagnol Gusman, assassiné par l'Américain Zamore, lui dit avant de rendre le dernier soupir :

Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

fait coucher avec lui leur chef, le prince de Condé, qui est tombé en son pouvoir ; il dort d'un profond sommeil à côté de son ennemi. Mais le fanatisme veille toujours. Guise assiégeait Orléans, lorsqu'un gentilhomme, Poltrot de Méré, parvint à l'assassiner (15 février 1563).

On osa, tant les passions égaraient les esprits, soupçonner l'amiral Coligny d'avoir armé le bras de Poltrot de Méré. Sa vertu, bien reconnue, ne le protégea même pas contre un si odieux soupçon, et le fils de Guise, Henri, lui jura une haine qui neuf ans plus tard se donna une cruelle satisfaction. Le parti protestant n'avait pu être accablé; vaincu à *Dreux*, vaincu à *Saint-Denis* (1567), vaincu à *Jarnac* (1569) et à *Montcontour*, il rétablissait toujours ses affaires grâce à son énergie, grâce à l'habileté de Coligny qui recueillait les débris de l'armée, défendait les villes, soutenait les courages et ramenait quelquefois la victoire comme à la *Roche-Abeille*. La guerre n'aboutissait à rien. Catherine de Médicis fit aux réformés des concessions trop larges pour être sincères. Elle méditait un coup à l'italienne. Les chefs protestants furent attirés à la cour de Charles IX qui se prit même d'amitié pour l'amiral Coligny. Celui-ci donnait au roi les plus sages conseils et lui proposait de détourner contre l'étranger l'exaltation guerrière de la noblesse. Voyant à Notre-Dame les drapeaux enlevés à Jarnac et à Montcontour, Coligny gémit sur ces tristes trophées des guerres civiles : « Dans peu, dit-il avec un orgueil patriotique, on les arrachera de là et on en mettra d'autres qui conviendront mieux. » Mais les catholiques s'indignaient de la puissance des protestants. Excitée par eux, la cour organise en secret le plus odieux guet-apens. Une foule de huguenots étaient venus à Paris pour assister au mariage de leur jeune chef Henri de Navarre avec la sœur du roi. Le 24 août (1572), fête de saint Barthélemy, à deux heures du matin la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois sonne et le tocsin des autres églises lui répond. Des bandes armées s'élancent dans les rues aux cris de : *Mort aux huguenots!* Un affreux massacre souille Paris. Les ducs de Guise et d'Au-

male qui ont arraché au roi l'arrêt de mort de Coligny, se dirigent vers la demeure de l'amiral, tout près du Louvre. Un assassin à leurs gages lui avait déjà tiré quelques jours auparavant un coup d'arquebuse et l'avait blessé à la main. Coligny reposait sous la protection d'une compagnie des gardes du roi. Les ducs signifient au capitaine la volonté de Charles IX. On monte, cinq Suisses se tenaient au haut de l'escalier. Ils résistent, se barricadent ; le bruit de la lutte réveille Coligny qui se met en prière. Ses serviteurs sont tués ou dispersés. Les arquebusiers arrivent à la chambre de l'amiral dont l'aspect grave et vénérable les saisit. Mais l'un d'eux, Bême, plus féroce que les autres, s'approche : « N'es-tu pas l'amiral ? » dit-il. « Je le suis, jeune homme, répond Coligny, respecte ma vieillesse et ma faiblesse. Mais tu n'abrégeras guère ma vie. » Bême le frappe, le renverse ; Coligny est percé de coups, puis jeté par la fenêtre ; car le duc de Guise, qui attendait, avait déjà demandé si la besogne était faite. Le cadavre fut livré aux outrages d'une populace en furie qui, tout le jour encore, inonda de sang la capitale. Le massacre de Paris fut imité dans les provinces. Quelques gouverneurs cependant, Longueville, Charni, Saint-Hérem, le vicomte d'Orte à Bayonne, refusèrent d'ordonner ces affreuses exécutions. « Je n'ai que des soldats et pas un bourreau, » répondit l'un d'eux. Un moment frappés de stupeur, les protestants ne tardèrent pas à se lever en masse ; l'armée royale ne put prendre la Rochelle, qui était devenu la citadelle du parti, et Charles IX fut obligé de signer la paix (1573). L'année suivante, il mourait au milieu des plus violentes convulsions ; dans son délire, souvent troublé par de sombres visions, il n'apercevait, si l'on en croit la tradition, que des meurtres et du sang (1574).

Henri III (1574-1589) ; Henri de Navarre ; Henri de Guise. — Pendant le massacre de la Saint-Barthélemy on avait tué jusque dans le Louvre, jusque dans les appartements des princes et des princesses. Henri de Navarre qui venait d'épouser la sœur de Charles IX, fut appelé dans la chambre

du roi et contraint d'abjurer la foi protestante pour sauver sa vie. On le garda comme otage, même après l'avénement de Henri III, frère de Charles IX. Il parvint enfin à s'enfuir, rétracta son abjuration et prit la direction du parti protestant à laquelle l'appelait sa haute naissance.

Héritier de la maison de Bourbon, descendant en droite ligne du dernier fils de saint Louis ; héritier de la Navarre, fils de Jeanne d'Albret qui « n'avait de la femme que le sexe, car l'âme entière était aux choses viriles, » le Béarnais, comme on l'appela longtemps, est devenu par suite même de la grande popularité dont il jouit, un peu légendaire : sa mère le met au monde en chantant une chanson du pays ; au lieu de petit-lait, son grand-père lui fait boire quelques gouttes du vin de Jurançon et frotte ses lèvres d'ail ; on l'élève comme Gaston de Foix au grand air, tête et pieds nus ; les montagnes des Pyrénées sont l'école qu'il fréquente le plus ; mais en même temps sa mère qui, dit-il, ne veut pas voir en son fils un illustre ignorant, « lui donne comme instituteur de son bas âge » les *Vies illustres de Plutarque*, « cette pâture des grandes âmes. » A quinze ans, Jeanne d'Albret le conduit à la Rochelle au camp des réformés, où elle offre « sa vie, ses moyens, ses enfants à la défense de sa cause ; et pour en réparer les ruines, elle y mit tout son bien, aliéna ses terres, engagea ses bagues, son collier d'émeraudes, ses rubis. » L'année suivante (1569), le Béarnais fait ses premières armes à la bataille de Montcontour sous les ordres de Coligny et s'y distingue par son habile coup d'œil militaire. Trop peu méfiant, il tombe dans le piége tendu aux huguenots, piége caché sous la séduction d'un mariage, et son titre même de beau-frère du roi ne l'aurait pas sauvé, s'il n'eût cédé à toutes les exigences. Jusqu'en 1584, il prend part aux guerres qui renaissent sans cesse, se forme au rôle supérieur qu'il allait être bientôt appelé à remplir. La mort du frère de Henri III, du dernier fils de Henri II, ouvrait en effet, pour un avenir peu éloigné, la succession au trône et le Béarnais était l'héritier légitime.

Vif, ardent, gai, le visage ouvert, la langue prompte, la repartie heureuse, mais non méchante, le corps bien pris, souple, alerte, et cependant majestueux, l'œil doux ou sévère, mais plein de feu, le front haut et noble, un fin sourire sur ses lèvres moqueuses, Henri de Navarre portait l'énergie, la loyauté, la générosité de son caractère peintes sur sa figure mâle expressive et spirituelle. Il présentait un contraste frappant avec Henri III qui se composait une cour de seigneurs dissolus ou aimait à s'entourer, comme un enfant capricieux, de petits chiens, de perroquets, de singes; se fardait le visage et faisait douter « si l'on voyait un roi-femme ou un homme-reine. » Les catholiques se lassaient de ce roi corrompu et faible, mais ils s'indignaient à la pensée qu'Henri de Navarre, un prince protestant, pût monter sur le trône. Sa religion effaçait toutes ses qualités. Les catholiques avaient formé, depuis 1576, une *Ligue* qu'ils appelaient sainte, et résolurent de profiter de cette union pour ouvrir le chemin du trône à leur chef, à Henri de Guise, le fils du défenseur de Metz. Moins grand capitaine que son père, mais plus habile chef de parti, celui-ci était aussi brave, car il avait gagné dans un combat le glorieux surnom de *Balafré*, aussi fier, plus ambitieux et d'une mine assez haute, car on disait : « Auprès de lui tous les princes paraissent peuple. »

Des trois Henri, l'un règne, mais veut gouverner, bien qu'il ne le sache point; les deux autres aspirent à régner: Henri de Navarre, malgré sa religion, Henri de Guise, malgré les droits du sang. Celui-ci même ne veut pas attendre que la succession soit ouverte : déjà on répand le bruit que les Guises sont « les verdoyants rejetons de la tige de Charlemagne » et rois plus légitimes que les Valois eux-mêmes. Henri de Navarre attend. Il est d'ailleurs léger d'argent sinon d'espérances; avec sa petite armée huguenote, il n'en tient pas moins la campagne et étonne parfois les catholiques par les éclairs de sa valeur, comme il fit à la journée de *Coutras* (1587). « Cousins, dit-il aux princes de Condé et de Soissons, je ne vous dis autre chose sinon que

vous êtes du sang de Bourbon; vive Dieu! je vous montrerai que je suis votre aîné! — Et nous, répondirent ceux-ci, que vous avez de bons cadets. » Il est pauvre, mais on le suit parce qu'il inspire l'amitié. Il pratique la franchise et la provoque. Une nuit, deux de ses meilleurs compagnons se plaignent de ce qu'ils sont peu récompensés de leurs services. L'un s'endort; l'autre continue ses plaintes et crie à son camarade, en le réveillant : « Entends-tu? » Le camarade le prie de répéter, mais c'est Henri qui repartit : « Eh! il te dit que je suis un ladre vert et le plus ingrat homme du monde. » On ne croit guère à son avenir, mais il y croit, et c'est assez.

Ses deux rivaux avancent ses affaires par leurs excès. Henri de Guise brave ouvertement Henri III; le peuple se soulève en sa faveur; le roi quitte Paris hérissé de barricades (12 mai 1588). Guise est maître de la capitale et, par a Ligue, de presque tout le royaume. Mais le désordre est partout. Le Parlement a suspendu le cours de la justice. Guise va s'en plaindre au premier président Achille de Harlay : « C'est grand'pitié, répond dignement le magistrat, quand le valet chasse le maître; au reste mon âme est à Dieu, mon cœur est au roi, mon corps entre les mains des méchants. » — « Je me suis trouvé, disait Guise, à des batailles et à des assauts; jamais je n'ai été étonné comme à l'abord de ce personnage. » Le triomphe de Henri de Guise fut court. Henri III l'attira à Blois où il venait de convoquer les états généraux. On voulut mettre Guise en défiance contre les projets du roi. « Il n'oserait! » répondit-il. Le roi osa. Le 23 décembre, comme le duc se rendait à la salle du conseil, il fut massacré par les quarante-cinq, garde particulière de Henri III. Celui-ci alla annoncer la nouvelle à Catherine de Médicis dont les leçons avaient bien profité, et qui alors se mourait. « Je suis redevenu roi de France, s'écria-t-il, ayant fait tuer le roi de Paris. — Ce n'est pas tout de tailler, mon fils, répondit la rusée Italienne, il faut recoudre. » Henri n'eut ni l'habileté ni le temps de suivre ce dernier conseil. La guerre était devenue

plus acharnée. Paris refusait d'ouvrir ses portes : il était dirigé par *les Seize* (les chefs des seize quartiers de la ville); on prononçait la déchéance du « vilain Hérode, » on perçait avec des aiguilles les images du roi parce qu'on croyait ainsi hâter sa mort. Henri de Navarre, appelé par Henri III, accourt défendre le pouvoir royal. Il vient « vêtu en soldat, le pourpoint tout usé sur les côtés et aux épaules à force de porter la cuirasse, le manteau d'écarlate, le chapeau gris avec un grand panache blanc. » On l'accueille avec joie. « Pour regagner votre royaume, dit le Béarnais, il faut passer par les ponts de Paris. » Le siége de la capitale est décidé. Royalistes et protestants s'établissent sur les hauteurs de Saint-Cloud. Mais un moine, Jacques Clément, excité par la duchesse de Montpensier, pénétra dans le camp, demanda à parler au roi, lui donna une lettre et, tandis qu'il la lisait, le poignarda. Le misérable fut massacré par les gardes. Quelques heures après, Henri expirait (1589).

Henri de Navarre, roi de France; victoires d'Arques et d'Ivry. — En mourant il venait de commander à tous ses officiers de reconnaître pour son successeur Henri de Navarre. Beaucoup de seigneurs catholiques « enfonçant leurs chapeaux ou les jetant par terre, fermant le poing, murmurent qu'ils se rendront à toutes sortes de personnes plutôt que de souffrir un roi huguenot. » Au fond, comme les Suisses, ils hésitent à se mettre au service d'un prince qui ne peut porter le deuil de son prédécesseur qu'en se faisant faire un pourpoint avec le vêtement violet du roi défunt. Ils viennent le sommer de se faire catholique. En vain Henri répond que « c'est le prendre à la gorge, ne pas l'estimer de croire qu'il peut à ce point dépouiller l'âme et le cœur à l'entrée de la royauté. » Il en appelle à eux-mêmes, sûr d'avoir pour lui « tous les catholiques qui aiment la France et l'honneur ». En vain le brave Givry déclare tout haut qu'Henri « est le roi des braves et qu'il ne sera abandonné que des poltrons; » en vain Henri déclare être prêt à se faire instruire; un grand

nombre de seigneurs l'abandonnent; il faut renoncer à l'attaque de Paris.

La Ligue reconnaissait maintenant pour chef le duc de Mayenne, frère du duc de Guise. Elle s'appuyait sur les secours de l'Espagne. Philippe II, en effet, croyait le moment venu d'assurer la France à sa fille, petite-fille du roi Henri II. Son calcul était d'entretenir la division des partis jusqu'à ce que leur épuisement les lui livrât tous. Henri IV s'appuya alors sur l'Angleterre protestante et la reine Élisabeth qui redoutait l'ambition de Philippe II. Henri se trouvait dans une situation presque désespérée: peu de soldats et point d'argent. « Je suis fort proche des ennemis, écrivait-il à Sully, et n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnais complet que je puisse endosser : mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude, ma marmite est souvent renversée, et depuis deux jours je dîne et je soupe chez les uns et les autres; mes pourvoyeurs disent n'avoir plus moyen de rien fournir pour ma table, d'autant qu'il y a plus de six mois qu'ils n'ont reçu d'argent. » Bientôt la petite armée royaliste est refoulée par l'armée des ligueurs et acculée à Dieppe. Mayenne dit tout haut qu'il va jeter ses ennemis à la mer. Henri tient bon pourtant. Dans les mois de septembre et d'octobre, il fait une admirable campagne : il défend énergiquement le château d'*Arques* assiégé par une armée entière. A certaine attaque, la confusion fut si grande, le péril si pressant que Henri demanda « s'il ne se trouverait pas cinquante gentilshommes pour mourir avec leur roi. » Une petite armée anglaise débarqua fort à propos à Dieppe et Henri put reprendre l'offensive. Mayenne recula (1589). L'année suivante une bataille tourna encore à l'avantage de Henri, à *Ivry* sur l'Eure. En face d'une armée ennemie bien plus nombreuse on parlait au Béarnais d'assurer sa retraite : « Point d'autre retraite, dit-il, que le champ de bataille! » Puis, après une courte prière, mettant son casque en tête, il accompagna d'un sourire ces paroles : « Compagnons, Dieu est pour nous; voici ses

ennemis et les nôtres; voici votre roi! à eux! Si vos cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez au chemin de la victoire et de l'honneur[1]. » Le combat fut rude; un instant ses troupes cédèrent; Henri courut en avant : « Tournez visage, leur crie-t-il; si vous ne voulez combattre, regardez-moi mourir » ; et il se précipita au plus épais des ennemis. Enfin la victoire est remportée : alors ce « bon Français » qui appelait la guerre civile « un mal bien douloureux », s'écria : « Quartier aux Français; main basse sur les étrangers. »

Siége de Paris. — Vainqueur, le Béarnais se dirige vers Paris contre lequel il avait déjà poussé une pointe inutile après Arques. La capitale de la France offrait un singulier et triste spectacle. Après les défaites de Mayenne, la Ligue s'était retournée franchement vers Philippe II, et quelques-uns, comme le gouverneur de l'Anjou et du Maine, ne craignaient pas de lui écrire : « Aujourd'hui il n'y a de roi en France que Votre Majesté. » Pour maintenir le zèle de la *Journée des Barricades*, on prêchait sans cesse dans les églises, on renouvelait le serment d'*Union*, on faisait, l'évêque de Senlis en tête, les processions « de l'armée sainte et de l'Église militante, » où tous étaient mêlés, soldats, moines, religieuses, enfants, bourgeois, « la face blême et le front intrépide », la hache ou l'arquebuse sur l'épaule, l'épée ou la dague en main. D'autres fois les *minotiers* qui recevaient de Philippe II un *minot* de blé (mesure) par jour, parcouraient les rues, menaçant de mort ceux qui parleraient de paix, et entraînaient le peuple sous les balcons des ambassadeurs espagnols où on lui jetait des sous et plus tard des liards et où l'on donnait des soupes dans de grands chaudrons.

Henri fit le blocus de la ville, comptant sur la famine; elle fut bientôt au comble. Après avoir épuisé l'avoine au

1. Sarrazin a dit de lui d'une manière très-heureuse : « En ses batailles son courage riait. »

lieu de farine, puis l'herbe, on se jeta sur les animaux, même les plus immondes; on fit du pain avec la poudre des ossements du cimetière des Innocents, le Louvre était devenu une boucherie où les lansquenets égorgèrent de petits enfants; une mère mangea le sien. 50 000 personnes, dit la *Satire Ménippée*, périrent en trois mois. Henri, au commencement du siége, avait laissé une fois sortir des femmes, des enfants; mais maintenant qu'il sentait la résistance à bout, il pressait vivement et tançait ceux de ses serviteurs qui se relâchaient de la consigne sévère d'un siége[1]. Il ne put cependant s'emparer de Paris; un habile général de Philippe II, le duc de Parme, quittant à la fin les Pays-Bas révoltés, vint au secours de la Ligue, et, par une nuit de brouillards, réussit à se rendre maître de Lagny-sur-Marne, d'où il envoya à la ville une flottille de munitions et de vivres. Henri perdait ainsi le résultat de quatre mois de siége.

Il fallut encore guerroyer, ce qui ne lui déplaisait pas assez. Henri assiégea Rouen et faillit se perdre par son insouciante témérité à Aumale : enveloppé par l'ennemi, il voulut, au lieu de se mettre en sûreté, rester le dernier à l'action. Sans le dévouement des siens, qui, émerveillés de cette bravoure, se faisaient tuer pour un roi toujours prêt à se faire tuer pour les autres, Henri aurait été prisonnier ou aurait succombé. Le duc de Parme n'avait pas fait attention à cet épisode de l'action, et lorsqu'on lui raconta les dangers courus par Henri IV, il répondit : « J'avais cru avoir affaire à un général, non à un carabin (un carabinier). » Cette témérité répréhensible chez d'autres, servait la cause de Henri et resserrait les liens qui l'attachaient

1. Il ne faut pas accepter légèrement le Henri IV légendaire. M. Poirson, dans sa savante *Histoire de Henri IV*, nous le montre, avec raison, rabrouant fortement Givry et d'O, qui, par des connivences intéressées, avaient laissé entrer des provisions dans la ville assiégée, bien loin qu'il ait nourri Paris, comme on le dit souvent. Il consentit seulement à donner la permission d'amener des provisions pour les malades de l'Hôtel-Dieu dont les Guises avaient pillé les greniers. C'est probablement ce qui a donné lieu à cette légende.

à ses compagnons. Sa gaieté aussi les entraînait ! Maître d'Yvetot (petite seigneurie dont le sire avait porté jadis le titre de roi), il se réjouissait d'un succès qui, disait-il, « en attendant le royaume de France, le faisait « roi d'Yvetot. »

Henri IV à Paris. — Roi de France ou d'Yvetot il n'en était pas plus riche : il n'avait plus de quoi nourrir ses chevaux. Ses affaires n'avançaient pas. Celles de ses ennemis n'allaient guère mieux, et cela seul le ranimait. Depuis quelques années Paris était en proie au plus affreux désordre. Les Espagnols avaient dévoilé leurs desseins et les plus acharnés entre les ligueurs les soutenaient seuls. Le bon sens ne triomphait pas encore des passions, mais parlait déjà avec hardiesse. Henri de Navarre résolut enfin d'aider le parti royaliste en supprimant l'objection qu'on lui faisait toujours de sa religion. Les plus fidèles de ses conseillers huguenots l'encourageaient à faire le sacrifice que lui demandait le peuple. Le 25 juillet 1593, Henri abjura solennellement à Saint-Denis la religion protestante et fut sacré à Chartres le 27 février 1594. Sully trouva de l'argent, tout en murmurant, pour acheter les gouverneurs des villes. « S'il fallait les prendre par la force, disait le roi, elles nous coûteraient dix fois autant. » Brissac, après avoir fait ses conditions, livra Paris (mars 1594), où Henri IV entra salué avec une allégresse sincère, car ce n'était pas l'homme mais l'hérétique qu'on avait combattu en lui. Le jour même, la garnison espagnole se retira avec les honneurs de la guerre. Henri la regarda partir, et saluant les chefs, leur dit : « Messieurs, recommandez-moi à votre maître, mais n'y revenez plus. » Il promet de tout oublier, mais il n'oublie pas qu'il a été obligé d'acheter sa capitale et les plus grandes villes de son royaume. — « Que dites-vous de me voir ainsi à Paris? » demande-t-il à son secrétaire? — « Je dis qu'on a rendu à César ce qui appartient à César, comme il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu. » — « Ventre-saint-gris, répondit le roi, on ne m'a pas fait comme à César ; car on ne me l'a pas rendu, on me l'a bien vendu. » Et cela

était dit en présence de Brissac et d'autres vendeurs. Toutefois il n'a aucune arrière-pensée de vengeance. Il accepte, il recherche les services de ceux qui l'ont combattu. « Monsieur le président, dit-il au président Jeannin, j'ai toujours couru après les gens de bien, je m'en suis toujours bien trouvé; » et d'un de regagné. Il n'était pas ingrat non plus avec les serviteurs de sa mauvaise fortune. Les députés de Paris avaient eu peine à l'aborder, tant ses officiers se pressaient autour de lui. « Ils me pressent bien autrement les jours de bataille! » s'écria Henri.

Ils eurent encore plus d'une occasion de se presser autour de lui. La guerre continuait contre les plus obstinés ligueurs et surtout les Espagnols. Henri IV est vainqueur au combat de Fontaine-Française en Bourgogne (1595), où il risque dix fois sa vie, s'écriant : « Messieurs, faites comme vous m'allez voir faire. » Cette victoire amena la soumission des plus opiniâtres ligueurs, surtout du duc de Mayenne. Mayenne fit son traité, comme les autres, et vint trouver le roi, à Monceaux en Brie. Henri l'accueillit bien : « Mon cousin, est-ce vous, ou si c'est un songe que je vois? » Il le prit ensuite par la main et se mit à le promener à fort grands pas dans le parc. Mayenne, incommodé de la goutte, le suivait avec peine, suant et soufflant. Le roi dit à l'oreille de Sully : « Si je promène longtemps ce gros corps, me voilà vengé, car c'est un homme mort. » Après avoir fait convenir Mayenne qu'il n'en pouvait plus, il lui dit en riant et en lui frappant sur l'épaule : « Touchez là, mon cousin, car, par Dieu, voilà tout le mal et déplaisir que vous recevrez jamais de moi. »

Les Espagnols cependant n'avaient pas quitté la France. Tandis que Henri s'applique à cicatriser les plaies du royaume endolori, il apprend que les Espagnols ont enlevé par surprise Amiens (1597). Il monte à cheval. « C'est assez faire le roi de France, s'écrie-t-il, allons faire le roi de Navarre. » Amiens est repris. En 1598 les Espagnols quittent la France. Henri IV a terminé la guerre étrangère en signant avec Philippe II la paix de Vervins. Il a déjà enlevé

tout prétexte aux discordes civiles en accordant aux protestants l'exercice de leur culte et même de grandes garanties. C'est l'*Édit de Nantes* (1598). Henri ne voulait plus de partis. « Je couperai, disait-il, les racines de toutes ces factions; j'ai sauté sur des murailles de villes, je sauterai bien sur des barricades. » — « Je ne détruirai pas la religion réformée, ajouta-t-il, mais la faction huguenote si elle se mutine. Il ne faut plus faire de distinction de catholiques et de huguenots : il faut que tous soient bons Français. » — « Je suis roi berger qui ne veux répandre le sang de ses brebis, mais les rassembler avec douceur. » Il pratiqua ces maximes. Il fut ferme et il a laissé la réputation du meilleur des princes. Tout entier à sa tâche immense, il répara les désastres de quarante ans de guerre civile, et la France endolorie se guérit, se rétablit peu à peu sous l'administration paternelle et intelligente de l'homme chez lequel on n'avait vu d'abord que le guerrier.

Henri IV et Sully. — Un grand ministre l'aida dans cette tâche délicate; ce fut Sully qui pourtant avait le parler et la main assez rudes, mais le cœur assez haut pour comprendre les nobles sentiments de son maître et de son ami.

Maximilien de Béthune, baron de Rosny, plus tard duc de Sully, échappé au massacre de la Saint-Barthélemy par une présence d'esprit rare chez un enfant de douze ans, resta toujours attaché au parti protestant, servant d'abord dans l'infanterie, pour apprendre le métier des armes, — ce qui répugnait fort aux gentilshommes; — il combattit avec beaucoup de courage pour sa religion, fut souvent blessé, et particulièrement à Ivry, où Henri, qui le croyait presque mort lorsqu'on l'emportait, « l'embrassa des deux bras. » Son dévouement ne l'empêchait pas toutefois de songer à ses affaires, d'épouser une riche héritière, de s'enrichir, soit au pillage de villages, soit par des rançons de captifs ou des marchés avantageusement conclus, en achetant à bon marché, en Allemagne, des chevaux pour la guerre et les

revendant assez cher en France, au moment des prises d'armes. « Sully tient de Bayard et de Colbert, » ayant quelques-unes des qualités de l'un et de l'autre. Cependant, Sully, qui n'a rien d'un novateur, ne fut ni un grand financier ni un grand économiste ; il dit fièrement qu'il n'y a jamais eu, en sa famille, « banquier ni marchand; » c'est avant tout un comptable intègre, exact et minutieux. Sully remit l'ordre dans les finances, ce qui n'était pas chose facile dans un siècle où ceux qui maniaient l'argent de l'État le prenaient pour eux, puis tourna son attention vers l'agriculture. « Labourage et pâturage, écrivait-il, sont les deux mamelles qui nourrissent la France, les vraies mines et trésors du Pérou. » Des ordonnances sévères mirent les campagnes à l'abri des exactions et des pillages. Des routes furent percées et plantées d'arbres ; il reste encore dans nos campagnes de vieux ormes qu'on appelle des *Rosnis*. Le commerce se ranima. Des canaux furent projetés ; on en termina un, le canal de *Briare* qui joint la Loire à la Seine. Sully permit de vendre des grains à l'étranger, ce qui stimula énergiquement les paysans à produire du blé.

On ne peut se faire une idée du grand labeur de Sully : un matin, Henri arrive à l'Arsenal où logeait son ministre, et entre sans se faire annoncer ; Sully compulsait une masse de mémoires, lisait, signait des lettres : « Depuis quand êtes-vous là ? dit Henri. — Dès les trois heures du matin. — Eh bien ! Roquelaure, reprit le roi en se tournant vers un de ses courtisans, pour combien voudriez-vous faire cette vie-là ? — Par Dieu ! sire, je ne la voudrais faire pour tous vos trésors. » La plus grande entente, il est vrai, ne cessait d'exister entre le maître et le serviteur. « Je suis plus fort en mon conseil, quand je sais que vous y êtes, » écrivait un jour Henri pour hâter le retour de Sully. Mais si la présence du ministre fortifiait le roi, le roi était prêt à couvrir son ministre de son autorité : à la suite de réformes qui blessaient le puissant d'Épernon, le ministre et le gouverneur en vinrent à de grosses paroles et allaient mettre l'épée à la main, quand on les sépara. Henri, instruit de la

dispute, écrivit à Sully qu'en cas de duel il était son second. Quelquefois cette entente était troublée, lorsque le ministre résistait trop au maître, et allait par exemple jusqu'à déchirer sous ses yeux une folle promesse de mariage signée par le roi : « Voilà, disait Henri, un homme que je ne saurais souffrir ; il ne fait que me contredire et trouver mauvais tout ce que je veux. Par Dieu ! je ne le verrai de quinze jours ; » et le lendemain il se remettait au travail à côté de lui. Quelquefois le roi, revenu à sa familiarité ordinaire, s'apercevait de la réserve digne du ministre : « Oh ! vous faites le discret, disait-il en lui prenant la main, et vous êtes en colère d'hier, or je n'y suis plus, moi ; » et si le ministre voulait se jeter à ses pieds, pour lui témoigner sa reconnaissance, ce roi, au génie cordial et sensé, l'en empêchait : « On croirait que je vous pardonne ; dans mes bras ! » puis il le serrait cordialement et ajoutait en se tournant vers les seigneurs : « Messieurs, j'aime Rosny plus que jamais ; entre lui et moi, c'est à la vie et à la mort. »

Henri aidait son ministre dans toutes ses améliorations ; il aimait les petites gens. Quand il allait par le pays, il s'arrêtait pour parler au peuple, s'informait des passants d'où ils venaient, où ils allaient, quelles denrées ils portaient, quel était le prix de chaque chose, et remarquant qu'il semblait à plusieurs que cette facilité populaire offensait la gravité royale, il disait : « Les rois tenaient à déshonneur de savoir combien valait un écu, et moi je voudrais savoir ce que vaut un liard, combien de peines ont ces pauvres gens pour l'acquérir, afin qu'ils ne soient chargés que selon leur portée. » Dans les campagnes on aimait à répéter des mots de lui qui couraient : « Si l'on ruine le peuple, qui soutiendra les charges de l'État ? — S'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi-même. — Si Dieu me donne vie, je ferai qu'il n'y aura pas de laboureur en mon royaume qui n'ait moyen d'avoir le dimanche une poule au pot. »

Henri toutefois n'avait pas, sur les sources de la richesse publique, des idées aussi étroites que Sully. Sully proscrivait le luxe et l'industrie. Henri encouragea l'établissement

des manufactures. Il attira des ouvriers étrangers qu'il logea dans la galerie du Louvre. Il encouragea la culture du mûrier et l'élève des vers à soie, dont Olivier de Serres faisait connaître l'importance. Henri IV fit planter des mûriers jusque dans le jardin des Tuileries. Il donna aussi ses soins à l'assainissement des grandes villes. C'est en quelque sorte une règle politique d'imprimer une grande activité aux travaux publics après les époques de révolutions; le gouvernement exerce ainsi une diversion qui lui est utile. Paris surtout, qui avait tant souffert de la Ligue, et dont les rues tortueuses rappelaient au roi le souvenir des barricades, fut modifié, au point que quelques années après l'ambassadeur d'Espagne ne reconnaissait plus la ville : « C'est qu'alors, lui dit Henri, le père de famille n'y était pas; il a soin de ses enfants et tout prospère. »

Au dehors Henri IV avait, tout en conservant la paix, maintenu haut la situation de la France. Les étrangers avaient pourtant trouvé parmi ses amis mêmes, des mécontents prêts à les appuyer. Henri avait dû, bien qu'à regret, laisser exécuter la sentence de mort qui frappa le duc de Biron, compagnon d'armes du roi de Navarre, mais deux fois traître au roi de France; à l'intérieur, Henri était détesté des partis extrêmes parce qu'il représentait l'union et la concorde. Dix-neuf tentatives d'assassinat échouèrent contre lui; la vingtième malheureusement réussit.

Henri IV avait conçu tout un plan de réorganisation de l'Europe et ce projet suffirait à l'honorer. Une occasion s'offrait de le réaliser. Il allait entrer en campagne contre la maison d'Autriche redoutable à tout le monde, lorsqu'il fut assassiné pendant qu'il allait voir à l'Arsenal son ami Sully, le 14 mai 1610, dans la rue de la Ferronnerie, par un fanatique nommé François Ravaillac. Comme il le disait quelquefois par un sinistre pressentiment : « Quand vous m'aurez perdu, vous connaîtrez tous ce que je valais et la différence qu'il y a de moi aux autres princes. » Le deuil fut immense, et les siècles écoulés n'ont fait qu'ajouter à la gloire de Henri le Grand.

RÉSUMÉ.

Henri II (1547-1559) continue la guerre contre Charles-Quint, puis contre son fils Philippe II. La défense de Metz par le duc de Guise (1552), la défaite des Français à Saint-Quentin (1557), la prise de Calais (1558) par les Français marquent cette période de la rivalité de la France contre la puissante maison d'Autriche. Le traité de Câteau-Cambrésis la termine et laisse à la France les trois évêchés, Metz, Toul et Verdun.

Les fils de Henri II, François II (1559-1560), Charles IX (1560-1574), Henri III (1574-1589) règnent successivement au milieu des discordes civiles produites par les dissentiments religieux. Les *protestants* forment un parti dirigé par la maison de Bourbon. Les catholiques ont pour chefs les Guises. Malgré la sage politique du vertueux chancelier Michel de l'Hôpital, la guerre éclate en 1562. Les catholiques sont vainqueurs à Dreux (1562), à Saint-Denis (1567), à Jarnac (1569). François de Guise périt assassiné au siége d'Orléans (1563). Le prince de Condé, chef des protestants, est tué à Jarnac. Coligny rétablit la fortune des huguenots, mais vaincu à Montcontour il traite. La paix ne pouvait être sérieuse ; la veuve de Henri II, l'Italienne Catherine de Médicis qui gouvernait sous le nom de ses fils, attira un grand nombre de huguenots à Paris, où eut lieu l'affreux massacre, dit de la Saint-Barthélemy (24 août 1572).

Sous le règne de Henri III, le parti protestant qui avait pris pour chef le jeune Henri de Navarre, s'était relevé. Les catholiques formèrent une *Ligue* (1586), aussi hostile au roi qu'aux réformés. Leur chef Henri de Guise, à l'extinction prochaine de la race des Valois, ne garda plus de ménagement. Il brava Henri III qui le fit assassiner à Blois (1588). Les ligueurs répondirent à ce crime par l'assassinat d'Henri III (1589).

Ce fut le roi de Navarre, Henri de Bourbon, qui hérita du trône sous le nom de Henri IV. Mais les ligueurs ne voulaient point d'un roi protestant et luttaient contre lui avec l'appui de l'Espagne. Brave soldat, Henri IV gagna pied à pied son royaume par les armes, remporta les victoires d'Arques (1589) et d'Ivry (1590), assiégea Paris sans pouvoir le prendre, et enfin abjura, pour écarter la raison qui pro-

songeait la guerre et les maux affreux du pays. Il ne lui en fallut pas moins acheter les gouverneurs de provinces et de villes. Il chassa ensuite les Espagnols, conclut avec Philippe II la paix de Vervins (1598) et garantit aux protestants le libre exercice de leur culte par l'*Édit de Nantes*. Puis il s'appliqua, aidé par son ministre Sully, à la mission pacifique et bienfaisante de réparer les malheurs de quarante ans de guerre civile. Henri IV n'en mourut pas moins assassiné en 1610 par un fanatique, *Ravaillac*, au moment où il allait étonner l'Europe par la grandeur des projets qu'il avait conçus.

CHAPITRE XI.

RICHELIEU ET MAZARIN.

Louis XIII (1610-1643). — Concini. — Richelieu, prise de la Rochelle. — Richelieu et l'Europe. — Richelieu et les grands ; supplice de Cinq-Mars. — Condé à Rocroy et à Fribourg ; le cardinal Mazarin. — La Fronde. — Misère au temps de la Fronde. — Vincent de Paul.

Louis XIII (1610-1643) ; Concini. — Henri IV en mourant laissa le trône à un prince enfant. La reine Marie de Médicis prit la régence, mais n'était pas femme à comprendre, encore moins à continuer le gouvernement de Henri IV. Les seigneurs relevèrent la tête. « Le temps des rois est passé, celui des grands et des princes est venu, » écrit l'un ; « le roi est mineur, dit un autre, soyons majeurs. » Mais ils songeaient surtout « à se faire valoir » et tendirent leurs mains : les millions amassés par Henri IV y tombèrent. Lorsqu'on refusait, c'était la guerre, et la cour était obligée alors de racheter la paix. Celle-ci une fois coûta plus de vingt millions.

Pendant les premières années de la régence, le gouvernement fut aux mains d'un aventurier florentin, Concini, qui déclarait qu'il « avait moins besoin de Sully que Sully n'avait besoin de lui ». Sa femme Léonore Galigaï, sœur de lait de Marie de Médicis, dont elle était devenue la dame d'atours, avait tout pouvoir auprès de la reine. La régente donna dès l'abord à Concini 650 000 livres pour acheter le marquisat d'Ancre, la lieutenance de Péronne et de plusieurs autres villes, la charge de premier gentilhomme de la chambre, en attendant le titre de maréchal. Un nonce du pape écrivait à la cour de Rome : « La faveur de Concini est montée à tel excès qu'on ne l'appelle plus faveur, mais tyrannie ; la femme a en main la volonté de la reine, et le mari le sceptre du royaume ». Conseillé par le jeune Richelieu qu'il avait fait entrer dans le conseil à côté de tous ces ministres « qui avaient le cœur de cire », le maréchal d'Ancre voulut un instant tenir tête et fit même arrêter Condé; mais lorsqu'il se croyait tranquille après ce coup d'audace, il allait succomber sous les intrigues d'un autre favori.

Louis XIII, alors âgé de 16 ans, était impatient de la tutelle de sa mère et de Concini; un de ses serviteurs, « le maître de la volerie, » c'est-à-dire l'éleveur en chef des faucons qui servaient aux chasses royales, excita encore ces sentiments, et Albert de Luynes arracha au roi la permission de faire tuer Concini; on en chargea Vitry, capitaine des gardes, ennemi personnel du maréchal. «Le roi avait annoncé une partie de chasse pour laquelle on lui tenait un carrosse et des chevaux prêts, au haut de la galerie qui joint le Louvre et les Tuileries. Son projet était, dit-on, de s'en servir pour la fuite, si le coup venait à manquer. La grande porte du Louvre était fermée ; mais l'ordre avait été donné de l'ouvrir quand le maréchal paraîtrait, et de la pousser aussitôt derrière lui ; quelques hommes sûrs devaient renforcer là les archers de garde, et l'un d'eux, placé au-dessus du passage, était chargé d'annoncer par un signal que la victime entrait dans le piége. Vers dix heures, le maréchal d'Ancre sortit de son logis et vint au Louvre, accompagné

de cinquante personnes environ qui toutes le précédaient. Après avoir passé la porte, il se trouvait sur un pont dormant joignant un pont-levis qui menait à la basse-cour; ce fut là que le baron de Vitry le rencontra; après avoir traversé, sans mot dire, l'escorte qui marchait devant lui, il lui dit brusquement qu'il avait l'ordre de l'arrêter. Le maréchal n'eut que le temps de faire un mouvement de surprise et de s'écrier, dans la langue de son pays : « Moi! » aussitôt cinq coups de pistolet partirent; trois seulement l'avaient atteint, et il était tombé sur ses genoux. Les derniers venus le frappèrent à l'envi de leurs épées. Aussitôt on le dépouilla de ses habits; un des meurtriers prit son épée, un autre son anneau, celui-ci son écharpe, celui-là son manteau, et tous coururent porter au roi ces dépouilles dont il leur fit don. Le roi était enfermé dans son cabinet des armes, assez inquiet de l'événement, lorsque le colonel des Corses vint lui en apprendre le succès. Alors il se sentit en merveilleuse envie de guerroyer; il demanda sa grosse carabine, prit son épée, et entendant les cris de : Vive le roi! qui retentissaient dans la cour, il fit ouvrir les fenêtres de la grande salle, s'y montra, soulevé par le colonel corse, et criant : « Grand merci à vous, mes amis; maintenant je suis roi. « Puis il donna l'ordre qu'on allât lui chercher les vieux conseillers de son père. Des gentilshommes partirent à cheval pour les avertir, et pour répandre dans la ville la nouvelle que — le roi était le roi; — car le mot avait réussi[1]. »

La foule toujours impitoyable pour ceux qui tombent, traîna par les rues le cadavre du maréchal d'Ancre et l'accabla d'indignes outrages. L'hôtel de Concini fut pillé, et sa femme, Léonore Galigaï, emprisonnée, jugée, condamnée comme coupable de sortilége, décapitée et brûlée. L'unique sortilége dont elle s'était servie, elle l'indiqua dans une de ses réponses. On lui demandait comment elle avait pu prendre

1. A. Bazin, *Histoire de France sous Louis XIII et sous le ministère du cardinal Mazarin.*

un tel empire sur l'esprit de la reine mère, « par l'ascendant, dit-elle, d'un esprit supérieur sur une balourde (sotte); » (1617).

Ce ne fut une révolution que dans le Louvre. Au favori de la reine mère succéda le favori du roi, et le vainqueur montra même avidité, même incapacité. Albert de Luynes fut fait connétable sans avoir jamais commandé un régiment, puis chancelier. Aussi a-t-on dit de lui « qu'il était aussi propre à faire un magistrat en temps de guerre qu'un général en temps de paix. » Albert de Luynes montra cependant quelque énergie contre le parti protestant qui reprenait les armes, et mourut enlevé par une épidémie au siége de Montauban (1621). Au règne des favoris qui peuvent à peine distraire un roi ennuyé, succède enfin (1626) le règne d'un vrai ministre qui est à charge au roi, mais le dirige et, en son nom, gouverne hautement et fièrement la France : c'est Richelieu.

Richelieu; siége de la Rochelle. — Richelieu était le troisième fils d'un capitaine des gardes de Henri IV. Suivant l'usage seigneurial, l'aîné suivit la carrière des armes, le second embrassa l'état ecclésiastique, mais bientôt se confina dans un cloître, et le troisième le remplaça dans les dignités ecclésiastiques. Armand Duplessis de Richelieu devint évêque de Luçon. Aumônier de la reine Marie de Médicis, protégé par elle, il partagea sa mauvaise fortune après la chute de Concini, puis s'entremit avec zèle pour réconcilier la mère et le fils. Après la mort de Luynes, l'évêque de Luçon qui avait déjà donné bien des preuves de sa haute intelligence, reçut le chapeau de cardinal; le roi refusait cependant de l'admettre au conseil. « Cet homme, disait-il à la reine mère, je le connais mieux que vous, madame; il est d'une ambition démesurée. » L'habileté et la patience du cardinal, la volonté de Marie de Médicis triomphèrent des hésitations du roi, et, dès que Richelieu fut au conseil (1624), il y fut bientôt le maître. Un des seigneurs dévoués à sa personne montait un jour l'escalier du Louvre; le duc d'É-

pernon le rencontre, et l'autre lui demandant s'il n'y avait pas quelque nouvelle : « Oui, répondit d'Épernon, il y a que vous montez et que je descends. » Richelieu, une fois au pouvoir, jugea nettement la situation. Il inaugura une politique nouvelle, hardie à l'intérieur comme à l'extérieur. « Le roi a changé de conseil et le ministère de maximes, » écrivait-il dans une de ses plus fières dépêches.

Ayant résolu d'abord d'en finir avec les protestants qui remuaient toujours, il conduisit le roi au siége de la Rochelle, « ce nid d'où avaient coutume d'éclore les desseins de révolte. » C'était la grande forteresse du parti protestant et les seigneurs catholiques ne se dissimulaient pas qu'elle leur était utile en embarrassant la royauté. « Nous serons assez fous pour prendre la Rochelle, » disait en riant Bassompierre à ses amis. Toutefois la noblesse aimait la guerre, elle accourut. La Rochelle était soutenue par les Anglais qu'il fallait déloger de l'île de Ré. Le cardinal de Richelieu anime tout de son âme; le mot d'ordre est : « passer ou mourir. » Enfin on parvient, malgré la flotte anglaise, à jeter dans l'île 6000 soldats; les Anglais, vaincus dans une bataille sanglante, sont obligés de se retirer et d'abandonner la Rochelle à ses seules ressources. Mais la ville était forte. L'énergie des habitants s'exalta, soutenue par les ardentes prédications du ministre Salbert, par le courage viril de la vieille duchesse de Rohan, et surtout par son maire, le rude marin Guiton. En acceptant cette charge, Guiton déclara qu'il poignarderait de sa propre main quiconque parlerait de se rendre; pour rappeler cette menace, il plaçait son poignard sur la table du conseil. Le ministre cependant se multipliait, se montrait général, intendant des vivres, comptable sévère, ingénieur; pour affamer la ville, il eut recours au moyen gigantesque dont s'étaient servis Nabuchodonosor et Alexandre le Grand contre l'imprenable Tyr, à une digue de 700 toises; du côté de la terre une circonvallation s'étendait sur plus de trois lieues, garnie de treize forts. Enfin la famine est dans la Rochelle; Guiton reste inébranlable, attendant les secours de la flotte anglaise qui deux fois appa-

raît à la vue de la ville assiégée et deux fois recule devant la marine improvisée de Richelieu. On montre à Guiton des habitants expirant de faim : « Il faudra bien que nous en venions tous là, » se contente-t-il de répondre. « Mais bientôt la



Richelieu.

ville n'aura plus d'habitants. — C'est assez qu'il en reste un pour fermer les portes. » Enfin la révolte se met dans la ville, il a fallu exécuter plusieurs des malheureux qui demandent du pain ou la capitulation ; les *porches* ou galeries en arcades

qui bordent les larges rues sont parcourus par des « ombres d'hommes vivants » et encombrés de cadavres qu'on n'a plus le courage d'ensevelir. Il faut finir par se rendre au cardinal qui entre dans la ville précédé d'un grand convoi de vivres, « marchant seul devant le roi, » comme pour bien montrer qu'il était la seconde personne de France (1628).

Richelieu et l'Europe. — Au dehors, Richelieu défendait les intérêts de la France. « Jusqu'où allait la Gaule, disait-il, jusque-là doit aller la France. » Ce ne fut pas sa faute s'il ne réalisa pas cette parole : il en fut bien près. Il empêcha l'Autriche et l'Espagne de se donner la main en Italie et de rapprocher les branches divisées d'une maison redoutable à l'Europe. Il maintint l'influence française en Italie et mena Louis XIII forcer le passage des Alpes au brillant combat du *pas de Suze*. Il prit surtout part à la grande lutte qui armait alors une moitié de l'Europe contre l'autre et connue dans l'histoire sous le nom de *guerre de Trente ans;* lutte qui a pour but d'empêcher l'Allemagne de devenir la proie de la maison d'Autriche. Celle-ci a déjà écrasé deux adversaires. Richelieu va en chercher un troisième au fond du nord, le roi de Suède Gustave-Adolphe, un des plus grands capitaines de l'époque, « un soleil levant », comme on l'appelait. Gustave-Adolphe se lance sur l'Allemagne, « fait une guerre à coup de foudre, » mais tombe bientôt enseveli dans un dernier triomphe à Lutzen (1632). Toutefois les Suédois tiennent bon et Richelieu a le temps de faire entrer en lice les armées de la France (1635). Après quelques succès, viennent les revers, et, dès la seconde campagne, la France est envahie. Corbie, près de Saint-Quentin, est pris; l'effroi règne dans Paris. Richelieu lui-même désespère. Son fidèle conseiller le capucin P. Joseph ranime son courage et l'engage à se montrer dans la ville. Louis XIII, plus résolu que son ministre, a tout d'abord refusé de se retirer derrière la Loire. Il veut même courir au-devant de l'ennemi. Les volontaires affluent et le maréchal de la Force reçoit leurs noms sur le perron de

l'hôtel de ville. L'armée marche sur Corbie, qui est repris aux Espagnols. Deux autres villes, Saint-Jean-de-Losne, Verdun-sur-Saône, couvrent, par leur héroïque résistance, deux frontières de la France et méritent un éternel souvenir de l'histoire. La victoire revient de tous côtés aux armées françaises qui combinent, en Allemagne, leurs mouvements avec les armées suédoises dirigées d'une manière supérieure par les élèves de Gustave-Adolphe. Richelieu occupe l'Espagne chez elle en soutenant la Catalogne dans sa révolte, le Portugal dans la conquête de son indépendance. Lui-même va, affaibli par l'âge et la maladie, conquérir le Roussillon (1642).

Richelieu et les grands ; supplice de Cinq-Mars. — Ce qui rehausse la politique de Richelieu, en expliquant ses colères, c'est qu'il ne pouvait la suivre en toute liberté. Il avait tout à craindre des grands, toujours prêts à conspirer. Ceux-ci trouvaient un appui dans la reine mère depuis longtemps devenue l'ennemie de son trop fier protégé ; dans la reine Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII ; dans le frère du roi, Gaston, prince incapable et lâche, jaloux d'un ministre qui d'ailleurs mécontenta tout le monde par son faste, son air d'autorité et l'énergie de ses décisions ; d'un ministre à charge même au roi qui le redoutait mais le comprenait, le supportait avec peine et le gardait, semblait toujours prêt à l'abandonner et lui sacrifiait les plus illustres têtes.

« Les six pieds carrés du cabinet du roi et son petit coucher, disait Richelieu, me donnent plus d'embarras que l'Europe entière. » Le cardinal ne peut empêcher les intrigues de se renouer sans cesse, bien qu'il en coupe sans cesse le fil par des exécutions terribles qui ont donné un caractère sinistre à sa politique. En 1626, le jeune comte de Chalais est décapité à Nantes avec d'horribles circonstances ; ses amis avaient fait évader les deux bourreaux ; on se servit d'un misérable condamné auquel on donna une vieille épée et un couperet de tonnelier. La tête du malheureux

Chalais ne tomba qu'au trentième coup. Le comte de Bouteville et le comte des Chapelles affichent un public mépris pour un édit contre le duel et se battent, avec deux autres seigneurs, en pleine place Royale. Malgré leur naissance et les prières de leur famille, ils furent exécutés comme des criminels ordinaires (1627). En 1630, « un grand orage de cour », selon le mot de Richelieu, s'amoncela contre le ministre. Profitant d'une maladie pendant laquelle Anne d'Autriche et Marie de Médicis avaient soigné le roi avec sollicitude, la reine mère, pendant la convalescence, exigea de son fils la disgrâce de Richelieu, le sommant de choisir « entre elle et un valet ». Louis avait cédé; les courtisans affluaient au Luxembourg, magnifique château que l'on doit à Marie de Médicis et qu'elle habitait. Le roi se trouvait presque seul à une petite maison de chasse, Versailles; Richelieu y courut; une entrevue suffit pour rétablir son crédit; le vide se fit bientôt au Luxembourg; ce fut la *journée des dupes*. Cette journée causa la perte des deux Marillac, dont l'un mourut en prison et dont l'autre fut décapité. La reine mère fut internée à Compiègne et de là s'enfuit à Bruxelles où elle resta dans une sorte d'indigence jusqu'à sa mort. Les intrigues échouant, les révoltes éclatent. L'un des plus grands seigneurs de France, Henri de Montmorency, illustré par ses services et la victoire de Veillane, prend les armes à l'instigation du frère du roi, Gaston; mal soutenu, il est vaincu à Castelnaudary (1632), jugé par le parlement de Toulouse, condamné à mort, et exécuté dans l'hôtel de ville de Toulouse malgré une pitié universelle à laquelle Louis XIII et son ministre restèrent trop insensibles. Ce terrible exemple n'empêcha ni d'autres révoltes, ni d'autres tentatives. Le comte de Soissons, d'une branche de la maison de Condé, réfugié à Sedan chez le duc de Bouillon et se sentant appuyé par l'Espagne, recommença la guerre et périt au combat de la Marfée (1641); son complice Bouillon obtint son pardon au prix de sa principauté. Enfin une dernière tragédie vint clore cette triste série de tragédies.

Cinq-Mars, fils d'un bon serviteur de Richelieu, le mar-

quis d'Effiat, avait été placé par le ministre auprès du roi comme « un joujou » destiné à distraire le roi et à le surveiller. Ce jeune homme « à la tête légère et au cœur dépravé », comme Chalais, devint bientôt le favori indispensable de Louis XIII qui le fit son grand écuyer, d'où son surnom de M. *le Grand*, dans les chroniques de l'époque. Cinq-Mars rêva dès lors une fortune comme de Luynes, entra dans les complots, puis, trompé par les plaintes du roi contre Richelieu, par la haine d'Anne d'Autriche et de Gaston, il traita avec les Espagnols, leur promettant quelques provinces, en échange d'une armée pour renverser le ministre; de Thou, le fils d'un magistrat auquel on doit une belle histoire, servit d'intermédiaire entre son ami Cinq-Mars et le duc de Bouillon, sans entrer toutefois dans la conspiration. Richelieu, alors malade, semblait perdu sans ressource (1642). Il parvint à se procurer une copie du traité avec l'Espagne, et le roi étant venu le rejoindre à Tarascon, « tous deux couchés dans leur lit, l'un près de l'autre, trouvèrent encore le temps et la force » de faire périr Cinq-Mars, à peine âgé de vingt-deux ans, et son ami de Thou, presque aussi jeune.

« Après cette entrevue, le roi prit congé de Richelieu pour regagner Paris; le cardinal partit pour Lyon, remontant le Rhône et traînant derrière lui un de ses captifs, de Thou, dans un bateau attaché au sien. Cinq-Mars et de Thou furent traduits devant une comission composée de magistrats et de conseillers d'État. Au nombre de ces derniers figurait un personnage sinistre, Laubardemont, dont le nom, demeuré infâme, sert encore aujourd'hui à caractériser la servilité cruelle qui prend le masque de la justice. L'accusation d'avoir traité avec les ennemis de l'État était parfaitement justifiée vis-à-vis des chefs du complot. De Thou, quoiqu'il y eût peut-être pénétré plus avant que son devoir ne le permettait, ne pouvait être judiciairement convaincu de complicité; et le chancelier Séguier, qui espérait le sauver, insistait sur ce point. Laubardemont rapporta une ancienne ordonnance de Louis XI, ignorée de tous, qui

assimilait les non révélateurs aux auteurs du crime qu'ils n'avaient pas dénoncé. En même temps, par une manœuvre indigne, il dit à l'oreille de Cinq-Mars que son ami avait tout confessé; celui-ci dès lors ne cacha plus rien des circonstances les plus compromettantes pour son compagnon. Tous deux furent condamnés à mort. Ils montrèrent à leurs derniers moments un calme et une résignation religieuse qui achevèrent d'exciter profondément en leur faveur la compassion du peuple. Tous deux eurent la tête tranchée à Lyon, sur la place des Terreaux (12 septembre 1642). On raconte que Louis XIII, instruit du jour et du moment de l'exécution, se promenant à Saint-Germain, tira froidement sa montre, et, regardant l'heure, dit à ceux qui l'entouraient : « Cher ami doit faire à présent une bien laide grimace. »

« Richelieu, en quittant Lyon, s'achemina vers Paris tantôt sur un bateau, tantôt porté par ses gardes dans une magnifique litière où se trouvaient, outre son lit, des siéges pour deux personnes qui l'accompagnaient dans sa route. Les porteurs ne marchaient que la tête découverte; sa litière était si vaste et si haute qu'on abattait devant elle des pans de murailles, les portes des villes et des édifices étant trop étroites pour lui donner passage; il arriva ainsi à Paris le 17 octobre, au milieu de la foule étonnée et terrifiée en présence d'un pareil triomphateur.

« Cependant sa santé minée par les travaux, par les soucis du pouvoir et en dernier lieu par le chagrin de ne plus rencontrer chez le roi qu'une secrète aversion, finit par succomber. Louis XIII vint lui rendre visite et essaya de lui donner quelques consolations. « Sire, lui dit le cardinal, voici le dernier adieu. En prenant congé de Votre Majesté j'ai la consolation de laisser son royaume plus puissant qu'il n'a jamais été et vos ennemis abattus. » Aux derniers moments, Richelieu, qui ne voulait plus être flatté, fit signe à celui des médecins en qui il avait le plus de confiance : « Parlez-moi, dit-il, à cœur ouvert, non en médecin, mais en ami. — Monseigneur, dans vingt-quatre

heures vous serez mort ou guéri. — C'est parler, cela, dit Richelieu, je vous entends. » Et il se recueillit pour mourir. « Voilà mon juge, qui doit bientôt prononcer mon arrêt, dit-il en recevant l'hostie; je le supplie de me condamner si pendant mon ministère j'ai eu d'autre objet que le bien de l'État, le service de mon souverain, la gloire de Dieu et les avantages de la religion. » En entendant ces dernières paroles, l'évêque de Lisieux ne put s'empêcher de dire tout bas : « Voilà une assurance qui m'épouvante [1]. » Richelieu expira le 4 décembre 1642.

Si rapides que soient ces récits, nous ne saurions omettre les services rendus aux lettres par Richelieu, qui goûtait les poëtes jusqu'à en être jaloux; les pensions accordées aux écrivains; la création de la presse périodique, par le privilége de la *Gazette de France*, accordé au médecin Renaudot; et surtout l'institution de l'*Académie française* (1635). On lui doit encore l'Imprimerie royale, le Jardin des Plantes, le Palais-Cardinal, depuis Palais-Royal, et la Sorbonne.

Condé à Rocroy et à Fribourg; le cardinal Mazarin. — Richelieu n'avait pas eu le temps d'achever la longue guerre dans laquelle nous étions engagés. Louis XIII le suivit quelques mois après au tombeau (mai 1643). Cette double mort releva le courage des Espagnols; le trône passait à un enfant de cinq ans, la régence à une femme. Les ennemis avaient repris l'offensive du côté de la Champagne et assiégeaient *Rocroy*. Le jeune duc d'Enghien, fils du prince de Condé, commandait de ce côté : il avait reçu comme dot de son mariage avec une nièce de Richelieu la direction d'une armée, et il en était digne. Ayant la ressemblance il a aussi l'audace de l'aigle. Cinq jours après la mort du roi, malgré l'avis de ses plus vieux officiers, il ose attaquer une armée presque double de la sienne et composée en grande partie de ces vieilles bandes espagnoles dont, depuis Pavie,

1. Le cardinal de Richelieu, par H. Corne. Voir aussi pour Cinq-Mars le récit intitulé : *La conjuration de Cinq-Mars* (Bibliothèque des Chemins de fer).

la réputation était si grande. Les Espagnols, suffisammen. couverts par les marais et les bois dont Rocroy est entouré, pressaient vivement le siége. Le duc d'Enghien sonde ces bois, ces marais, trouve un défilé laissé ouvert à dessein, s'y lance tête baissée et se range à la vue de l'ennemi qui désirait aussi la bataille. On se canonna d'abord jusqu'à la nuit, et le lendemain (19 mai 1643) on s'ébranle pour un choc décisif. Le duc d'Enghien avec Gassion, qui gagna ce jour-là le bâton de maréchal, enfonce l'aile gauche des Espagnols; les deux chefs, manœuvrant habilement, se séparent : Gassion poursuit les fuyards, Enghien se jette sur le centre ennemi. Or, à ce moment l'aile droite des Espagnols, victorieuse, écrasait les Français dont les chefs étaient mis hors de combat. Enghien voit le danger et le prévient. Avec une hardiesse qui tient du génie et un bonheur qui tient du prodige, il passe avec sa cavalerie derrière les lignes ennemies et court attaquer l'aile droite espagnole qui se croyait maîtresse du champ de bataille. Cette manœuvre, dont on n'avait point eu d'exemple, décida du succès; il fallait le compléter. Restaient au milieu de la plaine les gros bataillons de l'infanterie espagnole jusque-là invincibles : ils se forment en carrés; dès que les nôtres approchent, les carrés s'ouvrent, démasquant dix-huit pièces de canon, qui vomissent la mort de toutes parts. Mais les bandes espagnoles sont entourées; Gassion a rejoint le duc d'Enghien. Toute l'armée française se précipite contre les quatre mille vieux soldats qui soutenus par leur général, le comte de Fontaine, résistent avec la plus admirable intrépidité. Octogénaire, perclus, porté dans une chaise conservée aujourd'hui dans un de nos musées, le comte de Fontaine se fait tuer plutôt que de céder. Enfin, pour éviter un carnage inutile, des officiers espagnols demandent quartier. Enghien s'avance pour les écouter; soit erreur, soit exaltation, les soldats espagnols continuent le feu. Alors nos troupes indignées se précipitent de nouveau avec fureur et cette glorieuse journée se termina par le carnage le plus affreux que le duc

d'Enghien réussit à grand'peine à arrêter. Sept mille ennemis jonchaient le champ de bataille ; deux cents étendards étaient le trophée de cette victoire d'un général de vingt-deux ans. « Le prince, s'écrie Bossuet, fléchit le genou et rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. »

La réputation que venaient de gagner nos troupes et Condé fut soutenue l'année suivante à *Fribourg* (grand-duché de Bade). Condé et un autre général, moins fougueux mais plus savant, plus profond, Turenne, luttent contre le célèbre général bavarois Merci. « Merci que nos deux capitaines n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins comme s'il eût assisté à leurs conseils ; » Merci s'est habilement retranché ; il a accumulé autour de lui les redoutes, les abatis d'arbres. Le combat est opiniâtre. Enghien met pied à terre, entraîne ses soldats par sa brillante valeur, jette même, dit-on, sa canne par-dessus les palissades ennemies, pour se forcer à l'aller reprendre, et emporte la position (3 août 1644). Merci se retranche plus loin, dans une position meilleure encore. Le 5 août Enghien et Turenne reprennent l'attaque, livrent un combat acharné qui dure toute la journée. Merci profite de la nuit pour s'échapper. Il n'en est pas moins vaincu, et les deux généraux français vont enlever les villes du Rhin, Philisbourg, Worms, Mayence.

A Paris heureusement règne, sous le nom de la régente Anne d'Autriche, un ministre qui s'entend à recueillir le fruit de ces victoires et continue la politique de Richelieu ; c'est Mazarin. Né à Rome en 1602, d'une famille sicilienne assez obscure, Mazarin avait d'abord étudié chez les jésuites : il se distingua de bonne heure, aux représentations du collége, par cet art de comédien qu'il déploya plus tard sur le théâtre de la politique. Ami des plaisirs et du jeu, on

le vit s'attacher à une grande famille, celle des Colonna, accompagner un jeune prince de cette maison aux universités d'Espagne, jouer à Madrid comme à Rome, mais étudier néanmoins. Il laissa bientôt les livres pour l'épée et partit capitaine dans un régiment. Puis il débuta dans la diplomatie comme attaché de légation, et, du premier coup, effaça ses maîtres. Il arrêta deux armées, dont l'une était l'armée française, prêtes à engager une grande bataille (1630-31). Richelieu l'apprécia, l'attira en France et obtint pour lui en 1640 le chapeau de cardinal bien qu'il ne fût pas prêtre. Si Mazarin était étranger, il avait le cœur français et le prouva dès qu'Anne d'Autriche lui eut confié le pouvoir. Mazarin donna toute son attention à la grande lutte contre l'Empire et contre l'Espagne, et, lorsque de nouvelles victoires de Condé à *Nordlingen* (1645) et à *Lens* (en Artois) (1648) eurent enfin déterminé l'Empire à signer la paix, l'habile ministre conclut le traité de *Westphalie* qui modifiait ou plutôt rétablissait l'équilibre de l'Europe. La France y gagnait l'*Alsace*. L'Espagne continua la guerre, mais onze ans plus tard elle céda à son tour; Mazarin eut encore la gloire de négocier et de signer le traité des *Pyrénées*, qui nous abandonnait l'*Artois* et le *Roussillon*. La France avançait ainsi de plus en plus vers ses limites naturelles.

La Fronde. — Le ministre était moins heureux à l'intérieur. Mazarin ne ressemblait en rien à Richelieu qui « des marches du trône avait foudroyé plutôt que gouverné. » Doué de beaucoup d'esprit, actif, il était surtout souple et patient; sa devise était : « le temps et moi, » ou bien : « le temps est un grand maître, un galant homme; » il savait courber la tête devant l'orage, pour surnager ensuite « comme le liége qui revient sur l'eau. » Avant de se décider à nommer à un poste important, il demandait du candidat : « Est-il heureux? » ce qui, selon lui, indiquait l'esprit qui prépare la fortune et le caractère qui la maîtrise. Son titre d'étranger avait obligé Mazarin, comme la reine, à beaucoup donner au commencement de son mi-

nistère; la guerre vint encore ajouter à la pénurie du trésor, épuisé par toutes ces largesses.

Il fallut cependant mettre de nouveaux impôts; quelques-uns atteignirent le Parlement, qui dès lors prit en main la cause des peuples. La victoire de Lens et la paix, en rendant les armées au gouvernement, lui rendirent l'audace. Mazarin fit arrêter, le jour même du *Te Deum* que l'on célébrait pour ces succès, les plus opiniâtres membres du Parlement, entre autres le vieux Broussel (26 août 1648). A cette nouvelle, le peuple exaspéré court aux armes; plus de deux cents *barricades* s'élèvent aux alentours du Palais-Royal, aux cris de : « Broussel et liberté! » Fort de l'appui populaire, le Parlement, en robe rouge, se rend auprès de la régente, et par l'organe de son premier président, Mathieu Molé, demande l'élargissement de Broussel. Il n'obtient rien. Comme il revenait, le président est menacé par la populace : « Retourne, traître, lui dit-on, et si tu ne veux être massacré toi et les tiens, ramène-nous Broussel ou Mazarin en otage. — Quand vous m'aurez tué, répond noblement Mathieu Molé, il ne me faudra que six pieds de terre. » Il retourna du même pas au Palais-Royal; cette fois, grâce à l'émeute qui grandissait, il réussit.

Au mois de janvier 1649, la régente s'enfuit de Paris à Saint-Germain, où la cour coucha presque sur la paille, en plein hiver. Une guerre peu sérieuse commença, à laquelle on donna le nom d'un jeu d'enfants, la *Fronde* : c'était une *guerrette*, guerre pour rire où les femmes eurent autant de part que les hommes. Des princesses en sont les héroïnes et ont leurs maréchales de camp coiffées de feutres empanachés. Elles intriguent toutefois plus qu'elles ne combattent, et leurs soldats combattent moins encore. « Les Parisiens sortaient en campagne ornés de plumes et de rubans. Ils fuyaient dès qu'ils rencontraient deux cents hommes de l'armée royale. Tout se tournait en raillerie. Les troupes parisiennes, qui revenaient toujours battues, étaient reçues avec des huées et des éclats de rire.... Les cabarets étaient les tentes où l'on tenait les conseils de guerre, au milieu des plaisanteries, des

chansons et de la gaieté la plus dissolue[1]. » Les seigneurs entrent dans un parti, en sortent pour des questions d'intérêt, de passion ou quelquefois même pour des motifs plus frivoles, comme ceux-ci par exemple. Rouillac, fou et brave, vient offrir ses services au coadjuteur de l'archevêque de Paris, Retz, l'âme de toutes ces intrigues. Il se rencontre sur l'escalier avec Canillac, autre brave et autre fou. Ils se saluent. Rouillac prenait la rampe : « Parbleu, dit Canillac, il n'est pas juste que les deux plus grands fous de France soient dans le même parti; je vais à l'hôtel de Condé; » et il y va.

Condé en effet, qui avait d'abord défendu la royauté et Mazarin, s'était retourné contre le ministre dès qu'il avait perdu l'espoir de le remplacer. Condé donna à la guerre un tour plus sérieux. De vraies batailles furent livrées à Bléneau et surtout à la porte Saint-Antoine, sous les murs de Paris (1652). Le vainqueur de Rocroy avait en présence son émule Turenne, rallié à la cour. Après la soumission du Parlement, Condé avec les princes de sa famille continua la lutte, soutenu par l'Espagne. Mais il perdit son bonheur au milieu des armées étrangères; les Espagnols furent vaincus et le traité des Pyrénées termina à la fois la guerre civile et la guerre étrangère (1659).

La misère au temps de la Fronde[2]. — On lisait autrefois l'histoire de la Fronde en riant, il faut en réalité la lire en pleurant. En plein dix-septième siècle, on peut se croire revenu aux guerres des Anglais ou aux grandes compagnies, aux luttes des Bourguignons et des Armagnacs. Les terres sont tombées en friche sur une foule de points du royaume et des villages entiers abandonnés de leurs habitants; les

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*.

2. Le côté sérieux et lamentable de la Fronde étant pour la première fois admis dans les programmes de l'enseignement historique, nous renvoyons pour les détails au livre : *la Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*, par Alph. Feillet, 4e édit. entièrement refondue (1868), et à une conférence de M. Ern. Morin, qui a pris ce livre pour sujet d'une de ses éloquentes leçons (*Conférences du quai Malaquais*, sous la direction de M. F. Hément).

routes couvertes de milliers de malheureux expirant de faim, l'infection répandue partout dans les campagnes par des cadavres sans sépulture; les pillages, les meurtres, les horreurs de tous genres commises par la violence impunie de la soldatesque; les plus sacrés asiles violés et des troupes de religieuses venant de toutes parts chercher un refuge à Paris; Paris lui-même affamé et ensanglanté par des scènes d'anarchie. A ce tableau général ajoutons quelques détails qui feront toucher du doigt l'horrible réalité, en déposant d'une voix terrible contre l'ambition coupable des auteurs de cette guerre civile.

« On découvrit avant-hier, écrit Angélique Arnauld, abbesse de Port-Royal, une pauvre veuve qui a un enfant de 5 mois qu'elle voulait tuer parce qu'elle mourait de faim. » Laporte, valet de chambre de Louis XIV, a vu sur le pont de Melun trois enfants sur leur mère morte de faim. L'armée royale, écrit un maréchal à Mazarin, est aux abois et ne vit que de pillage, les chefs eux-mêmes n'ont plus de ressources : « ma maison en est à l'aumône, je n'ai rien reçu depuis deux ans. » Un autre écrit : « Il y a déjà cinq ans que je n'ai reçu ni gage ni pension, de sorte qu'il me faut vivre en gueux. » Un troisième ajoute : « Une grande partie des soldats désertent par le peu de subsistance; les bas officiers font de même n'ayant plus de quoi vivre. » Fabert et trois autres généraux se plaignent dans une lettre collective des ravages des troupes allemandes au service de la France, et redoutent un soulèvement général des populatious de Champagne; Mazarin excuse Rosen et les Allemands, en disant qu'après tout « ce ne sont pas des anges. »

Dans les campagnes on ne laboure plus, ou on s'attroupe pour aller à la charrue en armes; en Picardie, des populations entières vivent dans des grottes ou dans des carrières; les loups se multiplient et prennent possession des villages déserts. Les décès dépassent les époques d'épidémie. A Dreux, où le poëte Rotrou est magistrat municipal, « les cloches, écrit-il quelques heures avant de mou-

rir lui-même, sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. » Disons toutefois qu'en pleine paix, sous l'ancien régime, on n'évitait pas toutes ces misères. Il faut bien, pour se faire une idée de l'histoire de France, considérer que la société a été pendant douze siècles en état de guerre. Cet excès de maux suscita Vincent de Paul : son admirable charité pouvait seule lutter contre un ordre de choses dont nous ne voudrions pas accepter même ce qu'on appelait jadis la paix et la prospérité.

Vincent de Paul. — Vincent de Paul, ou, comme on disait alors, M. Vincent, était fils d'un pauvre paysan du plus pauvre pays de France, les Landes. On a vu partout sa figure aux lignes vulgaires, qui de toutes les grâces humaines n'a gardé que le sourire. Il enseigna tout en faisant ses études, pour venir en aide à ses parents. Dans une excursion sur mer à Marseille, pour aller recueillir la succession que lui laissait une personne charitable, il est fait captif par les Turcs et emmené comme esclave à Tunis ; il y convertit le dernier de ses trois maîtres, un renégat italien, va avec lui et sa femme à Rome, devient aumônier de la reine de Navarre, précepteur du jeune Paul de Gondy (cardinal de Retz) qui ressembla si peu à son maître, et, par l'influence de cette famille alliée à l'archevêque de Paris, commence ses établissements de charité. Ses premières institutions datent de 1617, dans la petite paroisse de Chatillon-les-Dombes (Ain). En 1625, il institue ses Pères de la Mission ou Lazaristes ; de 1630 à 1638, ce sont les filles de la Charité, avec l'aide de Louise de Marillac, veuve Legras ; on la voit encore l'aider dans l'œuvre si difficile et si généreuse des *Enfants trouvés*, 1638 à 1648.

Mais son admirable rôle civique n'éclate que pendant la Fronde et lui mérite les noms de « grand aumônier de la France, de ministre de la charité chrétienne, de Père de la patrie, » que lui décernent les magistrats des villes qui implorent ses secours. Pendant cette effroyable période, il

s'improvise « directeur de l'assistance publique; » il donne des avis à la régente sur l'état des campagnes; il prend, de la seule autorité, des mesures d'intérêt général.

« Héroïque infirmier de la France, Vincent accepte le duel avec les nobles frondeurs et vient sur leurs pas relever leurs morts, transformant les étapes du massacre en étapes de la bienfaisance. On le voit accourir à Metz, Nancy, Verdun, Sedan, Mézières, Charleville, Rocroy, Reims, Amiens, Abbeville, Péronne, Saint-Quentin. Au milieu des villages déserts, en ruine ou en flammes, sur des chemins couverts de femmes et d'enfants égorgés, et où les arbres portent les lambeaux des pendus, les missionnaires de M. Vincent s'avancent, se croisent, poussant l'âne, traînant la brouette, apportant du blé et des consolations, le visage attendri et le cœur ferme. » Le frère Renard, en neuf ans, fait cinquante fois, traversant les armées ennemies, le voyage de Paris aux villes de Lorraine pour aller porter des secours.

Vincent songe à tout : la bêche à la main et prêchant d'exemple, il fait enterrer les cadavres d'hommes, de chevaux, de bestiaux, toutes les vilenies que produit le long séjour d'une armée, comme à Étampes. Ces restes hideux, à demi pourris, qui corrompent l'air, sont épars çà et là dans les champs. Le dégel rend le travail du fossoyeur plus pénible encore. Les *aéreux*, comme on les appelait, bataillon sacré des volontaires de la charité, meurent sur ce champ de bataille, auprès de leurs pioches ou dans la chaumière la plus voisine, « en vrais martyrs, » dit Vincent. Les sœurs de charité mouraient aussi. Sœur Marie-Joseph expirante se fait encore amener les malades à son lit, « et se levant, elle avait le courage de les saigner. Elle trépassa dans le moment, qu'elle retombait sur son lit après en avoir saigné un. » Les hôpitaux étaient encombrés : à l'Hôtel-Dieu on en mettait souvent sept dans un lit, « quelquefois un seul vivant au milieu de cinq ou six corps morts. »

Tout attendrit dans cette campagne de la charité, jusqu'à la recette de la *panade* distribuée aux affamés : « Il

faudra, dit Vincent dans ses instructions, remplir d'eau une marmite ou un chaudron, contenant, bord à bord, cinq seaux. On y mettra par morceaux vingt-cinq livres de pain bis, sept quarterons de graisse ou de beurre, selon les jours maigres ou gras.... » C'est dans beaucoup de pays trois fois par semaine la seule ressource pour des troupeaux entiers d'hommes, femmes, enfants de toute classe. « La petite noblesse est comme les autres, sans pain, sans argent, sans couverture et réduite sur la paille...; elle n'ose mendier, et à qui demanderait-elle, puisque la guerre a mis égalité partout. » L'égalité de la misère ! — « Malgré la grande mortalité, les pauvres ne diminuent pas ; ceux que nous pensions riches envoient leurs enfants nous demander l'aumône. » Hiver de 1651-1652. « Nous voyons les pauvres mourir, mangeant la terre, broutant l'herbe, déchirant leurs haillons pour les avaler.... Ce que nous n'oserions dire, si nous ne l'avions vu, ils se mangent les bras et les mains ! »

Une situation aussi déplorable demandait des remèdes énergiques. Aussi, lorsque vint la paix, la plupart des villes qui avaient été prises au dépourvu organisent leurs hôpitaux pour l'avenir. Paris crée son hôpital général (1657) ou sorte d'administration de l'assistance publique ; on voulut en offrir la direction à Vincent de Paul, mais après une longue et sérieuse délibération tenue avec tous les membres de son ordre de la Mission, il refusa et se contenta de donner pour recteur un de ses disciples chéris, son premier biographe, Louis Abelly.

RÉSUMÉ.

Louis XIII n'avait pas neuf ans à la mort de Henri IV. Sa mère, Marie de Médicis, se fit décerner la régence par le Parlement ; mais elle ne sut que distribuer aux seigneurs les millions amassés par Henri. Elle donna toute sa faveur au Florentin *Concini* dont la fortune fut scandaleuse. Concini fut renversé par le favori du roi, Albert de Luynes (1617), et tué au moment où on le faisait prisonnier. Albert de Luynes imita Concini ; ce n'est qu'en 1624 que commence

enfin vraiment le règne, avec l'avénement du cardinal de Richelieu au ministère.

Richelieu veut détruire l'organisation politique du parti protestant menaçante pour l'unité de la France : il s'empare de la Rochelle, la citadelle du parti (1628). Loin de distribuer des pensions aux seigneurs, il les force à l'obéissance et punit par des exécutions sanglantes les conspirations et les révoltes. Chalais, Boutteville, Marillac, Cinq-Mars et de Thou sont les victimes les plus célèbres de sa rigoureuse politique. Au dehors, Richelieu renouvelle la rivalité de la France et de la maison d'Autriche. Il combat cette maison en lançant contre elle le roi de Suède, Gustave-Adolphe, puis en prenant une part directe à la guerre de Trente ans (1635). Lorsqu'il mourut en 1642, de grands avantages avaient déjà justifié sa conduite hardie et patriotique. Louis XIII le suivit de près (1643).

Le cardinal Mazarin, qu'Anne d'Autriche, régente au nom de Louis XIV, âgé de cinq ans, chargea de continuer la politique de Richelieu, recueillit habilement le fruit des succès de Condé et de Turenne. Les victoires de Rocroy (1643), de Fribourg (1644), de Nordlingen (1645), de Lens (1648) amenèrent la conclusion du traité de Westphalie qui nous céda l'Alsace. Moins heureux à l'intérieur, Mazarin vit se rallumer la guerre civile, mais il en triompha ainsi que de l'Espagne et par le traité des Pyrénées (1659) obtint de cette puissance la cession définitive de l'*Artois* et du *Roussillon*. On a ri longtemps de la guerre de la *Fronde;* mais il faut regarder hors des salons où elle se préparait. Le pays était dans la plus affreuse misère, et c'est alors qu'on vit ce que pouvaient faire de mal les passions d'hommes tels que Retz [1] et Condé et faire de bien la charité d'un homme, Vincent de Paul.

1. Le cardinal de Retz a raconté la Fronde dans des *Mémoires* qui forment une lecture des plus attrayantes. Nous en avons publié une édition abrégée dans la Bibliothèque rose, illustrée de 35 vignettes sur bois, d'après des gravures de l'époque même de la Fronde.

CHAPITRE XII.

LOUIS XIV.

Louis XIV (1643-1715). — Condé et Turenne. — Louvois. — Vauban. — Colbert. — Les lettres et les arts; Versailles. — Travaux utiles; le canal du Midi. — Les marins illustres; Duquesne et Tourville. — Jean Bart et Duguay-Trouin. — Dernières années; Catinat et Villars.

Louis XIV (1643-1715). — Après la mort du cardinal Mazarin (1660), les ministres demandèrent au jeune roi : « A qui faut-il s'adresser? — A moi, » répondit-il; et sur-le-champ il s'enferma avec trois de ses secrétaires d'État, sans appeler la reine mère. Le lendemain il les reçut tous : « Messieurs, leur dit-il, je vous ai fait assembler pour vous dire que jusqu'à présent j'ai bien voulu laisser gouverner mes affaires par M. le cardinal; je serai à l'avenir mon premier ministre. » Louis XIV, même au milieu des plaisirs et des graves désordres de sa vie privée, travailla constamment huit heures par jour. Comme il dit dans ses *Mémoires à son fils* : « C'est par le travail qu'on règne; il y a de l'audace et de l'ingratitude à l'égard de Dieu, de l'injustice et de la tyrannie à l'égard des hommes, de vouloir l'un sans l'autre. » C'est ce qu'il appelait faire son *métier de roi.*

« Né, dit Saint-Simon, avec un esprit au-dessous du médiocre, mais un esprit capable de se former, de se limer, de se raffiner, d'emprunter d'autrui, il profita infiniment d'avoir toute sa vie vécu avec les personnes du monde qui toutes en avaient le plus. Il aima la gloire, il voulut l'ordre et la règle; il était né sage, modéré, secret, maître de ses mouvements et de sa langue; le croira-t-on? il était né bon

et juste, et Dieu lui avait donné assez pour être un bon roi, même un assez grand roi. Tout le mal, lui vint d'ailleurs. Ses ministres, ses généraux, ses courtisans s'aperçurent bientôt, après qu'il fut le maître, de son faible plutôt que de son goût pour la gloire. Ils le louèrent à l'envi et le gâtèrent. Lui-même, sans avoir ni voix ni musique, chantait dans ses particuliers les endroits les plus à sa louange, des prologues des opéras.... Il s'appropriait tout avec une facilité et une complaisance en lui-même admirables. De là ce goût de revues, qu'il poussa si loin que les ennemis l'appelaient « le roi des revues ; » ce goût des siéges pour y montrer sa bravoure à bon marché, étaler sa capacité, sa prévoyance, sa vigilance, ses fatigues auxquelles son corps robuste et admirablement conformé était merveilleusement propre, sans souffrir de la faim, de la soif, du froid, du chaud, de la pluie, ni d'aucun mauvais temps. Il était sensible aussi à entendre admirer le long des camps son grand air et sa grande mine, son adresse à cheval. Il parlait bien, en bons termes, avec justesse ; il faisait un conte mieux qu'homme du monde. Ses discours les plus communs n'étaient jamais dépourvus d'une naturelle et sensible majesté. Jamais homme si naturellement poli, ni d'une politesse si fort mesurée, ni qui distinguât mieux l'âge, le mérite, le rang. Il aima en tout la splendeur, la magnificence, la profusion. C'était lui plaire que de s'y jeter en table, en habits, en équipages, en bâtiments, en jeu. Le fond était qu'il tendait et parvint par là à épuiser tout le monde en mettant le luxe en honneur. Il réduisit ainsi peu à peu tout le monde à dépendre entièrement de ses bienfaits pour subsister.... Prince heureux, s'il en fut jamais, en siècle si fécond et si libéral en tous genres qu'il a pu être comparé au siècle d'Auguste ; en sujets adorateurs prodiguant leurs biens, leur sang, leurs talents, la plupart jusqu'à leur réputation, quelques-uns même leur honneur, et beaucoup trop leur conscience et leur religion pour le servir, souvent même seulement pour lui plaire. » Un seul mot peint mieux encore sa politique : « L'État, c'est moi. »

Condé et Turenne. — Les deux plus grands hommes de guerre de l'époque, Condé et Turenne, étaient dans toute la force de l'âge et du talent, lorsque Louis XIV commença à régner par lui-même. Condé soumis ne songeait plus qu'à faire oublier sa révolte par la grandeur de ses services. Turenne, qui avait eu aussi un moment d'oubli, l'avait brillamment réparé. Leur mérite est égal avec des caractères différents. Turenne « paraît agir par des réflexions profondes, Condé par de soudaines illuminations : celui-ci plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. » Tous deux conduisirent avec une étonnante rapidité les premières campagnes de Louis XIV.

Le roi avait tout de suite parlé haut, exigeant des réparations éclatantes d'insultes faites à quelques-uns de nos ambassadeurs. Époux d'une princesse espagnole, fille de Philippe IV, il réclama, à la mort de son beau-père, les Pays-Bas comme dévolus par la coutume du pays à sa femme Marie-Thérèse. On les lui refuse ; il les prend. Il marche avec Turenne et une magnifique armée; cette campagne semble « le voyage d'une cour; » la forte place de Lille capitule et devient dès lors un des boulevards de notre frontière du Nord (1667). Puis, au milieu de l'hiver, lorsqu'on ne paraît s'occuper que de divertissements, « vingt mille hommes assemblés de vingt routes différentes se trouvent le même jour en Franche-Comté, à quelques lieues de Besançon, et le grand Condé paraît à leur tête. » Besançon, Dôle sont enlevées; en moins de trois semaines la Franche-Comté est conquise sous les yeux du roi. Le conseil d'Espagne, étonné et indigné du peu de résistance, écrivit au gouverneur « que le roi de France aurait dû envoyer ses laquais prendre possession de ce pays au lieu d'y aller en personne. » Mais Louis XIV s'arrêta devant la triple alliance formée par la Hollande, l'Angleterre, la Suède. Le traité d'*Aix-la-Chapelle* ne lui laissa que la Flandre.

Irrité contre les Hollandais qui avaient interrompu ses succès, blessé de leur fierté républicaine, voyant en eux des rivaux de notre commerce, Louis XIV, en 1672, retourna contre eux leurs alliés, la Suède et l'Angleterre. Il partit avec Turenne et Condé et une armée plus belle encore que celle qui avait conquis la Flandre. Le passage du Rhin, à Tolhuys, célébré par l'enthousiasme des contemporains comme un prodige, ne fut qu'une opération facile, mais habilement conçue et brillamment exécutée. Condé y montra la fougueuse bravoure qui lui était ordinaire. Ce passage prit surtout de l'importance par suite de ses résultats : toutes les villes ennemies, saisies d'effroi, demandaient à capituler. Il n'y avait guère d'heures dans la journée où le roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier mandait à Turenne : « Si vous voulez m'envoyer cinquante chevaux, je pourrai prendre avec cela deux ou trois places. » — « Quatre cavaliers allant en maraude s'avancèrent jusqu'aux portes de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le pays et qui n'est qu'à une lieue d'Amsterdam. Les magistrats de Muiden, éperdus de frayeur, vinrent présenter leurs clefs à ces quatre soldats; mais enfin, voyant que les troupes n'avançaient point, ils reprirent leurs clefs et fermèrent les portes. Un instant de diligence eût mis Amsterdam dans les mains du roi[1]. » Mais une révolution éclate en Hollande. Les Hollandais donnent le pouvoir à un *stathouder*, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, puis, animés d'un farouche patriotisme, ouvrent les digues, répandent dans les campagnes les flots de mer et rangent leurs vaisseaux sous les ordres de leur plus célèbre amiral Ruyter, autour d'Amsterdam. Les Français reculent; bientôt une nouvelle coalition se forme contre eux.

La France tenant tête à tous ses ennemis, fournit six campagnes qui sont les plus belles de notre histoire militaire. Louis XIV fait en personne, avec Vauban, une nouvelle con-

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

quête de la Franche-Comté, cette fois définitive. Condé arrête au nord quatre-vingt-dix mille Espagnols. Il n'avait déjà plus les mêmes troupes, car la guerre commençait à épuiser la France. Mme de Sévigné écrit plaisamment



Condé

à sa fille, le 2 novembre 1673 : « Despréaux (Boileau) a été voir M. le Prince. M. le Prince voulut qu'il vît son armée. — Eh bien, qu'en dites-vous ? dit M. le Prince. — Monseigneur, dit Despréaux, je crois qu'elle sera fort

bonne quand elle sera majeure. — C'est que le plus âgé n'a pas dix-huit ans. » Ces jeunes soldats se battirent pourtant comme des vétérans, à la journée de *Senef*, où le carnage fut affreux (10 août 1674). « De tous les combats que donna



Turenne.

le grand Condé, dit Voltaire, ce fut celui où il prodigua le plus sa vie et celle de ses soldats. Il eut trois chevaux tués sous lui. Il voulait, après trois attaques meurtrières, en hasarder encore une quatrième. Il parut, dit un officier,

qu'il n'y avait plus que le prince de Condé *qui eût envie de se battre.*

La plus belle de toutes ces campagnes fut celle de Turenne. Après avoir ravagé le Palatinat, il revint protéger l'Alsace où les ennemis avaient pénétré par Strasbourg, au mépris de la neutralité. A la cour on croyait la province perdue et le ministre Louvois ordonna à Turenne de se retirer en Lorraine. Mais le maréchal qui, selon Napoléon, « eut cela de particulier, de croître toujours d'audace à mesure qu'il vieillissait », écrivit au roi : « Je connais la force des troupes impériales, les généraux qui les commandent, le pays où je suis, je prends tout sur moi et je me charge des événements. » Dès lors tenant tête aux ennemis, ou se repliant devant eux, se couvrant tantôt du fleuve, tantôt des montagnes, il gagna l'hiver, puis se retira en Lorraine. Les coalisés jetèrent un cri de joie ; ils crurent avoir enfin triomphé de sa constance et se répandirent avec sécurité dans leurs cantonnements d'Alsace, se dispersant pour vivre plus à l'aise. Mais, derrière le rideau de la chaîne des Vosges, Turenne prépare une nouvelle campagne. Au milieu de décembre, par un froid des plus rigoureux, il met en marche ses soldats, les engage dans des sentiers impraticables et leur fait suivre des chemins qui semblent ne les mener nulle part. Il longe ainsi toute la chaîne des montagnes, au lieu de la traverser, et, malgré les neiges, malgré les fondrières, il arrive en vingt-deux jours à l'extrémité sud, à Béford. Il entre en Alsace avant que les ennemis soient avertis de sa marche, concentre son armée avant qu'ils soient réunis, les bat à Mulhouse avant qu'ils soient remis de leur surprise, puis à Colmar, à Turkeim, et les rejette au delà du Rhin (janvier 1675). Le pays était délivré de l'invasion ; l'enthousiasme fut général et le voyage de Turenne à la cour fut un triomphe

Malheureusement c'était son dernier. Au mois de juillet 1675, Turenne qui était allé chercher les Impériaux au delà du Rhin, avait en face de lui un adversaire redoutable, Montecuculli. Tous deux, en généraux habiles, semblaient

faire, avec leurs manœuvres savantes, une vraie partie d'échecs. La partie était sur le point de se terminer et Turenne allait la gagner. Il avait choisi pour livrer bataille d'admirables positions sur les hauteurs de Salzbach. Il n'avait pu, lui d'ordinaire si modeste, s'empêcher de s'écrier en voyant les ennemis : « Je les tiens. » Le 27 juillet 1675, la veille de la bataille, Turenne achève ses dernières dispositions. Dans le milieu de la journée, près d'un bouquet de vieux arbres, il s'assied sur le gazon pour déjeuner tranquillement, comme à son hôtel du faubourg Saint-Germain. Vis-à-vis se trouvait une batterie ennemie, dont les décharges ne troublèrent point le repas frugal du héros. Cependant le lieutenant général Saint-Hilaire était soucieux. Cette batterie suspecte lui paraissait avoir pour but de détourner l'attention d'un mouvement que faisaient les troupes ennemies. Il alla en observation et se confirma dans son opinion. Aussitôt il en fait part à Turenne. Turenne monte à cheval pour aller reconnaître le point faible où l'ennemi se proposait de porter ses efforts, et l'emplacement d'une batterie que Saint-Hilaire y voulait établir. « Oui, dit Turenne en arrivant au lieu désigné, oui, Saint-Hilaire, le conseil est bon, dressez une batterie ici. » Au même moment, un boulet perdu casse le bras de Saint-Hilaire et vient frapper Turenne au cœur. Le fils de Saint-Hilaire, voyant son père blessé, se jette sur lui en pleurant : « Ce n'est pas moi, mon fils, répond le blessé en montrant le cadavre de Turenne, c'est ce grand homme qu'il faut pleurer. » Ce fut, en effet, une perte irréparable et un deuil universel. Le secret de la bataille du lendemain périt avec Turenne. L'armée fut saisie d'une vraie panique ; il fallut battre en retraite, et les soldats, répétant « qu'ils avaient perdu leur père, » repassèrent le Rhin. Louis XIV fit rendre les plus grands honneurs à Turenne et voulut qu'il fût enterré dans les caveaux de Saint-Denis ; depuis on l'a transporté aux Invalides.

Il fallut, pour rétablir les affaires, une campagne de Condé. « Autant il venait de montrer d'impétuosité à Se-

nef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui se pliait à tout, déploya le même art que Turenne. Deux seuls campements arrêtèrent les progrès de l'armée allemande. Après cette campagne, moins éclatante que celle de Senef et plus estimée, le prince cessa de paraître à la guerre et se retira à Chantilly. Il passa le reste de sa vie tourmenté de la goutte, se consolant de ses douleurs et de sa retraite dans la conversation des hommes de génie en tout genre dont la France était alors remplie. Il était digne de les entendre et n'était étranger dans aucune des sciences ni des arts où ils brillaient. Il fut admiré encore dans sa retraite[1]. »

Les élèves de Condé et de Turenne, Créqui et Luxembourg, couvrirent habilement la Lorraine et l'Alsace jusqu'à la fin de la guerre. Luxembourg, qui rappelait Condé par sa fougue, sur le champ de bataille, prit, sous les yeux du roi, la ville de Valenciennes et gagna avec le frère de Louis XIV, *Monsieur*[2], la bataille de Cassel (1677). Dans la Méditerranée, notre marine naissante s'était couverte de gloire. Les alliés traitèrent à *Nimègue* (1678); ils nous laissèrent la Flandre et la Franche-Comté. Par des acquisitions en pleine paix, Louis XIV ne tarda pas à y joindre la place de *Strasbourg* (1681), gardienne de la frontière du Rhin.

Louvois. — Louis XIV avait dû ses succès non-seulement au génie de ses capitaines, mais encore à la solide organisation de ses armées, organisation nouvelle, due aux enseignements de l'expérience mis à profit par l'activité et l'énergique volonté du secrétaire d'État de la guerre, Louvois, que l'on a appelé « le plus grand et le plus brutal des commis. »

Vers 1660, les gardes du roi, les escadrons de gendarmerie, quelques régiments d'infanterie, composaient les

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

2. Le fils aîné du roi s'appelait *Monseigneur* ou *Dauphin;* le frère du roi, *Monsieur;* la sœur ou belle-sœur du roi, *Madame;* la fille de Monsieur, *Mademoiselle;* le chef de la maison de Condé, *Monsieur le Prince;* son fils aîné, *Monsieur le Duc;* le grand écuyer, *Monsieur le Grand;* le premier écuyer, *Monsieur le Premier.*

seules troupes permanentes. Souvent propriété particulière de tel prince ou de tel général, les régiments restaient agglomérés en armée jusqu'à ce que la fin de la guerre ou une nécessité d'économie les fît dissoudre. Les chefs de tout rang, capitaines, colonels, généraux, spéculaient sans honte; nulle mesure régulière pour assurer les subsistances, l'habillement, ni même l'armement; aucune règle pour l'avancement, la hiérarchie militaire à peine ébauchée; une discipline très-relâchée, sans parler des excès de tout genre. Les armes savantes de l'artillerie et du génie n'existaient pas, et Vauban appelle ceux qui y étaient employés, en cas de besoin, « les martyrs de l'infanterie. »

Louvois fonda l'état militaire qui dura jusqu'en 1792. Fils de Michel le Tellier, secrétaire d'État de la guerre, désigné, à l'âge de quinze ans, pour la survivance, le marquis de Louvois fut, en quelque sorte, élevé pour les fonctions qu'il allait remplir. Serviteur parfois désagréable, trop souvent complaisant, toujours associé à la pensée de son maître, impitoyable aussi bien aux peuples qu'aux fripons, intègre, soucieux des intérêts du soldat, il établit un ordre sévère dans l'administration, les subsistances de l'armée, ce qui ne l'empêchait pas de faire ravager d'une manière horrible les pays ennemis.

La discipline militaire s'exerça à tous les rangs de la hiérarchie militaire, des reproches atteignirent les officiers négligents. Mme de Sévigné nous a conservé un curieux dialogue entre un colonel de bonne famille et le rude ministre. « M. de Louvois dit l'autre jour tout haut à M. de Nogaret : « Monsieur, votre compagnie est en fort mauvais « état. — Monsieur, je ne le savais pas. — Il faut le savoir, « dit M. de Louvois ; l'avez-vous vue ? — Non, monsieur, « dit Nogaret. — Il faudrait l'avoir vue, monsieur. — Monsieur, j'y donnerai ordre. — Il faudrait l'avoir donné ; car « enfin il faut prendre parti, monsieur, ou se déclarer courtisan, ou faire son devoir quand on est officier. » Les officiers généraux avancèrent selon la durée des services, selon l'*ordre du tableau*. Louvois rabaissait ainsi les gens

qui se croyaient nés, comme le duc et pair Saint-Simon, pour commander aux autres et, en leur qualité de grands seigneurs, n'aimaient pas « à rouler pêle-mêle avec tout le monde. » Louvois imposa la marche au pas, remplaça la pique par le fusil armé de la baïonnette. Le fusil devenait une arme de jet et d'escrime, qui, maniée par le soldat français, « la fougue disciplinée, » nous a valu tant de victoires.

Vauban. — En même temps, Vauban fortifiait nos villes frontières. « Né le plus pauvre gentilhomme du royaume, » comme il le disait lui-même, Sébastien le Prestre, seigneur de Vauban, n'avait qu'une chaumière de paysan : une seule chambre, une grange et une écurie ; on la montre encore dans le Morvan bourguignon, et elle fut longtemps au dix-huitième siècle occupée par un sabotier. Orphelin à l'âge de dix ans, il reçut quelques leçons du pauvre curé de son village pour lequel il travaillait en échange de l'abri qu'il avait reçu chez lui. Parmi les éléments que celui-ci enseigna à son intelligent élève, se trouva la pratique de l'arpentage qui peu à peu conduisit Vauban à s'occuper, tout seul, de fortifications. A dix-sept ans, il s'engage dans les troupes de Condé pendant la Fronde, se distingue, est fait prisonnier. Mazarin, qui a entendu dire que le jeune soldat s'entend en fortifications, « le confesse et le convertit » facilement à la cause royale. On l'attache comme aide à un homme médiocre qui passait pour le premier ingénieur du temps. Vauban eut bientôt dépassé son maître qui mourut à temps pour lui laisser sa place ; dès 1677, il fut nommé commissaire général des fortifications du royaume. Sa vie militaire est des mieux remplies : « il a fait réparer 300 places fortes anciennes, en a fait construire 33 neuves ; il a conduit 53 siéges et s'est trouvé en personne à 143 engagements de vigueur. » Il porte l'art de la défense au degré de perfection où il avait aussi porté l'art de l'attaque, de sorte que dans l'armée il y avait deux dictons militaires : « *Ville assiégée par Vauban, ville prise ; ville fortifiée par Vauban, ville imprenable.* » Vauban inaugura un nouveau système,

celui des fortifications *rasantes*, presque au niveau du sol, présentant au boulet le moins de surface possible : système qui fait un si grand contraste avec les tours et les remparts pittoresques du moyen âge.

Vauban, pour lui-même hardi jusqu'à la témérité, se montra toujours ménager au plus haut degré du sang des autres; à ce point de vue, l'homme de guerre est digne de vénération. « Il ne faut jamais, a-t-il écrit quelque part, faire à découvert ni par force ce qu'on peut faire par industrie. La précipitation ne hâte point la prise des places, la recule souvent et ensanglante toujours la scène.... Il vaut mieux brûler plus de poudre et verser moins de sang. » — « Sire, disait-il à Louis XIV, j'aime mieux conserver 100 soldats à votre Majesté que d'en tuer 3000 aux ennemis ; » et une autre fois : « vous gagnerez un jour, mais vous perdrez 1000 hommes, ne le faites pas ; » ou : « vous perdrez tel homme qui vaut mieux que le fort, n'attaquez pas. » — C'était, nous dit Saint-Simon qui n'a pas habitude de flatter, « le plus honnête homme et le plus vertueux homme de son siècle, le plus simple, le plus vrai, le plus modeste. » C'était aussi un grand citoyen pour lequel ce sévère Saint-Simon créa le nom de *patriote*.

Colbert. — Les gloires de la paix ne manquèrent pas à Louis XIV; elles ont même jeté sur son règne un éclat plus durable que celles de la guerre et lui ont fait pardonner bien des fautes, bien des revers. Colbert surtout fut, si on peut ainsi parler, le ministre de la paix. Il la voulait et savait l'employer, ennemi en cela de Louvois qui poussa trop son maître à des guerres injustes et impolitiques. Colbert, fils d'un marchand de draps de Reims, à l'enseigne du *Long-Vêtu*, entra au service de le Tellier, puis à celui de Mazarin. Profitant de sa position, il fit avec beaucoup de sollicitude, mais honnêtement, ses propres affaires et celles de sa nombreuse famille qu'il parvint à placer très-avantageusement. « Je réponds que Colbert est à moi, disait le ministre, et qu'il noierait toutes les personnes qu'il aime

pour mes intérêts; il fait profession d'honneur et prétend faire ses affaires en avançant les miennes. » — Avant de mourir, Mazarin dit au roi : « Sire, je vous dois tout, mais je crois m'acquitter en quelque manière en vous donnant Colbert. » Ce fut en effet le ministre le plus sage comme le plus utile de Louis XIV. Il poursuivit avec trop d'acharnement peut-être le surintendant Fouquet, qu'il avait remplacé. Fouquet était coupable d'avoir puisé dans le trésor à pleines mains; mais, disons-le, il n'avait fait que suivre les exemples de ses prédécesseurs et de Mazarin; il subit une captivité qui dura jusqu'à sa mort, dix-huit ans.

Colbert apporta au moins dans l'exercice de son ministère, ou plutôt de ses ministères, car il en eut jusqu'à six, une intégrité que l'on ne connaissait plus. Il avait, dit un contemporain, « le visage naturellement renfrogné. Ses yeux creux, ses sourcils épais et noirs lui faisaient une mine austère et lui rendaient l'abord sauvage et négatif[1], mais dans la suite, en l'apprivoisant, on le trouvait assez facile, expéditif et d'une sûreté inébranlable. Esprit solide, mais pesant, né principalement pour le calcul, il débrouilla tous les embarras que les surintendants et les trésoriers de l'épargne avaient mis exprès dans les affaires pour y pêcher en eau trouble. » Ce financier austère et dur, « cet homme de marbre, » comme Gui-Patin l'appelle, avait des sentiments élevés et généreux. « Il faut, écrivait-il à Louis XIV, épargner cinq sols aux choses non nécessaires et jeter les millions quand il s'agit de votre gloire. Un repas inutile de 3000 livres me fait une peine incroyable, et lorsqu'il est question de millions d'or pour l'affaire de Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais ma femme et mes enfants, et j'irais à pied toute ma vie pour y fournir. » — « Je voudrais, disait-il dans une autre circonstance, que mes projets eussent une fin heureuse, que l'abondance régnât

1. Une dame de la cour lui dit, en désespoir de cause, un jour qu'elle l'entretenait d'affaires : « Monseigneur, faites au moins signe que vous m'entendez. »

dans le royaume, que tout le monde y fût content, et que, sans emploi, sans dignité, éloigné de la cour et des affaires, l'herbe crût dans ma cour. »

Il n'aimait pas les oisifs; lorsqu'il eut achevé de replanter le jardin des Tuileries, il voulut le fermer au public. « Ce son des fainéants qui viennent ici, » dit-il. Charles Perrault lui répondit qu'il y venait surtout des personnes relevant de maladie, pour prendre l'air, qu'on y causait d'affaires, de mariages et de toutes choses qui se traitent plus convenablement dans un jardin que dans une église, où il faudrait, à l'avenir, se donner rendez-vous. « Je suis persuadé, ajouta Perrault, que les jardins des rois ne sont si grands et si spacieux qu'afin que tous leurs enfants puissent s'y promener. » Le jardin ne fut point fermé. Le neveu de Colbert, Desmarets, venait tous les matins travailler avec le ministre; il arriva un jour en retard d'un quart d'heure et rejeta la faute sur les suisses qui l'avaient fait attendre à la porte du château qui n'était pas ouverte. « Il fallait vous présenter un quart d'heure plus tôt » répondit Colbert.

Pour arrêter les dépenses du roi, Colbert refusa, tant qu'il put, d'entrer dans la voie si commode, mais si glissante, des emprunts. En citoyen honnête il reprocha amèrement au premier président Lamoignon d'avoir approuvé le premier emprunt contracté en 1672 : « Vous ne connaissez pas comme moi l'homme auquel nous avons affaire, sa passion pour la représentation, pour les grandes entreprises ! Voilà donc la carrière ouverte aux emprunts, par conséquent, à des dépenses et à des impôts illimités ! Vous en répondrez à la nation et à la postérité ! »

Colbert encouragea l'agriculture, quoi qu'on en ait dit, exempta de la taille les familles nombreuses et, comme Sully, interdit la saisie des instruments de labour. Il chercha surtout à développer l'industrie. Il voulut que la France n'achetât plus au dehors les étoffes dont elle avait besoin, attira d'habiles ouvriers et frappa, aux frontières, de droits considérables, les produits des manufactures étrangères. Bientôt à Sedan, à Louviers, à Abbeville, à Elbeuf, on fa-

briqua des draps recherchés; à la Savonnerie, des tapis de Perse et de Turquie; à Lyon, des étoffes de soie, mêlées d'or et d'argent; aux Gobelins à Paris, de plus belles tapisseries que celles de Flandre. Afin de faciliter le commerce, il supprima quelques-unes des douanes qui existaient entre les provinces, agrandit les ports, répara les routes. Tous les quinze jours, Louis XIV présida le *conseil du commerce*. Pour le commerce lointain, Colbert créa les compagnies des Indes, du Nord, du Levant, du Sénégal. Il fit déclarer que le commerce de mer ne dérogeait point à la noblesse; racheta plusieurs des îles des Antilles et développa nos colonies en Amérique et en Asie. La marine marchande devint bientôt florissante et nous avions à Brest une flotte militaire de cinquante vaisseaux. Afin de se procurer de meilleurs matelots, Colbert assujettit la population maritime de nos côtes, en retour de certains avantages, à fournir des recrues nécessaires aux équipages des navires : ce fut l'*Inscription maritime*.

Malgré tant de services et bien d'autres que nous ne pouvons énumérer, Colbert, qui cherchait en vain à arrêter Louis XIV sur la voie des funestes et ruineuses entreprises, mourut presque disgracié du roi pour la gloire duquel il avait tant travaillé. «Si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour cet homme, disait-il, je serais sauvé dix fois.» Il refusa de lire une lettre que le roi lui adressait. Le peuple même, mécontent des derniers édits financiers dont Colbert n'était certes point coupable, voulait outrager les restes de ce grand ministre, trop dur et trop inflexible à la vérité pour être populaire. Son convoi, qui devait passer près des halles, ne sortit qu'à la nuit et sous escorte de peur qu'on ne l'insultât. « Le roi fut ingrat, le peuple fut ingrat, la postérité seule, dit Augustin Thierry, a été juste ».

Les lettres et les arts; Versailles. — Colbert était aussi le ministre des faveurs que Louis XIV accordait aux littérateurs. On a reconnu cette protection royale en réunissant autour du nom de Louis tous les hommes de génie du

siècle, même ceux qui vécurent à peine sous son règne. *Descartes* et *Corneille*, pères l'un de notre philosophie, l'autre de notre théâtre, appartiennent au siècle de Richelieu. *Pascal*, l'auteur des *Lettres à un provincial* et des *Pensées*, mourut encore jeune en 1662. *Molière* avait déjà écrit plusieurs comédies à l'avénement de Louis XIV. Il dut beaucoup au roi qui l'estimait particulièrement et fit représenter ses pièces, malgré l'opposition de ceux dont le poëte critiquait les travers ou flétrissait les vices. *Racine* qui nous a laissé des tragédies aussi admirables que touchantes, était historiographe et lecteur du roi. Le satirique *Boileau* jouissait également de l'amitié de Louis XIV. Le grand prédicateur *Bossuet*, le dernier *Père de l'Église*, fut le précepteur du dauphin. Il éleva jusqu'au sublime l'éloquence de la chaire. Son émule, *Fénelon*, prédicateur plein d'onction, esprit fleuri, fut précepteur du duc de Bourgogne fils du dauphin, mais tomba en disgrâce à cause de son livre hardi, le *Télémaque*. Le charmant fabuliste *la Fontaine* déplaisait à Louis XIV qui ne comprit point le génie du *bonhomme;* en revanche le moraliste *la Rochefoucauld* ne bougea point de ses antichambres pendant vingt ans. Madame de *Sévigné* vécut hors de la cour; mais ses lettres inimitables ne parlent guère que de la cour et en sont le miroir. La liste ne serait point complète si on omettait *la Bruyère* et son livre aussi spirituel que profond des *Caractères*.

Louis XIV distribuait des pensions aux savants étrangers. Il fonda, à côté de l'Académie française, l'Académie des *Inscriptions* et l'Académie des *Sciences* que l'on doit surtout à l'influence de Colbert.

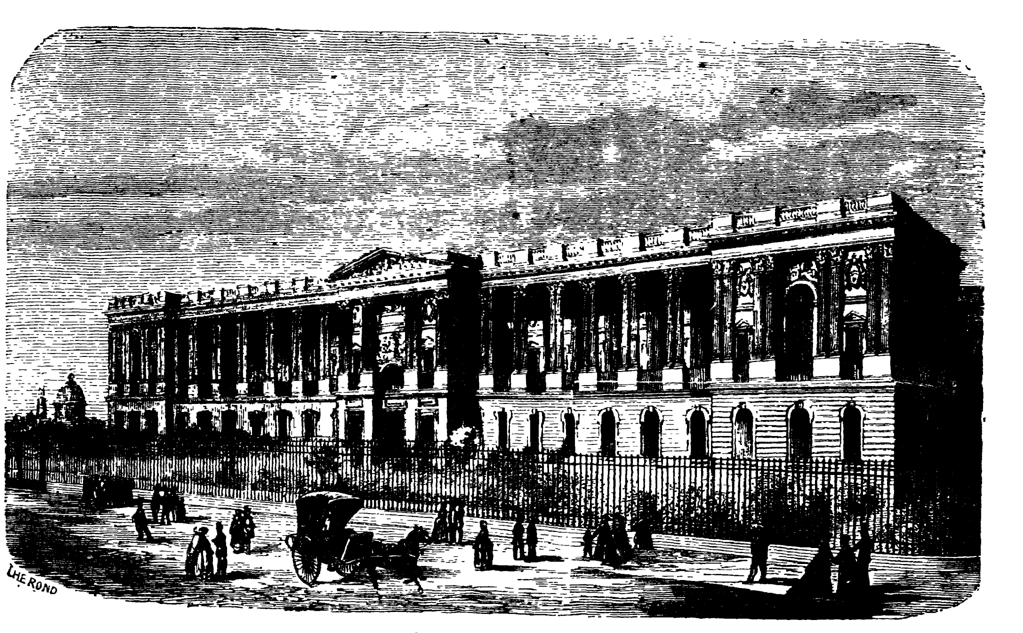
Colbert fut aussi le ministre des grandes créations monumentales de Louis XIV. Il fit travailler à l'achèvement du Louvre ; les deux frères Claude et Charles Perrault (l'auteur des *contes de fées*) présentèrent le plan de ce qu'on appelle la *colonnade du Louvre*. Cette œuvre qui emprunte à l'antique ses grandes lignes architecturales, ses riches colonnes corinthiennes, ses hautes ouvertures, produisit un effet grandiose et magnifique. Louis y trouva la majesté, la

régularité et l'imposant des masses qui étaient pour lui tout l'art de bâtir.

Perrault ne put achever le Louvre ; à partir de 1670 toutes les dépenses se portent sur Versailles; tout y est l'œuvre de Louis XIV, non-seulement les monuments, mais la nature même. Versailles était le plus triste et le plus ingrat de tous les lieux, sans vue, sans bois, sans eau, sans terre, un sol formé de sable mouvant ou coupé de marécages. Louis se plut à tyranniser la nature, à la dompter à force d'art et de trésors. Où son père avait fait construire un petit château de briques, simple rendez-vous de chasse, Louis XIV prodigua l'or de la France pour créer une résidence qu'on appela « *un favori sans mérite.* »

Le roi voulut conserver le petit château de Louis XIII, en l'enserrant dans des constructions nouvelles. Celles-ci furent l'œuvre de Jules Hardouin-Mansart, neveu de l'architecte qui, sous la régence, avait bâti le *Val-de-Grâce* pour Anne d'Autriche. Gêné par le peu de hauteur des bâtiments de la cour de Marbre, qui empêchait d'atteindre au grandiose monumental, Hardouin-Mansart prit sa revanche du côté du jardin ; il retrouva l'imposant par l'extrême saillie du bâtiment du milieu et ses vastes ailes, avec colonnades, le développement immense des lignes horizontales, et la prodigieuse terrasse qui domine tout le pays environnant. A Versailles, tout fut disposé pour donner une grande idée du maître : du côté du jardin, on arrive à sa demeure particulière par ce double escalier des géants, auquel rien n'est comparable ; du côté de la ville les trois cours vont en diminuant de largeur jusqu'à la troisième, espèce de sanctuaire; de partout, il faut monter jusqu'au lieu où trône la majesté suprême.

Lebrun peupla le palais de ses peintures. « Avec son ampleur imposante, sa science de l'effet théâtral, il jette tout l'olympe aux pieds du roi de France. Les nations vaincues sont personnifiées : l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne, Rome elle-même y plient humblement les genoux, mais nulle part n'apparaît la figure de la France; on n'y



Colonnade du Louvre.

voit que celle de Louis. Un troisième artiste a complété Mansart et Lebrun : Le Nôtre a créé une campagne pour cette maison. Des fenêtres de son incomparable *Galerie des glaces*, Louis ne voit rien qui ne soit lui-même. L'horizon entier est son ouvrage, car son jardin est tout l'horizon. Ces bosquets, ces avenues si droites, ne sont que la prolongation indéfinie du palais ; c'est une architecture végétale qui reproduit et complète l'architecture de pierre. Les arbres ne végètent que sous la règle et l'équerre ; les eaux amenées à grands frais dans ces lieux arides, ne jaillissent qu'en dessins réguliers. Mille statues de marbre et de bronze sont les tableaux mythologiques de ce château de verdure [1]. »

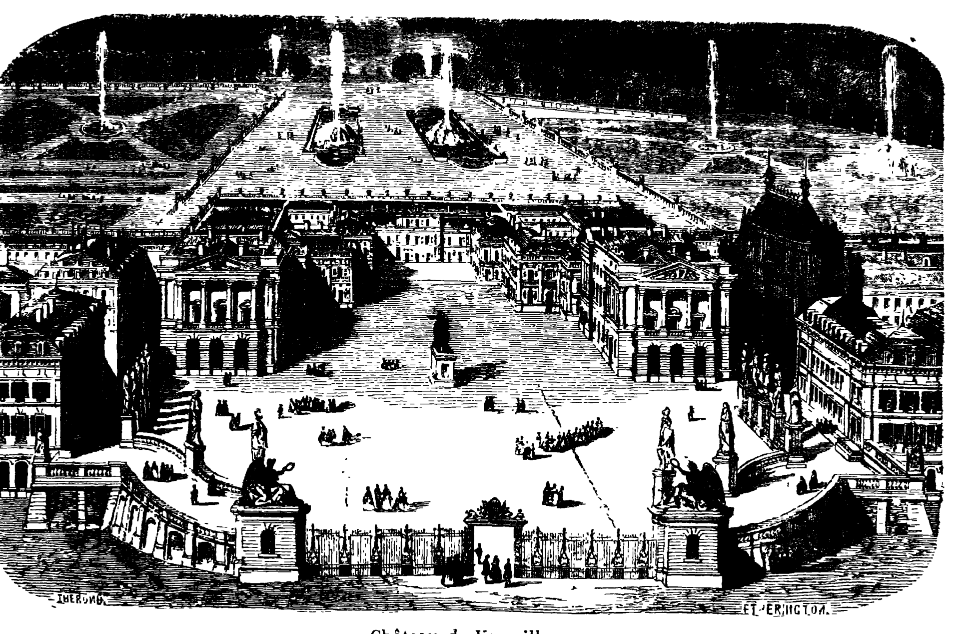
Près de Versailles, Louis se fit une retraite où il pût quelquefois déposer sa vie théâtrale : Trianon, la miniature du grand château ; mais, y retrouvant bientôt sa vie de représentation, il le déserta pour Marly qui n'existe plus.

Après Versailles, l'œuvre architecturale la plus importante du règne de Louis XIV est l'*hôtel des Invalides*, asile des vétérans de nos guerres. Commencé par Bruant qui lui donna un style simple et digne, il fut achevé par Hardouin-Mansart qui éleva le dôme majestueux de l'église ; église aujourd'hui doublement sacrée puisqu'elle abrite le tombeau de Napoléon et les drapeaux enlevés à l'ennemi sur les champs de bataille.

Travaux utiles ; canal du Midi. — Heureusement tous les travaux du règne de Louis XIV n'ont pas le caractère fastueux ; il en est quelques-uns de plus utiles, tels que le canal du Midi. L'idée de joindre la Méditerranée à l'Océan, à l'aide d'un canal navigable, avait depuis longtemps éveillé de vaines théories, lorsque Riquet presque illettré et sans études mathématiques, conçut la merveille du canal des deux mers et l'exécuta en dix ans.

Riquet appartenait aux Riquetti de Florence dont une autre branche a donné à la France les Mirabeau ; il s'ap-

1. Demogeot, *Histoire de la littérature française*. Voir aussi M. Léon Château, *Histoire de l'architecture française*.



Château de Versailles.

pelait aussi, par une ironie du sort, de Bonrepos, car personne ne se reposa moins que lui. Simple receveur des gabelles, il avait son habitation au pied de la Montagne-Noire, là où les travaux pouvaient être tentés. Il se mit à l'œuvre, prit ses mesures, dressa ses plans, s'essaya dans ses jardins aux conduites d'eau, au percement des collines. « Il n'avait pour tout instrument qu'un méchant compas de fer. » Dans les mains d'un bon ouvrier, peu importe l'outil. Heureusement pour Riquet, Colbert était ministre Son œuvre fut comprise et encouragée. Mais l'argent manque. Les États du Languedoc refusent de participer à la dépense. Riquet offre alors d'exécuter à ses frais la première partie du canal; on lui abandonna seulement les fermes des gabelles pendant six ans. Enfin le premier coup de pioche fut donné en 1667, et Riquet a dès lors une armée de 800, 10 000, quelquefois 12 000 travailleurs sous sa direction.

Il n'est pas au bout des difficultés. C'est à une sorte de comédie jouée avec Colbert, qu'il doit recourir pour amener les fermiers généraux du Languedoc à financer. Puis le roi avait nommé un intendant pour surveiller les travaux du canal, et les États un autre; Riquet avait fort à faire pour conserver et appliquer ses propres plans. Les deux intendants déclarèrent l'exécution d'un souterrain impossible. Riquet envoie en grand secret ses terrassiers sur les lieux, et, en six jours, termine le travail. Le célèbre ingénieur donna sa vie à son œuvre, une vie de persévérance, d'habileté, de foi admirable; puis, nouveau Moïse, il mourut de fatigue, à l'entrée de sa terre promise, au moment où le canal tout entier allait être ouvert. Toute sa fortune s'y était engloutie et y roulait d'une mer à l'autre. Ce ne fut que quarante ans plus tard que ses héritiers commencèrent à retirer quelque bénéfice de l'œuvre gigantesque de leur aïeul.

En 1667, Riquet écrivait à Colbert : « Mon entreprise est le plus cher de mes enfants; j'y regarde la gloire, votre satisfaction, et non pas le profit. Je souhaite de laisser de

l'honneur à mes enfants, et je n'affecte point de leur laisser de grands biens. » Aussi l'honneur ne lui a pas manqué. Lorsque Vauban, envoyé par Louis XIV sur les lieux, après l'achèvement du canal, fut interrogé par le roi sur la beauté du travail il répondit ces simples paroles : « Sire, il n'y manque qu'une chose, c'est la statue de Riquet. » Toulouse, sa patrie, lui en a élevé une en 1853.

Les marins illustres : Duquesne ; Tourville. — Louis XIV aurait pu se contenter des gloires solides de la paix. Les guerres ne tardèrent pas à recommencer. La France eut à résister à de nouvelles coalitions et fit tête à des ennemis de plus en plus acharnés. Les élèves de Condé et de Turenne, Luxembourg, Vendôme, Catinat dirigèrent encore avec éclat les armées, mais la lutte ne se concentra point sur les frontières : elle s'étendit à toutes les mers.

Dans la guerre de Hollande, nos flottes avaient déjà conquis une haute réputation en livrant contre les marines hollandaises et espagnoles, dans la Méditerranée, de vifs et d'heureux combats. Duquesne dont les services remontaient jusqu'aux guerres de Richelieu, avait triomphé du plus redoutable des amiraux hollandais, le fameux Ruyter, tué à la bataille d'*Agousta*, près de Syracuse. Après la paix de Nimègue, Duquesne fut chargé de châtier les pirates d'Alger et bombarda deux fois cette ville, terreur de la Méditerranée (1681-1683). Il employa les *galiotes* à bombes, dues à l'art ingénieux de Petit-Renaud ; galiotes qui, améliorées dans notre siècle, sont devenues nos puissantes canonnières. Duquesne bombarda la ville de Gênes et réduisit l'orgueilleuse république à s'humilier devant Louis XIV. Le doge, que les lois empêchaient de sortir de la ville, dut aller, avec quatre sénateurs, à Versailles, implorer le pardon de la cité. Promené parmi les merveilles du palais et interrogé sur ce qu'il trouvait de plus étonnant, le doge répondit fièrement : « C'est de m'y voir. » Malgré tous ses services, Duquesne ne put obtenir le titre d'amiral. Il professait la religion protestante et cela

seul était une barrière insurmontable. Ce fut même une grâce qu'on lui fit d'épargner à ses derniers jours les douleurs de l'exil, lorsque le roi révoqua l'édit de Nantes (1685).

Louis XIV, en effet, ne voulait plus qu'il y eût deux religions en France. Il vieillissait et tombait sous l'influence de Mme de Maintenon, femme habile et insinuante qu'il épousa secrètement après la mort de la reine Marie-Thérèse. Louvois, l'homme impitoyable, poussait le roi aux violences. Pour forcer les protestants à se convertir, on logea chez eux des gens de guerre, et, comme les dragons se signalèrent par leurs excès, on a donné le nom de *dragonnades* à cette persécution. L'exercice du culte protestant fut interdit, ses ministres furent bannis du royaume : une foule de disciples les suivirent malgré la surveillance rigoureuse exercée pour empêcher l'émigration et les supplices qui la punissaient. Cette persécution « dépeupla un quart du royaume, l'affaiblit dans toutes ses parties, déchira un monde de familles, fit passer nos manufactures aux étrangers, fit fleurir et regorger leurs États aux dépens du nôtre, et leur donna le spectacle d'un peuple proscrit, nu, fugitif, errant sans crime, cherchant asile loin de sa patrie. » (Saint-Simon). Les catholiques venaient de proscrire les réformés en France, les protestants d'Angleterre se révoltèrent contre leur roi catholique Jacques II et le chassèrent. L'ennemi le plus acharné de Louis XIV, Guillaume d'Orange, déjà stathouder de Hollande, monta sur le trône d'Angleterre et alors commença (1688) la guerre dite de la *Ligue d'Augsbourg*, guerre sanglante, opiniâtre, de neuf ans.

Louis XIV veut replacer sur le trône d'Angleterre Jacques II, auquel il avait donné une fastueuse hospitalité à Saint-Germain. La magnifique marine que le roi possédait alors, ouvre la route en gagnant l'empire de la Manche. C'est Tourville qui la commande.

Le comte de Tourville descendait d'une noble famille de Normandie; on l'avait fait recevoir chevalier de Malte à quatorze ans. A dix-huit ans, il s'embarqua. Le capitaine du vaisseau consentit à grand'peine à se charger de ce

jeune homme, élégant, aux traits fins, à l'air délicat; on n'était pas sorti du port que le navire fut assailli par des corsaires algériens : il fallut se battre, et le jeune « Adonis » (car le capitaine l'avait appelé ainsi, le comparant à un personnage de la mythologie grecque, type de la beauté) lutta avec l'énergie d'un vieux marin et ne craignit point les blessures : il en reçut trois. Dès lors il acquit une prompte réputation, puis, à l'école de Duquesne, de d'Estrées, il apprit la grande guerre, et la fit lui-même avec éclat.

En 1690, Tourville se joint à l'intrépide Château-Renaud, qui vient de triompher à la baie de *Bantry*. Il atteint les deux flottes alliées d'Angleterre et de Hollande, à la hauteur de l'île de Wight, près de *Beachy-Head*, et remporte une brillante victoire (6 juillet 1690). Il va ensuite sur les côtes d'Angleterre brûler douze vaisseaux, répand la terreur jusque dans Londres, mais ne profite pas assez de ses avantages. L'Angleterre et la Hollande réunirent une flotte plus puissante. Jacques II, transporté en Irlande, n'y avait rien fait qu'assister à la déroute de son armée. Pour ouvrir le passage à un nouvel armement que préparait Louis XIV, Tourville eut ordre de chercher l'ennemi sans attendre l'escadre de la Méditerranée : avec quarante-quatre vaisseaux, il rencontre la flotte alliée qui en compte quatre-vingt dix-neuf. Les instructions sont formelles; il faut combattre; Tourville montre l'ordre du roi, et tous les officiers s'apprêtent, sans aucune illusion, à faire leur devoir. On espérait seulement la défection d'une partie de la flotte anglaise : aucun vaisseau ennemi ne tourna et l'action s'engagea (29 mai 1692). Dans ces immenses batailles, on visait surtout à s'emparer du vaisseau amiral. Tourville, monté sur *le Soleil-Royal*, courut les plus grands dangers; avec son corps de bataille il lutta sans fléchir depuis dix heures du matin; à sept heures du soir, une division de 25 vaisseaux ennemis qu'on avait réussi jusque-là à paralyser, vient fondre sur le corps de bataille et met Tourville entre deux feux. Le jour était fini, mais la lune en son plein éclairait le tableau. *Le Soleil-Royal* de Tourville et *l'Am-*

bitieux de Villette-Mursai, sont surtout en butte aux plus grands et plus persévérants efforts des Anglais. C'est à qui emportera, coulera ou brûlera ces deux citadelles flottantes qui résistent avec une puissance gigantesque à un choc incessant. Leurs hautes mâtures ont croulé, leurs voiles sont déchirées; entièrement désemparés, les deux vaisseaux tiennent toujours et, de leurs doubles bordées qui ne se lassent pas, ils refoulent le cercle de leurs ennemis. Mais ce cercle est inépuisable, il a des seconds, des arrière-rangs. Heureusement, les lieutenants de Tourville, qui voient sa détresse, accourent : Coëtlogon, Gabaret, la Galissonnière, etc. En vain l'ennemi renouvelle ses attaques; on les repousse; en vain il lance des brûlots, on les écarte. Assez avant dans la nuit, un brouillard épais succéda au vif éclat de la lune; la bataille s'arrêta : elle durait depuis quatorze heures. Les Français, malgré la prodigieuse inégalité de leurs forces, avaient fait éprouver aux ennemis des pertes plus grandes qu'ils n'avaient eu à en supporter eux-mêmes. Faute de ports français sur la Manche, faute d'une digue à Cherbourg, cette bataille glorieuse eut un lendemain qui la transforma sinon en défaite, du moins en malheur pour la France. Tourville ne pouvait recommencer le combat : il se retira : l'ennemi le poursuivit; la plus grande partie de la flotte échappa, mais douze vaisseaux furent obligés de s'échouer dans la rade de la *Hougue* et furent brûlés par leurs équipages. L'expédition de Jacques II était encore un fois manquée. Les victoires de nos armées aux Pays-Bas, à *Fleurus*, à *Steinkerque*, *à Nerwinden*, dues au maréchal de Luxembourg, qui mérita, à cause des nombreux étendards qu'il rapportait, d'être surnommé le *tapissier de Notre-Dame;* les victoires d'Italie, à *Staffarde* et à *La Marsaille*, dues à Catinat nous rapportaient beaucoup de gloire sans grands avantages.

Jean-Bart. Duguay-Trouin. Le désastre de la Hougue ne fut nullement la ruine de la marine française, et Tourville le vengea dignement, l'année suivante, par sa victoire

de *Lagos*, sur les côtes de Portugal. Il défit l'escorte de la riche flotte marchande de Smyrne, dispersa les cent quarante vaisseaux de cette flotte, les brûlant, les prenant et causant à l'ennemi un dommage de plus de 36 millions (juin 1693). Toutefois on ne livra plus de grandes batailles navales. La mer appartient dès lors à de hardis capitaines qui se conduisent eux-mêmes, n'écoutent que leur instinct et leur courage, vrais fils des anciens pirates, toujours en mouvement comme l'océan qui les ballotte ; insaisissables comme les lames qu'ils défient ; se riant des tempêtes, se plaisant au fracas de l'artillerie ; ayant toujours pour règle d'attaquer, même avec des forces inférieures, et pour habitude de vaincre ; avides de butin, moins pour eux-mêmes que pour leurs compagnons ; Bretons ou Basques, Gascons ou Normands ; tous formés de bonne heûre à la rude école du marin, tous animés de ce patriotisme ardent que de longues luttes contre les Anglais ont développé sur nos côtes. Bien que notre siècle ait justement rejeté leur genre de guerre, véritable piraterie autorisée, nous sommes encore sensibles à la gloire des Jean-Bart, des Duguay-Trouin, et de leurs émules, les Ducasse, les Forbin, les Saint-Paul et les Cassard.

Si Jean-Bart et Duguay-Trouin débutent comme corsaires, ils meurent chefs d'escadres. Tous deux fils d'armateurs, l'un de Dunkerque, l'autre de Saint-Malo, ils se font une prompte réputation par leurs courses infatigables et heureuses, leurs actions brillantes : l'un et l'autre, tour à tour prisonniers en Angleterre, s'évadent avec le même succès et franchissent la Manche avec la même audace sur un simple canot. Jean-Bart entre comme lieutenant dans la marine royale en 1679. Duguay-Trouin, plus jeune, n'y entre qu'à la fin de la ligue d'Augsbourg. Leurs noms toutefois retentissent ensemble pendant cette guerre. Trouin, avec son navire, soutient seul un combat acharné pendant douze heures contre six navires anglais. Bart s'en va chercher, dans le Nord, un convoi de blé vivement attendu de la France affamée ; il le rencontre mais déjà pris

et escorté de huit vaisseaux de guerre hollandais ; avec six frégates, il attaque les huit vaisseaux, les bat, en prend trois et rentre triomphant avec le convoi de blé (1694). En 1696, quatorze vaisseaux bloquent Dunkerque pour empêcher Jean-Bart de sortir : il sort néanmoins; il a bien passé quelques années auparavant, malgré trente-sept vaisseaux ; il rencontre une flotte marchande hollandaise bien escortée : il prend cinq vaisseaux et vingt-cinq bâtiments marchands : survient une flotte hollandaise ; Jean-Bart renvoie ses prisonniers sur les cinq vaisseaux dont il s'est rendu maître, et brûle les autres navires en présence des ennemis stupéfaits. Duguay-Trouin, non plus que lui, ne compte ses adversaires, et, comme lui, marque chaque année par des prises nombreuses qui ruinent bien plus encore l'ennemi qu'elles n'enrichissent les armateurs. Jean-Bart meurt en 1702 prématurément, car il n'avait que cinquante ans. Duguay-Trouin lui survit et fournit une brillante carrière pendant la nouvelle lutte que Louis XIV soutient de 1702 à 1714 contre l'Europe coalisée. Le premier, grâce à l'originalité de son audace, à la brusquerie de ses manières, que l'on a exagérées, à ses aventures que l'on a embellies, est demeuré plus populaire. Le second avait peut-être plus d'étendue d'esprit et, en 1711, conduisit, avec un merveilleux talent, une expédition contre la capitale de la colonie portugaise du Brésil, *Rio-Janeiro.*

Tous deux nous ont laissé le secret de leurs succès : courage et abnégation. Jean-Bart, fait prisonnier par trahison, menace de mettre le feu aux poudres du bâtiment sur lequel on l'a attiré, si on ne le délivre aussitôt. Duguay-Trouin, luttant contre six vaisseaux anglais, force l'épée à la main ses matelots à retourner à un combat dont ils ne veulent plus. Un officier se plaignait d'avoir été mal secondé par son équipage. « Mon cher, lui répondit Duguay-Trouin, c'est que vous n'aviez pas de courage pour eux tous. » Jean-Bart transportait le prince de Conti en Pologne ; on rencontra des forces ennemies bien supérieures, mais on leur échappa. « C'est bien heureux, dit

le prince, car nous étions pris. — Non, répondit Jean-Bart. — Comment auriez-vous fait? — Plutôt que de me rendre, dit froidement le capitaine, j'aurais fait mettre le feu au vaisseau; nous aurions sauté, mais ils ne nous auraient pas pris. » Le prince frémit à cette révélation : « Le remède est pire que le mal, dit-il, je vous défends de vous en servir tant que je serai sur votre vaisseau. » Duguay-Trouin et Jean-Bart reçurent de Louis XIV, grades, pensions, honneurs, lettres de noblesse. Ces intrépides marins chancelaient un peu sur le parquet des galeries de Versailles, mais ils excitaient la plus vive curiosité. « J'ai vu Jean-Bart! » disait-on. Dans les rues de Versailles, une dame de distinction perça la foule pour considérer Duguay-Trouin. « Monsieur, lui dit-elle, je voulais voir un héros une fois en ma vie. » L'un et l'autre savaient donner des leçons aux courtisans. On demandait à Jean-Bart, comment il avait fait pour sortir de Dunkerque à travers trente-sept vaisseaux : il range les seigneurs, s'élance, joue des coudes et des jambes, les écarte rudement et passe en disant : « Voilà comment j'ai fait ! » Duguay-Trouin apercevant un homme que les courtisans dédaignaient à cause de sa pauvre mine, court à lui et l'embrasse : « C'est Cassard, leur dit-il, le plus grand homme de mer que la France ait aujourd'hui. Je donnerais toutes les actions de ma vie, pour une seule des siennes. Il n'est pas connu ici, mais il est redouté chez les Portugais, les Anglais et les Hollandais. » Duguay-Trouin avait un peu tort cette fois; c'était sa faute à lui et à Jean-Bart, si leurs émules étaient moins connus ; mais que cette modestie l'honore !

Dernières années du règne de Louis XIV ; Catinat et Villars. — Cette modestie était aussi une des qualités du maréchal de *Catinat*, mais fut loin d'être la vertu de Villars avec lequel il s'illustra à la tête des armées dans les dernières années du règne de Louis XIV. Catinat, fils d'un conseiller au parlement et d'abord avocat, était entré comme simple soldat dans l'armée ; il avait gagné tous ses

grades par des actions d'éclat. Il s'était proposé Turenne comme modèle ; sa prudence et son goût pour la méditation l'avaient fait appeler par ses soldats « *le père la pensée.* » Pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg, il avait associé son nom aux deux victoires de *Staffarde* et de la *Marsaille.* Lorsque Louis XIV engagea encore la guerre contre toute l'Europe (1701-1714) pour assurer à son petit-fils Philippe, le trône d'Espagne, Catinat reparut en Italie, mais il éprouva quelques revers, et, comme son esprit d'indépendance déplaisait à la cour, il fut disgracié. Il n'avait jamais d'ailleurs importuné Louis XIV par ses sollicitations. Revenant d'une glorieuse campagne, il la raconte au roi : Louis XIV l'interrompt et lui dit : « c'est assez parler de mes affaires, comment vont les vôtres ? — Sire, très-bien, grâce aux bontés de Votre Majesté. » Louis XIV ne put s'empêcher de remarquer que c'était le premier homme auquel il eût entendu tenir un tel langage. « Catinat, dit Saint-Simon, mourut dans un âge très-avancé, sans avoir acquis aucune richesse, et dans sa petite maison de Saint-Gratien, près Saint-Denis, où il s'était retiré. Il y rappela par sa simplicité, par sa frugalité, par le mépris du monde, par la paix de son âme et l'uniformité de sa conduite, le souvenir de ces grands hommes qui, après les triomphes les mieux mérités, retournaient tranquillement à leur charrue, toujours amoureux de leur patrie et peu sensibles à l'ingratitude de Rome qu'ils avaient si bien servies. »

Villars, né à Moulins en 1653, sorti d'une famille noble, s'était signalé très-jeune au passage du Rhin. A Maëstricht il repoussait une charge à la tête de quelques gendarmes : « Qui donc commande ces gendarmes ? demanda Louis XIV. — C'est Villars, lui répondit-on. — Il semble, reprit le roi, dès qu'on tire en quelque endroit, que ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver. » A Sénef, on aperçoit un grand mouvement dans l'armée ennemie. « Ils fuient ! s'écrie l'état-major du prince de Condé. — Non, dit Villars, ils changent de front. — Jeune homme, reprend le prince,

qui vous a tant appris? vous avez raison. » Villars a la bravoure fastueuse et théâtrale. A un siége, il monte à l'assaut couvert d'un habit étincelant de broderies d'or. Saint-Simon, qui ne l'aimait pas, s'étale complaisamment sur ses défauts; il reconnaît pourtant ses qualités : « Il en avait de capitaine, dit-il. Ses projets étaient hardis, vastes, presque toujours bons; nul autre n'était plus propre à l'exécution et aux divers maniements des troupes. »

Les premières années de la guerre de la succession d'Espagne, où les généraux français eurent cependant affaire à de redoutables adversaires, tels que le général anglais *Churchill*, duc de Marlborough, et le prince *Eugène de Savoie*, tournèrent à notre avantage. Villars, pour sa part, gagna les batailles de *Friedlingen* et d'*Hocstedt*. Pendant qu'il était occupé en France à réprimer la révolte des *Camisards* ou protestants des Cévennes, la fortune de nos armées changea. Celles-ci avaient eu la supériorité aux Pays-Bas, en Allemagne, en Italie; elles furent successivement obligées, devant les savantes manœuvres de Marlborough et d'Eugène, devant les rudes coups qu'ils frappèrent aux batailles de Blenheim, de Turin, de Ramillies, d'Oudenarde, de se retirer en France. Vendôme, l'un de nos plus habiles capitaines, n'avait pu empêcher ces revers. Enfin la France fut entamée en 1708. Le maréchal de Boufflers se jeta dans *Lille* et arrêta l'ennemi par son héroïque défense, mais des cavaliers ennemis n'en coururent pas moins jusqu'à Versailles et enlevèrent, sur le pont de Sèvres, un officier de la maison du roi, qu'ils prirent pour le dauphin.

L'hiver de 1709 fut horrible. « Une gelée, qui dura près de deux mois de la même force, avait, dès ses premiers jours, rendu les rivières solides jusqu'à leur embouchure et les bords de la mer capables de porter des charrettes qui y voituraient les plus grands fardeaux. Un faux dégel fondit les neiges qui avaient couvert la terre pendant ce temps-là; il fut suivi d'un subit renouvellement de gelée aussi forte que la précédente, trois autres semaines durant. Cette seconde gelée perdit tout : les arbres fruitiers périrent, il ne

resta plus ni noyers, ni oliviers, ni pommiers, ni vignes; les autres arbres moururent en très-grand nombre ; les jardins périrent et tous les grains dans la terre. On ne peut comprendre la désolation de cette ruine générale; chacun resserra son vieux grain; le pain enchérit à proportion du désespoir de la récolte.... Les payements les plus inviolables commencèrent à s'altérer. En même temps les impôts haussés, multipliés, exigés avec les plus excessives rigueurs, achevèrent de dévaster la France. »

Louis XIV, courbant son orgueil devant tant de malheurs, demanda la paix. Les coalisés le croyant réduit à toute extrémité, n'en devinrent que plus acharnés : ils voulurent le forcer à chasser lui-même Philippe V d'Espagne. « Mieux vaut faire la guerre à mes ennemis qu'à mes enfants, » répondit-il, et il releva la tête; il écrivit à tous les gouverneurs, aux évêques, une lettre noble et patriotique. Le sentiment national éclata et fit oublier toutes les souffrances. « Les soldats de Villars n'avaient point de pain et ils étaient gais. » — « Quand des brigades marchent, écrivait Villars, il faut que les brigades qui ne marchent pas jeûnent. On s'accoutume à tout. Je crois cependant que l'habitude de ne pas manger n'est pas bien facile à prendre. » Attaqués à *Malplaquet* (septembre 1709), les soldats jetèrent le pain qu'on venait de leur distribuer, pour courir plus légèrement au combat. Ils furent vaincus, mais causèrent à l'ennemi plus de mal qu'ils n'en reçurent. L'espoir revint à la France. En Espagne, Vendôme gagna la bataille de *Villaviciosa*, et dit à Philippe V fatigué : « Je vais vous faire donner le plus beau lit sur lequel un roi ait couché. » Il fit apporter les étendards et les drapeaux pris à l'ennemi.

Des malheurs domestiques vinrent en même temps que les malheurs de l'Etat, accabler Louis XIV vieillissant. Le Dauphin mourut en 1711; le fils du Dauphin, le duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, mourut avec sa femme en 1712. Puis le duc de Bretagne, le duc de Berry, furent également enlevés par la mort; Louis XIV se trouva presque isolé; il n'avait plus pour héritier qu'un arrière-petit-fils

âgé de cinq ans. Et à ce moment la France était menacée d'une invasion. Louis XIV confia à Villars sa dernière armée, il lui dit d'un ton pénétré : « Vous voyez mon état, monsieur le maréchal; il y a bien peu d'exemples de ce qui m'arrive et que l'on perde dans la même semaine, son petit-fils, sa petite belle-fille, et leur fils, tous de très-grande espérance et très-tendrement aimés. Dieu me punit : je l'ai bien mérité. » Puis il ajouta : « La confiance que j'ai en vous est bien marquée, puisque je vous remets les forces et le salut de l'État. Je connais votre zèle et la valeur de mes troupes, mais enfin la fortune peut vous être contraire, s'il arrivait ce malheur à l'armée que vous commandez, quel serait votre sentiment sur le parti que j'aurais à prendre? » Villars n'osait répondre, balbutiait. Le roi reprit : « Pour moi, je sais que des armées aussi considérables ne sont jamais assez défaites pour que la plus grande partie de la mienne ne pût se retirer sur la Somme. Je compterais aller à Péronne ou à Saint-Quentin y ramasser tout ce que j'aurais de troupes, faire un dernier effort avec vous et périr ensemble ou sauver l'État. » Noble parole qui en fait oublier d'autres, trop égoïstes; il n'eut pas besoin de la tenir. Villars, avec une habile et heureuse audace, enleva un camp retranché à *Denain* (1712). Ce fut une victoire complète que suivit la conquête des places surprises par les ennemis. La France était sauvée. Les traités d'*Utrecht* (1713) et de *Rastadt* (1714) laissèrent au petit-fils de Louis XIV l'Espagne et à Louis XIV les conquêtes de son règne, en ôtant toutefois à l'Espagne les provinces d'Italie et des Pays-Bas et en remaniant la carte de l'Europe au profit des ennemis de la France. En 1715, le 1er septembre, Louis XIV, à l'âge de 77 ans mourait, laissant le pays en repos mais épuisé.

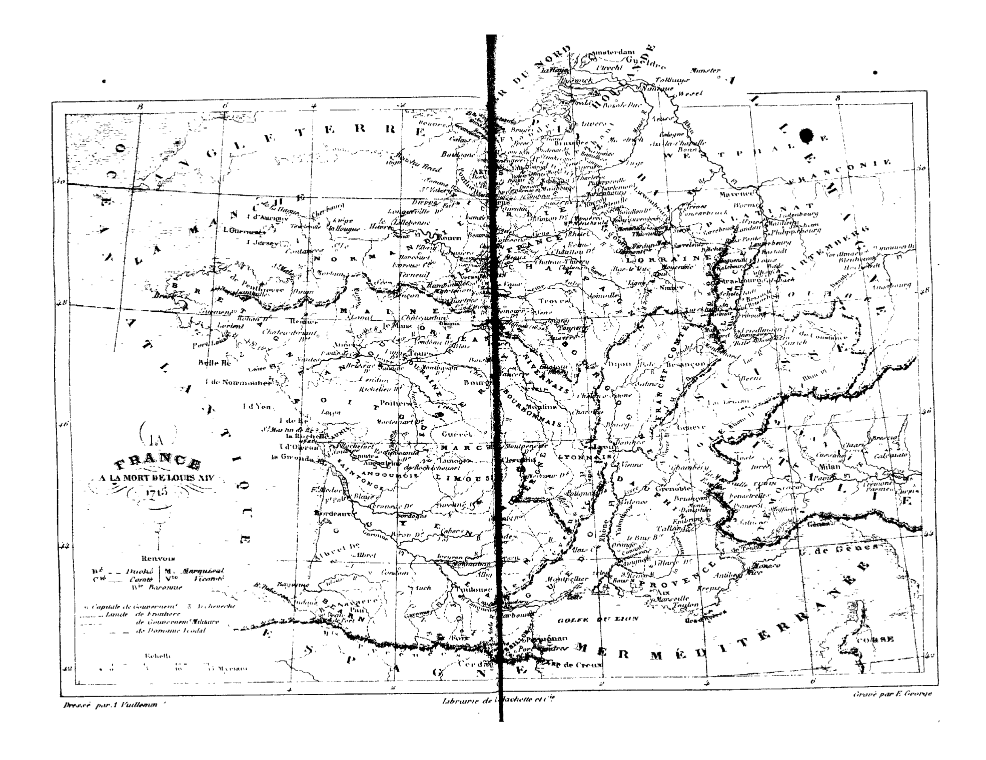
RÉSUMÉ.

Louis XIV, monté sur le trône à l'âge de cinq ans en 1643, ne commença en réalité de régner qu'après la mort de Mazarin en 1660. Mais il régna seul; point de premier ministre; il fut absolu dans ses volontés : « l'État c'est moi »,

disait-il. Époux d'une infante d'Espagne, Marie-Thérèse, il réclama, à la mort de son beau-père Philippe IV, les *Pays-Bas* comme *dévolus* à sa femme par la loi du pays. Avec une belle armée commandée par Turenne et Condé, les deux plus grands généraux du temps, il soumit les villes de Flandre (1667); en plein hiver il conquit la Franche-Comté (1668). Obligé de s'arrêter devant la jalousie des puissances voisines, il attendit quelques années, puis se jeta sur la Hollande qui avait principalement contribué à suspendre ses succès. Cette guerre dura six ans; elle s'étendit dès les premières années, car l'Espagne et l'empereur d'Allemagne s'étaient unis à la Hollande. Condé gagna la bataille de *Sénef* (1674), Turenne fit une admirable campagne en 1675, mais le 27 juillet de la même année, il mourait emporté par un boulet. De beaux siéges, la victoire de *Cassel*, d'éclatants succès dans la Méditerranée dus à notre marine naissante, valurent à Louis XIV la possession définitive de la *Flandre* et de la *Franche-Comté* (traité de Nimègue 1678).

A la gloire militaire, Louis XIV ajoutait les gloires plus solides d'une sage, active et puissante administration, qui assurait la force du pays, donnait la vie à l'agriculture, à l'industrie, au commerce. Louvois avait créé l'armée qui venait de prendre tant de villes; Vauban fortifiait les villes prises; Colbert, le plus grand ministre de Louis XIV, enrichissait la France en développant les manufactures. Une pléiade de poëtes, de savants, d'orateurs, d'artistes, rehaussait et glorifiait par des chefs-d'œuvre immortels ce règne si brillant.

Mais Louis XIV vieillit : il se laisse entraîner par l'amour de la domination et des conquêtes. Par la révocation de l'Édit de Nantes et l'émigration des protestants qui en est la suite, il dépeuple et appauvrit le royaume au profit des États voisins. Pour faire remonter sur le trône d'Angleterre Jacques II qui a été renversé par Guillaume d'Orange, il engage une nouvelle guerre avec l'Europe (1688-1697). La victoire nous est encore fidèle. Luxembourg s'illustrait aux Pays-Bas par les victoires de *Fleurus*, de *Steinkerque*, de *Nerwinden*. Nos flottes dominent un moment les mers avec Tourville comme elles l'avaient fait avec Duquesne dans la dernière guerre : mais la glorieuse



LA FRANCE
A LA MORT DE LOUIS XIV
1715
Renvoi
Dé Duché
Cté Comté
M. Marquisat
Vte Vicomté
Bie Baronnie
Capitale de Gouvernemt
Archevêché
Limite de Frontière
de Gouvernemt Militaire
de Domaine Féodal
Echelle
Myriam
Dressé par A. Vuillemin
Librairie de Hachette et Cie
Gravé par E. George
OCÉAN ATLANTIQUE
ANGLETERRE
LA MANCHE
MER DU NORD
HOLLANDE
ALLEMAGNE
WESTPHALIE
FRANCONIE
PALATINAT
WIRTEMBERG
SUISSE
ITALIE
ESPAGNE
MER MÉDITERRANÉE
GOLFE DU LION
G. de Gênes
CORSE
BRETAGNE
NORMANDIE
MAINE
ORLÉANAIS
TOURAINE
POITOU
SAINTONGE
ANGOUMOIS
LIMOUSIN
MARCHE
GUYENNE
BÉARN
LANGUEDOC
PROVENCE
DAUPHINÉ
LYONNAIS
BOURBONNAIS
NIVERNAIS
BOURGOGNE
FRANCHE COMTÉ
CHAMPAGNE
LORRAINE
ALSACE
PICARDIE
ARTOIS
FLANDRE
Amsterdam
Utrecht
Munster
Wesel
Cologne
Bonn
Mayence
Worms
Strasbourg
Paris
Rouen
Troyes
Dijon
Besançon
Lyon
Genève
Grenoble
Turin
Milan
Marseille
Toulon
Nice
Monaco
Toulouse
Bordeaux
Poitiers
Limoges
Bayonne
Nantes
Belle Ile
I. d'Yeu
I. de Ré
I. d'Oléron
I. Jersey
I. Guernesey

bataille de la Hougue fut suivie d'un désastre. Nos corsaires n'en continuèrent pas moins une lutte qui fut singulièrement funeste au commerce des Anglais et des Hollandais.

Cette guerre n'eut d'autre résultat que d'affaiblir Louis XIV lorsqu'il voulut assurer à son petit-fils, le duc d'Anjou, la succession d'Espagne que lui avait léguée en mourant Charles II. L'Europe, effrayée de voir à la fois la famille de Louis XIV régner en France, à Madrid, à Naples, aux Pays-Bas, se coalisa. La guerre fut longue et acharnée (1701-1713). D'abord heureux et vainqueur, Louis XIV fut bientôt accablé sous les revers, mais non abattu. En face de la France envahie par l'ennemi, ruinée et affamée par le terrible hiver de 1709, il ne désespère pas et ne fléchit pas. Cependant Villars ramena la fortune à la journée de *Denain* (1712) et délivra la France ; l'Europe consentit à traiter. Le petit-fils de Louis XIV conserva l'Espagne et ne perdit que les domaines extérieurs. Louis XIV s'éteignit tristement à soixante dix-sept ans, laissant à un héritier de cinq ans une France agrandie mais meurtrie.

CHAPITRE XIII.

LOUIS XV.

Louis XV; la régence. — Bataille de Fontenoy (1745). — Guerre de sept ans ; d'Assas. — Dupleix aux Indes. — Montcalm au Canada. — La France au dix-huitième siècle. — Louis XVI; Malesherbes et Turgot. — La guerre d'Amérique, La Fayette et Rochambeau. — Suffren aux Indes.

Louis XV; la régence. — Une joie inconvenante accompagna les funérailles du grand roi. La *Régence* commença, temps resté fameux par la licence à laquelle s'abandonnèrent la cour et la noblesse, invitées au plaisir

par le régent lui-même, le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, qui se dégrada au milieu des débauches avec ses amis qu'on appelait *les roués*.

La grande difficulté était de trouver de l'argent pour payer les dettes de l'État et aussi celles des seigneurs. Le duc d'Orléans accorda sa confiance à un écossais Law (Lass). Celui-ci voulait répandre l'usage du papier comme monnaie. Il créa une *banque* qui émettait des billets très-utiles pour les grandes transactions et remboursables en argent au gré des porteurs. Il fonda aussi une *Compagnie des Indes*, destinée, selon lui, à réaliser d'immenses bénéfices; tout le monde voulut s'associer à une entreprise qui promettait d'être si fructueuse et on acheta en foule des *actions* de la compagnie. Le commerce de ces actions si vivement disputées s'établit dans la rue Quincampoix, d'où l'on bannit chevaux et carrosses : on s'y portait toute la journée et il fallait placer des gardes aux deux bouts de cette rue, y mettre des tambours et des cloches pour avertir a sept heures de l'ouverture de ce commerce et de la retraite à la nuit. « On se précipitait à changer terres et maisons en papier, et ce papier faisait que les moindres choses étaient hors de prix. Toutes les têtes étaient tournées. » Le prix de ces *actions* s'élevant sans cesse, avec une rapidité incroyable, on n'avait qu'à revendre aussitôt pour faire des gains énormes: des artisans, des laquais devinrent millionnaires. Le cocher de Law fut un des premiers à profiter du *système* et vint un jour, sa fortune faite, présenter son successeur. Les maisons de la rue Quincampoix se louaient jusqu'à cent mille livres. Beaucoup de seigneurs le disputaient en avidité aux roturiers. Un descendant de Condé se vantait ingénument de la quantité d'*actions* qu'il possédait : le garde du trésor royal, homme d'esprit, lui dit : « Monseigneur, deux actions de votre aïeul valent mieux que toutes celles-là. » La noblesse perdit beaucoup de sa considération au milieu de ce tourbillon effréné. Pour satisfaire l'avidité du public, on multiplia outre mesure les billets de la banque, réunie à la Compagnie. La confiance s'ébranla; on voulut de l'argent, la

banque ne put en donner : tous les porteurs de billets se trouvèrent n'avoir que du papier. Ce fut une ruine immense. Law s'enfuit (1720). Mais s'il avait échoué, il avait révélé la puissance du crédit.

A ce moment, un terrible fléau, la peste, désolait la Provence, où quatre-vingt-cinq mille personnes périrent. L'admirable dévouement, à Marseille, de l'évêque *Belzunce*, du chevalier Rose et de plusieurs échevins qui prodiguèrent mille fois leur vie pour sauver celle de leurs concitoyens, consola la France de cette calamité.

Louis XV était à peine reconnu majeur, en 1723, que le régent mourut ; son ministre trop peu scrupuleux, le cardinal *Dubois*, l'avait précédé au tombeau. Le duc de Bourbon, homme avide et sans mœurs, prit la place de premier ministre ; il prépara pour la France une nouvelle guerre, en renvoyant une infante d'Espagne qu'on élevait à la cour, et en faisant épouser au jeune roi une femme qui dût sa grandeur au ministre (1723). Le roi de Pologne détrôné, Stanislas Leczinski, vivait en France où on l'avait accueilli. Un jour il entre dans la chambre où étaient sa femme et sa fille. « Mettons-nous à genoux, dit-il, et remercions Dieu.— Seriez-vous rappelé au trône de Pologne? lui dit sa fille. — C'est bien mieux, vous êtes reine de France ! » La pieuse et douce Marie Leckzinska devint, en effet, la femme de Louis XV, qui, à l'exemple de son aïeul, ne tarda pas à la délaisser pour des favorites, poussant le scandale bien plus loin que Louis XIV. « On ne voulut pas, dit d'Argenson, que le roi n'eût épousé qu'une simple demoiselle, et on fit la guerre pour faire reconnaître le père, roi par l'Europe. » En 1733, le cardinal Fleury, ancien précepteur de Louis XV, et qui avait succédé au duc de Bourbon, fut obligé, malgré son amour de la paix et de l'économie, de prendre part à une guerre presque générale et dite de la *succession de Pologne*. Cette guerre, qui aurait pu avoir de grands résultats, si elle avait été énergiquement conduite, releva cependant, par quelques victoires, le prestige de nos armes, et la France parut au *traité de Vienne* (1738) l'arbitre de l'Eu-

rope. Stanislas n'eut point le trône de Pologne, mais garda le titre de roi, si désiré pour l'honneur de son gendre : on lui céda la *Lorraine* et le Barrois ; après sa mort, ces provinces, importantes comme frontières, devaient retourner à la France. Ce retour eut lieu en 1766.

Bataille de Fontenoy (1745).—Le cardinal Fleury, plus qu'octogénaire et peu belliqueux, vit encore, malgré lui, commencer une guerre générale à l'occasion de la succession au trône d'Autriche (1740-1748). L'empereur Charles VI avait légué ses États à sa fille Marie-Thérèse, qui voulait en outre faire donner à son époux, François de Lorraine, la couronne impériale. Plusieurs compétiteurs disputaient à la fois les États autrichiens à Marie-Thérèse et la couronne impériale à François de Lorraine. Cette guerre, très-compliquée d'alliances et d'intérêts, ne profita qu'au roi de Prusse, le célèbre Frédéric II, qui se porta avec trop peu de loyauté tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. La France se rangea parmi les ennemis de l'Autriche.

Notre armée, mal payée, mal nourrie par le trop économe Fleury, se disperse, après de faciles succès, partout où elle peut vivre. Négligeant Vienne, elle s'enfonce en Bohême ; le général Maurice de Saxe, qui la commandait, s'empare de Prague avec l'aide de son brave lieutenant le général Chevert. Un an après, malgré une héroïque défense de Chevert, il fallut quitter la ville et faire, au milieu de l'hiver, une retraite pénible et qui fut admirable (1742). En 1744, Louis XV, jusque-là inerte, fit un effort. D'Argenson, un de ses ministres, a parfaitement caractérisé ce prince dans ses *Mémoires* : « Voici toutes les passions du roi et tout le ressort du gouvernement : laissez-moi dormir, laissez-moi en repos ; que je n'aie point de déshonneur ; qu'on me laisse aller à mes campagnes, à mes petits plaisirs, à mes habitudes ; Je serais bien aise encore d'obtenir quelque gloire qui ne donnât pas de peine. C'est Morphée, le dieu du sommeil, qui règne.... » A trente-cinq ans, le roi s'éveille cependant ; il entre dans les Pays-Bas avec Maurice de Saxe qui s'em-

pare de plusieurs villes; puis, sur des bruits d'invasion de l'Alsace par les Autrichiens, le roi y court avec le maréchal de Noailles et 50 000 hommes; en chemin il tombe malade à Metz. Ces beaux débuts et quelques mots heureux à la Henri IV, intéressèrent à lui la nation tout entière : « Je sais me passer d'équipage, avait-il écrit en se rendant à Metz, et, s'il le faut, l'épaule de mouton du lieutenant d'infanterie me nourrira parfaitement. — Allez, dit-il à Noailles, lorsqu'il fut malade, et souvenez-vous que pendant qu'on portait Louis XIII au tombeau, le duc d'Enghien gagnait une bataille. » Louis, que sa maladie fit surnommer le *Bien-Aimé* (ce dont il s'étonnait avec raison), se rétablit et retourna rejoindre, dans les Pays-Bas, le maréchal de Saxe, héroïque de courage, tout mourant qu'il était. « Il ne s'agit pas de vivre, avait dit Maurice, mais de partir. » On mit le siége devant Tournai. Les Anglais et les Hollandais vinrent pour défendre cette place, il fallut se battre à Fontenoy (7 kilomètres de Tournai).

Les Français étaient retranchés dans d'excellentes positions et appuyés au village de Fontenoy. On s'aborda. Un régiment des gardes anglaises et le royal-écossais parurent les premiers. A cinquante pas de distance, les officiers anglais saluèrent les Français en ôtant leurs chapeaux. Les officiers des gardes-françaises leur rendirent leur salut. Milord Charles Hay, capitaine aux gardes-anglaises, cria : « Messieurs des gardes-françaises, tirez. » Le comte d'Auteroche leur dit à voix haute : « Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers; tirez vous-mêmes[1]. » Les Anglais firent un feu roulant. Dix-neuf officiers des gardes tombèrent blessés à cette seule décharge, 95 soldats demeurèrent sur la place, 215 furent blessés, sans compter les ravages faits dans les

1. On a trop critiqué cette réponse comme une bravade hors de saison. La vérité est que cette courtoisie affectée se trouvait d'accord avec les règlements militaires (de Louvois), qui commandaient aux troupes d'essuyer le premier feu de l'ennemi. Une troupe qui essuie sans fléchir le premier feu, a beaucoup de chances pour vaincre. Ici le feu fut si violent que les gardes françaises se rompirent.

régiments suisses. Le premier rang abattu, les autres terrifiés se dispersèrent. « Les Anglais, formant une colonne longue et épaisse, avançaient à pas lents, comme faisant l'exercice. On voyait les majors appuyer leurs cannes sur les fusils des soldats pour les faire tirer bas et droit. Ils débordèrent Fontenoy et la redoute. Le maréchal de Saxe, qui voyait de sang-froid combien l'affaire était périlleuse, fut dire au roi qu'il le conjurait de se retirer avec le dauphin. « Oh! je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra, répondit le roi, mais je resterai où je suis. » Le maréchal de Saxe était au milieu du feu : sa maladie ne lui laissait pas la force de porter une cuirasse; il portait une espèce de bouclier de plusieurs doubles de taffetas piqué, qui reposait sur l'arçon de sa selle. Il jeta son bouclier et courut faire avancer la cavalerie contre la colonne. Les régiments se présentaient les uns après les autres, et la masse anglaise faisant face de tous côtés, plaçant à propos son canon et tirant toujours par division, nourrissait un feu continu quand elle était attaquée, et, après l'attaque, restait immobile et ne tirait plus. Quelques régiments d'infanterie vinrent encore affronter cette colonne par les ordres seuls de leurs commandants. Le maréchal de Saxe en vit un dont les rangs entiers tombaient, et qui ne se dérangeait pas. « Comment se peut-il faire, s'écria-t-il, que de telles troupes ne soient pas victorieuses ?» Si les Hollandais avaient passé entre les redoutes qui étaient vers Fontenoy et Anthoin, s'ils étaient venus donner la main aux Anglais, il n'y avait plus de ressource, plus de retraite même, ni pour l'armée française, ni probablement pour le roi et son fils. » Le maréchal de Saxe tente une dernière attaque : on braque des pièces de canon qui font de larges trouées dans l'épaisse colonne anglaise; tous les régiments l'enveloppent, la maison du roi charge avec eux : la colonne s'entr'ouvre, est mise en pièces et la bataille est gagnée. Le maréchal de Saxe, au milieu de ce triomphe, se fit porter vers le roi; il retrouva un reste de force pour embrasser ses genoux et pour lui dire : « Sire, j'ai vécu; je ne

souhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir Votre Majesté victorieuse. Vous voyez, ajouta-t-il, à quoi tiennent les batailles. » Le roi le releva et l'embrassa[1]. »

Cette victoire eut d'importants résultats : elle nous donna tous les Pays-Bas ; celles de Raucoux, de Lawfeld en 1746 et 1747 décidèrent enfin les ennemis à signer la paix d'Aix-la-Chapelle (1748). Mais à cause de quelques défaites en Italie et sur mer, Louis XV « qui traitait en roi et non en marchand », ne sut rien demander pour nous. Nous tenions les Pays-Bas ; il les rendit. « La France en rendant ses conquêtes, dit le maréchal de Saxe, s'est fait la guerre à elle-même. Les ennemis ont conservé leur même puissance ; elle seule s'est affaiblie. »

Guerre de sept ans. (1756-1763) ; d'Assas. — Huit ans après, l'Angleterre jalouse de notre prospérité renaissante, nous déclarait de nouveau la guerre. La favorite, madame de Pompadour, en faisant allier le roi à l'Autriche contre la Prusse, ajouta une guerre continentale à la guerre maritime. On débuta par un coup d'éclat, la prise de *Port-Mahon*, dans l'île de *Minorque* (1756); mais en Allemagne notre armée, dont la discipline était relâchée et que conduisaient des généraux incapables, fut vaincue par Frédéric II à *Rosbach* (1757). Les Français furent encore battus à *Crevelt* par les Anglais, puis à *Minden*. Un fait glorieux honore pourtant ces tristes campagnes et valut le succès de *Clostercamp* aux généraux de Castries et de Broglie : ce fut le dévouement du chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne, auquel il faut associer le sergent Dubois dont on a injustement oublié le nom. L'action était engagée; il était nuit et faisait du brouillard. D'Assas, capitaine de chasseurs, était placé à l'extrémité de la ligne française. Un officier cria que les chasseurs tiraient sur leurs camarades; le ser-

1. Voltaire, *Précis du siècle de Louis XV*. Voltaire, d'après une lettre un peu précipitée, écrite par d'Argenson sur le champ de bataille même, attribue le gain de la bataille au duc de Richelieu. Des études récentes ont rendu cet honneur au maréchal de Saxe.

gent Dubois, placé suivant l'usage en serre-file, à l'extrémité du front de bataille, s'avança le premier à la découverte. Le capitaine d'Assas le suivit à quelque distance. Dubois se trouva tout à coup au milieu des Anglais qui le menacèrent, s'il poussait un cri. Il répondit à cette menace en criant de toutes ses forces : « *A nous, Auvergne, ce sont les ennemis!* » Et il tomba mort sur-le-champ, percé de coups de baïonnette. A son cri, d'Assas, sans s'occuper de sa position qui le mettait entre deux feux, cria avec non moins d'héroïsme: «Tirez, chasseurs, ce sont les ennemis!» Et il tomba blessé mortellement par les balles de ses propres soldats. Au lieu d'un héros, nous en trouvons deux.

Dupleix aux Indes. — Tout le fort de la guerre se passa dans les Indes et en Amérique, car l'Angleterre était principalement jalouse de nos colonies qui n'avaient jamais connu une si grande prospérité. Aux Indes, nous aurions conquis un immense empire si le gouvernement avait soutenu les entreprises intelligentes et hardies de Dupleix. — Fils d'une famille de financiers et d'administrateurs, Dupleix devint, par l'influence de son père, un des directeurs de la Compagnie. Nommé gouverneur général des possessions françaises en 1741, il avait conçu, pour établir notre puissance dans ces contrées, le projet de s'immiscer dans les querelles des souverains de l'Inde. Dupleix était surtout aidé par sa femme, Jeanne Albert, fille d'un médecin de Paris et d'une créole portugaise, célèbre dans l'Inde sous le nom de princesse Jeanne; familière avec tous les dialectes du pays, elle entretint, pour le compte de son mari, une vaste correspondance diplomatique. Dupleix, intervenant dans les guerres que se faisaient les gouverneurs des provinces, acquit deux cents lieues de côtes. Mais il n'obtenait pas de renforts; il éprouva quelques échecs. La compagnie française se lassait de ce gouverneur qui l'entraînait dans des dépenses pour « acquérir des royaumes lorsqu'elle ne voulait que des dividendes. » Enfin le ministère anglais se plaignit impérieusement du génie ambitieux de

cet homme qui troublait toute l'Asie; le déplorable gouvernement de Louis XV rappela Dupleix (1755). Avec lui disparut son œuvre; un jeune commis de la compagnie anglaise, devenu le général Clive, suivit ses traces, et, mieux compris, donna à sa patrie un vaste empire qui aurait pu être le nôtre.

Pour Dupleix, il pleura en quittant cette presqu'île de l'Inde où, depuis plus de trente années, il avait rendu le nom français si imposant, où il s'était élevé au rang des souverains, où il avait vu des médailles se frapper en son nom et sortir de terre « la ville de la victoire de Dupleix » De plus grandes douleurs l'attendaient à Paris, malgré l'accueil enthousiaste qu'il avait reçu des populations depuis Lorient jusqu'à cette ville. Sa femme, sa fille, fiancée au brave Bussi, et que le Grand Mogol avait demandée en mariage, moururent bientôt. Dupleix usa ses dernières années à réclamer treize millions qu'il avait avancés à la Compagnie et qui représentaient sa fortune, celle de ses parents et de ses amis. Trois jours avant sa mort, cet homme publiait un mémoire qu'on ne peut lire sans serrement de cœur : « J'ai sacrifié ma jeunesse, ma fortune, ma vie, à combler d'honneurs et de richesses ma nation en Asie.... De malheureux amis, de trop faibles parents consacrent tous leurs biens pour faire réussir mes projets, ils sont maintenant dans la misère. Je suis dans la plus déplorable indigence. Le peu de bien qui me reste est saisi; j'ai été obligé d'obtenir des arrêts de surséance pour n'être pas traîné en prison ... » Après lui, en dépit des efforts énergiques de Lally qui eut encore une fin plus malheureuse, la domination française s'écroula dans l'Inde (1761). Pour prix de son courage, Lally fut traîné à l'échafaud, un bâillon dans la bouche.

Montcalm au Canada. — Même désastre au Canada. Il eût suffi pour sauver ce pays de cinq ou six mille soldats qui s'offraient à rester au Canada comme colons, et de quelques millions; on ne jugea pas à Versailles que la Nouvelle-France, si digne de ce nom par son dévouement

à la mère patrie, méritât ce sacrifice. « Ces déserts glacés, » comme on disait, coûtaient trop cher à défendre.

Les Canadiens ne désespèrent point cependant. « Que l'été arrive, de grosses armées, de grandes flottes les menaceront par terre et par mer; mais ils n'attendent pas l'été. L'ouragan souriait au pirate normand; emporté par la tempête, il chantait : « L'orage nous mène où nous voulons aller. » L'hiver aussi, et un rude hiver, souriait à nos Canadiens; quand la neige couvre la terre, quand la glace arrête les fleuves et que la vie est partout suspendue, les voilà qui partent, un fusil sur l'épaule, la hache de bataille et un poignard à la ceinture, la raquette aux pieds pour courir sur la surface des neiges, sans beaucoup de bagages, car la disette est toujours à Québec; et pour faire des balles ils ont fondu le plomb de leurs maisons et les poids de tous les marchands de la ville. Ils font cent lieues, deux cents lieues, trompent les plus habiles des sauvages qui les épient, car ils savent toutes les ruses, et tombent au milieu des établissements anglais. Ils y sèment l'incendie, la mort, et pendant que les lourdes populations saxonnes s'appellent et s'assemblent, un autre village est saccagé, un autre fort est en feu. Leur attaque est si rapide, si imprévue, que l'Anglais arrive toujours trop tard pour parer les coups : pendant qu'il porte la main sur une blessure, il en reçoit une autre; quand il est prêt enfin, ayant amassé ses forces et ses armes, ils ont disparu, laissant derrière eux des ruines sanglantes et la terreur. L'Anglais alors rebâtit ses maisons brûlées, replante ses palissades, exhausse ses murs, construit de nouveaux forts. L'été se passe à ces travaux, et l'attaque en masse contre le repaire de ces bandes hardies est ajournée. »

Mais les côtes étaient bloquées; notre marine détruite ne les protégeait plus; les provisions bientôt manquèrent; les marquis de Montcalm et de Vaudreuil ne purent poursuivre leurs avantages. Il fallut renoncer à la guerre offensive. 12000 hommes de troupes réglées arrivèrent encore d'Angleterre en 1758, et 80000 combattants se préparèrent à

étouffer sous leur masse la poignée de braves qui portait si fièrement le drapeau de la France, quand partout ailleurs ce drapeau s'abaissait humilié. « Nous combattrons, écrivait Montcalm au ministre qui l'abandonnait, et nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les ruines de la colonie. » La population canadienne était digne d'un pareil chef. On décida que tous ceux qui pouvaient porter un fusil feraient campagne, et qu'on laisserait les travaux des champs aux femmes, aux moines, aux enfants, aux vieillards. Les femmes des chefs et des officiers donnèrent l'exemple. Une de celles-ci, Mme de Drucourt alla même au feu. Enfermée avec son mari dans Louisbourg, dont il était gouverneur, elle passait une partie du jour dans les hopitaux à panser les blessés, et l'autre sur le rempart, au milieu des boulets, mettant elle-même le feu aux pièces pour animer le soldat. Quand il ne resta plus que 12 canons en batterie et un tiers de la garnison sur pied, Louisbourg se rendit. La route de Québec était ouverte, Montcalm la ferma encore une fois par une victoire.

« La France, qui alors n'entendait plus guère de *Te Deum*, en dut un à cette petite armée qu'elle oubliait au milieu des neiges de l'Amérique. Mais Montcalm et ses braves troupes ne pouvaient être partout, sur la ligne immense des opérations. L'ennemi parut enfin devant Québec; Montcalm prend avec lui ce qu'il a de troupes disponibles, court aux Anglais pour ne point leur laisser le temps de rendre leur position inexpugnable, et se trouve avec 4500 hommes en face de 8000, rangés en carré et décidés à se bien battre, car, en cas de défaite, la retraite leur est impossible; Bougainville, le fameux navigateur, alors colonel, n'était pas loin de là avec 3000 hommes. Moncalm ne l'attend pas; il ne se donne même pas le temps de ranger son armée en deux lignes; il n'établit pas de réserve; il oublie toute sa science au moment où il fallait surtout s'en souvenir. Le général anglais Wolf avait donné l'ordre de ne tirer qu'à vingt pas, et avait fait mettre deux balles dans les fusils. Ce feu meurtrier causa du désordre dans nos rangs. Les Canadiens, excel-

lents comme tirailleurs, valaient moins en ligne, ils se replièrent pour se battre à leur manière, isolément, derrière les arbres. Wolf déploya alors ses colonnes et chargea à son tour. Déjà blessé au poignet, il se mit à la tête de ses grenadiers : une balle l'atteignit encore et lui traversa la poitrine; on l'emporta sur les derrières de l'armée, tandis que les siens poursuivaient leurs succès. « Ils fuient! » s'écrie un de ceux qui accompagnaient le général mourant. Cette parole le ranime. « Qui? demanda-t-il. — Les Français, lui répond-on, — quoi, déjà! alors je meurs content. »

« Montcalm tombait au même moment. Malgré deux blessures, il dirigeait la retraite, lorsqu'un coup de feu dans les reins le jeta à bas de son cheval. « Au moins, dit-il, je ne verrai pas les Anglais dans Québec. » Il mourut le lendemain. Ses soldats l'enterrèrent dans un trou de bombe. Trois jours après Québec capitula. Le chevalier de Levis défendit une année encore le Canada, vengea Montcalm à la seconde bataille d'Abraham, qu'il gagna, et enferma les Anglais dans leur conquête. Qu'une flotte vînt de France, et le Canada était sauvé. Une flotte arriva en effet dans le Saint-Laurent, mais elle était anglaise. Levis n'avait que 3000 soldats, à peine assez de poudre pour une bataille et des vivres pour quinze jours, lorsqu'il fut enveloppé dans Montréal par une armée de 17 000 hommes soutenus d'une artillerie formidable. Il fallut capituler. La nouvelle France devenait anglaise. Dans l'Inde on avait pu compter quelques grands hommes; au Canada, tout le peuple fut grand [1]. »

La France au dix-huitième siècle. — Les honteux traités de Paris et d'Huberstbourg (1763) qui terminèrent la guerre de sept ans, consacrèrent la ruine de nos colonies et de notre marine, qui pourtant ne tarda pas à se relever. Un habile ministre, Choiseul, parvint en effet à réparer en quelques années les désastres de la guerre de sept ans : comme compensation à nos pertes, il acquit, dans la Mé-

1. *Histoire populaire de la France*, t. III. Nous recommandons vivement cette importante et intéressante publication.

diterranée, à quelques heures de Toulon, l'Ile de Corse achetée aux Génois (1768) et soumise malgré les efforts d'un chef indépendant Paoli. Ce pays qui avait donné autrefois naissance à Christophe Colomb[1], devenait français l'année qui précéda la naissance de Napoléon Bonaparte.

Choiseul tendait aussi une main amie à la Pologne que menaçaient la Prusse, la Russie et l'Autriche. Mais la grande politique ne convenait pas aux courtisans de Louis XV. Choiseul s'était fait de puissants ennemis en bannissant les jésuites (1762), il ne voulut pas s'humilier devant une nouvelle favorite, la cynique Mme du Barry; on le disgracia (1770). Le chevalier Meaupou, l'abbé Terray, contrôleur des finances, prirent le pouvoir : ils entrèrent en lutte contre les parlements. La magistrature élevait en effet la voix contre ce gouvernement qui patronnait l'association dite *Pacte de famine* pour l'accaparement des grains; qui laissait démembrer la Pologne (1773) et creusait chaque jour le gouffre du déficit. Les colères s'amassaient. Louis XV disait « Ceci durera bien autant que moi, mon successeur s'en tirera comme il pourra. » Et la favorite répétait avec lui : « Après nous le déluge. »

Le mouvement intellectuel était immense; jamais on n'avait mieux compris le vice des institutions et les abus qu'au moment où le pouvoir cherchait à les maintenir sans compensation. Le gouvernement demeurait absolu. Louis XV n'était pas homme à oublier les leçons qu'il avait reçues. Lorsqu'il était jeune, la multitude, le jour de la fête de Saint-Louis, encombra le jardin des Tuileries, pour le voir. Le maréchal de Villeroy, son gouverneur, lui fit remarquer cette multitude prodigieuse qui venait pour le saluer : « Voyez, lui disait-il, cette affluence, ce peuple; tout cela est à vous, vous en êtes le maître, » et sans cesse lui répétait cette leçon pour la lui bien inculquer. Affermés à des traitants, les impôts donnaient lieu à des bénéfices énormes que ceux-ci partageaient avec les courtisans et

1. On a retrouvé son acte de naissance à Bastia.

le roi lui-même. On n'allégeait point l'impôt lorsqu'un bourg se dépeuplait. Dans l'armée, les grades, les régiments s'achetaient avec de l'argent, et les roturiers avaient grand'peine à obtenir ceux qu'ils achetaient de leur sang. A mesure qu'on supportait plus difficilement les priviléges de la noblesse, la noblesse augmentait, car on l'acquérait par une foule de charges vénales. Le droit d'aînesse, faisant passer presque toute la fortune à l'un des enfants, forçait les cadets à prendre l'épée ou à se jeter dans l'Église.

Partout pesaient sur les roturiers et sur les habitants des campagnes les droits seigneuriaux si multipliés, les dîmes, les corvées, les réquisitions. Quand Marie Leczinska vint à Paris, c'était au temps de la moisson; néanmoins on fit marcher les paysans pour raccommoder les chemins par où la reine devait passer. On commanda les chevaux à dix lieues à la ronde pour tirer les bagages. On les payait mal et on ne les nourrissait pas du tout. Les servitudes dont la terre était grevée, le mauvais état des routes et des chemins impraticables huit mois de l'année, décourageaient les paysans. Les grands seigneurs ne s'occupaient nullement de leurs terres. « Toutes les fois, disait un voyageur anglais, que vous rencontrez les terres d'un grand seigneur, même quand il possède des millions, vous êtes sûr de les trouver en friche. »

Corporations, jurandes, maîtrises enchaînaient les ouvriers à leurs métiers et limitaient le nombre des patrons. Si la marchandise était défectueuse, non-seulement elle était confisquée et détruite, mais quelquefois le fabricant lui-même était mis au *carcan*, comme le dernier des criminels. Sous Louis XIV la duchesse d'Uzès fit faire, contrairement aux ordonnances, un habit au dauphin avec un drap étranger sur lequel un peintre dessina des raies semblables à celles qui distinguaient les draps français. Louis XIV fit brûler publiquement l'habit. Sous Louis XV, en 1760, un chapelier de Paris, nommé Leprévost se mit à fabriquer des chapeaux mêlés de soie; la communauté des chapeliers lui fit une série de procès et d'avanies.

Les *lettres de cachet* (ordres d'emprisonnement) se donnaient avec une facilité incroyable. A la mort de Louis XIV « il y eut, dit Saint-Simon, des histoires fort étranges. Parmi les prisonniers de la Bastille, il s'en trouva un arrêté depuis trente-cinq ans, le jour qu'il arriva à Paris, d'Italie d'où il était, et qui venait voyager. On n'a jamais su pourquoi, et sans qu'il eût jamais été interrogé, ainsi que la plupart des autres. Quand on lui annonça sa liberté, il demanda tristement ce qu'on prétendait qu'il en pût faire. Il dit qu'il n'avait pas un sou, qu'il ne connaissait personne à Paris, pas même une seule rue, que ses parents d'Italie étaient apparemment morts; qu'il ne savait que devenir. Il demanda de rester à la Bastille le reste de ses jours avec la nourriture et le logement. Pour ceux qui furent tirés des cachots où la haine des ministres les avait fait jeter, l'horreur de l'état où ils parurent, épouvanta et rendit croyables toutes les cruautés qu'ils racontèrent dès qu'ils furent en pleine liberté. » Les mêmes abus ne tardèrent pas à reparaître. Marie Durand fut arrêtée à l'âge de *huit ans;* Marie Béraud à l'âge de *quatre ans*, en 1723; sa captivité dura quarante ans, 1723 — 1763[1]. On était souvent colonel presqu'en naissant, on pouvait bien être prisonnier d'aussi bonne heure. Devant les tribunaux point de défenseur pour l'accusé, procédure toujours secrète, la question ou la torture pour arracher des aveux, et comme sanction de lois inégales et cruelles, des supplices plus cruels encore. Le 13 décembre 1742 un nommé Desmoulins resta vingt-deux heures sur la roue sans pouvoir mourir. On alla enfin demander aux juges la permission de l'étrangler[2].

Les crimes, du reste, étaient nombreux, parce que la misère était profonde. d'Argenson écrivait, pour l'année 1739 : « En pleine paix, avec les apparences d'une récolte, sinon abondante, du moins passable, les hommes meurent tout autour de nous, comme des mouches, de pauvreté, et brou-

1. Topin, *Aigues-Mortes* (Nîmes, 1865).
2. *Journal de Barbier*.

tent l'herbe. Cela gagne les environs de Versailles. Le duc d'Orléans porta dernièrement au conseil un morceau de pain de fougère. Il le posa sur la table en disant : « Sire, voilà de quoi vos sujets se nourrissent. » Le cri sinistre : « Du pain ! du pain ! » sera le premier cri des émeutes terribles de la Révolution. Cette Révolution est prochaine : Tout ce que j'ai jamais vu, écrivait un étranger, de ymptômes avant-coureurs des grandes révolutions existe ujourd'hui et s'augmente chaque jour en France » — « A moins que Dieu n'y mette la main, il est physiquement impossible que l'État ne culbute, » écrivait Mme de Tencin au duc de Richelieu.

Louis XVI ; Malesherbes et Turgot.—On avait espéré un moment, à la mort de Louis XV, un changement complet de l'État avec un changement de règne (1774). Louis XVI était le plus honnête des hommes : il débuta en remettant au peuple le don de joyeux avénement et en diminuant quelques impôts. On trouva un matin sur le piédestal de la statue de Henri IV au Pont-Neuf cette inscription : « Il est ressuscité. » On aimait à rappeler un trait de sa jeunesse : à une chasse, au moment qu'on entendait les cors sonner la mort du cerf, il avait empêché ses frères de traverser avec leur voiture un champ de blé : « Comment, dit-il, vous oseriez ravager un si beau champ? »

Louis appela dans son ministère deux hommes de talent et de vertu, Turgot et Malesherbes, celui-ci vénéré comme un des plus hommes de bien, celui-là déjà renommé par l'habileté qu'il avait déployée dans l'administration du Limousin, pays qu'il avait régénéré et enrichi. Les réformes entreprises par Malesherbes et Turgot détruisaient la plupart des abus contre lesquels éclata la Révolution, mais ne purent aboutir car elles soulevèrent contre les ministres tous les privilégiés qu'elles blessaient.

Malesherbes, le premier, se fatigua de la lutte et donna sa démission au roi, qui lui dit avec une sorte de mélancolie prophétique : « Vous êtes plus heureux que moi, vous

pouvez abdiquer. » Turgot, plus ferme, refusa de se retirer tant qu'il pouvait faire le bien de ce peuple que « lui seul et le roi aimaient, » de l'aveu même de Louis XVI. « J'attendrai qu'on me chasse, » avait-il dit. On le fit enfin après un ministère de 22 mois, le 12 mars 1776, à la grande joie de toute la cour qui « s'embrassait dans la galerie comme s'il fût né un dauphin ou comme si le roi eût échappé à un grand danger. » Louis XVI le crut lui-même et se rendormit au bord du précipice. Les affaires lui pesaient. S'il avait des goûts plus dignes d'un homme que ceux de son aïeul Louis XV, ses occupations n'étaient guère plus dignes d'un roi. Il faisait de la serrurerie, dessinait des cartes de géographie[1]. La reine Marie-Antoinette, dont le caractère vif et riant contrastait avec la gravité de son époux, jouait à la bergère dans les jardins de Trianon, où l'on visite encore, non sans émotion, la ferme élégante, témoin des ébats naïfs de sa cour champêtre et d'une gaieté innocente que tant de larmes devaient expier.

Guerre d'Amérique; la Fayette et Rochambeau. — Toutefois, la nation était si ardente qu'elle entraîna le gouvernement dans la guerre d'Amérique. Les colonies que l'Angleterre avait fondées au delà de l'Atlantique, s'étaient soulevées; en 1776 elles avaient proclamé leur indépendance. Un planteur, devenu général, *Washington*, dirigeait

1. Louis XVI comprenait peu les progrès politiques à réaliser, mais il avait un désir sincère d'améliorer la condition des populations; il encouragea toutes les inventions, toutes les découvertes utiles. Il fut un des premiers à comprendre l'utilité de la *vaccine* et à la défendre contre les préjugés; il encouragea et seconda Parmentier qui s'efforçait de répandre l'usage de la pomme de terre : pour vaincre le dédain des courtisans, il fit servir sur sa table ce mets aujourd'hui populaire et porta à sa boutonnière la fleur de cette plante méprisée. Tout ce qui concernait l'amélioration de l'agriculture, les travaux publics, l'intéressait vivement et il aurait pu faire beaucoup de bien s'il eût eu plus de suite dans les idées et plus de fermeté dans le caractère. Il était né pour obéir à Turgot, non pour lui commander, et il n'eut pas le mérite de Louis XIII qui laissa faire Richelieu.

le mouvement. *Franklin*, autre grand citoyen, homme aussi savant que vertueux, qui a inventé le paratonnerre et travaillé à la délivrance de sa patrie, vint solliciter les secours de la France. Le jeune marquis de la Fayette, quittant sa femme près de devenir mère, alla le premier offrir son épée à Washington. Louis XVI envoya 8000 hommes sous la conduite de Rochambeau, un des brillants élèves du maréchal de Saxe (1778). A cette troupe vinrent se joindre en volontaires bon nombre de gentilshommes. Une lettre de la Fayette à sa femme, qui désirait le voir revenir (6 janvier 1778), montre qu'à côté de l'exaltation du jeune marquis, il y avait une haute raison : « L'abaissement de l'Angleterre, écrit-il, l'avantage de ma patrie, le bonheur de l'humanité, qui est intéressée à ce qu'il y ait dans le monde un peuple entièrement libre, tout m'engage à ne pas quitter. »

La France, dont la marine s'était relevée, ouvrit glorieusement les hostilités. Un combat naval indécis près d'Ouessant étonna l'Angleterre; une tempête seule empêcha notre flotte, unie à une escadre espagnole, de débarquer à Plymouth et d'attaquer l'Angleterre jusque dans son île. Les flottes françaises avec d'Orvilliers, d'Estaings, Lamothe-Piquet, le comte de Grasse, dont ses matelots disaient : « Il six pieds, et six pieds un pouce les jours de bataille, » dominèrent dans les mers des Antilles. L'amiral de Grasse vint concourir au plan formé par Washington, Rochambeau et la Fayette, de cerner l'armée anglaise de lord Cornwallis dans York-Town. Conduite par la Fayette avec une prudence et une fermeté qu'on n'eût pas attendues d'un jeune général de vingt-quatre ans; secondée par la bravoure des soldats du fameux régiment d'*Auvergne sans tache*, commandé par Rochambeau, l'entreprise réussit complétement. Ce fut le salut des Américains.

Suffren dans les Indes. — L'Angleterre commença à être sérieusement inquiète de son empire dans les Indes. Un dignitaire de l'ordre de Malte, le bailli de Suffren, un des

plus grands hommes de mer que la France ait jamais produits, l'ébranlait fortement en s'unissant à un chef indigène de génie, Haïder-Ali. Deux brillantes victoires navales décidèrent l'Indien à se fier à nous : « Avant votre arrivée, dit-il à Suffren, je me croyais un grand homme, un grand général, mais vous m'avez éclipsé, vous seul êtes grand. » Puis, après l'entrevue, oubliant la morgue ordinaire aux souverains d'Asie, il le conduisit jusqu'au delà de sa tente : « Adieu, monsieur de Suffren; heureux le souverain qui possède un sujet aussi précieux que vous! J'espère que vous reviendrez bientôt couvert de nouveaux lauriers, je ne puis vous exprimer le désir que j'en ai et la confiance que vous m'avez inspirée. » Suffren justifia ces espérances. Trinquemalé, possession importante des Hollandais, fut reprise sur les Anglais qui éprouvèrent deux nouvelles défaites sur mer. Dans la seconde, Suffren courut les plus grands dangers : abandonné au centre du combat avec deux vaisseaux contre cinq ou six, il voit tomber sous une pluie de boulets son grand mât et son pavillon d'amiral. Les Anglais poussent un *hurrah* de triomphe : « Des pavillons, des pavillons blancs, s'écrie l'intrépide Suffren, qu'on en mette tout autour du vaisseau ! » Et, secondé par l'héroïsme de son équipage, il résiste à tous jusqu'à ce que sa flotte vienne le dégager. Le résultat de cette victoire fut de délivrer Gondelour, place importante dont les Anglais faisaient le siége. Sur ces entrefaites, mourut Haïder-Ali; il fut remplacé par Tippou-Saïb, héritier, sinon de son génie, du moins de son courage et de sa haine contre les Anglais ; avec son secours, notre cause pouvait se relever dans l'Inde, lorsque vint la nouvelle que la paix était conclue avec l'Angleterre (traité de Versailles 1783). L'Inde restait définitivement aux Anglais en compensation de l'Amérique perdue, car ils reconnaissaient l'indépendance de la *Confédération des États-Unis* qui a bien grandi depuis cette époque.

A son retour, les plus grands honneurs attendaient Suffren. Ses concitoyens le reçurent avec enthousiasme, les états de Provence firent frapper une médaille à son effigie.

A Versailles, lorsque le ministre de la marine annonça son arrivée : « Messieurs, c'est M. de Suffren, » les gardes du corps se levèrent, et, quittant leur mousqueton, lui formèrent un cortége jusqu'à la chambre de Louis XVI qui le combla d'honneurs.

RÉSUMÉ.

Presque tout le dix-huitième siècle est occupé par le règne de Louis XV (1715-1774) inauguré comme les règnes précédents, par une *régence*. Cette régence, si elle est sans troubles, n'en est pas plus glorieuse, car la noblesse, au lieu de se révolter contre le pouvoir, se révolte contre la gêne morale que la sévérité des dernières années de Louis XIV avait imposée, et se précipite, avec une audacieuse licence, dans les débauches. La tentative de L'Écossais Law pour établir le *crédit* et la circulation du papier comme monnaie favorise ce débordement en multipliant des richesses factices. Les richesses factices s'évanouirent, mais le *crédit* resta.

Le ministère du cardinal de Fleury (1726-1743) fut un des plus longs et des plus heureux du règne de Louis XV. Fleury traita le royaume comme on traite un malade, avec prudence. Malheureusement il fut obligé de s'engager dans deux guerres, la première pour essayer de rétablir sur le trône de Pologne Stanislas Leczinski dont Louis XV avait épousé la fille, Marie Leczinska; la seconde pour aider ceux qui disputaient à Marie-Thérèse et à son époux François de Lorraine, la succession d'Autriche et la couronne impériale. Stanislas, mal soutenu, ne fut pas rétabli sur le trône, mais on lui donna la Lorraine, qui, à sa mort, devait faire retour à la France et fut réunie en 1766. Marie-Thérèse garda la succession de son père et son époux la couronne d'Allemagne. Fleury ne vit point la fin de cette guerre qui dura de 1740 à 1748. La Prusse s'y montra deux fois notre alliée et deux fois notre alliée infidèle. L'Angleterre était toujours notre principale ennemie, avec la Hollande. Le maréchal de Saxe s'illustra par les victoires de *Fontenoy* (1745), de *Raucoux* et de *Lawfeld*: il se rendit maître des Pays-Bas, mais Louis XV ne les garda point et conclut à Aix-la-Chapelle une paix stérile.

La guerre dite de la succession d'Autriche avait eu son contre-coup aux extrémités du monde, car la France et l'Angleterre se disputaient aussi l'empire des mers et les colonies d'Asie et d'Amérique. Aux Indes, surtout, Dupleix et la Bourdonnais firent essuyer de sérieux échecs aux Anglais : le premier nous aurait, si on l'eût soutenu, conquis un vaste empire dont nos rivaux, plus habiles, surent hériter. La guerre de *sept ans* (1756-1763), excitée d'un côté par la jalousie de l'Angleterre contre la France, de l'autre, par la jalousie de l'Autriche contre la Prusse, acheva la ruine de notre marine, de nos colonies et fut marquée sur le continent par des défaites honteuses comme celle de *Rosbach* (1757). La domination française tomba dans l'Inde et au Canada malgré les efforts de l'héroïque Montcalm. Un grand ministre, Choiseul, essaya de relever le royaume, mais le gouvernement corrompu de Louis XV ne put supporter longtemps Choiseul. Les abus allaient croissant avec la honte. Une révolution était prochaine.

Louis XVI monté sur le trône en 1774, prince bon et honnête, désirait sincèrement prévenir cette révolution. Il prit deux hommes de bien pour ministres, Malesherbes et Turgot. Mais ceux-ci virent leurs réformes hardies combattues par les privilégiés et le faible Louis XVI les abandonna; avec les expédients et une politique indécise on arriva jusqu'à l'année 1789; là le besoin de combler le gouffre du déficit força le roi de faire appel à la nation. La glorieuse guerre d'Amérique (1776-1783) n'avait fait qu'exciter le réveil des esprits. Les états généraux furent convoqués pour le 1er mai 1789. La révolution commença.

CHAPITRE XIV.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Les états généraux (5 mai 1789). — Prise de la Bastille (14 juillet 1789). — La nuit du 4 août. — Assemblée législative; bataille de Valmy. — La Convention; mort de Louis XVI (21 janvier 1793). — Bataille de Fleurus (26 juin 1794); le vaisseau *le Vengeur*. — Le 9 thermidor (27 juillet 1794); fin de la Convention (1795).

Les états généraux (5 mai 1789).— La guerre d'Amérique, entreprise au nom de la liberté d'un peuple, avait excité la fièvre qui animait les populations; de plus, elle avait accru le déficit dans les finances. Tout le monde réclamait les *états généraux*, qui n'avaient pas été réunis depuis un siècle et demi. Le roi les convoqua à Versailles pour le mois de mai 1789.

La première séance (5 mai) fut un jour d'ivresse et d'espérance. Le roi prononça un discours plein d'excellentes intentions et de promesses ; il recommanda l'accord, mais dès les premiers jours, les défiances s'éveillèrent, les haines se montrèrent. Le clergé et la noblesse voulaient le maintien des Ordres distincts, c'est-à-dire de la division du peuple en trois classes, dont les deux premières resteraient privilégiées. Le 17 juin, le tiers état, las d'inutiles négociations, se déclara constitué comme représentation du peuple français, prit le nom d'*Assemblée nationale*, et bientôt la majorité du clergé se joignit à lui. La cour, effrayée, ferme, sous un prétexte frivole, la salle des séances. Le 20 juin, les députés s'assemblent par groupes; les uns demandent à délibérer en plein air, sur la place d'armes, à la façon des anciens champs de mai ; d'autres sous les fenêtres

mêmes du roi. Enfin, le président Bailly se rend dans une salle de jeu de paume et les y convoque. Le maître du jeu de paume les accueille avec joie. La salle est sombre et nue, qu'importe? Un banc sert de bureau. Les motions les plus extrêmes sont agitées, entre autres celle de se rendre à Paris. Bailly la fait rejeter comme dangereuse. Mounier propose alors à ses collègues de s'engager par un serment solennel à ne point se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France. Cette proposition est adoptée avec enthousiasme. Bailly monte sur une table et, le premier, prête ce serment mémorable. Tous alors, levant la main, répètent le même serment, s'embrassent, s'encouragent et se dispersent au milieu d'un concours immense de peuple.

Le frère du roi, le comte d'Artois, s'imagine déconcerter les députés en louant la salle du jeu de paume pour ses plaisirs. Les députés siégent alors dans l'église Saint-Louis que leur ouvre le clergé. Le 23 juin, une séance royale se tient enfin au milieu d'un appareil menaçant. Louis XVI fait entendre des paroles sévères et casse les décisions de l'Assemblée nationale. Lorsqu'il s'est retiré, le marquis de Dreux-Brézé vient dire aux députés de se séparer comme l'a ordonné le roi. « Allez dire à votre maître, répond Mirabeau, que nous sommes ici par la volonté du peuple et qu'on ne nous en arrachera que par la force des baïonnettes. » Le comte de Mirabeau (né en 1749) jouissait déjà d'une haute réputation d'éloquence : repoussé par les nobles, il s'était fait élire député du tiers par la ville d'Aix en Provence; sa jeunesse avait été pleine de désordres, mais il avait beaucoup souffert des rigueurs de son père et de celles du gouvernement. Il joua le premier rôle dans l'Assemblée nationale qui avait été enfin reconnue par Louis XVI.

Prise de la Bastille (14 juillet); nuit du 4 août 1789. —La cour remplissait les environs de la capitale de régiments, la plupart étrangers. La capitale frémit en apprenant le renvoi d'un ministre populaire, Necker. Des groupes nombreux se forment au Palais-Royal où Camille Desmou-

lins harangue la foule avec véhémence. Les feuilles des arbres sont arrachées et servent de cocardes. On promène le buste du ministre disgracié. Il y a des conflits avec les troupes. L'agitation augmente : on demande des armes; l'hôtel des Invalides est pillé. Enfin, le 14 juillet, un cri général entraîne la population parisienne : *A la Bastille!* On veut s'emparer de cette citadelle, justement odieuse, et qui est une perpétuelle menace pour la ville. Comme un torrent furieux, la foule se précipite contre la redoutable forteresse, à peine défendue alors par quelques Suisses et des invalides; après une lutte de plusieurs heures, sous un soleil brûlant, la foule triomphe; la garnison capitule. Cette première victoire populaire fut malheureusement souillée par quelques vengeances.

Louis XVI, apprenant la chute de la Bastille, s'écria : « C'est donc une révolte! — Dites une révolution, sire, » lui répondit-on. Le roi vint sans escorte à l'Assemblée annoncer qu'il renvoyait les troupes allemandes et rappelait Necker. Répondant aux défiances dont il se savait l'objet, Louis XVI dit en se présentant aux députés : « Vous avez craint, eh bien, c'est moi qui me fie à vous! » Touchés, les députés applaudissent le roi et, lorsqu'il se retire, l'accompagnent, à pied, jusqu'au château. Louis XVI se rendit ensuite à Paris, à l'hôtel de ville, où il confirma la nomination de Bailly, comme maire de la ville, et de la Fayette, comme chef de la milice bourgeoise ou *garde nationale*. A la cocarde *bleue* et *rouge* des Parisiens, la Fayette ajouta le *blanc*, couleur de la royauté : ce fut la cocarde *tricolore*, dont Louis XVI dut se parer et dont la Fayette disait en l'offrant : « Prenez, voilà une cocarde qui fera le tour du monde. »

A la nouvelle de ces événements, les provinces s'agitèrent; les paysans, las du régime féodal, firent une guerre atroce aux abbayes, aux châteaux. Afin de prévenir une *Jacquerie*, l'Assemblée, dans un élan enthousiaste, passa la nuit du 4 août à décréter l'abolition de la féodalité. Deux membres de la noblesse, le comte de Noailles, le duc

d'Aiguillon donnent le signal des sacrifices. Les seigneurs, les évêques, les députés des villes renoncent à tous leurs priviléges. On décide le rachat de tous les droits onéreux à la population. On fait table rase de l'ancien régime, et l'Assemblée termine cette nuit mémorable en décernant à Louis XVI le titre de *Restaurateur de la liberté française*. La place est nette, l'Assemblée se met à l'œuvre pour édifier un nouveau gouvernement, une nouvelle société.



La Bastille.

Mais la famine, les démonstrations imprudentes de la cour amènent de nouveaux soulèvements, la population de Paris, affamée, marche le 5 octobre sur Versailles, les femmes en tête et criant ; « Du pain! du pain! » Malgré les efforts de la Fayette qui a suivi, avec la garde nationale, la foule tumultueuse et cherche à la contenir, la grille du château est brisée le 6 au matin, le palais envahi, la reine insultée. Le roi est obligé de promettre de se rendre

à Paris, et la populace escorte jusqu'à la capitale la famille royale, déjà presque prisonnière. L'Assemblée s'établit aussi à Paris où elle continua, au milieu des agitations sans cesse renaissantes ses réformes, la plupart aussi justes que hardies, quelques-unes toutefois excessives.

Le roi avait négocié secrètement avec Mirabeau, espérant que le grand orateur, comme il le promettait, arrêterait le mouvement. Mais Mirabeau mourut le 2 avril 1791 en disant avec tristesse : « J'emporte le deuil de la monarchie; les factieux s'en disputeront les lambeaux. » Louis XVI, en réalité captif dans son palais, s'enfuit avec sa famille dans la nuit du 20 juin ; il fut reconnu à Sainte-Menehould et arrêté près de la frontière, à Varennes. Ramené à Paris, il dut accepter la constitution que venait de terminer l'Assemblée (14 septembre), et celle-ci se retira le 29 septembre pour faire place à l'*Assemblée législative*, qui devait gouverner de concert avec le roi.

Assemblée législative; bataille de Valmy (20 septembre 1792). — Une partie de la noblesse avait émigré et armait l'étranger. L'Assemblée législative força le roi à déclarer la guerre à l'Autriche et à la Prusse qui faisaient des menaces. Les hésitations de Louis XVI troublé dans toutes ses idées par les réformes politiques et jusque dans sa conscience par les réformes religieuses, donnaient prise à ses ennemis qui lancèrent une première fois la populace contre les Tuileries dans la journée du 20 juin 1792. Le 5 juillet, l'Assemblée décréta la *patrie en danger*. « Les Prussiens, disait un orateur, Vergniaud, s'avancent au nom du roi, pour défendre le roi, pour venir au secours du roi. » C'était dire : plus de roi ! On prépare une émeute formidable. Le 10 août les Tuileries sont enveloppées. Louis XVI est obligé de se réfugier dans l'Assemblée pendant qu'on égorge ses défenseurs. C'est le triomphe de la *Commune* de Paris, des exaltés, des *Jacobins* (nom d'un parti qui tenait son club dans un ancien couvent de jacobins). On remplace l'Assemblée législative par une assemblée souveraine,

la *Convention nationale*. Le roi est enfermé au Temple. Bientôt le territoire français est envahi, Verdun est pris, la Champagne ouverte. On crie à la trahison, on jette dans les prisons les personnes suspectes. Danton s'écrie : « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! » Des bandes d'égorgeurs, soudoyés par la commune, se répandent dans les prisons et massacrent les nobles, les prêtres, les gens de l'ancienne cour. Des crimes ne sauvent pas un pays et les massacres de septembre ne sauvèrent pas la France. Ce qui la délivra, ce fut le courage de nos armées et le talent de Dumouriez arrêtant les Prussiens dans les défilés de l'Argone ; ce fut la bataille de *Valmy*, gagnée par nos soldats improvisés sur les meilleures troupes de l'époque (20 septembre).

Brunswick avait tenté d'enlever les hauteurs du moulin de Valmy et y avait lancé son armée en trois colonnes. « C'était pour la première fois que nos jeunes soldats se trouvaient, au nombre de cent mille hommes, sur le champ de bataille et qu'ils allaient croiser la baïonnette. Ils ne connaissaient encore ni eux ni l'ennemi et ils se regardaient avec inquiétude. Kellerman entre dans les retranchements, dispose ses troupes par colonnes d'un bataillon de front et leur ordonne, lorsque les Prussiens seront à une certaine distance, de ne pas les attendre et de courir au-devant d'eux à la baïonnette. Puis il élève la voix et crie : « Vive la nation ! » Nos jeunes soldats, entraînés, marchent en répétant ce cri patriotique. A cette vue, Brunswick hésite, arrête ses colonnes, et finit par ordonner la rentrée au camp. Cette épreuve fut décisive. Dès ce moment on crut à la valeur de ces *savetiers*, de ces *tailleurs* qui composaient l'armée française, d'après les émigrés. Dans ce moment la Révolution n'apparut plus que comme un terrible élan d'énergie[1]. » (20 septembre 1792.) Le 7 octobre Dumouriez gagnait encore la bataille de *Jemmapes*, qui nous donnait les Pays-Bas.

1. Thiers, *Histoire de la Révolution française*.

La Convention ; mort de Louis XVI (21 janvier 1793). Le canon qui avait annoncé la victoire de Valmy, annonçait en même temps l'ouverture de la *Convention* et la proclamation de la République (21 septembre 1792). Les députés modérés dirigés par ceux de la Gironde ne tardèrent pas à faiblir : ils sacrifièrent Louis XVI aux Montagnards qui voulaient « jeter en défi aux souverains une tête de roi. » La découverte d'une armoire de fer, où Louis XVI cachait ses papiers, venait de révéler les correspondances de la cour avec l'émigration et l'étranger. On instruisit le procès du roi, accusé d'avoir conspiré avec les étrangers et les émigrés; Louis XVI montra devant l'Assemblée beaucoup de dignité : il fut défendu par le vénérable Malesherbes et par le jeune et éloquent de Sèze. Une faible majorité décida du sort de Louis et le 21 janvier 1793, sur la place de la Révolution (aujourd'hui place de la Concorde), en vue des Tuileries, le roi monta sur l'échafaud, malheureuse victime des fautes de ses pères plutôt que des siennes. Son fils Louis XVII, en butte aux plus odieux traitements dans sa prison, mourut en 1795.

La mort du roi décida les puissances qui hésitaient encore, à prendre les armes. Une première coalition se forma contre la France (février-mars 1793). A la guerre extérieure vint se joindre la guerre intérieure. En Vendée, la noblesse était aimée, le clergé vénéré, la foi profonde. Déjà indignés, les paysans se révoltèrent lorsqu'on prit leurs enfants pour les envoyer à la frontière (10 mars 1793). La Montagne profita de l'effervescence causée par le soulèvement pour faire décréter un *tribunal révolutionnaire*, la création du comité de *salut public*, véritable dictature à neuf têtes, puis la *mise hors la loi* des suspects. Bientôt le désordre fut extrême; une partie des départements s'insurgea. La Convention déploya une sinistre énergie, dompta les résistances par la terreur et des scènes affreuses souillèrent la France; l'échafaud était presque en permanence à Paris. Mais il vaut mieux détourner les yeux de ces scènes que l'on voudrait rayer de l'histoire,

pour ne se rappeler que le dévouement des armées qui, à cette même époque, se couvraient de gloire.

Bataille de Fleurus. (26 juin 1794); le vaisseau le Vengeur. — Afin de repousser l'étranger, quatorze armées étaient mises sur pied; douze cent mille hommes volaient aux frontières. La Convention rendait décrets sur décrets pour avoir des fusils, des munitions, des vivres, et tout affluait : il semblait qu'elle n'eût qu'à frapper la terre pour en faire sortir des soldats, et aussi des généraux. Les généraux faibles ou malheureux étaient envoyés à l'échafaud; mais dès que le talent perçait, on l'élevait, et bientôt une foule de noms furent populaires. Un des membres du comité, Carnot, doué du génie de la guerre, avait ordonné d'agir par masses, de se précipiter sur l'ennemi. La victoire nous revint dans la campagnè de 1793; la frontière fut délivrée. En même temps dans le délai fixé par la Convention à ses généraux, la Vendée était écrasée. Les armées françaises poursuivirent leurs succès dans la campagne de 1794. Jourdan gagna sur la coalition la bataille de Fleurus (26 juin 1794); journée à jamais mémorable qui donna pour vingt ans la Belgique à la France.

Sur mer, notre marine se relève par de hardis combats. L'amiral Villaret-Joyeuse sort de Brest avec vingt-six vaisseaux pour protéger un convoi qu'on attendait d'Amérique. Une flotte anglaise paraît, forte de trente vaisseaux. L'amiral hésite à engager un combat inégal; le représentant, commissaire de la Convention, l'y contraint (1er juin 1794). Le choc est terrible. Un vaisseau, *la Montagne*, se trouve écarté et résiste seul au feu de six vaisseaux anglais. L'amiral Villaret est précipité de son banc de quart, qui vole en éclat sous ses pieds : il est couvert de sang et n'en continue pas moins la lutte. Le vaisseau *le Vengeur*, entièrement désemparé, encombré de morts et de mourants, privé de son capitaine, refuse de rendre son pavillon. Tous ceux qui restent debout, jusqu'aux plus jeunes mousses, se font artilleurs et répondent sans relâche au feu de l'ennemi. Mais

le vaisseau est criblé de boulets ; l'eau entre ; l'eau monte; l'équipage lutte toujours; l'eau va atteindre les canons; l'équipage lance aux ennemis une dernière et terrible bordée, puis se groupe sur le pont, cloue le pavillon pour qu'il ne puisse tomber aux mains des Anglais, entonne un refrain patriotique et, avec le vaisseau qui s'enfonce, s'enfonce toujours chantant, dans les flots qui bientôt ont tout recouvert. Cet héroïsme produisit une vive impression. La Convention voulut en perpétuer le souvenir en faisant inscrire les noms de tous les marins de l'équipage sur les tables de marbre du Panthéon (auparavant et aujourd'hui l'église Sainte-Geneviève), monument consacré aux gloires de la patrie. Elle invita les peintres, les poëtes à transmettre à la postérité le trait sublime de l'équipage du *Vengeur*, qui n'a guère inspiré de beaux vers qu'à Marie-Joseph Chénier :

.... Quelles sont ces voix magnanimes?
Ce sont les braves expirants
Qui chantent du fond des abîmes!

Le 9 thermidor[1] (27 juillet 1794); fin de la Convention (1795). Les succès de nos armées, en faisant disparaître les dangers, détruisaient les causes dont les Montagnards s'autorisaient pour poursuivre leurs affreuses vengeances. Dans les premiers mois de 1794 la terreur avait redoublé. Les Montagnards, qui avaient poussé les idées de renouvellement social jusqu'à la folie, se déchiraient eux-mêmes. Robespierre avait établi son empire sur la ruine des autres partis, il avait rendu le tribunal révolutionnaire plus expéditif et, chaque jour, des charrettes de victimes se dirigeaient vers la place de la Révolution ou la barrière du Trône.

Ce régime de sang fit horreur. Le 9 thermidor (27 juillet 1794) les députés secouant le joug de la peur, accusèrent Robespierre de tyrannie et le décrétèrent d'arrestation. La

1. La Convention avait bouleversé jusqu'au calendrier et donné aux mois des noms en rapport avec les saisons : *Thermidor* signifiait le mois brûlant.

Commune de Paris se mit en insurrection pour le délivrer, mais elle échoua. Robespierre, Couthon, Saint-Just, saisis à l'hôtel de ville, furent envoyés à l'échafaud avec leurs partisans. La France respira. Les prisons furent ouvertes. La Convention eut encore à lutter contre deux insurrections, mais elle resta victorieuse, désarma les faubourgs, supprima le tribunal révolutionnaire, recomposa la garde nationale retourna la terreur contre les terroristes. Les royalistes alors relevèrent la tête, et le 13 vendémiaire (5 octobre 1795) la Convention fut attaquée par 40 000 hommes. Mais un jeune général, Bonaparte, à qui on devait déjà la prise de Toulon (au mois de décembre 1793), foudroya les insurgés et assura le triomphe de l'Assemblée. Le 26 octobre la Convention se sépara après avoir, par de grandes mesures, par des créations habiles, sages et heureuses, atténué les cruelles erreurs des mauvais jours.

RÉSUMÉ.

En 1789 l'enthousiasme entraîne le peuple : il salue avec joie l'ouverture des états généraux (5 mai). La hardiesse des réformes de l'Assemblée qui ne veut plus que la nation soit divisée en trois classes inégales, amène la résistance de la cour. Le peuple soutient l'Assemblée et remporte la victoire en prenant la *Bastille*, citadelle et prison d'État, symbole d'une longue oppression. La populace affamée va chercher (5 et 6 octobre) Louis XVI à Versailles où il s'isole trop du mouvement des esprits. Dès lors le roi est aliéné à la Révolution. Il n'ose la combattre ouvertement ni l'accepter. Ses hésitations perdent tout. Les nobles émigrent et arment l'étranger. Louis XVI a tenté de s'enfuir (20 juin 1791), mais on l'arrête et on le ramène.

Un moment on croit qu'il va gouverner en bonne intelligence avec l'Assemblée législative ; il déclare même la guerre à l'Autriche et à la Prusse qui appuient les émigrés; mais on le soupçonne d'intelligence avec l'étranger, et les passions révolutionnaires se déchaînent. Alors invasion des Tuileries le 20 juin 1792, attaque des Tuileries le 10 août; déchéance et emprisonnement de Louis XVI, arrestation

de tous les *suspects*; massacre affreux de tous les royalistes dans les prisons (3, 4, 5 et 6 septembre); mais aussi, noble élan de nos troupes qui arrêtent l'invasion étrangère et battent les Prussiens à la journée de Valmy (20 septembre).

Guerre au dehors et guerre au dedans, voilà toute l'histoire de la Convention: supplice de Louis XVI le 21 janvier 1793; puis proscription de tout un parti de l'assemblée des *Girondins*; sinistre activité du tribunal révolutionnaire qui condamne à mort tous ceux que l'on accuse de ne pas accepter la Révolution; supplice d'illustres victimes; guerre acharnée contre la Vendée qui s'est soulevée; destruction de Lyon qui s'est révoltée, en un mot *la terreur*; au dehors glorieuses campagnes de 1793 et de 1794; des armées qu'on improvise comme les généraux, comme les victoires; admirables élans de patriotisme; dévouement de l'équipage du vaisseau *le Vengeur*.

La Terreur ne peut se maintenir lorsque les périls du dehors sont écartés. Robespierre qui a élevé sa puissance sur la ruine de tous les partis, tombe à son tour le 9 thermidor (27 juillet 1794). La Convention se reconstitue et inaugure un nouveau régime : elle réorganise la société et travaille à rétablir l'ordre. De grandes créations viennent heureusement atténuer les souvenirs sanglants qu'elle aurait laissés à l'histoire, sans ses beaux travaux de la dernière année. Elle se retire en 1795, confiant le gouvernement à deux Chambres, à un Directoire de cinq membres.

CHAPITRE XV.

BONAPARTE. LA CAMPAGNE D'ITALIE.

Le Directoire; le général Bonaparte; sa jeunesse. — Campagne d'Italie (avril 1796-avril 1797); Arcole; Rivoli.

Le Directoire; le général Bonaparte; sa jeunesse. — La Convention, en se retirant, avait laissé le gouvernement à deux Chambres ou Conseils et à un *Directoire exécutif*, composé de cinq membres. Mais le Directoire, faible et divisé, s'épuisa en luttes incessantes contre les partis. Il était sans argent et sans crédit, sans autorité. L'intérêt de l'histoire n'est pas dans cette anarchie intérieure, mais dans les guerres glorieuses du dehors et les exploits d'un jeune général, Bonaparte.

C'était le second fils d'un gentilhomme corse, Charles Bonaparte, et de Letizia Ramolino qui avaient huit enfants, cinq fils : Joseph, Napoléon, Lucien, Louis, Jérôme, et trois filles. Napoléon était né le 15 août 1769. Son enfance n'eut rien d'extraordinaire. « Je ne fus, a-t-il dit lui-même, qu'un enfant curieux et obstiné. » A l'âge de dix ans, son père le fit admettre à l'école de Brienne, desservie par des Minimes, et où les jeunes gentilshommes recevaient les principes d'une éducation militaire. Bientôt il se fit remarquer par son ardeur pour l'étude et surtout par son goût pour les mathématiques. Son amour-propre était vif. Condamné à dîner au réfectoire à genoux avec la robe de bure, il s'évanouit, et le directeur blâma le maître qui avait puni un des meilleurs élèves. On sait ses goûts

précoces pour les combats, les retranchements de neige qu'il fit élever par ses camarades, et cette attaque qu'il organisa, prélude de batailles plus glorieuses.

Au bout de cinq ans, il passa à l'École militaire de Paris. Réservé, taciturne, absorbé dans ses études ou ses lectures, il étonna bientôt ses maîtres. « Corse de nation et de caractère, disait son professeur d'histoire, il ira loin si les circonstances le favorisent. » Le professeur de belles-lettres disait que ses discours étaient « du granit chauffé au volcan. » Le jeune Bonaparte aimait, entre tous les auteurs, César, Polybe et Plutarque. On le voyait souvent, à l'heure des récréations, se mettre à l'écart pour étudier les exploits des grands hommes de l'antiquité qu'il devait égaler et dépasser. Il sortit de l'École militaire, lieutenant en second dans le régiment d'artillerie de la Fère. Il tint garnison à Grenoble, à Valence, à Auxonne, et se montra, dès les premiers jours de la Révolution, sympathique aux idées nouvelles. Il était capitaine lorsqu'il fut envoyé au siége de Toulon pour commander l'artillerie.

« Napoléon, est-il dit dans ses Mémoires, arrive au camp ; il aborde le général Carteaux, homme superbe, doré depuis les pieds jusqu'à la tête. Le jeune officier présente modestement sa lettre qui le chargeait de venir diriger, sous ses ordres, les opérations de l'artillerie. « C'était bien inu-« tile, dit le bel homme, en caressant sa moustache, nous « n'avons plus besoin de rien pour reprendre Toulon. « Cependant, soyez le bienvenu ; vous partagerez la gloire « de le brûler demain sans en avoir eu la fatigue. » Et il le fit rester à souper. On s'assoit trente à table. Le général seul est servi en prince ; tout le monde meurt de faim, ce qui, dans ces temps d'égalité, choqua étrangement le nouveau venu. Au point du jour, le général le prend dans son cabriolet pour aller admirer, disait-il, les dispositions offensives. A peine a-t-on dépassé les hauteurs et découvert la rade, qu'on descend de voiture et qu'on se jette de côté dans les vignes. Le commandant d'artillerie aperçoit alors quelques pièces de canon, quelques remuements de terre.

« Dupas, dit fièrement le général, qui parlait à son aide de « camp, sont-ce là nos batteries ? — Oui, général. — Et « notre parc ? — Là, à quatre pas. — Et nos boulets rouges ? « — Dans les bastides voisines où deux compagnies les « chauffent depuis ce matin. — Mais comment porterons-« nous ces boulets rouges ? » dit le jeune officier d'artillerie. Et ici les deux hommes de s'embarrasser et de lui demander si, par ses principes, il ne saurait pas quelque remède à cela. Cependant arrive à cheval le représentant du peuple, Gasparin, homme de sens, qui avait servi. Napoléon se rehausse de six pieds, interpelle le représentant et le somme de lui faire donner la direction absolue de sa besogne, démontre sans ménagement l'ignorance inouïe de tout ce qui l'entoure, et saisit la direction du siége. » — Carteaux était si borné qu'il était impossible de lui faire comprendre que, pour avoir Toulon, il fallait aller l'attaquer à l'issue de la rade pour forcer la flotte anglaise à la retraite ; et, comme il était arrivé au commandant d'artillerie de dire parfois, en montrant ce point sur la carte, que là était Toulon, Carteaux le soupçonnait de n'être pas fort en géographie.

« Ce fut réellement Bonaparte qui prit Toulon. Il tenait déjà cette ville qu'à l'armée on ne s'en doutait pas. Après avoir enlevé le Petit-Gibraltar, qui, pour lui, avait toujours été la clef et le terme de toute l'entreprise, il dit au vieux Dugommier qui avait remplacé Carteaux : « *Allez vous reposer, nous venons de prendre Toulon, vous pourrez y coucher après-demain.* » Quand Dugommier vit la chose accomplie, quand il récapitula que le jeune commandant lui avait toujours dit d'avance ce qui arriverait, ce fut alors de l'admiration et de l'enthousiasme de sa part.

« Récompensez ce jeune homme, dit-il, car, si l'on était ingrat envers lui, il s'avancerait de lui-même. » La révolution du 9 thermidor vint pourtant arrêter sa carrière. Un moment, il fut emprisonné ; on le mit bientôt en liberté, mais on le priva de son commandement. Alors il vint à Paris, où il réclamait en vain, dans les bureaux de

la guerre, la place qui lui était due ; Aubry, membre du comité, la lui refusait. « Vous êtes trop jeune. — On vieillit vite sur le champ de bataille, répliqua Bonaparte, et j'en arrive. » Il resta quelque temps à Paris presque sans ressources, avec Junot, brave sergent-major qu'il avait distingué au siége de Toulon, et qui, couvert de terre par un obus au moment où il écrivait un ordre, avait répondu avec sang-froid : « Je n'aurai pas besoin de sable. » Dévoré d'un immense besoin d'activité, Bonaparte sollicita la faveur d'aller en Turquie, comptant régénérer l'Orient. Il allait partir lorsque, le 13 vendémiaire, la Convention, attaquée par les royalistes, l'appela pour la défendre sous les ordres de Barras. Bonaparte prit des mesures énergiques, d'habiles dispositions et triompha de l'insurrection. On lui donna le commandement de l'armée de l'intérieur. Un jeune enfant de douze ans vint un jour, lorsqu'on avait ordonné le désarmement, réclamer l'épée de son père, le général de Beauharnais, mort sur l'échafaud. On la lui rendit ; l'enfant pleura à la vue de cette épée. Bonaparte, touché de ce sentiment, le combla de caresses. Sur le récit qu'Eugène fit à sa mère de l'accueil qu'il avait reçu, Mme de Beauharnais, Joséphine Tascher de la Pagerie, encore dans tout l'éclat de la jeunesse, alla remercier Bonaparte. A quelque temps de là leur mariage fut conclu ; mais loin de s'endormir dans les douceurs de cette union que Napoléon a toujours appelée heureuse, le général court vite prendre le commandement, vivement désiré, de l'armée d'Italie.

Campagne d'Italie (avril 1796-avril 1797) : Arcole ; Rivoli. — Il arrive. Sa jeunesse, sa pâleur, sa petite taille font mal augurer de lui. Ses lieutenants le regardent presque avec pitié ; après le premier conseil, ils le regardent avec étonnement ; après les premiers engagements, avec admiration. Les soldats se sentent ranimés par sa célèbre et énergique proclamation : « Soldats, leur dit-il, vous êtes mal nourris, et presque nus ; le gouvernement vous doit beaucoup, mais ne peut rien pour vous ; votre patience,

votre courage vous honorent, mais ne vous procurent ni gloire, ni avantage; je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde; vous y trouverez de grandes villes, de riches provinces; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage? »

Il tourne les Alpes, sépare les Autrichiens des Piémontais à *Montenotte*, *Millesimo*, *Dego*, pousse l'armée sarde l'épée dans les reins, l'écrase à Mondovi, force le Piémont à demander la paix et à nous céder la Savoie. « Soldats, s'écrie le jeune général, vous avez remporté en quinze jours six victoires, conquis la partie la plus riche du Piémont. Dénués de tout vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers et souvent sans pain. Grâces vous en soient rendues.... Mais, soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire! »

Il s'élance alors contre les Autrichiens, les bat à *Lodi*, où ses grenadiers franchissent le pont de l'Adda sous un feu épouvantable et rejette dans le Tyrol l'armée du général autrichien Beaulieu. Cette marche victorieuse a fait de Bonaparte le maître de la haute Italie. Il est entré à Milan. Il dicte ses lois aux ducs de Parme et de Modène, au pape lui-même. Il lève des contributions, et pour punir les gouvernements qui se sont alliés aux ennemis de la France, il les contraint à enrichir nos musées avec les chefs-d'œuvre des peintres italiens. Il envoie des millions au Directoire et il en refuse pour lui-même.

Une deuxième armée autrichienne commandée par un général expérimenté, Wurmser, paraît; elle est battue en deux fois, à *Lonato* et à *Castiglione*, à deux jours d'intervalle (3 et 5 août) Wurmser rallie ses troupes, essuie un nouveau revers à *Bassano* et bientôt est enfermé dans Mantoue. Bonaparte sûr de ses combinaisons n'était jamais déconcerté. La veille de la journée de Castiglione il se trouvait à Lonato avec 1200 hommes. Un corps autrichien de 4000 hommes, coupé et cherchant à rejoindre l'armée, cerne tout à coup la ville. Un parlementaire vient sommer

les Français de se rendre. C'est Bonaparte qui le reçoit, lui fait débander les yeux et lui demande comment il ose venir faire une pareille insulte à un vainqueur. « Allez dire à votre général que je lui donne huit minutes pour mettre bas les armes; sans cela il n'a point de pitié à attendre. » Le général autrichien, effrayé de la présence de Bonaparte et se croyant en face de l'armée française tout entière, capitula. Considérant l'extrême jeunesse de Bonaparte et des succès si répétés, si signalés, les plus vieux soldats imaginèrent de le faire passer par tous les grades : après chaque bataille, les vieilles moustaches le saluaient de son nouveau titre. Il fut fait *caporal* à Lodi, *sergent* à Castiglione, et de là le surnom de petit caporal qui resta à Napoléon parmi les soldats.

Un autre général, Alvinzy, descend des Alpes avec une quatrième armée de 60000 hommes. Bonaparte, épuisé par ses succès mêmes, est réduit à une poignée de soldats; sa situation devient difficile. Placé à Vérone, il voit Alvinzy s'établir en face sur des hauteurs et se retrancher derrière une artillerie formidable (novembre). « Tout semblait perdu, les partisans de l'Autriche ne dissimulaient plus leur joie. L'Italie était encore, disait-on, comme dans les temps passés, le *tombeau des Français*, et l'heure approchait où ils allaient expier tant de victoires. Dans ce moment solennel l'armée redoubla de courage; son général redoubla de génie. Un soir le tambour bat, on prend les armes; mais, à la grande surprise des habitants et de la troupe, l'ordre est donné de sortir par la porte de Milan. Aussi longtemps que l'on défile dans les rues de Vérone, l'armée est saisie d'une douloureuse émotion. On fait donc retraite, on abandonne donc l'Adige, on livre donc aux Impériaux victorieux le Mantouan, le Milanais, l'Italie! Mais, à peine la porte franchie, ces cruelles réflexions font place à l'espérance; la tête de colonne tourne à gauche, et l'on descend en silence les bords du fleuve jusqu'à Ronco; le plan de Bonaparte se dévoile, la confiance renaît dans tous les cœurs. L'ennemi était tourné, et si le combat s'engageait dans les

marais, il manquait d'espace pour se déployer; la valeur devait l'emporter sur le nombre. »

Le général Augereau s'avance et parvient au pont d'Arcole; c'est un petit pont en bois, long d'environ trente pieds, jusque-là bien ignoré et dont le nom est désormais impérissable. Arrivée à l'entrée de ce court défilé, la troupe s'élance; une terrible décharge la force de reculer. Augereau persiste et Bonaparte survient. « Impatient de tomber sur le flanc des Impériaux, de les surprendre dans le désordre inévitable d'une retraite imprévue, il se jette au fort de la fusillade; il saisit un drapeau, l'agite aux yeux des soldats et s'avance jusqu'au milieu du pont. Son exemple entraîne jusqu'aux moins résolus; on le suit tête baissée; on touche au terme de tant d'efforts, quand une colonne d'Impériaux se rue en désespérée sur les assaillants et les met en déroute. Bonaparte lui-même, entraîné par les fuyards, est précipité tout meurtri dans un terrain fangeux; déjà l'ennemi le déborde et va l'entourer; un cri s'élève de tous les rangs : *Sauvons notre général !* et un élan furieux le dégage [1]. » Arcole enfin est emporté; pendant deux jours la lutte continue sur les digues, dans les marais; l'armée d'Alvinzy est désorganisée et l'armée française, à la stupéfaction des habitants, rentre dans Vérone par la porte opposée à celle par laquelle elle était sortie.

Voilà quatre armées détruites en huit mois. Une cinquième arrive, conduite encore par Alvinzy. Elle descend le long de l'Adige en deux colonnes. Bonaparte l'arrête au plateau de *Rivoli* (14 janvier 1797), empêche les deux colonnes de se réunir et les écrase. Il bat Provera à la Favorite (15 janvier). Ses divisions, surtout celle de Masséna, ne se reposent pas. Elles marchent, combattent, marchent encore, ne sentant point la fatigue sous des chefs infatigables, et suppléant à leur petit nombre par leur rapidité autant que par leur bravoure. « Les légions romaines, écrivait Bonaparte au Directoire, faisaient vingt-quatre milles par jour;

1. M. P. Giguet, *Histoire militaire de la France*, tome II.

les Français en font trente et se battent dans l'intervalle. » Ces victoires eurent pour résultat la chute de Mantoue. Wurmser, qui défendait intrépidement la place, désespérant d'être secouru et ne pouvant plus continuer la lutte, capitula (2 février 1797). Ce général fut traité avec de grands égards par Bonaparte, touché de son malheur et de sa vieillesse; il fut libre, mais la garnison demeura prisonnière.

Bonaparte s'avance alors sur l'Autriche et prend l'offensive. Il s'empare de la chaîne des Alpes, malgré les troupes de l'archiduc Charles (mars 1797), force les gorges de Newmark (1er avril) et entre le 7 à Léoben. Ses troupes même s'avancent jusqu'à vingt-cinq lieues de Vienne. L'Autriche l'arrête en signant les *préliminaires de Léoben*. Le hardi général, devenu négociateur, conserva toute sa fierté. On lui proposait de reconnaître la République française. « La République, dit-il, n'a pas besoin d'être reconnue; elle est comme le soleil sur l'horizon; tant pis pour les aveugles qui ne la voient pas. » L'Autriche craignait alors nos armées d'Allemagne commandées par Jourdan et Moreau. Bonaparte ignorait leurs succès; sans cela, il n'eût pas accordé la paix que le Directoire accepta néanmoins et qui fut définitivement conclue à Campo-Formio (17 octobre 1797). L'Empereur abandonna la Belgique, déjà réunie à la France, et la Lombardie; on lui cédait en échange la Vénétie pour punir la république de Venise qui s'était soulevée derrière les Français.

RÉSUMÉ.

Le Directoire est impuissant. C'est un général, Bonaparte, qui attire à lui toute l'attention. Il s'est fait remarquer au siége de Toulon en 1793; il a sauvé la Convention d'une insurrection royaliste au 13 vendémiaire 1795. On l'envoie prendre le commandement de l'armée d'Italie. De 1796 à 1797 il détruit successivement six armées ennemies. Il force le Piémont et tous les États d'Italie à traiter avec la République. Il étonne le monde par la série de ses victoires et

par les journées fameuses d'Arcole (novembre 1796), et de Rivoli (janvier 1797). Mis à la tête d'une armée pauvre, il a, avec le produit de ses guerres, nourri son armée, nourri son gouvernement. Conquérant de la Lombardie, il pénètre en Autriche et signe les préliminaires de Léoben (7 avril 1797). La Prusse a déjà traité avec la République sous la Convention et nous a laissé la rive gauche du Rhin. L'Autriche nous cède la Belgique que nos armées ont conquise en 1794 et elle nous abandonne en réalité l'Italie où l'influence française domine.

CHAPITRE XVI.

BONAPARTE EN ÉGYPTE

Expédition d'Égypte; bataille des Pyramides (21 juillet 1798).— Désastre de la flotte à Aboukir; Expédition de Syrie. — Victoire d'Aboukir; retour de Napoléon.

Expédition d'Égypte ; bataille des Pyramides (21 juillet 1798). — Restait à dompter l'Angleterre. Bonaparte, pour la frapper dans son commerce, fit décider l'expédition d'Égypte, par laquelle il menaçait les Indes. Une escadre de quatorze vaisseaux de ligne, commandée par Brueys, quitta Toulon (19 mai 1798) portant trente mille soldats, et aussi des ingénieurs, des artistes, des savants. On enleva Malte en passant ; on débarqua le 1er juillet, près d'Alexandrie, qui fut enlevée d'assaut. Bientôt on s'engagea dans le désert où de vives souffrances attendaient nos soldats gâtés par la richesse et l'abondance des campagnes d'Italie.

« L'armée était frappée d'une mélancolie vague que rien ne pouvait surmonter ; plusieurs soldats se jetèrent dans le Nil, pour y trouver une mort prompte. Tous les jours, après que les bivacs étaient pris, le premier besoin des hommes était de se baigner. En sortant du Nil, les soldats commençaient à faire de la politique, à s'exaspérer. « Que « sommes-nous venus faire ici ? le Directoire nous a déportés !... » Quelquefois ils s'apitoyaient sur leur chef qui était privé de tout comme le dernier soldat : le dîner de l'état-major consistait souvent en un plat de lentilles. « C'est « de lui dont on veut se défaire, disaient-ils ; mais, au lieu « de nous conduire ici, que ne nous faisait-il un signal, « nous eussions chassé ses ennemis du palais. » S'étant aperçus que partout où il y avait des traces d'antiquités, les savants s'y arrêtaient et faisaient des fouilles, ils supposèrent que c'étaient eux qui, pour chercher des antiquités, avaient conseillé l'expédition. Cela les indisposa contre eux : ils appelaient les ânes des savants. Caffarelli était à la tête de la Commission scientifique. Ce brave général avait une jambe de bois : il se donnait beaucoup de mouvement. Il parcourait les rangs pour prêcher le soldat. Il ne parlait que de la beauté du pays, des grands résultats de cette conquête. Quelquefois, après l'avoir entendu, les soldats murmuraient ; mais la gaieté française reprenait le dessus. « Bah ! lui dit un « jour un grenadier, vous vous moquez de cela, général, « vous qui avez un pied en France ! » Ce mot, répété au bivac, fit rire tout le camp. En partant de France, Bonaparte avait promis aux soldats de les mener en un pays où il les enrichirait tous et leur donnerait à chacun sept arpents de terre. « Il était bon là le pèlerin, disaient-ils, « en nous promettant sept arpents de terre ; il peut bien « en donner à discrétion, nous n'en abuserons pas. »

« Le 19 juillet, l'armée aperçut, pour la première fois, les pyramides, les plus grands et les plus anciens monuments qui soient sortis de la main des hommes : elles bordaient l'horizon du désert et paraissaient comme trois énormes rochers. Le 21 on était devant elles. « *Songez*,

« s'écria Bonaparte en les montrant à ses soldats, *songez « que du haut de ces pyramides quarante siècles vous con- « templent !* » Les mameluks attendaient les Français, appuyés à un camp retranché et soutenu par une flottille qui couvrait le Nil[1]. »

Fidèle à la tactique qui avait réussi dans les premiers engagements, Bonaparte rangea ses divisions en carrés. La cavalerie des mameluks s'élança avec son impétuosité ordinaire, mais se brisa contre nos lignes intrépides. Décimée par la mitraille, elle recule, se reforme de nouveau, s'élance encore, sans rompre nos carrés, citadelles vivantes qui lancent la mort de toutes parts. Les mameluks, après plusieurs charges désespérées, tournent bride, ne pouvant comprendre la cause de leur défaite et se demandant par quel lien mystérieux nos soldats se tenaient si solidement attachés les uns aux autres. Ils cherchaient du surnaturel dans ce triomphe si naturel de la discipline et de la science. Le camp égyptien fut pillé et nos soldats y trouvèrent un riche butin.

L'occupation du Caire fut le prix de la victoire *des Pyramides*. Bonaparte respecta les mœurs, les croyances des habitants. Ce fut pour les cheiks arabes tenus à l'écart par les mameluks une agréable surprise, lorsqu'ils se trouvèrent chargés de la justice civile et criminelle. Ils s'attachèrent sincèrement au sultan *Kébir* (c'est ainsi qu'on appela Bonaparte[1]). » Le fils d'un chef dit un jour à celui-ci : « Voici ce que je ferais si j'étais de vous. Je ferais venir les plus riches marchands de pierreries et je me ferais donner une bonne part ; je ferais de même de tous les autres ; car à quoi bon régner et être le plus fort, si ce n'est pour acquérir des richesses ? — Mais, mon ami, s'il était plus beau de les conserver aux autres ? » répondit Bonaparte. Une autre fois, des Arabes ayant dans un village massacré un paysan, le général entra dans une grande colère et donna l'ordre de poursuivre la tribu. « Pourquoi tant de bruit ? demanda un cheik.

1. *Mémoires de Napoléon*, campagnes d'Égypte et de Syrie.

Parce qu'ils ont tué un malheureux paysan? Est-ce qu'il était votre cousin (expression proverbiale chez eux)? — Il est bien mieux que cela, reprit Napoléon, tous ceux que je gouverne sont mes enfants, la puissance ne m'a été donnée que pour garantir leur sûreté. » Tous les cheiks s'inclinant dirent : « Oh ! c'est beau, tu as parlé comme le prophète. » Le général assista à la fête du Nil (le 18 août) et donna lui-même le signal de l'inondation qui fertilise l'Égypte, en ouvrant la digue du canal du prince des Fidèles.

Attentif à tout, Bonaparte dirigeait l'expédition scientifique en même temps que l'expédition militaire. Il établit dans un palais du Caire l'*Institut d'Égypte*. Les monuments devinrent l'objet d'ardentes études, et le voile qui couvrait jusque-là l'histoire de cette terre qui a été le berceau de la civilisation, commença à se déchirer.

Désastre de la flotte à Aboukir; expédition de Syrie. — Mais Brueys avait trop tardé à quitter la rade d'Aboukir. L'amiral anglais Nelson vint, avec sa flotte, détruire notre escadre (1er août 1798). Une partie de la flotte anglaise passa entre le rivage et nos vaisseaux mis ainsi entre deux feux. Ceux qui n'étaient pas enveloppés et que commandait Villeneuve, pouvaient se rabattre également sur les vaisseaux anglais; leur inaction injustifiable causa le désastre, car nos matelots avaient vaillamment soutenu l'attaque de l'ennemi. Brueys déploya le plus grand courage. Plusieurs fois blessé, il refusa de descendre à l'ambulance et mourut sur son banc de quart en ordonnant de continuer la lutte. *L'Orient*, magnifique vaisseau de 120 canons, prit feu et sauta. Son commandant Casabianca périt glorieusement, tenant à la main le pavillon. La perte et le désordre des Anglais furent tels que, vingt-quatre heures après la bataille, le drapeau tricolore flottait encore sur *le Tonnant* et Nelson n'avait aucun vaisseau en état de l'attaquer. Dupetit-Thouars avait soutenu sur ce vaisseau la lutte la plus énergique; mutilé (il eut les deux cuisses et un bras emportés), il continua jusqu'à son dernier soupir de donner des ordres : « *Ne*

vous rendez pas ! cria-t-il ! *Coulez bas plutôt ! Clouez le pavillon.* » Mais tant d'héroïsme n'avait pu empêcher la destruction d'une partie de notre flotte et l'éloignement de l'autre. Ce désastre rompait désormais toute communication avec la France. Bonaparte se voyait emprisonné dans sa conquête. « Eh bien, dit-il, il faut mourir ici ou en sortir grands comme les anciens ! »

Après avoir réprimé une révolte qui avait éclaté au Caire, il traversa l'Isthme de Suez et le désert, pour aller en Syrie combattre les Turcs qui marchaient contre lui (février 1799). Il s'empara de Gaza, de Jaffa. Dans cette ville, l'armée prit les germes de la peste et la démoralisation commença. Bonaparte, pour rassurer ses soldats et raffermir leur courage, alla lui-même dans les hôpitaux. Il fit opérer plusieurs malades devant lui ; il toucha ceux qui paraissaient être les plus effrayés, afin de leur prouver qu'ils n'avaient qu'une maladie ordinaire et non contagieuse. L'armée était déjà affaiblie quand elle parut devant Saint-Jean-d'Acre, ville bien fortifiée, défendue en outre par la flotte anglaise et par un ingénieur français, ancien camarade de Bonaparte à l'école de Brienne, Phélippeaux. Les Français n'avaient point d'artillerie de siége. Néanmoins la tranchée fut ouverte. A ce moment on apprit l'arrivée de l'armée turque. Le général en chef envoya son lieutenant Kléber, avec une division, pour arrêter l'ennemi. La division se vit bientôt enveloppée par des forces supérieures. Elle résista et donna le temps à Napoléon d'accourir avec le reste de ses troupes. Les Turcs furent culbutés, et la bataille reçut le nom d'une montagne déjà célèbre dans l'Évangile, le *Mont-Thabor* (16 avril). Bonaparte reprit alors le siége de Saint-Jean-d'Acre ; il y reçut une preuve bien touchante de dévouement : dans la tranchée, une bombe tomba à ses pieds ; deux grenadiers se jetèrent aussitôt sur lui, et, élevant leurs bras au-dessus de sa tête, le couvrirent de toutes parts. Par bonheur la bombe respecta tout le groupe. Mais les assauts que Bonaparte ordonna, échouèrent ; renonçant à ses projets sur l'Asie, il ramena en Égypte ses troupes épuisées par la fatigue, éclair-

cies par les maladies. « Si j'eusse été maître de la mer, disait-il plus tard, et si Saint-Jean-d'Acre eût cédé à l'armée française, une grande révolution s'accomplissait en Orient; j'y fondais un empire et les destinées de la France se trouvaient livrées à de nouvelles combinaisons. »

Victoire d'Aboukir; retour de Napoléon. — Le retour de Napoléon au Caire suffit pour faire rentrer dans l'obéissance ceux qui, le croyant perdu ou profitant de son absence, préparaient une révolte. Desaix, l'un de ses plus fidèles et de ses plus braves lieutenants, venait d'achever la conquête de la Haute-Égypte. Une armée turque fut débarquée par la flotte anglaise à la pointe d'Aboukir. Mourad-Bey, le plus brave et le plus capable des Mameluks, gagna le camp des Turcs. Au débarquement de ceux-ci, les détachements français s'étaient repliés pour se concentrer. Fier de cette apparence de crainte, le pacha qui commandait, dit avec emphase en apercevant Mourad-Bey : « Eh bien ! ces Français tant redoutés, dont tu n'as pu soutenir la présence ; je me montre, les voilà qui fuient devant moi ! » Mourad-Bey, vivement blessé, lui répondit avec dédain : « Pacha, rends grâce au Prophète qu'il convienne à ces Français de se retirer, car s'ils se retournaient, tu disparaîtrais devant eux comme la poussière devant l'aquilon. » Il prophétisait : à quelques jours de là les Français vinrent fondre sur cette armée à Aboukir : elle fut jetée à la mer et totalement détruite (25 juillet 1799). Après cette brillante action, Kléber dit à Napoléon qu'il dominait par sa belle stature : « Général, vous êtes grand comme le monde. »

Mais Napoléon souffrait déjà d'être emprisonné en Égypte. Les nouvelles de ce qui se passait sur le continent le déterminèrent à retourner en France. La France était déchirée au dedans, vaincue ou menacée au dehors. Le Directoire ne se maintenait que par des coups d'État. Après avoir remis le commandement à Kléber, Bonaparte s'embarqua secrètement avec quelques généraux, se risqua au milieu des croisières anglaises et débarqua bientôt en France.

Ces mots retentirent partout comme la foudre : Bonaparte est en France ! il arrive ! Un enthousiasme universel l'accueillit. Dans les villages, on sonnait les cloches, on allumait des feux. Dans l'armée, l'allégresse était au comble. Un régiment de cavalerie allait partir en remonte ; il apprend l'arrivée de Bonaparte. « Nous servirons à pied, disent les soldats, l'ennemi a des chevaux, et, avec le petit Caporal, nous serons bientôt remontés. » Le 16 octobre, Bonaparte descendit dans sa petite maison de la rue Chantereine, appelée en son honneur, depuis la campagne d'Italie, la rue *de la Victoire*. Tous les partis vinrent frapper à sa porte ; mais il les repoussa tous, ou plutôt les domina tous, car, au 18 brumaire (9 novembre 1799), il se rendit maître du gouvernement.

RÉSUMÉ.

Napoléon a dit lui-même que son expédition d'Égypte ressemblait à un roman. Il part, en effet, avec trente mille hommes pour conquérir un vaste et riche pays ; il enlève sans combat l'île de Malte, rocher presque imprenable ; il débarque à Alexandrie (1er juillet 1798), traverse le désert avec une armée habituée aux fertiles campagnes d'Italie, paraît devant les Pyramides, ces monuments qui ont plus de quarante siècles, et, à leurs pieds met en fuite la brillante et redoutable cavalerie des Mameluks (21 juillet). Maître du Caire, il l'est bientôt de l'Égypte, administre, gouverne sa conquête. Puis il s'en va au-devant des Turcs qui arrivent par la Syrie : il les bat à la journée du mont Thabor, mais il échoue au siége de Saint Jean-d'Acre, car la flotte anglaise protége cette ville. Par cette pointe en Syrie, il avait voulu se faire jour soit pour aller aux Indes, soit pour revenir en Europe, car la flotte qui l'a amené, a été détruite par les Anglais dans la rade d'Aboukir. Bonaparte n'a plus de communication avec la France ; les Anglais débarquent à Aboukir une nouvelle armée turque. Bonaparte la jette à la mer (25 juillet 1799) : il apprend alors la fâcheuse situation de la France, quitte en secret son armée, s'aventure, presque seul, à travers les flottes anglaises, aborde à Fréjus, est accueilli avec enthou-

siasme, tombe à Paris et le 18 brumaire (9 novembre 1799), se rend maître du pouvoir.

CHAPITRE XVII.

LE CONSULAT.

Napoléon premier consul (1800). — Passage des Alpes. Marengo (14 juin 1800). — La Légion d'honneur.

Napoléon premier consul (1800). — Deux traits aideront à juger de l'état réel de la République à l'époque de brumaire. Après cette journée il ne se trouva pas au Trésor de quoi expédier un courrier. Quand Bonaparte voulut se procurer des renseignements sur la force précise de l'armée, il demanda les rôles au bureau de la guerre ; on lui répondit qu'il n'y en avait pas. « Mais, du moins, vous devez avoir l'état de la solde qui nous donnera le nombre des hommes ? — Nous ne les payons pas. — Mais les états des vivres ? — Nous ne les nourrissons pas. — Mais ceux de l'habillement ? — Nous ne les habillons pas[1]. »

La révolution de brumaire accomplie, il y eut trois consuls provisoires : Napoléon, Sieyès et Ducos. Il fallait un président. La crise était grave et rendait le général bien nécessaire ; aussi saisit-il le fauteuil. Ses deux collègues n'eurent garde de le lui disputer. Sieyès, qui, à la première conférence, vit Bonaparte discuter tout à la fois les finances, l'administration, l'armée, la politique, les lois, sortit déconcerté et courut dire à ses intimes : « Messieurs, nous

1. *Mémorial de Sainte-Hélène.*

avons un maître! Cet homme sait tout, veut tout et peut tout. »

Napoléon ne tarda pas d'ailleurs à être proclamé premier consul, et on ne lui donna que pour l'apparence deux collègues. Il fit publier une nouvelle Constitution qui, soumise à la sanction du peuple, fut acceptée par trois millions de suffrages. Les lois, préparées par un *Conseil d'État*, discutées par le *Tribunat*, étaient votées par le *Corps législatif*. Le *Sénat* veillait au maintien de la Constitution. Bonaparte rappela les proscrits, ferma la liste des émigrés, abolit ce qui restait des lois révolutionnaires, rouvrit les églises et étouffa une nouvelle guerre civile en Vendée.

Passage des Alpes. Marengo (14 juin 1800). — Il fallait aussi songer à l'extérieur. L'Italie était perdue. Les Autrichiens pressaient dans Gênes l'intrépide Masséna qui ne soutenait la lutte qu'à force d'héroïsme. La famine désolait la ville. Masséna régla tellement les rations, recourut à tant d'expédients, qu'on vécut là où d'autres seraient morts. « Il nous fera manger jusqu'à nos bottes », disaient les soldats. Bonaparte résolut de délivrer d'un seul coup Gênes et la Péninsule. Il prépara, sur toutes les routes de France, avec le plus grand secret, une armée qu'il dirigea par des chemins différents vers les Alpes. Il avait conçu un plan gigantesque et admirable, celui de franchir les Alpes comme Annibal et François Ier, de tomber à l'improviste sur les derrières de l'armée autrichienne commandée par M. de Mélas, et de lui fermer toute retraite vers l'Autriche.

Le Premier Consul choisit pour point de passage du principal corps d'armée le grand Saint-Bernard, et les troupes commencèrent à monter dans la nuit du 14 au 15 mai (1800). Les vivres, les munitions passèrent à la suite des régiments; mais l'obstacle, c'était l'artillerie. « On imagina de partager par le milieu des troncs de sapins, de les creuser, d'envelopper avec deux de ces demi-troncs une pièce d'artillerie, et de la traîner ainsi enveloppée le long des ravins. Des mulets furent attelés à ce singulier fardeau, et ser-

virent à élever quelques pièces jusqu'au sommet du col. Mais la descente était plus difficile : on ne pouvait l'opérer qu'à force de bras, et en courant des dangers infinis, parce qu'il fallait retenir la pièce, et l'empêcher, en la retenant, de rouler dans les précipices. Malheureusement les mulets commençaient à manquer. On offrit aux paysans des environs jusqu'à mille francs par pièce de canon qu'ils consentiraient à traîner de Saint-Pierre à Saint-Remy. Il fallait cent hommes pour en traîner une seule, un jour pour la monter, un jour pour la descendre. Quelques centaines de paysans se présentèrent, et transportèrent en effet quelques pièces de canon, conduits par les artilleurs qui les dirigeaient. Mais l'appât même du gain ne put les décider à renouveler cet effort. Ils disparurent tous, il fallut demander aux soldats des divisions de traîner eux-mêmes leur artillerie. On pouvait tout obtenir de ces soldats dévoués. Pour les encourager, on leur promit l'argent que les paysans épuisés ne voulaient plus gagner, mais ils le refusèrent, disant que c'était un devoir d'honneur pour une troupe de sauver ses canons, et ils se saisirent des pièces abandonnées. Des troupes de cent hommes, sorties successivement des rangs, les traînaient chacune à son tour. La musique jouait des airs animés dans les passages difficiles, et les encourageait à surmonter ces obstacles d'une nature si nouvelle. Arrivé au faîte des monts, on trouvait les rafraîchissements préparés par les religieux du Saint-Bernard, on prenait quelque repos pour recommencer à la descente de plus grands et de plus périlleux efforts[1]. »

Le Premier Consul passa enfin quand il vit son armée presque tout entière au delà des Alpes. « Les arts l'ont dépeint franchissant les neiges des Alpes sur un cheval fougueux : voici la simple vérité. Il gravit le Saint-Bernard, monté sur un mulet, revêtu de cette enveloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit occupé

1. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisant conter sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a pas mieux à faire. Ce conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le Premier Consul, tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice, où les bons religieux le reçurent avec empressement. A peine descendu de sa monture, il écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre exactement à l'administrateur de l'armée, resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir, le jeune homme, retourné à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison, les moyens de se marier enfin, et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition. Ce montagnard est mort de nos jours, dans son pays, propriétaire du champ que le dominateur du monde lui avait donné[1]. »

En quelques jours, le Premier Consul avait jeté au delà des Alpes quarante mille Français. Vingt mille autres venaient le rejoindre par d'autres passages. Au débouché des montagnes, le fort de Bard faillit arrêter, sinon l'armée, du moins l'artillerie. On ne pouvait l'emporter, on le tourna. Mais les canons n'avaient d'autre route que celle qui passait au pied du fort. La nuit, on couvrit la route de paille et de fumier. Les roues elles-mêmes furent enveloppées de paille. Les canonniers s'attelèrent aux pièces et les traînèrent, sans que la garnison du fort eût le moindre soupçon du passage. Bonaparte répartit ses troupes dans la haute Italie, de manière à en composer un réseau serré dans lequel il enveloppa l'ennemi. Quelques jours de retard amenèrent la chute de Gênes, où la famine était devenue extrême (4 juin). On

1. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

n'aurait pu tenir un jour de plus ; les soldats seraient tombés d'inanition. Masséna obtint néanmoins les conditions les plus honorables. « Je serai de retour dans quinze jours, dit-il en rendant la place. » Bonaparte assura l'exécution de cette parole. La chute de Gênes n'empêchait point M. de Mélas de se trouver complétement cerné. Toutes les routes par lesquelles il aurait pu s'échapper, étaient surveillées. Il se heurta une première fois contre les Français, et Lannes remporta un brillant avantage à *Montebello* (9 juin). Bonaparte barrait la route de Plaisance. M. de Mélas voulut définitivement forcer le passage, et la bataille s'engagea dans la plaine et le village de *Marengo* (14 juin).

Le Premier Consul, obligé de disperser son monde dans la crainte de voir l'ennemi lui échapper, ne put d'abord opposer que des forces inférieures aux troupes autrichiennes. Jusqu'à trois heures il perd la bataille, mais il tient bon, et ne recule que pas à pas. La garde consulaire fait des prodiges de valeur : elle résiste, immobile, à toutes les charges. Berthier, dans son rapport, la compare à une *redoute de granit*. Mais Desaix, récemment arrivé d'Égypte, avait été la veille détaché, avec sa division, dans une autre direction. Au bruit du canon, il accourt avec six mille hommes de troupes fraîches. Les généraux l'entourent. Bonaparte, qui persiste, contre l'avis de ses lieutenants, à poursuivre la lutte, demande l'avis de Desaix. Celui-ci regarde le champ de bataille : « La bataille est perdue, répond-il, mais il n'est que trois heures ; nous avons encore le temps d'en gagner une. » Bonaparte ravi donne ses ordres. « Enfants, crie-t-il à ses soldats, c'est avoir trop fait de pas en arrière ; le moment est venu de marcher en avant ! Rappelez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille ! » M. de Mélas ne se doute point du désastre qui le menace. Il est rentré dans Alexandrie et expédie à son souverain des courriers lui annonçant son triomphe. C'est un de ses lieutenants qui a pris le commandement et qui ne tarde pas à se trouver dans la plus critique situation. La division Desaix a donné et arrête les colonnes autrichiennes sur la route. Le

général s'élance lui-même à la tête d'un régiment, mais dès les premières décharges il tombe frappé à mort d'une balle dans la poitrine. « Cachez ma mort », telles furent ses seules paroles; les soldats l'avaient vu tomber : ils sont exaspérés et se précipitent avec une véritable furie sur les masses profondes des Autrichiens. Kellermann exécute alors, à la tête d'impétueux escadrons, une charge décisive et restée célèbre. La colonne autrichienne est coupée en deux, une partie demeure prisonnière. Aussitôt tous les régiments s'ébranlent de nouveau ; les Autrichiens sont dispersés, détruits, jetés dans la Bormida ou faits prisonniers. Ce fut un succès éclatant. Mais l'armée le payait bien cher par la mort de l'habile et généreux lieutenant du Premier Consul. « Quand nous fûmes seuls, raconte Bourrienne, je dis au Premier Consul : « Général, voilà une belle victoire ! —Oui, « Bourrienne, je suis satisfait ; mais Desaix ?... Ah ! que la « journée eût été belle si ce soir j'avais pu l'embrasser sur « le champ de bataille. » Je vis Bonaparte sur le point de verser des larmes, tant était vraie et profonde la douleur que lui causait la mort de Desaix. C'est certainement l'homme qu'il a le plus aimé, le plus estimé et le plus regretté. »

L'Italie était reconquise. En Allemagne, Moreau, par une prudente et savante campagne, avait réussi à rejeter d'abord les Autrichiens dans leur camp retranché d'Ulm, puis les avait contraints de l'abandonner, et remporté la victoire d'Hochstedt. Les succès de Bonaparte en Italie le stimulèrent. La victoire de *Hohenlinden* (3 décembre 1800) lui ouvrit la route de Vienne. L'Autriche, effrayée, céda et signa le traité de Lunéville (février 1801), qui confirma, en l'étendant, le traité de Campo-Formio.

Cependant les Anglais nous avaient repris l'Égypte que notre armée n'avait pu défendre après la mort de Kléber, assassiné le 14 juin 1800. Le cabinet britannique parut alors disposé à conclure une paix que rendait nécessaire la situation financière. Le traité d'Amiens fut signé le 25 mars 1802. L'Angleterre reconnaissait les graves changements accomplis en Europe et nous restituait nos colonies.

La Légion d'honneur. — Le Premier Consul venait de rétablir la paix au dehors. Il n'avait point cessé, malgré la guerre, de réorganiser la France au dedans. A la tête du département il mettait un *préfet;* de l'arrondissement un *sous-préfet;* de la commune, un *maire* assisté d'un conseil municipal. Le *conseil de préfecture* examinait les griefs des citoyens contre l'administration. Pour les finances, il y eut des *contrôleurs* chargés de composer les rôles; des *percepteurs*, qui recouvraient les contributions directes et versaient les fonds chez le *receveur particulier*, lequel les versait chez le *receveur général*. Bonaparte fonda la *Banque de France.* Il combla une lacune dans les tribunaux en créant des *tribunaux d'appel;* il nomma une commission chargée de tirer du chaos des lois anciennes un *Code* qui fût en rapport avec les principes de 1789, et promulgua en 1804 le Code civil, si justement nommé, en 1807, *Code Napoléon.*

Bonaparte résolut de réconcilier la France avec l'Église, et signa, avec le cardinal Consalvi, représentant de Pie VII, un *concordat* promulgué le jour de Pâques (8 avril 1802). Il s'appliqua à développer l'instruction publique, créa vingt-neuf lycées, des écoles de droit et de médecine, améliora l'École polytechnique. Pour récompenser tous les genres de mérite, il fit voter, malgré une assez vive opposition, la loi de la *Légion d'honneur*. Cette légion devait se composer d'abord de 15 cohortes. Chaque cohorte comptait 7 grands officiers, 20 commandeurs, 30 officiers et 350 simples légionnaires, en tout 6800 membres. Des traitements, proportionnés au grade, étaient alloués aux membres de cette légion d'élite. Cette distinction, qui ne donnait aucun privilége, ne violait pas l'égalité, elle la consacrait plutôt en récompensant tous les services. Les opposants appelaient la croix un hochet. « Patience, patience, disait le Premier Consul, ne portera pas qui voudra ce signe de l'honneur dont bien des gens semblent se moquer aujourd'hui. » Il voulait cependant faire punir les jeunes gens qui portaient des œillets rouges à leur boutonnière et surprenaient ainsi

aux factionnaires des saluts militaires dont ils s'égayaient fort. Fouché calma la colère de Napoléon en lui disant : « Oui certes, il faut punir ces jeunes éventés, mais laissons ce soin à l'automne. » L'automne arriva, les fleurs disparurent, et les jeunes gens cessèrent d'eux-mêmes leurs railleries. Bientôt on ne songea plus à rire de la croix d'honneur, mais à la mériter.

En même temps, Bonaparte donnait une énergique impulsion à l'industrie, au commerce, aux travaux publics, et assurait au pays une prospérité que celui-ci craignit de voir troubler. Aussi lorsqu'une nouvelle déclaration de guerre de l'Angleterre jalouse ; lorsque des complots répétés auxquels elle n'était pas étrangère, vinrent créer de nouveaux dangers, le pays se décida à augmenter les pouvoirs du premier consul et à les consolider.

RÉSUMÉ.

Le Consulat fut une transition qui prépara le rétablissement de la monarchie. Bonaparte, nommé premier consul, effaça bientôt ses deux collègues et prit en mains l'administration de la France qu'il réorganisa avec une activité merveilleuse. L'étonnant passage des Alpes, la rapide et admirable campagne terminée à la journée de *Marengo* (14 juin 1800) qui, avec une victoire de Moreau en Allemagne, rendit à la France ses conquêtes et son prestige, affermirent encore le pouvoir de Bonaparte. La paix de Lunéville (1801) fut bientôt suivie de la paix d'Amiens (1802) conclue avec l'Angleterre au prix, il est vrai, de l'Égypte, q' nos soldats mal commandés n'avaient pu garder.

Bonaparte se livra alors sans réserve aux travaux de la paix et sous sa main puissante le pays se transforma, l'administration fut constituée, la paix religieuse conclue par le *Concordat*, le *Code civil* rédigé et promulgué, l'ordre de la *Légion d'honneur* établi, l'instruction publique développée, l'industrie, le commerce encouragés, etc.

L'Angleterre, jalouse de la prospérité de la France recommença, la guerre. Bonaparte eut à lutter de plus contre les complots, les conspirations. Le pays répondit à cette déclara-

tion de guerre en donnant à Bonaparte, qui avait été déjà nommé consul pour dix ans, puis consul à vie, la dignité impériale héréditaire dans sa famille.

CHAPITRE XVIII.

L'EMPIRE. NAPOLÉON Ier.

Napoléon empereur des Français (18 mai 1804). — Capitulation d'Ulm (19 octobre 1805); Austerlitz (2 décembre). — Guerre contre la Prusse et la Russie (1806-1807); Iéna; Friedland. — Guerre d'Espagne et d'Autriche; Wagram. — Campagne de Russie (1812); Moscou. — Campagnes d'Allemagne (1813) et de France (1814). — Les Cent-Jours (20 mars — 20 juin 1815); Waterloo. — Sainte-Hélène.

Napoléon empereur des Français (18 mai 1804). — Par une belle matinée du mois de mai (18 mai 1804), une longue file d'équipages, escortée par la cavalerie de la garde, se dirigeait vers Saint-Cloud. C'était le Sénat allant décerner au vainqueur d'Arcole, des Pyramides et de Marengo, au restaurateur de la paix religieuse, au rédacteur du Code civil le titre d'*Empereur des Français*. Le second consul, Cambacérès, fit connaître à son heureux collègue la décision du Sénat au milieu des acclamations. Joséphine ne pouvait cacher son émotion. Napoléon remercia le Sénat et termina par ces belles paroles : « Mon esprit ne serait plus avec ma postérité le jour où elle cesserait de mériter l'amour et la confiance de la grande nation. » Le peuple ratifia par 3 572 329 suffrages l'établissement de l'Empire.

Un sénatus-consulte modifia la Constitution consulaire. L'hérédité fut établie au profit de la descendance de Napoléon. L'Empereur, remettant en honneur une ancienne di-

gnité militaire, nomma dix-huit maréchaux parmi ses lieutenants, et ces choix rehaussèrent ce vieux titre qui brilla d'une gloire nouvelle, porté par des généraux comme Murat, Jourdan, Masséna, Brune, Lannes, Soult, Moncey, Mortier, Bessières, Ney, Davout, etc.

Napoléon, habitué à étonner le monde, l'étonna encore par l'éclat de son couronnement. Il demanda et obtint que le pape vînt lui-même présider à la cérémonie du sacre (2 décembre 1804). Pie VII crut devoir cette concession à l'homme qui avait rendu la France à l'Église catholique. Il fut bien accueilli et sa présence acheva la réconciliation. Napoléon avait également accepté la couronne que lui avaient offerte les Italiens. Le 20 mai 1805, il alla recevoir à Milan la couronne de fer des rois lombards, et répéta, en la prenant, la vieille devise : « Dieu me l'a donnée, gare à qui la touche ! » Il n'entendait pas cependant conserver pour lui ce royaume, dont il laissa l'administration au prince Eugène, le fils de Joséphine, avec le titre de vice-roi.

Au milieu des fêtes, Napoléon n'oubliait pas ses grands projets. Il lui restait à vaincre l'Angleterre. Depuis longtemps, il méditait d'aller finir la guerre par une descente dans cette île que sa ceinture de flots rendait seule redoutable. Dans toutes les rivières de France se préparaient de nombreux transports et 3000 bateaux se trouvèrent réunis à Boulogne. Les Anglais avaient ri d'abord de ces *coquilles de noix;* ils avaient essayé de les brûler. Mais ils avaient échoué dans toutes les tentatives. L'orage parut bientôt au cabinet britannique assez menaçant pour le déterminer à l'écarter par une nouvelle coalition que l'or anglais paya. Napoléon sentant le continent s'agiter, avait hâte de passer la Manche. C'était l'affaire de quelques heures, mais pour obtenir ces quelques heures il fallait l'arrivée d'une flotte supérieure à celle des Anglais. Napoléon apprit que sa flotte ne viendrait pas. Son projet favori, pour l'exécution duquel il n'avait rien négligé, tombait. Il se retourna avec l'ardeur de la colère contre les ennemis qu'il pouvait saisir. Sur le rivage de Boulogne, en face de cette Angleterre avec

laquelle il ne pouvait se prendre corps à corps, l'Empereur, se promenant dans une extrême agitation, dicta d'un seul jet à son secrétaire Daru le plan de la campagne qu'il allait commencer pour briser la troisième coalition, le plan de l'immortelle campagne d'Austerlitz.

Capitulation d'Ulm (19 octobre 1805); Austerlitz (2 décembre). — Le général autrichien Mack avait déjà envahi la Bavière dont l'électeur était notre allié. Il s'apprêtait à défendre l'entrée de la vallée du Danube et se tenait dans les célèbres retranchements d'Ulm, place de guerre importante, réputée la clef de cette vallée. L'Empereur qui a transporté, avec une rapidité merveilleuse, sa grande armée du camp de Boulogne en Allemagne, abuse le général ennemi, le tourne, le coupe de ses communications, lui interdit la retraite sur Vienne. Des marches, des contre-marches, des combats sous des pluies quotidiennes comme il en tombe en octobre, ne ralentissent pas l'ardeur des soldats étonnés eux-mêmes de la stratégie de l'Empereur. « Il a trouvé une autre manière de faire la guerre, disent-ils au milieu de leurs campements boueux, il ne la fait plus avec nos bras, mais avec nos jambes, » et cette saillie délasse les plus fatigués. L'archiduc Ferdinand, cerné avec le général Mack, tente de s'échapper par une maille du réseau ; mais il n'y a guère place que pour lui et ses troupes sont prises. Le cercle se rétrécit. Les Français arrivant de tous les côtés couronnent enfin les hauteurs qui font la force d'Ulm, enlèvent les retranchements et dominent la place qui ne peut plus tenir. Mack voulait parlementer, demandait du temps, espérait être secouru. Mais on lui fit savoir le véritable état des choses. « Que Mack sache bien, dit l'Empereur à son parlementaire, qu'il n'a d'autre parti à prendre que de se conformer à ma volonté. » Mack capitula : ses troupes (33 000 hommes) sortirent d'Ulm le 20 octobre, défilèrent devant nos régiments et déposèrent leurs armes aux pieds de l'Empereur. Deux cents pièces de canon, 90 drapeaux,

tout le parc, tous les magasins de l'ennemi, la place d'Ulm étaient le prix de cette admirable campagne.

Le triomphe d'Ulm, d'autant plus beau qu'il n'avait pas été sanglant, fut malheureusement compensé par la sanglante et désastreuse bataille de Trafalgar, perdue par l'amiral Villeneuve le lendemain du jour où les Autrichiens sortaient d'Ulm. Napoléon, à partir de ce jour, désespéra de la marine. Il s'attacha de plus en plus à l'idée de vaincre l'Angleterre sur le continent et frappa un coup terrible qui effaça le sinistre de Trafalgar.

L'Empereur était entré à Vienne. Comme l'armée russe et autrichienne se trouvait en Moravie, il ne s'arrêta point, franchit le Danube, se dirigea sur Brünn et arriva en face de l'ennemi, non loin du village d'*Austerlitz*. Cent mille Autrichiens et Russes, commandés par les deux empereurs François-Joseph et Alexandre, étaient rangés sur le plateau de Pratzen. Napoléon, qui n'avait que quatre-vingt mille hommes, feignit de les craindre et les encouragea dans la pensée de le tourner et d'essayer de lui couper la route de Vienne. Il mit peu de monde à sa droite, pour attirer de ce côté les efforts de l'ennemi, et garda sous sa main une puissante réserve. Il avait deviné le plan des Russes. La veille de la bataille, il les vit commencer leur mouvement et quitter déjà le plateau de Pratzen, clef de la position, sur lequel il comptait jeter le gros de ses forces. « Cette armée est à moi, » dit-il à ceux qui l'entouraient. C'était le 1er décembre, veille de l'anniversaire du couronnement. Comme il parcourait les bivacs, tout le camp s'illumina par enchantement. « Tu n'auras pas besoin de t'exposer, dit un vieux grenadier, nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire du couronnement. » Ils tinrent parole.

Le 2 décembre, un soleil brillant qui avait dissipé les brouillards du matin, éclaira un terrain affermi par la gelée : ce fut le soleil d'Austerlitz. L'Empereur parcourut les rangs : il connaît la composition de chaque régiment et dit un mot à chacun : « J'espère que les Normands se distingue-

ront aujourd'hui, » dit-il au 28e de ligne. Passant devant le 57e : « Rappelez-vous qu'il y a bien des années, je vous ai surnommé le *Terrible.* » — « Il faut, répétait-il, terminer la campagne par un coup de tonnerre. » La bataille ne fut, selon l'expression du général Savary, qu'une suite de manœuvres dont pas une ne manqua.

Les Russes dégarnirent imprudemment la plateau de Pratzen; Napoléon y jeta aussitôt des forces considérables. Les Français, après avoir chargé avec impétuosité, résistèrent avec la plus froide intrépidité aux charges de la garde impériale russe. Un bataillon seul se compromit en s'avançant trop loin. Un aide de camp Rapp prend les mameluks et les chasseurs de la garde, disperse les cavaliers de la garde russe et protége le bataillon qui reforme ses rangs. Les chevaliers-gardes du czar, commandés par le prince Repnin, troupe d'élite, se précipitent, brûlant de se mesurer avec les cavaliers français. C'est une charge magnifique, bravement soutenue. Les grenadiers à cheval de la garde impériale accourent, conduits par Bessières, enfoncent les chevaliers du czar, et font prisonnier leur commandant le prince Repnin. Le comte Rapp, qui vient de se signaler, court donner à l'Empereur les détails de cette brillante action, et lui présenter son illustre prisonnier que suivent d'autres prisonniers de distinction. L'un de ceux-ci, officier d'artillerie, se jette devant Napoléon et invoque la mort : « Je suis indigne de vivre, s'écrie-t-il, j'ai perdu mes canons. — Jeune homme, lui répond l'Empereur avec bonté, j'apprécie vos larmes, mais on peut être battu par mon armée et avoir des titres à la gloire. » Le plateau de Pratzen restait décidément en notre pouvoir : les régiments russes étaient rejetés du côté d'Austerlitz dans un inexprimable désordre. Aussitôt nos troupes descendent du plateau pour fermer l'étroite vallée où sont engagées la plupart des divisions russes. Ces malheureuses divisions se trouvent prises entre deux feux, entassées dans un espace étroit; l'artillerie ouvre de cruels sillons dans leurs rangs confus; plus de 4000 Russes cherchent à s'échapper sur la glace des étangs,

mais la glace, rompue par les boulets, se brise, et les fuyards tombent engloutis. Lannes et Murat complètent à gauche le succès de la journée. « J'avais vu bien des batailles perdues, disait un général ennemi ; je n'avais pas l'idée d'une pareille défaite. »

« Soldats, dit Napoléon dans une de ses belles proclamations, je suis content de vous. Vous avez décoré vos aigles d'une gloire immortelle. Rentrés dans vos foyers, il vous suffira de dire : J'étais à Austerlitz, pour qu'on vous réponde : « Voilà un brave ! »

Les traits de courage furent si nombreux qu'au moment où le rapport se faisait, l'Empereur dit : « Il faut toute ma puissance pour récompenser dignement tous ces braves gens. » Un soldat ayant le bras gauche emporté par un boulet, dit à son camarade : « Aide-moi à ôter mon sac, et cours me venger. » Mettant ensuite son sac sous le bras droit, il marche vers l'ambulance. Le général Valhubert a la cuisse emportée d'un boulet. Quatre soldats se présentent pour l'enlever : « Souvenez-vous de l'ordre du jour, leur dit-il, et serrez vos rangs. Si vous revenez vainqueurs, on me relèvera après la bataille ; si vous êtes vaincus, je n'attache plus de prix à la vie. » Le général mourut des suites de sa blessure.

Les coalisés avaient perdu 15 000 hommes hors de combat, 20 000 prisonniers, 180 pièces de canon qu'on ramassa sur le champ de bataille. De plus, leur armée enveloppée n'avait qu'un seul passage pour la retraite, un pont sur la Morava, et les Français allaient s'en rendre maîtres. Alors l'empereur d'Autriche eut aux avant-postes une entrevue avec l'empereur Napoléon. Celui-ci le recevant devant un feu de bivac, lui dit : « Voilà les palais que Votre Majesté me force d'habiter. » Un armistice fut conclu. Napoléon, qui pouvait envelopper l'armée russe, eut l'imprudente générosité de lui permettre de se retirer par journées d'étapes. La paix de Presbourg (26 décembre) coûta à l'Autriche de nombreux territoires.

Guerre contre la Prusse et la Russie; Iéna; Friedland (1806-1807). — La Prusse avait gardé une neutralité défiante et hostile. Le coup de foudre d'Austerlitz l'avait empêchée de joindre son armée à celle de la coalition. Mais cette bataille qui l'avait effrayée, sans l'instruire, ne tarda point, au bout de quelques mois, à lui inspirer le désir d'en détruire la gloire et le prestige. Ni les Russes, ni les Autrichiens ne savaient combattre : aux Prussiens seuls, aux vétérans, aux élèves de Frédéric II il appartenait d'arrêter les succès des Français, et d'en remontrer aux jeunes maréchaux d'un tout jeune empereur. La cour de Prusse retentissait des cris de guerre et ne semblait plus qu'un camp. La reine, célèbre par sa beauté, donnait le ton et l'exemple, paradait aux revues, excitait le roi et les généraux qui se décidèrent, dans leur aveuglement, à braver une puissance que l'année précédente ils n'avaient point osé braver avec la Russie et l'Autriche. Napoléon accepta le défi.

En quelques semaines il réussit à se placer entre Berlin et l'armée prussienne et obligea celle-ci à livrer bataille. Il a établi ses troupes sur le plateau d'Iéna, forteresse naturelle, qui sera un excellent appui. On amène l'artillerie par des chemins impraticables. L'Empereur lui-même, pendant la nuit, un falot à la main, éclaire les travailleurs et, redevenu simple officier d'artillerie, dirige cette opération. L'Empereur disait avoir couru alors le plus grand danger; il eût pu disparaître, pour ainsi dire, sans qu'on connût bien sa destinée : il s'était approché, au point du jour, des bivacs ennemis pour les reconnaître. En revenant, il reçut le feu de la première sentinelle de son camp; ce fut un signal pour toute la ligne, si bien que Napoléon n'eut d'autre ressource que de se jeter par terre, jusqu'à ce que la méprise fût reconnue[1]. Il se fit présenter la sentinelle: « C'était assez bien ajusté, lui dit-il, pour un coup tiré à tâtons; mais écoute, dans quelques heures il fera jour; tire plus juste et je te prou-

1. *Campagnes de Napoléon.*

verai que je n'ai pas de rancune. » C'était un jeune voltigeur du 12e de ligne; il parvint plus tard aux plus hauts grades.

Le matin un épais brouillard couvrait au loin la campagne. Mais Napoléon sait où se trouve l'ennemi, qui, se voyant atteint, prend ses dispositions de combat. Il parcourt les rangs et lance à ses soldats quelques-unes de ces paroles qui les rendaient invincibles parce qu'elles les remplissaient de confiance. Voyant la généreuse impatience d'un régiment de chasseurs à cheval, il demande au colonel la force de ce régiment. « Elle est de tant d'hommes, répond celui-ci; mais ce ne sont presque que des conscrits. — Qu'importe, s'écria Napoléon, ne sont-ils pas Français? » Puis se tournant vers les chasseurs: « Jeunes gens, quand on ne craint pas la mort, on la fait entrer dans les rangs ennemis! »

En quelques heures, Lannes, Augereau, Soult, puis Ney et Murat mirent les Prussiens en pleine déroute. Pas un régiment ne demeura entier. Au fort de la mêlée, Napoléon se porte au galop pour ordonner des manœuvres. La garde impériale voyait, avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler, tout le monde aux mains et elle seule dans l'inaction. Plusieurs voix firent entendre ces mots : *En avant!* « Qu'est-ce, dit l'Empereur, ce ne peut être qu'un jeune homme sans barbe, qui veut préjuger ce que je dois faire : qu'il attende d'avoir commandé dans vingt batailles rangées avant de prétendre me donner des avis. » C'étaient effectivement de jeunes soldats impatients de signaler leur courage[1] (14 octobre 1806).

La moitié seulement de l'armée prussienne était tombée entre les mains de Napoléon. Le même jour, l'autre moitié, guidée par le roi et le duc de Brunswick, tombait dans le corps d'armée de Davout. Ce maréchal placé plus au nord, avait reçu ordre de se rabattre pour cerner les Prussiens et rendre plus décisif le coup d'Iéna. Les circonstances lui fournirent l'occasion de conquérir une gloire plus grande

1. *Mémorial de Sainte-Hélène.*

et son intrépidité ne la laissa point échapper. Avec trois divisions il résista au choc de forces trois fois supérieures, autour du village d'*Awerstaëdt*. La division Gudin, déjà célèbre, porta, dans le commencement, presque tout le poids de l'action. La division Morand, laissée en arrière, arriva à son tour. Comme elle se présentait sur le champ de bataille, dix mille cavaliers prussiens se précipitèrent sur les carrés qu'elle venait de former. Les soldats d'un régiment, au lieu d'abaisser leurs armes, agitent leurs shakos au bout de leurs fusils et crient : « Vive l'Empereur ! » — Mais tirez donc, dit le colonel. — Nous avons le temps, répondent-ils, à quinze pas nous verrons ! » Presque à bout portant un feu terrible décime la cavalerie prussienne qui renouvelle en vain ses charges furieuses. Davout, qui pendant plusieurs heures s'est défendu, attaque lui-même. Le vieux duc de Brunswick, presque tous ses lieutenants furent tués. Le roi ordonna la retraite. Il apprit bientôt que sa seconde armée, sur laquelle il comptait, n'existait plus. L'épouvante s'empara des soldats ; les routes se couvrirent de fuyards. Nos troupes se lançant dans toutes les directions ramassèrent des prisonniers par milliers, sans parler des équipages, des canons. Tous les corps prussiens, isolés, flottants, indécis, furent enveloppés et obligés de mettre bas les armes. La place forte de Magdebourg capitula. Un régiment de hussards s'empara de la ville de Stettin. « Puisque vous enlevez les places avec de la cavalerie, écrivait Napoléon à Murat, je n'ai plus qu'à licencier mes ingénieurs et à fondre ma grosse artillerie. »

Pendant ce temps Napoléon marchait sur la capitale ; à Potsdam il prit pour trophée l'épée du grand Frédéric. Le 25 octobre les Français entraient à Berlin. Le 8 novembre presque toute la monarchie prussienne était au pouvoir de Napoléon ; en un mois elle avait cessé d'exister.

C'est à Berlin que Napoléon s'honora par un de ces traits de clémence dignes d'être toujours cités. Le prince de Hatzfeld, laissé comme gouverneur civil de la place, dépendait des Français. Manquant à tous ses devoirs, il instruisait les

généraux prussiens des mouvements de nos troupes. Une de ses lettres fut interceptée. La politique impitoyable de la guerre punissait de mort cette trahison. Napoléon ordonna aussitôt la formation d'une commission militaire. Des généraux, le prince Jérôme, qui voulaient sauver le prisonnier, introduisirent chez l'Empereur Mme de Hatzfeld, qui se jeta à ses pieds. « Lorsque je lui montrai la lettre de son mari, écrivait Napoléon lui-même à Joséphine, elle me dit en sanglotant avec une profonde sensibilité et naïvement : *Ah! c'est bien de son écriture.* Lorsqu'elle lisait, son accent allait à l'âme; elle me fit peine. Je lui dis : — *Eh bien! madame, jetez cette lettre au feu, je ne serai plus assez puissant pour faire punir votre mari.* Elle brûla la lettre et me parut bien heureuse. Son mari est depuis fort tranquille : deux heures plus tard, il était perdu. Tu vois donc que j'aime les femmes bonnes, naïves et douces; mais c'est que celles-là seules te ressemblent [1]. »

Cependant les Russes arrivaient au secours des Prussiens. Napoléon alla au-devant d'eux : en quelques jours il occupa la Pologne. Les Russes voulurent le surprendre pendant l'hiver; il les repoussa et leur livra, dans un pays couvert de neige (8 février 1807), la sanglante bataille d'*Eylau*. Un de nos corps d'armée s'égara, aveuglé par la neige qui tombait en abondance, et se fit écraser, ce qui causa un moment un grand désordre et faillit compromettre le succès. L'Empereur seul, avec quelques officiers de son état-major, dans le cimetière d'Eylau, se trouva presque heurté par une colonne de quatre à cinq mille Russes; l'Empereur était à pied; le prince de Neufchâtel fit aussitôt avancer les chevaux; Napoléon lui lance un regard de reproche, donne l'ordre de faire avancer un bataillon de sa garde qui était assez loin en arrière, et demeure immobile, répétant plusieurs fois, à mesure que les Russes approchaient : « Quelle audace! Quelle audace! » A la vue des grenadiers de la garde, les Russes s'arrêtèrent net. Il était

1. *Lettres de Napoléon à Joséphine*, t. Ier, p. 195.

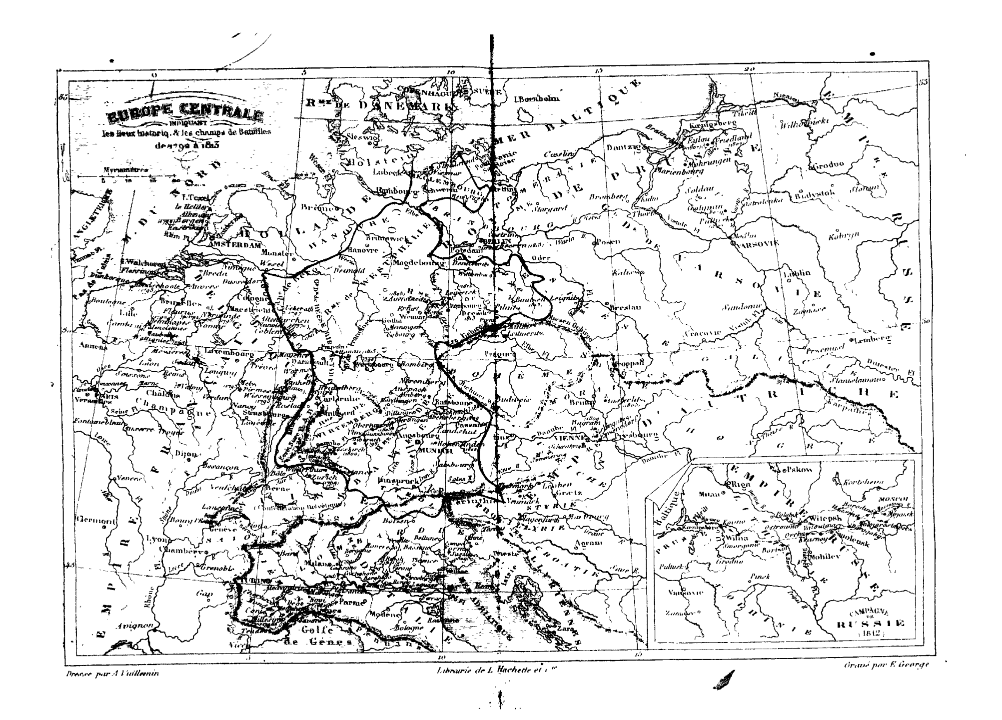
plus que temps. L'Empereur n'avait pas bougé ; tout ce qui l'entourait avait frémi [1].

La campagne d'été fut courte et brillante. Les Russes avaient reformé une nouvelle armée et revenaient conduits par l'empereur Alexandre lui-même. Ils furent écrasés à *Friedland* (14 juin 1807). Alexandre, bien vaincu cette fois, demanda la paix et l'obtint à l'entrevue de *Tilsitt*. Napoléon rendit au roi de Prusse son royaume, mais mutilé. Des provinces du Rhin il forma pour son frère Jérôme le royaume de *Westphalie*. Un des frères de l'Empereur, Joseph, occupait déjà le trône de Naples; les autres membres de sa famille avaient des principautés et il en donnait à ses maréchaux, à ses plus habiles ministres, formant ainsi à l'Empire une ceinture de monarchies vassales.

Guerres d'Espagne et d'Autriche; Wagram (1809). — Napoléon souffre avec peine que des Bourbons règnent encore à Madrid et que le Portugal ouvre ses ports à l'Angleterre. La conquête du Portugal est décidée et accomplie; la famille de Bragance s'enfuit au Brésil (1807). Les divisions de la vieille cour inepte de Madrid fournissent à l'Empereur l'occasion d'intervenir dans les affaires de l'Espagne, de soutenir Charles IV contre Ferdinand VII, le père contre le fils. Il les amène tous deux à Bayonne, obtient d'eux une abdication et les garde dans une captivité dorée, pendant qu'il impose son frère Joseph aux Espagnols. Il s'enfonce en Espagne, où vingt mille Français avaient capitulé à *Baylen*. Sa présence rétablit nos affaires; il bat les Espagnols à *Burgos*, à *Espinosa*, à *Tudela*, à *Somo-Sierra* (octobre 1809) et entre à Madrid.

L'Autriche, voyant Napoléon occupé au delà des Pyrénées, reprend les armes et envahit la Bavière. L'Empereur reparaît en toute hâte en Allemagne, réunit ses armées dispersées, défait les Autrichiens et arrive encore à Vienne (mai 1809). Il force le passage du Danube et livre la bataille

1. *Mémorial de Sainte-Hélène.*


EUROPE CENTRALE
INDIQUANT
les lieux historiq. & les champs de Batailles
de 1792 à 1815
Myriamètres
MER BALTIQUE
Rme DE DANEMARK
COPENHAGUE
SUÈDE
I. Bornholm
HOLLANDE
AMSTERDAM
ANGLETERRE
HANOVRE
WESTPHALIE
Brunswick
Magdebourg
BERLIN
Dantzig
Kœnigsberg
Eylau
Friedland
VARSOVIE
Posen
Breslau
Cracovie
Lemberg
Prague
VIENNE
Presbourg
Wagram
MUNICH
Augsbourg
Ratisbonne
Leipzick
Dresde
Iéna
Weimar
Erfurt
Gotha
Cologne
Coblentz
Trèves
Luxembourg
Bruxelles
Anvers
Breda
Lille
Boulogne
Amiens
Laon
Soissons
Reims
Châlons
Champagne
Paris
Versailles
Fontainebleau
Auxerre
Troyes
Dijon
Besançon
Strasbourg
Nancy
Metz
Verdun
Bâle
Zurich
Berne
(Confédération Helvétique)
Genève
Lyon
Chambéry
Grenoble
Gap
Avignon
Rhône Fl.
Clermont
TURIN
Milan
Parme
Modène
Bologne
Gênes
Golfe de Gênes
Nice
Innspruck
Salzbourg
Trieste
Istrie
Zara
Agram
CROATIE
STYRIE
Grætz
Leoben
Laybach
AUTRICHE
Bohême
Brunn
Austerlitz
Troppau
Mer Adriatique
Oder
Elbe Fl.
Danube
Campagne de Russie (1812)
Riga
Mitau
Pskow
Wilna
Grodno
Kowno
Witepsk
Smolensk
Mohilev
Pinsk
Moscou
Varsovie
Baltique
Dressé par A. Vuillemin
Librairie de L. Hachette et Cie
Gravé par E. George

d'*Essling*. Cette bataille, des plus acharnées et des plus glorieuses, dura deux jours. L'Empereur y perdit l'un de ses plus vaillants compagnons d'armes, le maréchal Lannes, qui eut les deux jambes fracassées par un boulet. Napoléon le serra en pleurant dans ses bras et l'illustre maréchal répondant à ces marques d'affection, lui dit : « Dans une heure vous aurez perdu celui qui meurt avec la gloire et la conviction d'avoir été votre meilleur ami. » Il disait vrai.

L'Empereur restait maître du champ de bataille; mais les ponts étaient emportés par le Danube qui avait grossi; il fallut se retirer dans l'île Lobau avant de se porter de nouveau contre les Autrichiens. Napoléon devait triompher du Danube : il le dompta. De prodigieux travaux assurèrent le passage et le 5 juillet l'armée franchit encore le fleuve ; le 6, la bataille de *Wagram* s'engagea : elle fut décisive, quoique acharnée. « Si j'avais eu mes vétérans d'Austerlitz, disait Napoléon, j'aurais fait une manœuvre devant laquelle j'ai reculé. » Tant de guerres ruinaient jusqu'au vainqueur, à plus forte raison ruinaient-elles le vaincu. L'empereur d'Autriche se hâta de traiter et renonça à des territoires qui contenaient plus de trois millions d'âmes.

Napoléon venait de réunir à la France les États du pape Pie VII qui refusait de se prêter à sa politique ; il le fit enlever de Rome et retenir dans une respectueuse captivité à Savone, puis à Fontainebleau. L'Empire s'agrandit encore de la Hollande qu'un des frères de Napoléon, Louis (le père de l'empereur Napoléon III,) gouvernait en qualité de roi, mais où il refusait d'appliquer des mesures rigoureuses qui ruinaient le commerce du pays. L'Empereur ne souffrait plus d'obstacles à sa volonté : il réunit la Hollande à la France (juillet 1810).

L'Empire comptait 130 départements. Nice et Anvers, Hambourg et Rome étaient gouvernés par des préfets de Napoléon. A cet empire immense se rattachaient, comme États feudataires, les royaumes d'Italie, de Naples, d'Espagne, de Westphalie, la confédération du Rhin, la Suisse,

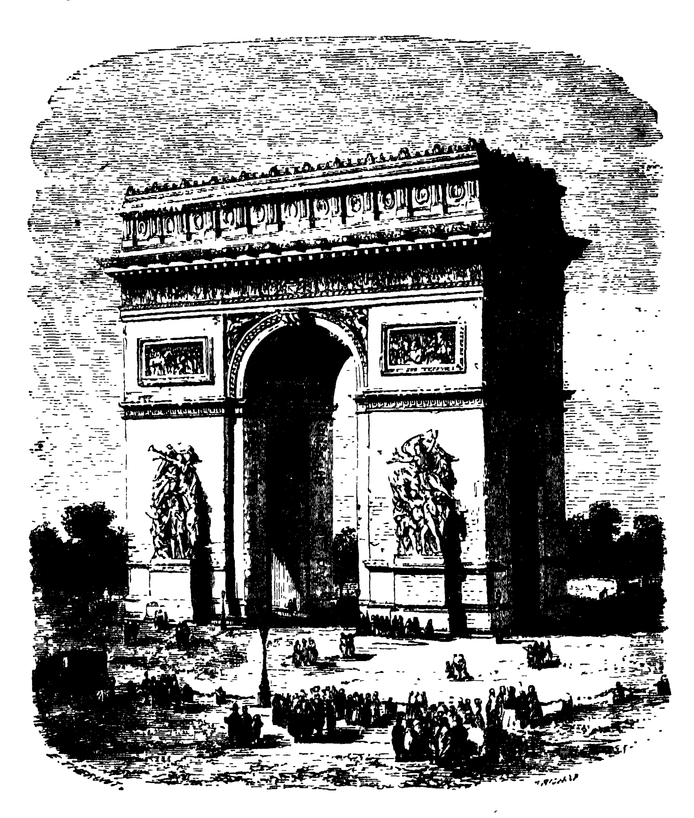
dont Napoléon s'intitulait le médiateur; la Prusse n'existait que parce qu'il l'avait bien voulu; il s'attachait l'Autriche par une alliance de famille.

De son mariage avec Joséphine, Napoléon n'avait pas d'enfant; malgré son affection pour Eugène Beauharnais, qu'il avait adopté, il ne voulait pas le déclarer son héritier. Il fit annuler son mariage avec Joséphine, divorce qu'on n'approuva point et qui parut un divorce avec le bonheur. Demandant à l'empereur d'Autriche la main de l'archiduchesse *Marie-Louise* (1810) il fit asseoir sur son trône, à ses côtés, une fille des Césars. Le 20 mars 1811, un fils lui naquit. L'Empereur le décora du nom de *roi de Rome*.

Napoléon était alors à l'apogée de la puissance et de la gloire. Tout entier aux soins de l'administration, il perfectionnait le système financier, la Banque de France, promulguait le Code de commerce (1808). Il entreprenait d'immenses travaux : le canal de l'Ourcq, le canal de Nantes à Brest, le canal du Rhin au Rhône, la digue de Cherbourg, commencée par Louis XVI et terminée de nos jours. Il dota Paris de fontaines, du canal Saint-Martin, d'abattoirs, du grenier d'abondance. Il voulait accomplir ce qui est achevé aujourd'hui, la réunion du Louvre aux Tuileries. Devant le palais des Tuileries on élevait l'arc de triomphe du Carrousel. A l'extrémité des Champs-Élysées, Napoléon jetait les fondations d'un autre arc de triomphe, celui de l'Etoile, le plus colossal qui soit au monde. Avec les canons pris à l'ennemi, on construisit la colonne Vendôme. La gloire était la déesse du jour. L'Empereur voulut lui bâtir un temple qui est devenu notre église de la Madeleine.

Campagne de Russie (1812); Moscou. — La Russie n'exécutait qu'à moitié le blocus ordonné contre les Anglais. Napoléon lui déclara la guerre tandis que ses meilleurs soldats étaient encore occupés à soumettre l'Espagne où les révoltes continuaient. Il marcha vers le Niémen à la tête de six cent quarante mille hommes de toute nation (juin 1812), franchit ce fleuve, le 24 juin, entra à

Wilna, où il s'arrêta trop longtemps, s'empara de Smolensk (17 août). Les Russes reculaient toujours, dévastant le pays. Le czar cependant ne voulait pas livrer Moscou



Arc de triomphe de l'Étoile.

sans affronter une bataille que les soldats eux-mêmes réclamaient. Le vieux général Kutusoff résolut de l'engager près de Borodino, non loin de la Moskowa ; il s'est retranché

dans des positions très-fortes qui ne découragent point nos soldats (7 septembre 1812). Ce fut un des plus terribles chocs des temps modernes. Cinq cents pièces de canon grondaient de chaque côté. Le feu était épouvantable. Les généraux tombaient. Seuls, Ney et Murat paraissaient invulnérables et étonnaient par leur intrépidité des soldats qui les connaissaient bien. Murat avait cependant une couronne à perdre; beau-frère de l'Empereur, il était devenu roi de Naples. Un colonel disant qu'on ne pouvait tenir dans une position : « J'y reste bien moi », répondit Murat. Il soutint au milieu des carrés de la division Friant une charge redoutable des Russes. « Soldats de Friant, s'écria-t-il, vous êtes des héros! » Dans cette bataille, où tout fut extraordinaire, on vit une redoute, qu'on se disputa avec acharnement, emportée par une admirable charge des cuirassiers. L'action dura toute la journée, mais les Russes se retirèrent horriblement maltraités.

Cette victoire éclatante, bien qu'elle nous eût coûté cher, ouvrait la route de Moscou; l'armée se dirigea vers cette fameuse capitale. Le 14 septembre elle dépassa la dernière hauteur qui lui dérobait la vieille cité russe et qu'on appelait le mont du *Salut*, parce que de son sommet, à l'aspect de leur ville sainte, les habitants se signent et se prosternent. Nos soldats, émus au spectacle grandiose qui se déroulait devant leurs yeux, s'arrêtèrent en criant : « Moscou! Moscou! » Moitié européenne, moitié asiatique, demi-orientale et demi-grecque, Moscou, ville immense, nœud de l'Europe et de l'Asie, sur la limite de la civilisation et de la barbarie, offrait le mélange le plus singulier de palais, d'églises, de dômes dorés étincelant aux rayons d'un soleil d'automne, de jardins, de bosquets, de maisons aux toits brillant de couleurs variées, et de pauvres cabanes tartares. Bien des soldats avaient vu le Caire, les Pyramides, Milan, Vienne, Berlin, Madrid. Moscou surprenait ces hommes déshabitués de l'étonnement. L'armée défila, ivre d'enthousiasme, et entra dans la cité sainte des Russes.

La joie fut courte. La ville était déserte et morne, toute

la population avait fui à la suite de l'armée russe. Dans la nuit du 15 au 16 septembre un immense incendie éclata, allumé par les bandits qu'avait laissés le gouverneur Rostopchine. Un vent furieux vint aider les incendiaires, et, changeant presque chaque jour, porta tour à tour les flammes dans les différents quartiers de la ville. Trois jours et trois nuits Moscou présenta l'aspect d'un horrible brasier dont l'armée eut beaucoup de peine à sortir; les flammes ne s'arrêtèrent qu'après avoir dévoré les quatre cinquièmes de cette opulente cité où nos soldats espéraient trouver sinon la paix, du moins le repos pendant l'hiver. Cet acte sauvage indiquait assez à quelle nation on faisait la guerre. Napoléon néanmoins engagea des négociations. Il perdit un temps précieux, croyant toujours que l'empereur Alexandre traiterait. Mais Alexandre ne pensait qu'à le jouer, comptant pour nous chasser sur son allié favori, l'hiver.

Cet allié fut plus fidèle encore qu'à l'ordinaire et plus énergique, comme s'il eût mesuré la puissance de son secours au péril de la Russie. Napoléon se décida enfin à partir le 15 octobre. Dès le 23, le mauvais temps commença. Le 9 novembre le ciel, sur lequel on avait tant compté, se déclara contre nous. La neige tomba. « Tout alors est confondu et méconnaissable : les objets changent d'aspect; on marche sans savoir où l'on est, sans apercevoir son but. Pendant que le soldat s'efforce de se faire jour au travers de ces tourbillons de vent et de frimas, les flocons de neige, poussés par la tempête, s'amoncellent et s'arrêtent dans toutes les cavités, la surface cache des profondeurs inconnues qui s'ouvrent perfidement sous nos pas. Là, le soldat s'engouffre, et les plus faibles s'abandonnant y restent souvent ensevelis.

« L'hiver moscovite attaque nos soldats de toutes parts; il pénètre au travers de leurs légers vêtements et de leur chaussure déchirée; leurs habits mouillés se gèlent sur eux; devant eux, autour d'eux, tout est neige; leur vue se perd dans cette immense et triste uniformité, l'imagination s'étonne : c'est comme un grand linceul dont la nature en-

veloppe l'armée ! Les seuls objets qui s'en détachent, ce sont de sombres sapins, des arbres de tombeaux avec leur funèbre verdure, et la gigantesque immobilité de leurs noires tiges, et leur grande tristesse qui complète cet aspect désolé d'un deuil général, d'une nature sauvage et d'une armée mourante au milieu d'une nature morte[1]. »

A Smolensk, on ne trouva ni les vivres ni les secours espérés. Tout était pillé. On ne put s'y arrêter. Il fallut poursuivre cette retraite, de plus en plus désastreuse à mesure que le froid devenait plus rigoureux et que l'ennemi se rapprochait. Il fallait acheter par des combats une route couverte de neige. Ney à l'arrière-garde protégeait de son solide courage toute l'armée. « Cet homme rare, dit M. Thiers, dont l'âme énergique était soutenue par un corps de fer; qui n'était jamais ni fatigué ni atteint d'aucunes souffrances; qui couchait en plein air, dormait ou ne dormait pas, mangeait ou ne mangeait pas, sans que jamais la défaillance de ses membres mît son courage en défaut, était le plus souvent à pied, au milieu des soldats, ne dédaignant pas d'en réunir cinquante ou cent, de les conduire lui-même comme un capitaine d'infanterie sous la fusillade et la mitraille, tranquille, serein, se regardant comme invulnérable, paraissant l'être en effet, et ne croyant pas déchoir lorsque dans ces escarmouches de tous les instants il prenait un fusil des mains d'un soldat expirant, et qu'il le déchargeait sur l'ennemi, pour prouver qu'il n'y avait pas de besogne indigne d'un maréchal, dès qu'elle était utile. » Le froid descendit jusqu'à 16, 18, 20 degrés. Des lignes de cadavres marquaient les bivacs. Depuis longtemps on laissait les canons faute de chevaux, et, ce qui est plus triste, les blessés. Presque toute la cavalerie était à pied. Les rangs étaient abandonnés et une foule désarmée, souffrante, suivait les régiments qui conservaient encore quelque organisation et quelque discipline. Ce fut cette foule accrue des marchands et des vivandiers qui occasionna l'encombrement des ponts

1. De Ségur, *Histoire de la campagne de* 1812; livre dramatique qu'il faut toutefois lire avec défiance.

au passage de la *Bérésina*, et fut en partie sacrifiée pour le salut de l'armée, car on se vit obligé de rompre les ponts à l'arrivée de l'ennemi. Les scènes douloureuses qui se produisirent alors (28 novembre) sont restées trop célèbres sous le titre de passage de la Bérésina, passage accompli avec le plus grand succès par l'armée le 26 et le 27, et acheté par de sanglants et glorieux combats. A Smorgoni, Napoléon quitta l'armée pour prévenir à Paris la nouvelle de son désastre, car il avait appris l'incroyable audace d'un général républicain, Mallet, qui avait échoué en voulant renverser le gouvernement, mais qui pouvait trouver des imitateurs. Il traversa l'Allemagne incognito et arriva aux Tuileries, lorsqu'on commençait seulement à connaître quelque chose de l'horrible vérité. Après son départ, la retraite devint plus désastreuse. Le froid redoubla : il alla jusqu'à vingt-huit degrés. Le 9 décembre on arriva à Wilna, mais sans pouvoir s'y arrêter. Il fallut reculer jusqu'au Niémen, et c'est à peine si une poignée de soldats, débris d'une armée de 400 000 hommes, repassa le pont de Kowno, toujours protégée par l'héroïsme du maréchal Ney.

Campagnes d'Allemagne (1813) et de France (1814). — La puissance de Napoléon était trop grande pour résister à un désastre et le perdait au lieu de le sauver, parce que les nations, forcées de la soutenir, se réunirent, au premier revers, pour la détruire. Les Français reculèrent d'abord du Niémen sur la Vistule. Les Russes les suivirent, la Prusse se souleva ; il fallut se retirer sur l'Oder et sur l'Elbe. Une coalition nouvelle se forma, cette fois bien déterminée à renverser le géant.

Napoléon, cependant, par des prodiges d'habileté et d'activité, réussit à recomposer une armée de 200 000 hommes avec les troupes laissées en Allemagne et les conscrits de France, jeunes soldats il est vrai, mais qu'il dirigea si bien, qu'il anima tellement de son souffle qu'il releva sa gloire à a journée de *Lutzen* (2 mai 1813). « Mes jeunes soldats, s'écriait-il avec orgueil, le courage et l'honneur leur sortaient

par tous les pores ! » A *Bautzen*, nouvelle victoire, qui délivre la Saxe et rouvre à Napoléon la route de Berlin. Mais l'empereur d'Autriche, ne tenant nul compte des sentiments de famille, s'unit aux ennemis de son gendre. Napoléon ne se décourage point. Le 26 et le 27 août, il livre une grande bataille à *Dresde* et remporte une sanglante mais décisive victoire. Toutefois ses lieutenants sont battus partout; cent soixante mille Français se voient enveloppés à *Leipzig* par trois cent mille coalisés. Il y eut là une bataille de trois jours, soutenue héroïquement et gagnée par nos troupes, malgré la défection des Saxons. Les étrangers l'ont appelée la bataille des Nations (16-19 octobre). Cette victoire néanmoins nous épuisait. Il fallut reculer encore. L'armée se repliait sur la France. A *Hanau*, des Autrichiens et des Bavarois voulurent barrer la route. On se fraye sur leurs corps un sanglant passage.

La France était déjà envahie au midi par le général Wellington et les Anglais. Au mois de janvier 1814, deux armées ennemies l'envahissent par le nord et l'est. Derrière elles, des peuples plutôt que des armées, s'avancent pour les soutenir. Napoléon retrouve, devant ce danger, son activité d'Italie : il déploie dans cette lutte suprême un génie qui excite l'admiration. Avec une poignée de soldats aguerris, trois mois il tient tête aux trois cent soixante mille soldats de la coalition : à *Saint-Dizier* (27 janvier), à *Brienne*, il frappe des coups énergiques. Les alliés négocient mais ils n'offrent à l'Empereur que les limites de 1789. Napoléon s'indigne : « Que j'abandonne les conquêtes qui ont été faites avant moi, s'écrie-t-il, que je laisse la France plus petite que je l'ai trouvée? Jamais ! » Nouveaux combats et nouveaux succès à *Champaubert*, à *Montmirail*, à *Château-Thierry*, à *Vauchamps*, à *Montereau*, à *Méry-sur-Seine*, à *Craonne*. Les armées alliées ne s'en réunissent pas moins et, après la bataille indécise d'*Arcis-sur-Aube*, marchent sur la capitale. Alors Napoléon les laisse libres de se diriger sur Paris. Il va se porter sur leurs derrières, les couper de leurs communications. Mais il faut que la capitale, à

peine fortifiée, se défende. D'héroïques soldats résistent, autant qu'ils peuvent, aux cent quatre-vingt mille hommes qui l'attaquent; ils sont écrasés par le nombre. Il aurait fallu armer la population; on ne l'arme point. Après des combats acharnés, le maréchal Marmont, les habits en lambeaux, couverts de poudre et de poussière, se voit forcé de signer une suspension d'armes et une capitulation (31 mars). Quelques heures de plus et Paris était sauvé. Napoléon apprenant le danger de la capitale, accourait. Il avait dépassé Fontainebleau.

Sous la protection des étrangers, le Sénat, nommé par Napoléon, composé d'hommes dont il avait fait la fortune et qui l'avaient flatté dans la prospérité, prononça la déchéance de l'Empereur (3 avril), puis appela au trône un frère de Louis XVI, le comte de Provence. Celui-ci portait déjà, depuis la mort du jeune fils de Louis XVI, le titre de Louis XVIII. On demanda à L'Empereur son abdication. Abandonné de ses généraux, il la signa enfin, plein de douleur (6 avril). Un traité lui assurait la souveraineté dérisoire de l'île d'Elbe. Avant de partir, il composa un bataillon d'hommes et d'officiers de différents corps de la garde, bataillon qui devait l'accompagner; puis, dans la cour du palais de Fontainebleau, il fit aux régiments qui demeuraient, de touchants adieux. Il embrassa le général Petit et le drapeau au milieu de la plus profonde émotion. Tous ces vieux soldats qui l'avaient suivi dans vingt batailles, fondaient en larmes. Napoléon s'arracha à leurs transports, et partit, accompagné de quelques serviteurs fidèles et de commissaires alliés, pour un exil, qui, dans sa pensée, n'était point définitif.

Les Cent-Jours (20 mars-20 juin 1815); Waterloo. —Les Bourbons revinrent dans cette France entièrement renouvelée à laquelle ils parurent des étrangers. Louis XVII regardait comme nul tout ce qui s'était fait en son absence et appelait 1814 la dix-neuvième année de son règne. Il ne tarda pas à exciter de vifs mécontentements. On regarda du côté de l'île d'Elbe, où avait été relégué le puissant

empereur. Napoléon comprit qu'on l'appelait. Il arriva. du golfe Juan à Grenoble, de Grenoble à Lyon, de Lyon à Paris, ce ne fut qu'un triomphe. Le 20 mars 1815, Napoléon rentrait aux Tuileries, que Louis XVIII avait quittées pour s'enfuir à Gand.

Instruit par le malheur, Napoléon déclarait qu'il allait satisfaire les désirs de liberté qu'il avait trop méconnus. L'*Acte additionnel* (22 avril), promulgué le 1er juin dans une imposante cérémonie, le *Champ de Mai*, modifia, élargit la Constitution impériale. Mais Napoléon remontant sur le trône fut un sujet d'effroi pour l'Europe. Malgré ses déclarations pacifiques, les souverains qui se trouvaient encore à Vienne, réunis en congrès, resserrèrent leur alliance et mirent en mouvement leurs armées. L'Empereur, en quelques mois, réorganisa la sienne et voulut frapper de grands coups avant que les alliés se fussent réunis. Il entra en Belgique, à la tête de cent trente mille hommes. Il battit les Prussiens à *Fleurus* et à *Ligny* (16 juin).

Mais il fallait aussi arrêter les Anglais. Il les attaqua le 18 juin au plateau du Mont-Saint-Jean, près du village de *Waterloo*. Le maréchal Grouchy était chargé de poursuivre les Prussiens et de les empêcher de secourir les Anglais. La ferme de la Haie sainte, le plateau du Mont-Saint-Jean sont enlevés. Ney entraîne par son ardeur notre cavalerie qui exécute des charges répétées. Ce furent des scènes grandioses telles qu'on n'en avait point vu. Les cuirassiers surtout firent des prodiges. L'Empereur se préparait à soutenir ces belles charges par son infanterie lorsque les Prussiens arrivèrent. Bulow débouchait sur notre droite avec 30 000 ennemis, quand, à sa place, on espérait Grouchy avec 30 000 Français. Il fallut leur faire face. Toutefois le combat se soutenait, les Prussiens furent refoulés. Ney entraîne une seconde fois toute notre cavalerie sur le plateau du Mont-Saint-Jean que Wellington a repris et qu'il veut défendre jusqu'à la dernière extrémité ; il sait qu'il sera secouru. Nos dix mille cavaliers se précipitent avec furie sur les bataillons anglais formés en carrés; les

entament, les ouvrent, s'emparent des canons. Déjà les Anglais se débandent et Wellington inquiet ne sait si les Prussiens auront le temps de paraître..Il est sept heures du soir. Ney demande toujours de l'infanterie : « De l'infanterie! Où voulez-vous que j'en prenne? Voulez-vous que j'en fasse? » répond Napoléon obligé de tenir tête aux Prussiens. Toutefois, ceux-ci avaient décidément reculé. Napoléon forme une colonne de bataillons de la garde destinée à enfoncer le centre des Anglais. Elle est à peine organisée, que le reste de l'armée prussienne avec Blücher se montre sur notre extrême droite, et Grouchy ne vient point! Napoléon ordonne de brusquer l'attaque avec quatre bataillons seulement. Peut-être aura-t-il le temps de percer les Anglais. Tout cède devant les redoutables bataillons que Ney dirige avec l'entrain du désespoir. On entoure Wellington, on lui demande ses instructions s'il est tué. « Mes instructions, répond-il, c'est de tenir ici jusqu'au dernier homme. » Il mérita bien, ce jour-là, par sa froide ténacité, le surnom de *duc de fer*. Des soldats de réserve couchés dans les blés, se lèvent tout à coup, et leur feu subit, meurtrier met le désordre dans les rangs des Français qui plient. Il est huit heures. On pourrait renouveler l'attaque avec les huit bataillons qui restent, mais Blücher arrive et tourne notre droite. La vieille garde n'a plus qu'une mission à remplir, c'est de jeter sur notre immense désastre un peu de gloire, par son sublime héroïsme. Elle protége la déroute de l'armée qui s'enfuit, vivement poursuivie. Décimés, les bataillons de vétérans se sacrifient pour le salut de tous. Ils se forment en carrés qui rétrogradent en combattant : plusieurs sont détruits. « La garde meurt et ne se rend pas, » noble parole qui fut réellement prononcée, si ce n'est par le général Cambronne, et d'ailleurs admirablement tenue. Napoléon, entouré par les débris de sa garde, fut entraîné, la mort dans l'âme, loin de ce funeste champ de bataille de Waterloo où venait de s'abîmer sa merveilleuse carrière. « Jamais le soldat français, a dit plus tard Napoléon, n'a montré plus de courage, de

bonne volonté et d'enthousiasme ; mais il était ombrageux et méfiant envers les chefs. Au moment où les premiers coups de canon se tiraient, un vieux caporal s'approcha de l'Empereur et lui dit que tel maréchal le trahissait. « Soyez tranquille, répliqua Napoléon, j'en réponds comme de moi. » Sur la fin de la bataille, un dragon, le sabre tout dégouttant de sang, accourut criant : « Sire, venez vite à la division ; le général Dhénin harangue les dragons pour passer à l'ennemi. — L'as-tu entendu ? — Non, Sire, mais un officier qui l'a vu, vous cherche et m'a chargé de vous le dire. » Pendant ce temps le brave général Dhénin, après avoir repoussé une charge ennemie, recevait un boulet de canon qui lui emportait une cuisse[1]. »

Napoléon se hâta d'accourir à Paris, croyant bien à tort y trouver un appui. Du moment qu'il était vaincu, il fut vite abandonné. Il abdiqua en faveur de son fils, dont la Chambre des Représentants déclara reconnaître les droits. Les alliés arrivèrent, chassèrent la Chambre, rappelèrent Louis XVIII et n'accordèrent la paix qu'aux conditions les plus onéreuses. Nous perdions non-seulement les conquêtes de l'Empire, mais encore celles de la République (20 novembre 1815).

Sainte-Hélène. — Napoléon avait demandé à l'Angleterre l'hospitalité et était passé librement sur un vaisseau anglais : on le déclara prisonnier et on l'envoya sur un îlot perdu de l'océan Atlantique, à Sainte-Hélène, dans la zone torride. Là encore on sembla prendre à tâche de le tuer lentement. Au lieu de lui abandonner le château du gouverneur, situé dans une fraîche vallée, on choisit pour sa demeure un plateau brûlé par le soleil et désolé par les vents. Une limite fut tracée aux promenades de celui qui avait l'habitude de parcourir l'Europe. Hors de ces limites, Napoléon ne pouvait aller à cheval sans être suivi. Aussi, pour éviter cette gêne odieuse, se livrait-il le moins possible à

1. *Mémorial.* Observations dictées par Napoléon.

l'exercice du cheval, nécessaire à sa santé. Son gardien, sir Hudson Lowe, toujours défiant, suscitait à Napoléon et à ses compagnons de captivité mille ennuis. L'Empereur résista avec la dignité la plus parfaite à toutes les rigueurs d'Hudson Lowe; mais le chagrin le mina peu à peu. Les généraux Bertrand, Gourgaud et Montholon avec leurs familles faisaient tous leurs efforts pour adoucir ses peines : ils n'y parvenaient pas. Ne voulant plus monter à cheval, il se livra à l'exercice du jardinage et éleva des épaulements en terre pour protéger sa demeure contre les vents. En costume de planteur, on le voyait avec ses compagnons surveiller la culture de son jardin, et combattre encore la nature de ce roc stérile sur lequel on ne lui épargnait pas les humiliations.

En 1821, dans les premiers jours de mai, une maladie qui faisait souffrir Napoléon depuis plusieurs années et que le climat avait développée, fit des progrès alarmants. Le 3, le délire commença, et à travers ses paroles entrecoupées on saisit ces mots : — Mon fils.... l'armée.... Desaix.... — On eût dit à une certaine agitation qu'il avait une dernière vision de la bataille de Marengo regagnée par Desaix. Le 4, l'agonie dura sans interruption. Le temps était horrible; un ouragan des tropiques déchaînait sa fureur sur l'île et y déracinait quelques-uns des grands arbres, « comme si l'esprit des orages, porté sur l'aile du vent, courait apprendre au monde qu'un être puissant allait descendre dans les sombres abîmes de la nature. » (Montholon.) Enfin, le 5 mai on ne douta plus que le dernier jour de cette existence extraordinaire ne fût arrivé. Tous les serviteurs de Napoléon, agenouillés autour de son lit, épiaient les dernières lueurs de la vie. Ce jour-là, le temps était redevenu calme et serein. Vers cinq heures quarante-cinq minutes, juste au moment où le soleil se couchait dans des flots de lumière et où le canon anglais donnait le signal de la retraite, les nombreux témoins qui observaient le mourant s'aperçurent qu'il ne respirait plus, et s'écrièrent qu'il était mort. Ils couvrirent ses mains de baisers respectueux, et Marchand, qui avait apporté à Sainte-Hélène le manteau

que le premier consul portait à Marengo, en revêtit son corps, en ne laissant à découvert que sa noble tête.

Napoléon avait alors 52 ans. On l'enterra dans l'île, près d'une fontaine qu'il affectionnait, en attendant le jour où fut réalisé ce noble vœu : « Je désire que mes restes reposent sur les bords de la Seine, près de ces Français que j'ai tant aimés. »

RÉSUMÉ.

L'Empire, établi en 1804, dura jusqu'en 1814. Ce ne fut, à vrai dire, qu'une nouvelle et longue lutte contre l'Europe dont les coalitions sans cesse battues se reformaient sans cesse, grâce aux excitations de l'Angleterre. L'Autriche et la Russie tentent d'abord d'écraser le nouveau souverain qui, après tout, représentait l'esprit de la Révolution française : elles ne réussissent qu'à le faire sacrer une seconde fois par la victoire d'Austerlitz (2 déc. 1805). Napoléon conquiert la Prusse à Iéna (1806), relève la Pologne à Eylau et à Friedland, batailles gagnées sur les Russes (1807). En 1808 il soumet l'Espagne. En 1809 il abat de nouveau l'Autriche à Wagram. Napoléon entre dans toutes les capitales, à Berlin, à Vienne, à Madrid; il bouleverse l'Europe, défait et crée des royaumes, donne des couronnes à ses frères, réunit à la France l'Italie, la Hollande, domine l'Allemagne ; puis, maître d'une moitié de l'Europe, l'entraîne contre la Russie (1812), est victorieux à la Moskowa, entre à Moscou, la cité sainte des Russes; mais l'incendie de Moscou, un hiver précoce et extraordinaire changent cette glorieuse expédition en désastre.

Tous les peuples opprimés se lèvent alors contre Napoléon. L'admirable campagne de 1813, les victoires de Bautzen, de Lutzen, de Dresde retardent la chute du puissant Empereur, mais tout le génie qu'il déploie dans la merveilleuse campagne de France ne l'empêche pas. Les alliés entrent à Paris (31 mars 1814). Napoléon abdique et est relégué à l'île d'Elbe. Il en sort en 1815 et détrône facilement les Bourbons qu'on avait rétablis. Réduit à recommencer la guerre, il voit la victoire lui échapper à *Waterloo* (1815). Napoléon est cette fois emmené captif à Sainte-Hélène où il meurt

le 5 mai 1821. La France, par les traités de 1815, est ramenée aux limites de 1789. Mais ce règne prodigieux ne fut pas sans résultat. Sans parler d'une immense gloire militaire, il laissa les conquêtes morales de la Révolution à jamais affermies et nos principes répandus en Europe.

CHAPITRE XIX.

LA RESTAURATION. NAVARIN.

Invasion de la France (1815); Louis XVIII. — Prise du Trocadéro (31 août 1823). — Charles X (1824-1830). — Délivrance de la Grèce; Navarin — Expédition d'Afrique; prise d'Alger (4 juillet 1830).

Invasion de la France en 1815; Louis XVIII.— La France qui avait si longtemps débordé sur l'Europe vit l'Europe à son tour déborder sur elle et une invasion plus funeste que celle de 1814 se continuer pendant plus de trois mois après la bataille de Waterloo. Notre pays fut foulé aux pieds de un million deux cent mille étrangers. Les Prussiens occupaient Paris, les Anglais tenaient les environs de la capitale; partout les alliés frappaient des contributions de guerre et rééquipaient leurs soldats à nos dépens. A Paris Blücher menaça de s'emparer des caisses publiques et de la Banque. Il fallut se racheter en payant 10 millions, sans compter les réquisitions en nature. Le gouverneur Müffling prescrivit aux sentinelles de faire feu au moindre geste de bravade. Le comte Decazes, préfet de police, eut heureusement le courage de faire arracher des murs ce barbare ordre du jour. Les provinces eurent encore plus à souffrir.

Les barrières de Paris avaient été livrées aux alliés le 6 juillet : le 8, Louis XVIII s'y présentait à son tour et faisait

sa nouvelle entrée dans sa capitale, qui lui appartenait si peu qu'il était contraint de voir des fenêtres des Tuileries un camp prussien, l'arc de triomphe du Carrousel transformé en abattoir et le musée du Louvre mis au pillage. C'est à grand'peine que le roi put sauver de la destruction le pont d'Iéna. Les alliés même parlaient de démembrer la France, de lui enlever l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté. Louis XVIII s'adressant à Wellington lui dit : « Je croyais en rentrant en France régner sur le royaume de mes pères : il paraît que je me suis trompé. Croyez-vous que votre gouvernement consente à me recevoir, si je lui demande encore asile ? » L'empereur de Russie, Alexandre, intervint : « Non, non, dit-il, Votre Majesté ne perdra pas ces provinces. »

Pour satisfaire les alliés, le roi ordonna le licenciement des débris de l'armée française retirés derrière la Loire ; on vit les vétérans des guerres de la République et de l'Empire se disperser, pauvres mais fiers, obligés de cacher leur cocarde tricolore, mais emportant dans leur cœur, avec le souvenir des injustices qu'ils subissaient, d'impérissables souvenirs de gloire. Louis XVIII satisfaisait aussi aux colères de son parti en proscrivant, par une ordonnance du 24 juillet, cinquante-sept personnes accusées d'avoir abandonné le roi avant le 23 mars 1814, c'est-à-dire avant sa sortie du royaume. Dans le Midi, la violence des passions amenait le massacre du maréchal Brune, à Avignon (2 août). Les haines religieuses se donnaient cours aussi bien que les haines politiques. Le général Lagarde fut tué en voulant sauver un malheureux protestant (12 novembre) et son assassin fut acquitté. A Toulouse, le général Ramel périt également victime de ses courageux efforts pour réprimer des troubles. Plusieurs des personnes désignées par l'ordonnance du 24 juillet furent arrêtées et jugées. Le jeune général de Labédoyère fut fusillé dans la plaine de Grenelle (19 août) ; le maréchal Ney dans l'avenue de l'Observatoire (7 décembre). « Soldats, droit au cœur », dit-il avec force en s'adressant au peloton d'exécution, plus

troublé que l'intrépide maréchal. Une statue érigée en son honneur marque aujourd'hui la place où tomba le héros de la Moskowa. Plusieurs autres généraux moururent frappés par des sentences tout au moins cruelles. Les *Cours prévôtales*, tribunaux exceptionnels et expéditifs, s'attirèrent une sinistre renommée. La Chambre des députés, loin d'apaiser les passions, voulait rétablir l'ancien régime. Louis XVIII dut la dissoudre et gouverna quelque temps avec une Chambre plus modérée. Les libéraux combattaient avec ardeur les prétentions des royalistes ; ils faisaient légalement des progrès et forçaient les ministres à compter avec leurs idées, lorsque l'assassinat du duc de Berry (13 février 1820), neveu du roi et dernier héritier du trône, rejeta le gouvernement dans la politique de rigueur. La résistance se cacha dans l'ombre : ce fut l'époque des conspirations, de l'association mystérieuse du *carbonarisme* (la charbonnerie). Les supplices recommencèrent.

Prise du Trocadéro (31 août 1823). — Pour mieux comprimer la révolution à l'intérieur, les Bourbons résolurent d'aller la combattre à l'extérieur. Après la chute de Napoléon, le trône d'Espagne avait été rendu au roi Ferdinand VII ; mais ce prince, aussi lâche qu'ingrat, avait soulevé le peuple contre lui par son odieux gouvernement ; il était prisonnier dans sa capitale. Les royalistes français forcèrent le gouvernement à intervenir pour rétablir Ferdinand VII dans l'exercice de son autorité absolue. L'armée française, le 7 avril, franchissait la Bidassoa sous le commandement du duc d'Angoulême, neveu du roi, et qui avait sous ses ordres les maréchaux Moncey, Oudinot, Molitor.

La marche sur Madrid s'accomplit sans difficultés, et le duc d'Angoulême entra le 24 mai dans cette capitale. Il la trouva abandonnée par le gouvernement insurrectionnel qui s'était transporté à Séville, puis à Cadix. Le duc d'Angoulême, confiant à des corps détachés la poursuite des siéges entrepris, marcha droit sur Cadix pour terminer la guerre d'un seul coup. On résolut d'emporter d'assaut le *Trocadéro*,

petite presqu'île fortifiée qui s'avançait dans la baie de Puntalès, en face de Cadix. La garnison avait pratiqué une large coupure pour la séparer du continent : 50 bouches à feu et 1700 hommes défendaient les retranchements qu'on y avait élevés. Le 31 août, nos troupes s'élancèrent avec ardeur dans le canal, pénétrèrent dans la presqu'île et enlevèrent les retranchements par un assaut vigoureux. Le 20 septembre, la prise du fort de Santi-Pietri jeta l'alarme dans la ville. Le 28 et le 29, d'actives négociations s'ouvrirent, les cortès se déclarèrent dissoutes. Au nord, Pampelune avait capitulé le 27 septembre, la Catalogne seule prolongea sa résistance qui releva l'honneur des armes espagnoles et par suite des nôtres.

Ferdinand, restauré par nos armes dans toute son autorité et protégé pendant cinq ans par nos baïonnettes, fit du pouvoir qu'on lui avait rendu le plus triste usage. Si toutefois l'expédition d'Espagne ne réussit qu'à prolonger le malaise de ce royaume, en France elle apaisa le mécontentement de l'armée et donna au parti royaliste une force nouvelle. Louis XVIII acheva paisiblement son règne ou plutôt sa vie, car il ne régnait déjà plus que de nom. La veuve du duc de Berry avait mis au monde, quelques mois après la mort de son mari, un jeune fils, le duc de Bordeaux. Louis XVIII bénissant, avant de mourir, ce dernier rejeton de la famille des Bourbons, ne put s'empêcher de dire : « Que Charles X ménage la couronne de cet enfant ! » Il avait comme un pressentiment des imprudences de son frère. Louis XVIII expira le 16 septembre 1824.

Charles X (1824-1830). — « Il n'y a que M. la Fayette et moi qui n'ayons pas changé depuis 1789 », disait un jour le nouveau roi, et il disait vrai. C'était toujours un émigré. A quelques instants de joie causée par l'aisance gracieuse avec laquelle il prit possession du trône, par la confiance qu'il manifestait en écartant ses gardes et en disant : « Point de hallebardes » ; par une sorte de liberté de la presse et par la promesse de maintenir la Charte, succéda une vive

déception. Cent soixante-sept officiers généraux de la République et de l'Empire furent mis à la retraite.

Chef du parti rétrogade, le nouveau roi fit accorder aux émigrés une indemnité d'un milliard pour les biens confisqués par la République ; mesure qui fut juste, disons-le, quoique impopulaire. Il fit voter la loi du sacrilége qui mêlant le spirituel et le temporel, l'Église et l'État, chargeait la justice humaine de punir les atteintes à la foi. Dans la session de 1826 une loi fut proposée qui faisait revivre le *droit d'aînesse* dans les familles payant trois cents francs d'impôt foncier, mais la Chambre des pairs rejeta l'article qui consacrait le droit d'aînesse. Ces tentatives pour revenir à un régime qui avait coûté tant de peine à détruire, l'influence croissante d'une société religieuse, la *Congrégation*, la dissolution de la garde nationale, irritèrent même les royalistes amis des conquêtes de 1789. Charles X céda à l'opinion en laissant se constituer le ministère Martignac; mais, après la chute de ce ministère, le roi appela aux affaires le prince de Polignac, qui partageait ses passions, et crut pouvoir revenir aux vieilles théories de gouvernement absolu. Une révolution lui répondit : ce fut la révolution des 26, 27 et 28 juillet 1830. Charles X partit pour un nouvel et dernier exil, et la France reprit le drapeau tricolore.

Quelles que soient les fautes des gouvernements, on doit leur tenir compte du bien qu'ils ont réalisé. On eut sous la Restauration une pratique sérieuse du gouvernement constitutionnel, un éclat brillant des lettres, des sciences et des arts. On lui doit la création des caisses d'épargne. La navigation à vapeur fut inaugurée en 1816. Le premier chemin de fer français fut établi en 1827 par la compagnie des gisements houillers de Saint-Étienne. Ampère et Arago trouvèrent le principe de la télégraphie électrique.

Délivrance de la Grèce; Navarin. — Deux expéditions glorieuses contribuèrent, sous le règne de Charles X, l'une à affranchir la Grèce, l'autre à nous ouvrir l'Afrique; il faut s'y arrêter.

Antique berceau de la civilisation européenne, la Grèce était, sous l'oppression des Turcs, descendue à la condition la plus misérable. La vie et l'intelligence semblaient s'être retirées de son peuple; personne n'aurait reconnu dans ces hommes avilis et courbés sous le bâton, les descendants de Thémistocle, de Périclès et de Démosthène. La Révolution française sembla ranimer la malheureuse Grèce. Au bruit du canon de Bonaparte tonnant devant Saint-Jean d'Acre, les Grecs prêtent l'oreille. Est-ce un libérateur qui leur vient? Le canon russe gronde sur le Danube, les Grecs tressaillent. Le chef de leur religion, le czar, marche-t-il à leur secours? Chaque fois leurs espérances s'évanouissent; mais l'idée de la liberté les poursuit sans cesse. Ce fut de Janina que partit le signal, donné par Ali-Pacha, un bourreau des Grecs. Ce redoutable pacha, qui se plaisait dans le meurtre et dans le sang, avait réduit l'une après l'autre toutes les peuplades grecques de l'Épire. Il avait, en 1803, poursuivi les habitants de Souli jusque dans les montagnes les plus inaccessibles. Les Souliotes se défendirent jusqu'à la mort, et leurs femmes, plutôt que de tomber entre les mains des musulmans, se jetèrent, avec leurs enfants, dans les précipices. Ali ne voulut point reconnaître l'autorité de Mahmoud: plein de vigueur, malgré ses quatre. vingt-quatre ans, fier de ses trésors, confiant dans ses féroces soldats, il bravait la puissance du sultan. Une armée turque vint l'assiéger dans sa capitale, en 1820. Il repoussa toutes les attaques et se faisait porter sur les remparts pour soutenir ses soldats. Mais bientôt, serré de près, il apprit l'existence de l'*hétérie*, vaste association formée pour assurer l'indépendance, et, malgré le mal qu'aux jours de sa puissance il avait causé aux Grecs, il se fit admettre dans cette association, dès lors obligée de le défendre. Ypsilanti, aide de camp du czar, proclama l'insurrection à Jassy, capitale de la Moldavie; il échoua. Plus heureux, un archevêque dans l'ancienne Grèce plante sur les murs de Calavitra le drapeau de l'indépendance (21 mars 1821). La Morée tout entière se révolte.

Les Grecs n'ont point de flotte, ils transforment leurs petits bâtiments en brûlots. Napoli, Navarin, Tripolitza tombent entre leurs mains. L'insurrection a ses forteresses. A ce même moment le pacha de Janina succombait, et les Turcs, débarquant à Chios, massacraient toute la population de cette grande île. Épiant le départ des ennemis, Canaris s'élança au moment où leur flotte allait s'éloigner, chargée des plus riches dépouilles, jeta au milieu d'elle des brûlots et la fit sauter avec les troupes qu'elle portait. Canaris, Miaoulis, Botzaris, terreur des musulmans, couraient avec une ardeur infatigable sur toutes les côtes de la Grèce. Les peuples applaudissaient à leurs exploits. Le poëte anglais Byron, le colonel français Fabvier allaient combattre avec les insurgés. Dans l'île de Crète, un capitaine français périt victime de son dévouement. Pour dompter la Grèce, le sultan Mahmoud avait déjà presque épuisé les ressources de son empire : il appela à son aide le pacha d'Égypte, Mohammed-Ali. Le sultan lui promit la Morée, à charge de la conquérir.

L'armée égyptienne, commandée par le fils du pacha, Ibrahim, domina bientôt dans ce pays, puis alla rejoindre les Turcs qui assiégeaient Missolonghi dans l'ancienne Étolie (1826). Bientôt les malheureux habitants se virent réduits à la plus horrible famine. Dans la nuit du 12 avril, ils résolurent de quitter la ville et de se frayer un chemin à travers l'armée ennemie; mais les Turcs avertis se tenaient sur leurs gardes. Rejetés dans la place qu'ils avaient minée, les Grecs se défendirent avec le courage du désespoir. Femmes, vieillards, enfants prirent part au combat ou s'ensevelirent sous les ruines de leurs maisons. Personne ne demanda grâce. Quand l'ennemi approcha, ce qui restait de la population se réfugia dans le magasin des poudres; l'évêque la bénit, s'écria : « Souvenez-vous de nous, Seigneur ! » et mit le feu aux poudres. La ville fut détruite par cette explosion et l'incendie.

La Grèce, à bout de forces, affaiblie encore par de funestes divisions politiques, périssait si les puissances

s'obstinaient à ne lui point tendre la main. Il était facile de prévoir que si l'Occident n'intervenait pas, la Russie interviendrait seule et profiterait de l'occasion pour s'emparer de Constantinople. Alarmée de ce danger, l'Angleterre résolut d'enchaîner le czar dans les liens d'une action commune, et l'amena à signer en même temps que Charles X le *traité de Londres* du 6 juillet 1827. Les trois cours médiatrices entre la Turquie et la Grèce imposaient un armistice. Les Grecs l'acceptèrent; les Turcs promirent de l'observer et n'en tinrent compte. Les escadres alliées croisaient devant Navarin; elles entrèrent dans la rade pour intimider la flotte turque. Une attaque particulière amena bientôt un engagement général, les trois flottes criblèrent de boulets les vaisseaux turcs. Ce fut pour le sultan un désastre complet qui lui coûta 6000 hommes. La marine turque ne s'en releva point (20 septembre 1827).

La France avait accueilli avec plaisir la nouvelle de la victoire de Navarin. En Angleterre, ce glorieux combat fut qualifié d'*événement sinistre*. Les Anglais, en effet, y virent autre chose que la délivrance de la Grèce; la ruine de la marine turque devait profiter à la Russie. Celle-ci, jugeant l'empire ottoman assez affaibli, crut l'heure venue d'accomplir ses projets: elle formula de nouveaux griefs et le 26 avril 1828 le czar Nicolas (monté sur le trône en 1825) ordonnait à son armée d'entrer en Turquie. L'Angleterre résolut de précipiter la délivrance de la Grèce. Les flottes avaient triomphé à Navarin; mais les puissances n'avaient aucun moyen d'action sur l'intérieur de la Morée. Il fallait un corps d'armée; la France l'offrit. La Chambre des députés s'associa à la politique du ministère. 20 000 Français, commandés par le général Maison, descendirent en Morée, le 27 août 1828, près de Navarin. L'Angleterre, aussi jalouse de la France qu'inquiète des progrès de la Russie, avait eu soin d'aplanir les difficultés de notre tâche en forçant le pacha d'Égypte à rappeler Ibrahim. Le général Maison n'eut donc qu'à assister à l'embarquement des Égyptiens. Il reprit ensuite les villes occupées par les Turcs.

Le sultan céda. La Russie fut obligée par les puissances occidentales de s'arrêter et de signer le traité d'Andrinople (1829). Un royaume de Grèce fut fondé (1330-1832).

Expédition d'Afrique; prise d'Alger (4 juillet 1830). — La France recevait d'un chef de pirates, le dey d'Alger, de continuelles insultes. En 1827, notre consul ayant adressé au dey une réponse assez fière, celui-ci, plein de colère, se leva et frappa le représentant de la France d'un chasse-mouches en plumes de paon. Charles X envoya une escadre bloquer Alger, mais le blocus ne put être effectif; le dey, par représailles, détruisit nos comptoirs. Toutefois, avant d'entreprendre une expédition, on voulut tenter encore une conciliation. L'envoyé, chargé de cette mission, se retirait sans avoir réussi, lorsque son vaisseau, au sortir du port d'Alger, fut salué d'une pluie de boulets. Ce dernier outrage hâta la formation du corps d'armée qui devait châtier les Barbaresques.

Trente-sept mille hommes furent embarqués à Toulon. Le comte de Bourmont les commandait. Le vice-amiral Duperré dirigeait la flotte qui parut en vue d'Alger le 13 juin, défila devant ses forts et se porta vers une presqu'île située à cinq lieues à l'ouest de la ville. Le débarquement s'effectua le 14 sans que cette opération, plus difficile sur la côte africaine que partout ailleurs, fût troublée par l'ennemi. Le 18 juin, l'armée de Hussein s'avança pour nous jeter dans la mer : elle fut complétement battue. Bientôt ralliés, les Algériens revinrent à la charge, le 24, mais sans plus de succès. Le 28, nous couronnions les hauteurs qui dominent Alger; le 30, on ouvrait la tranchée devant la plus redoutable forteresse, le *château de l'Empereur*. Le 4 juillet, cette forteresse était détruite par notre artillerie, et Alger, menacé d'un bombardement, capitulait. Le trésor amassé par les deys paya les frais de cette expédition qui ruinait la piraterie, nous donnait un nouveau port sur la Méditerranée et nous établissait en Afrique où nos armes jointes à notre civilisation allaient nous conquérir une riche colonie.

RÉSUMÉ.

Louis XVIII, frère de Louis XVI, rétabli sur le trône en 1814, puis une seconde fois en 1815, prit le pouvoir dans les circonstances les plus difficiles. Le pays était envahi par l'étranger. Les royalistes réclamaient des vengeances. Louis XVIII satisfit trop ces vengeances, mais il sut réparer peu à peu nos malheurs de 1815. Il pratiqua sincèrement le gouvernement constitutionnel établi par la *Charte* et n'essaya point de détruire les principes auxquels le pays s'était attaché. Une expédition en Espagne que l'on peut critiquer au point de vue politique; la prise du Trocadéro satisfirent l'armée qui avait été fort maltraitée à la suite des événements de 1815.

Charles X, le dernier des frères de Louis XVI, succéda en 1824, à Louis XVIII. Mais il se montra moins prudent. C'était encore un émigré. Les lois impopulaires qu'il fit voter par les Chambres lui aliénèrent le pays, et lorsqu'il essaya, en 1830, de porter atteinte à la Charte, une révolution éclata (26, 27, 28 juillet). On appela au trône une autre branche des Bourbons, la famille d'Orléans. Sous le règne de Charles X la France avait joué un noble rôle au dehors; elle avait contribué avec l'Angleterre et la Russie à la délivrance de la Grèce; sa marine avait pris part à la bataille de Navarin (1827). Une expédition contre les pirates d'Alger (1830) prépara la conquête de l'Algérie.

CHAPITRE XX.

LOUIS-PHILIPPE Ier. CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE.

Louis-Philippe Ier roi des Français (1330-1848). — Conquête de l'Algérie; premier siége de Constantine (1836). — Prise de Constantine (octobre 1837). — Abd-el-Kader; prise de la Smala (1843). — Guerre du Maroc; bataille d'Isly (1844); soumission d'Abd-el-Kader.

Louis-Philippe Ier, roi des Français (1830-1848). — Le combat de juillet terminé, le trône avait été presque aussitôt relevé que renversé. Après avoir accepté la lieutenance du royaume (30 juillet), le duc d'Orléans, accompagné d'un grand nombre de députés, se rendit, à travers les rues tumultueuses, à l'hôtel de ville. « Messieurs, dit-il, en entrant, c'est un garde national qui vient rendre visite à son ancien général M. de la Fayette. » Cette démarche acheva de décider la population en sa faveur, bien qu'une partie voulût pousser plus loin la révolution. La Chambre fit à la hâte quelques modifications à la Charte de 1814 et vota, à la majorité de 210 voix, la transmission de la couronne au duc d'Orléans. Le soir, une députation de la Chambre porta ce vote au Palais-Royal, où le duc accepta le titre de *roi des Français;* le 9 août, il prêta serment à la Charte modifiée.

Le nouveau roi avait alors cinquante-sept ans. Né à Paris le 6 octobre 1773, il avait été témoin du mouvement de 1789 et y avait pris part. En 1792, jeune duc de Chartres, il avait couru aux frontières et s'était distingué à la bataille de Valmy et à celle de Jemmapes. Sauvé de France après

le 21 janvier 1793, il s'était d'abord arrêté dans la petite ville de Zug, en Suisse. « Mais, en butte au magistrat de cette ville, qui se montrait fort mécontent d'avoir à réfugier un proscrit de la République française, il reprit une vie errante à travers la Suisse, souvent rebuté, souvent menacé de la misère, jusqu'au commencement d'octobre, que, venu à Lucerne, il se trouva tout heureux d'obtenir sous un nom étranger, après examen de capacité parfaitement soutenu, une place de professeur de mathématiques et de langues modernes, dans le pensionnat établi au village de Reichenau. Ce fut dans cet asile, qu'avec 1400 francs de salaires laborieusement gagnés, il passa quinze mois, et devint duc d'Orléans par la mort cruelle de son père, mais duc d'Orléans proscrit, ruiné, séparé du monde et ayant tout à faire pour remonter de degrés en degrés jusqu'au point d'où sa famille était si effroyablement déchue[1]. » Louis-Philippe n'avait pris aucune part à la révolution qui venait de lui donner une couronne. Sur le trône, il conserva les mœurs simples, graves et modestes qui l'avaient déjà signalé au respect de tous comme prince. Uni à une femme pieuse et douce, Marie-Amélie de Sicile, qu'il avait épousée en 1809, il se plaisait dans la vie de famille pour laquelle il semblait plutôt né.

Le règne de Louis-Philippe Ier fut fort troublé jusqu'en 1840 : le gouvernement a peine à contenir les passions populaires lorsqu'on fait le procès des ministres de Charles X ; à la suite d'une manifestation des partisans du duc de Bordeaux, la foule saccage l'église Saint-Germain l'Auxerrois (1831) ; à plusieurs reprises (1831, 1832, 1834) des insurrections ensanglantent les rues de Lyon et de Paris. La duchesse de Berry essaye de soulever les provinces de l'Ouest, mais elle est faite prisonnière. Des attentats se mêlent aux insurrections. Paris et la France sont épouvantés par la machine infernale de Fieschi (1835).

A l'extérieur, Louis-Philippe refuse la Belgique qui se

1. Villemain, *Souvenirs contemporains*, t. I.

donnait à nous, mais contribue à son indépendance en envoyant nos soldats reprendre Anvers aux Hollandais (1832). L'Italie voulait secouer le joug des Autrichiens, le gouvernement français se contente d'occuper Ancône quelques années ; il ne fait rien pour la Pologne soulevée contre la Russie et presque triomphante. En retour, par le traité de la quadruple alliance il contribue à l'affermissement de la monarchie constitutionnelle en Espagne et en Portugal. Il fit aussi la guerre à la république de Buenos-Ayres, et, au Mexique, bombarda la forteresse de Saint-Jean d'Ulloa. Louis-Philippe rencontra dans la Russie une perpétuelle hostilité et dans l'Angleterre une alliée perfide. Celle-ci en 1840, à propos de la question d'Orient, tourna l'Europe entière contre nous, et fit régler, à notre insu, les affaires de Syrie. Le roi eut d'abord la pensée, avec M. Thiers, de braver l'Europe. Mais le parti de la paix triompha avec M. Guizot qui garda le pouvoir de 1840 à 1848.

Si cette seconde période est plus calme en apparence, la propagande républicaine et socialiste se répand. La mort tragique du duc d'Orléans, héritier du trône et prince populaire, qui périt d'une chute de voiture (1842), rendit l'espérance aux ennemis de la dynastie. A l'extérieur, on continuait la même politique de concessions à l'Angleterre. Le gouvernement refusait d'apporter des changements à la composition de la Chambre des députés et d'augmenter le nombre des électeurs; des inondations en 1846, une disette en 1847 accrurent les souffrances. Le 24 février 1848, une nouvelle révolution renversa le trône de Louis-Philippe.

Sous ce règne, la tribune française retentit de voix éloquentes. M. Guizot, ministre de l'instruction publique, créa, pour ainsi dire, l'instruction primaire par la loi du 28 juillet 1833. La pénalité fut adoucie : l'admission des *circonstances* atténuantes diminua le nombre des condamnations à mort. En 1836, abolition de la loterie; loi sur les chemins vicinaux ; en 1841, loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique; en 1842 sur les chemins de fer. Louis-Philippe acheva l'arc de triomphe de l'Étoile, sous lequel passèrent

les cendres de Napoléon Ier ramenées en 1840 ; il dressa l'obélisque de Louqsor sur la place de la Concorde ; il fit du palais de Versailles un musée national. *Niepce* et *Daguerre* inventèrent le daguerréotype, dont on a fait la photographie. Le premier télégraphe électrique fut établi entre Paris et Rouen, en 1844.

Conquête de l'Algérie ; premier siége de Constantine (1836). — La plus grande œuvre et le plus beau résultat du règne de Louis-Philippe c'est la conquête de l'Algérie. En arrivant au trône, Louis-Philippe trouvait notre drapeau planté sur les murs d'Alger. Mais nous ne possédions que cette ville : on ne songea d'abord qu'à la conserver sans s'étendre au delà de sa banlieue. Dans les premières années, on délibérait même s'il ne vaudrait pas mieux abandonner l'Afrique. Toutefois l'avantage de posséder un port de plus sur la Méditerranée et d'ouvrir un nouveau champ à l'activité française, détermina le gouvernement à garder la nouvelle colonie, si précieuse par son voisinage et sa fertilité. Le 25 mars 1832, deux capitaines, d'Armandy et Yousouf, s'emparaient d'un point important de la côte algérienne, de *Bone*, l'ancienne Hippone, la ville de saint Augustin. En 1834 commença contre Abd-el-Kader, bey de Mascara, une longue lutte qui devait durer plus de douze ans, dans un pays tourmenté, sous un climat brûlant, où l'ennemi avait contre nous tous les avantages, et où triomphèrent enfin la discipline, le courage, et la patience, plus héroïque encore, de notre armée.

Une expédition brillante du maréchal Clausel et du duc d'Orléans contre *Mascara* et *Tlemcen* (1835-36) mit pendant quelque temps Abd-el-Kader dans l'impuissance de rien tenter contre nous. Le maréchal voulut profiter de ce répit pour étendre nos possessions d'un autre côté : la province de *Constantine* lui semblait d'une facile conquête, et on lui disait que la capitale, peu fortifiée, ne résisterait pas longtemps malgré la force de sa position naturelle. Il s'engagea donc, en novembre 1836, dans cette première expédition

de Constantine, qui, malgré son insuccès, mit plus que jamais en relief l'abnégation et la vaillance du soldat français. On partit avec un corps de troupes insuffisant; les pluies entravèrent la marche et nous avions fait des pertes considérables avant d'avoir aperçu l'ennemi. Arrivé devant la place, le maréchal comprit qu'il n'aurait pas aisément raison de cette ville perchée sur un rocher que protége encore un torrent et que défendait toute une armée d'Arabes. Comme il n'a ni assez de monde, ni assez de matériel, ni assez de vivres pour entreprendre un siége régulier, le maréchal ordonne plusieurs assauts, mais ses colonnes sont repoussées. Il faut alors opérer une retraite difficile que le maréchal conduisit avec un rare sang-froid et une profonde habileté, et que protégea de son solide courage le chef de bataillon Changarnier, commandant de l'arrière-garde. Pressé par une nuée d'Arabes, Changarnier forme ses hommes en carré : « Voyons ces gens-là en face, leur dit-il; ils sont six mille, vous êtes trois cents, la partie est égale. »

Cet échec causa en France une douloureuse surprise et on accusa l'imprévoyance du gouvernement. Celui-ci rappela le maréchal. Le général Bugeaud, envoyé contre Abd-el-Kader, remporta un succès décisif sur les bords de la *Sikkah*, puis, agissant avec une prudence qui excita non moins de critiques en France que la témérité du brave maréchal Clausel, il signa avec Abd-el-Kader le traité de la *Tafna*, avantageux pour l'émir. Celui-ci acquérant de jour en jour, par l'influence religieuse, un empire plus grand sur les Arabes, songeait à se faire le chef de cette nation; il n'attendit que l'occasion de tourner contre nous une puissance dont il nous devait une grande partie.

Prise de Constantine (octobre 1837). — Délivrée, pour un moment, d'Abd-el-Kader, la France, en 1837, reprit sur un plus vaste plan l'expédition de Constantine. Le général Damrémont, nommé gouverneur, dirigea cette seconde expédition (1er octobre-3 novembre). Constantine fut investie, la tranchée ouverte, une brèche pratiquée dans

les remparts, l'assaut fixé au 31 octobre. « La matinée du 12, écrivait Saint-Arnaud, s'annonça tristement par la mort du gouverneur. Le général Damrémont, frappé d'un boulet dans la batterie, léguait à son successeur, le général Valée, les embarras d'un siége que tout se réunissait pour contrarier. L'artillerie française redoubla d'efforts. Une canonnade formidable répondit au malheureux boulet qui avait privé l'armée de son chef, et, toute la journée, les obus se succédèrent sans intervalle. La brèche grandissait à vue d'œil. En prenant le commandement de l'armée, le général Valée annonça en même temps qu'on eût à se préparer à donner l'assaut, aussitôt que la brèche serait praticable.

« Le bienheureux signal est donné, la charge bat de toutes parts. Le brave Lamoricière s'élance avec ses zouaves. Lui et le commandant Vieux, du génie, suivis du capitaine Garderens qui porte un drapeau, gravissent la brèche, où les couleurs françaises flottent glorieuses. En quelques minutes, la première colonne couronne la brèche. La deuxième est prête à s'élancer quand la brèche sera débarrassée par la première qui pénétrera dans la ville. Mais en arrivant sur la brèche, au lieu de pouvoir pénétrer dans la ville comme on le croyait, la colonne est arrêtée par un deuxième mur d'enceinte. Toutes les murailles, toutes les maisons, toutes les fenêtres sont garnies de turbans. C'est un mur de feu que l'on a devant soi. Les Français tombent mais ne reculent pas. A ce nouvel obstacle, le cri : *Des échelles! des échelles!* est partout répété. Le génie dirige ses braves soldats sur la brèche; ils sont pourvus d'échelles, de haches, de cordes, de sacs à poudre. Alors seulement, et il s'est écoulé un grand quart d'heure depuis que la première colonne est partie, temps qui nous a paru bien long; alors le général donne l'ordre à la deuxième colonne de faire son mouvement. Pendant que nous gravissions la brèche, les Français qui étaient entrés dans la ville sont arrêtés court par une mitraille infernale. Les Turcs, beaucoup plus nombreux, s'élancent de toutes parts sur nos soldats que la mitraille a surpris et arrêtés; et malgré les cris et les menaces des officiers qu'ils

entraînent eux-mêmes, nos soldats sont ramenés aussi vivement qu'ils étaient entrés. Les cris de : *En avant!* poussés avec énergie, ce tumulte de fuite attirent Lamoricière suivi d'un renfort, et il arrive pour voir les Turcs poussant les nôtres l'épée dans les reins, nos soldats tombant les uns sur les autres pêle-mêle avec les officiers, enfin un désordre épouvantable. Lamoricière s'élance le sabre à la main. Nous sommes arrivés au haut de la brèche. Dans ce moment a lieu une terrible explosion.... Les malheureux qui ont conservé leurs membres et qui ont pu sortir des décombres, fuient vers la batterie et descendent la brèche en courant et en criant: « Sauvez-vous, mes amis, nous sommes tous perdus, tout est miné. » Quand je me rappelle ces figures brûlées, les têtes sans cheveux et dégouttantes de sang, ces vêtements en lambeaux, tombant avec les chairs; quand j'entends ces cris lamentables, je m'étonne que ces fuyards n'aient pas entraîné toute la deuxième colonne qui encombrait la brèche. Combes et Bedeau étaient sur le haut de la position. D'un commun accord ils élèvent leurs épées en l'air, aux cris de: *En avant! en avant!* L'explosion avait, dans son désastre, eu ce côté avantageux pour nous, qu'elle avait arrêté les Turcs et facilité l'entrée de la ville; une porte, une voûte et plusieurs maisons avaient sauté. Environ cent hommes des nôtres dormaient sous les décombres. Lamoricière blessé était emporté par ses zouaves. Alors nous nous jetâmes dans la ville, chacun où le hasard et son instinct le poussa, car les ordres étaient confus. C'était un chaos, mais dont les éléments étaient l'intrépidité et l'oubli de soi-même [1]. »

L'auteur de cette lettre résumait ainsi ce terrible assaut: « une résistance admirable; des hommes qu'il fallait tuer deux fois; une ville prise à la baïonnette sous un feu écrasant, maison par maison, rue par rue, et ce massacre de part et d'autre durant trois heures. » Le colonel Combes, mortellement blessé, dit au général Valée: « Ceux qui se-

1. *Lettres de Saint-Arnaud*, tome II. Le futur vainqueur de l'Alma se distingua à cet assaut : il n'était encore que capitaine.

ront assez heureux pour revenir de cet assaut-là pourront dire qu'ils auront vu une belle et glorieuse journée. » Le lendemain, il expirait.

Abd-el-Kader; prise de la Smala (1843). — Abd-el-Kader reprit les armes contre nous et prêcha la guerre sainte. Fils d'un marabout, célèbre marabout lui-même, intelligent et fanatique, aussi habile qu'énergique, beau, grand, fort, aux yeux séduisants, comme on a pu le voir depuis à Paris, quand l'ardeur guerrière ne les rendait pas terribles; admiré pour sa science, redouté pour sa bravoure, révéré pour sa piété, Abd-el-Kader, de simple bey de Mascara, de simple chef arabe comme il y en avait tant alors, rêvait de devenir le chef de tous les Arabes d'Afrique, après les avoir coalisés contre nous et nous avoir chassés. Son influence s'était étendue depuis le traité de la Tafna qui avait affermi et agrandi sa souveraineté. Lorsqu'il eut, avec le génie d'un Européen, préparé ses ressources, il jeta le masque et recommença la guerre avec toute l'impétuosité d'un Arabe et le fanatisme d'un musulman; mêlant mille personnages divers, réunissant tous les talents et tous les prestiges; administrant et priant, prêchant et combattant, toujours soldat et toujours général, et avant tout, prophète.

L'émir se multipliait, nous échappait après chaque défaite, trouvait partout des alliés, nous harcelait de tous côtés. Un héroïque fait d'armes illustra la longue campagne de 1840. Cent vingt-trois hommes d'infanterie, commandés par le capitaine Lelièvre, retranchés dans la petite ville de Mazagran, tinrent tête pendant quatre jours consécutifs à plus de 12000 Arabes. Un Arabe écrivait : « On s'est battu quatre jours et quatre nuits; c'étaient quatre grands jours, car ils ne commençaient pas et ne finissaient pas au son du tambour; c'étaient des jours noirs, car la fumée de la poudre obscurcissait les rayons du soleil, et les nuits étaient des nuits de feu éclairées par les flammes des bivacs et par celles des amorces. »

Vers le milieu de l'année 1842, Abd-el-Kader avait perdu presque tous ses États, ses dépôts de guerre. Il n'en paraissait nullement découragé. Courant de tribu en tribu, il retrouva bientôt une armée. A mesure qu'il voyait s'évanouir son rêve d'un grand empire musulman fondé par ses armes, il semblait devenir plus actif et plus acharné à la lutte. « Vous abandonnez donc, écrivait-il aux tribus incertaines, la foi de vos pères et vous vous livrez lâchement aux chrétiens ! N'avez-vous donc pas assez de courage et assez de persévérance pour supporter encore pendant quelque temps les maux de la guerre ?... Tant qu'il me restera un souffle de vie, je ferai la guerre aux chrétiens et je vous suivrai comme votre ombre. Je vous reprocherai en face votre honte pour vous punir de votre lâcheté, je troublerai votre sommeil par des coups de fusil. »

L'émir osait encore faire des excursions jusqu'aux portes d'Alger ; mais le gouverneur, le maréchal Bugeaud, se préparait à lui porter un coup qui devait lui être sensible. Le désert était le refuge d'Abd-el-Kader : c'est de là qu'il s'élançait pour ses rapides expéditions, c'est au désert que le gouverneur résolut de l'atteindre dans ce qu'il avait de plus précieux : sa *Smala* ou famille. La *Smala* formait une véritable ville errante qui gardait la famille de l'émir, cell ses principaux compagnons, ses trésors ; cité flottante qui tenait lieu de places fortes et qu'une cavalerie redoutable defendait. Le maréchal Bugeaud partit au mois de mai 1843 avec le jeune duc d'Aumale qui commandait la colonne mobile. Le 16, le duc d'Aumale apprit que, loin de soupçonner notre approche, les Arabes avaient dressé les tentes de la Smala dans un pli de terrain, aux sources du Tanguin, à un quart de lieue de nos troupes. Le prince comprend que l'occasion, si souvent recherchée, se présente et qu'il en faut profiter au plus vite. Le moindre retard pourrait donner le temps à la Smala de disparaître comme elle avait disparu bien des fois. Sans attendre l'arrivée de toutes ses forces, il divise les chasseurs qu'il a sous la main en deux détachements : l'un doit aller couper la retraite à l'ennemi,

avec l'autre il se précipite bride abattue au milieu des tentes de la famille d'Abd-el-Kader. Le désordre que cette attaque subite jette dans la Smala est inexprimable. Les Arabes s'efforcent en vain de replier les tentes, la cavalerie lutte avec énergie, mais tous ses efforts se brisent contre l'intrépidité de nos chasseurs et de nos spahis. La Smala tombe en notre pouvoir. Nous fîmes une foule de prisonniers parmi lesquels se trouvaient les principaux fonctionnaires de l'émir. Le butin fut considérable. Abd-el-Kader, ne se sentant plus suffisamment protégé par le désert, se retira dans le Maroc.

Guerre du Maroc; bataille d'Isly (1844); soumission d'Abd-el-Kader. — L'empereur du Maroc, Abd-el-Raman, irrité de voir une puissance chrétienne s'établir dans son voisinage, prit hautement Abd-el-Kader sous sa protection et bientôt les Marocains ne craignirent point d'entrer dans nos possessions. Le châtiment ne se fit pas attendre. Le maréchal Bugeaud marcha à la rencontre de l'armée marocaine, commandée par le fils même de l'empereur. Pour l'atteindre il fallait passer à gué un cours d'eau l'*Isly*, et gravir de légères hauteurs sur lesquelles elle était rangée. Sur une butte qui dominait au loin le plateau, on apercevait la tente même du fils de l'empereur. Malgré un feu assez vif, nos troupes franchirent rapidement l'Isly. La cavalerie marocaine les charge alors avec l'impétuosité habituelle aux cavaliers d'Afrique. Nos bataillons, disposés en carrés, soutiennent le choc, et leurs feux, joints à ceux des canons qu'ils cachent et découvrent tour à tour, font les plus grands ravages dans les rangs ennemis. C'est une bataille d'Égypte. Les Marocains, comme autrefois les Mameluks devant les soldats de Bonaparte, tourbillonnent et disparaissent. Nos troupes avancèrent alors, s'emparèrent des hauteurs et allèrent droit à la butte principale qu'elles enlevèrent après un court engagement. Puis le maréchal Bugeaud, pour compléter son succès, dirigea ses troupes vers les camps marocains. Ce fut notre cavalerie qui s'y précipita tête baissée et, sans se laisser arrêter par

un feu meurtrier, sabra tout ce qu'elle rencontrait. Les cavaliers marocains revinrent à la charge, mais furent toujours refoulés et se virent contraints de nous abandonner les camps avec un riche butin. Il était midi. On retrouva le parasol du fils de l'empereur, glorieux trophée qui orne les Invalides à côté des drapeaux conquis sur les armées des puissances européennes (13 août 1844). Le maréchal Bugeaud fut créé duc d'Isly.

Pendant que notre armée de terre gagnait cette mémorable bataille, le prince de Joinville, au grand dépit des Anglais qui de Gibraltar entendaient notre canon, bombardait Tanger (15 août) et Mogador. Il s'emparait de cette dernière place après une lutte acharnée. Le 13 septembre nous signions un traité de paix avec le Maroc. Abd-el-Kader était mis hors la loi dans toute l'étendue de l'Empire.

C'était donc Abd-el-Kader que nous avions surtout vaincu à la journée de l'Isly. Plus exalté à mesure qu'il voyait diminuer sa puissance, l'émir appelait sans cesse à la guerre sainte les tribus soumises. Une expédition dans la petite Kabylie refoula de plus en plus les derniers défenseurs de l'indépendance arabe, et dans le mois de novembre 1847 Abd-el-Kader, repoussé par l'empereur du Maroc pour lequel il devenait un embarras, abandonné de presque tous les siens, voyant l'Algérie conquise par l'armée française, traqué de toutes parts, se rendit au général Lamoricière, sous la condition qu'on l'enverrait à Alexandrie. On l'envoya à Toulon, puis on l'enferma au château d'Amboise, dont le prince Louis-Napoléon lui ouvrit les portes en 1852.

RÉSUMÉ.

Le règne de Louis-Philippe (1830-1848) fut à l'intérieur très-agité jusqu'en 1840, et le gouvernement eut à lutter contre les nombreux partis qui s'étaient formés par suite de nos révolutions. Malgré les insurrections, les complots, les attentats, le pays prospéra et le gouvernement entreprit de sérieuses améliorations. Louis-Philippe contribua, au dehors, à assurer l'indépendance de la Belgique par la prise d'An-

sur les Hollandais (1832 . Sa politique extérieure toutefois excita souvent de vives réclamations, surtout en 1840, où l'Europe abusa des sentiments trop pacifiques du gouvernement. La grande œuvre du règne de Louis-Philippe c'est la conquête de l'Algérie. La guerre commença sérieusement en 1832. Les deux siéges de Constantine (1836 et 1837), les brillantes campagnes du maréchal Bugeaud, la victoire d'Isly en 1844 sur les Marocains en sont les traits les plus saillants. L'insaisissable émir Abd-el-Kader est réduit enfin (1847) à faire sa soumission.

CHAPITRE XXI.

LE SECOND EMPIRE. RÈGNE DE NAPOLÉON III. GUERRE DE CRIMÉE.

La République de 1848; l'Empire (1852); Napoléon III. — Guerre de Russie; prise de Bomarsund. — Expédition de Crimée; bataille de l'Alma (20 septembre 1854). — Siége de Sébastopol; Inkermann. — Prise de Sébastopol (8 septembre 1855).

La République de 1848; l'Empire (1852); Napoléon III. — Après la chute de Louis-Philippe, la République fut proclamée. Le gouvernement provisoire abolit la peine de mort en matière politique et l'esclavage dans les colonies; il établit le suffrage universel. Mais les idées socialistes firent explosion : des chefs de sectes égaraient les ouvriers par de fausses idées sur les rapports du capital et du travail. Le commerce et l'industrie s'arrêtèrent. Pour donner du travail aux ouvriers on organisa les *ateliers nationaux*. Le 15 mai, les sectaires outragèrent indignement l'Assemblée nationale. Les 23, 24, 25 et 26 juin, une terrible bataille ensanglanta les rues de Paris, et coûta la vie à sept généraux, à des députés, à l'arche-

vêque Mgr Affre, qui voulait apaiser les insurgés. Le général Cavaignac, vainqueur, garda le pouvoir jusqu'à l'achèvement de la Constitution et à la nomination d'un président de la République.

Six millions de suffrages élurent le prince Louis-Napoléon. Né à Paris, en 1808, au château des Tuileries, ce prince était fils du troisième frère de Napoléon, Louis, roi de Hollande, et de la reine Hortense, la gracieuse fille de Joséphine et du général Beauharnais. Les trois années de sa présidence ne furent qu'une lutte entre le prince, dont le pouvoir était fort restreint, et les différents partis qui composaient l'Assemblée. Cette lutte se termina le 2 décembre 1851, par la dissolution de l'Assemblée législative et la dictature du prince Louis-Napoléon, nommé président pour dix ans (20 et 21 décembre). L'année suivante, huit millions de suffrages rétablirent l'Empire, qui fut inauguré le 2 décembre 1852.

La Constitution impériale est imitée de celle du Consulat et du premier Empire. Le souverain, seul responsable, gouverne par les ministres qui ne dépendent que de lui : il commande les armées, fait la paix ou la guerre, propose les lois que le *conseil d'État* étudie, que le *Corps législatif* discute et vote. Le *Sénat*, dont les membres sont nommés par l'Empereur, mais à vie, veille au maintien de la Constitution et reçoit les pétitions des citoyens. L'Empereur prit le titre de Napoléon III et épousa en 1853 une jeune Espagnole, la comtesse Eugénie de Montijo, qui lui a donné un fils, le prince impérial, le 16 mars 1856.

Guerre de Russie; prise de Bomarsund. — Voyant l'Europe mal remise de la crise de 1848, le czar Nicolas, monté sur le trône en 1825, pensa le moment venu de couronner sa longue carrière en précipitant la ruine de la Turquie, qu'il envahit le 3 juillet 1853. La France et l'Angleterre s'allièrent pour s'opposer aux projets ambitieux du czar.

Une flotte anglaise commandée par l'amiral Napier était

partie, dès le 11 mars 1854, pour la Baltique; une flotte française la rejoignit le 13 juin, et toutes deux se portèrent devant Cronstadt, où elles bloquèrent la flotte russe. Mais l'attaque de cette forteresse inaccessible semblait impossible. Voyant donc que les vaisseaux russes n'osaient sortir de leur retraite, les alliés se retournèrent contre les îles d'Alan et songèrent à détruire la forteresse de *Bomarsund*. Un corps de troupes françaises, commandé par le général Baraguey d'Hilliers, partit de France, le 16 juillet, sur des vaisseaux anglais, et débarqua, le 8 août, non loin de la forteresse de Bomarsund devant laquelle le génie, sous les ordres du général Niel, commença ses opérations. L'action combinée de l'infanterie et de l'artillerie des vaisseaux amena, le 16 août, la reddition de cet important établissement militaire, grâce auquel les Russes dominaient la Baltique et menaçaient les côtes de Suède. Les Anglais cependant ne furent point satisfaits de la campagne : ils n'avaient pu détruire Cronstadt et la marine russe. C'était à l'autre extrémité de la Russie que devaient se porter les coups décisifs.

Expédition de Crimée; bataille de l'Alma (20 septembre 1854). — Les flottes anglaise et française entrèrent dans la mer Noire dès les premiers jours de janvier 1854. Une armée française de 50 000 hommes, commandée par le maréchal de Saint-Arnaud, et une armée anglaise sous les ordres de lord Raglan, débarquèrent à Gallipoli; puis après avoir forcé les Russes à se retirer de la Turquie, prirent l'offensive. Dans les derniers jours d'août les troupes se virent embarquées de nouveau. Cinq cents bâtiments de commerce chargés du matériel suivaient les vaisseaux qui portaient trois armées : anglaise, turque et française. Cet immense convoi qui couvrit la mer à perte de vue, cingla vers la Crimée. On s'était décidé à attaquer le fameux port de Sébastopol, siége de la puissance russe dans la mer Noire, menace perpétuelle pour Constantinople. Le 14 septembre, le corps expéditionnaire débarqua près d'Eupato-

ria. « Soldats ! dit le maréchal à son armée déjà enthousiaste, vous êtes l'espoir de la France, dans quelques jours vous en serez l'orgueil ! » En effet, les Russes retranchés derrière le cours d'une rivière, l'*Alma*, sur des hauteurs hérissées d'artillerie, comptaient nous rejeter dans la mer. Le prince Menschikoff écrivait au czar que ses quarante mille hommes, dans les positions qu'ils occupaient, pourraient en braver deux cent mille. Ce fut le 20 septembre au matin que les deux armées se trouvèrent en présence. Le maréchal de Saint-Arnaud ordonna au général Bosquet d'opérer sur la gauche des Russes un mouvement tournant qui réussit, grâce à l'agilité de nos zouaves. « Ce sont les premiers soldats du monde ! » écrivait Saint-Arnaud. Les Anglais devaient opérer un mouvement semblable à droite, mais leur lenteur rendit sur ce point le combat plus acharné et plus sanglant. En même temps, les redoutes russes étaient abordées de front par nos divisions du centre. Le soir, les Russes délogés de toutes leurs positions se retiraient, nous ouvrant la route de Sébastopol. Nos pertes s'élevaient à 1200 hommes hors de combat, celles des Anglais à 1500, bien qu'ils eussent moins de troupes engagées. « J'ai perdu moins de monde qu'eux, écrivait le maréchal, parce que j'ai été plus vite ; mes soldats courent, les leurs marchent. »

C'était une belle victoire. Mais le 26 septembre, le maréchal de Saint-Arnaud se voyait obligé de remettre le commandement au général Canrobert. Miné depuis longtemps par la maladie, il était parti pour l'Orient, bien convaincu qu'il y terminerait sa vie : il voulait du moins mourir en combattant. Malgré son épuisement il surmonta toutes les fatigues avec un rare courage ; le jour de la bataille de l'Alma, il resta douze heures à cheval. Le 27 septembre il s'embarqua, le 29 il mourut en mer. Il n'avait pas survécu huit jours à son triomphe.

Siége de Sébastopol ; Inkermann. — Le siége de Sébastopol fut un siége unique dans les fastes de l'histoire

moderne : on n'avait point assez de troupes pour investir la place que les Russes ne cessaient de ravitailler : il fallait creuser les tranchées dans un terrain rempli de rochers; les armées alliées opéraient à cinq cents lieues de leur pays, attendant le plus souvent leur matériel et leurs provisions livrés à la merci des vents impétueux qui soufflaient dans la mer Noire.

De plus, l'armée russe qui tenait la campagne, inquiétait les alliés. Par une froide et brumeuse matinée de novembre, les Anglais établis à l'extrême droite des lignes, près d'*Inkermann*, sont tout à coup surpris par les Russes que le brouillard leur avait cachés. Assaillis, criblés de balles, ils n'en soutiennent pas moins avec une solidité inébranlable une lutte dont l'inégalité passait toute proportion. Six mille hommes résistaient à soixante mille. Leurs rangs s'éclaircissaient, lorsqu'un cri bien connu de : *Vive l'Empereur!* se fit entendre : ils y répondirent par un immense hourra : c'étaient les bataillons français du général Bosquet qui arrivaient à leur secours et tombaient, la baïonnette en avant, sur le flanc des Russes terrifiés. Nos régiments se succédèrent, l'artillerie prit position et de cruelles trouées furent ouvertes dans les masses ennemies. Ce ne fut point une bataille stratégique : l'endroit était resserré et le courage des soldats eut tout l'honneur de la victoire. Au même moment le corps de siége avait à repousser une sortie de la garnison de Sebastopol et reconduisait les Russes jusqu'aux portes de la ville, où nos régiments seraient peut-être entrés si le désordre de cette double bataille avait permis de s'engager plus avant (5 novembre).

Survint un hiver des plus rigoureux. Les soldats étaient obligés de rester enfouis sous leurs tentes, heureux s'ils avaient assez de bois pour se réchauffer. Ils restaient couchés des journées entières sous une toile qui les garantissait à peine contre le froid; dans la tranchée c'était bien autre chose! « C'est là, dit un témoin oculaire, qu'il faut entrer un matin, quand les troupes n'ont pas

été relevées encore. Imaginez-vous ces hommes qui viennent de passer sous le ciel, dans un fossé, appuyés à une gabionnade, toute une nuit de décembre ou de janvier! Quelques-uns ont trouvé dans le froid un ennemi si âpre, si furieux qu'à cette bataille des frimas ils ont reçu d'inguérissables blessures, ils ont eu une main ou un pied gelé. Mais le plus grand nombre est debout, dispos, poursuivant sa laborieuse tâche avec une indomptable énergie. Si la nuit qui vient de finir a été marquée par quelque entreprise des assiégés, les civières qui se dressent entre les parapets sont toutes rigides de sang glacé, et çà et là, tout en marchant sur la neige, on se rougit les pieds. Le jour qui vient de succéder aux ténèbres dans ces lieux de mort et de souffrance, ressemble à ce jour que les passagers d'un navire perdu voient se lever sur les implacables solitudes d'une mer haineuse et sans pitié. Il vient ajouter à la crainte des objets qu'il éclaire, en versant sur eux, avec sa lumière, le pesant ennui des choses cent fois revues et répétées. Ainsi à travers son créneau, le tirailleur, quand les ombres se dissipent, aperçoit devant lui cette même ville au front morne, où la vie ne se trahit que par la fumée du canon. La tranchée se montre à lui sous ses traits invariables. Les balles écrètent la cime des parapets, un boulet qui renverse un gabion, une bombe qui éclate dans le fossé, continuent la série des accidents quotidiens. Rien n'es changé autour de cet homme, ni dans son cœur heureusement [1]. »

On avait fini par reconnaître que la clef du système de défense de Sébastopol c'était la tour Malakoff. Les travaux furent dirigés de ce côté et la place serrée de plus près. Un nouvel échec que firent essuyer à l'armée russe les Turcs débarqués à Eupatoria, tua, on peut le dire, l'empereur Nicolas, profondément attristé déjà de cette lutte dans laquelle il perdait le fruit de vingt-cinq années de di-

1. Paul de Molènes, *Commentaires d'un soldat.* Voir pour les détails de cette guerre et de la guerre d'Italie l'*Histoire populaire contemporaine illustrée*, tomes III et IV.

plomatie, d'organisation, de conquêtes : il mourut presque subitement le 2 mars 1855. Son fils, Alexandre, lui succéda sous le titre d'Alexandre II; moins absolu dans ses idées, plus doux de caractère, ce prince, tout en continuant la guerre par nécessité d'honneur, ne paraissait pas devoir la poursuivre jusqu'aux dernières limites où l'aurait conduite l'inflexible orgueil de Nicolas Ier.

Prise de Sébastopol (8 **septembre** 1855). — Le beau temps revenait et avec lui l'espérance au cœur de nos soldats. Le siége fut poussé avec vigueur sous les ordres d'un nouveau chef, le général Pellissier; plusieurs ouvrages vancés, entre autres le *Mamelon-Vert*, furent emportés, mais un assaut prématuré contre Malakoff échoua le 18 juin. Toutefois l'armée russe du dehors ayant été définitivement écartée par la bataille de Traktir, les alliés résolurent de ne plus retarder l'attaque définitive du système *Malakoff*. Cet ouvrage, sorte de citadelle en terre, armé de soixante-deux pièces de divers calibres, couronnait un mamelon qui dominait la ville. Depuis le 18 juin, les travaux poussés avec activité et de nouvelles batteries enserraient de plus en plus la tour Malakoff dans un cercle de feu. Le 5 septembre, commença un bombardement terrible secondé par l'artillerie des vaisseaux. Il dura trois jours. Le 8 septembre, à midi, les batteries cessèrent de tonner. « A la voix de leurs chefs, les divisions de Mac-Mahon, Dulac et de la Motterouge sortent des tranchées. Les tambours et les clairons battent et sonnent la charge, et au cri de : *Vive l'Empereur!* mille fois répété sur toute la ligne, nos intrépides soldats se précipitent sur les défenses de l'ennemi. Ce fut un moment solennel.... La largeur et la profondeur du fossé, la hauteur et l'escarpement des talus rendent l'ascension extrêmement difficile pour nos hommes; mais enfin ils parviennent sur le parapet garni de Russes qui se font tuer sur place, et qui, à défaut de fusils, se font arme de pioches, de pierres, d'écouvillons, de tout ce qu'ils rouvent sous leur main. Il y eut là une lutte corps à corps,

un de ces combats émouvants dans lequel l'intrépidité de nos soldats et de leurs chefs pouvait seule donner le dessus. Ils sautent aussitôt dans l'ouvrage, refoulent les Russes qui continuent de résister, et, peu d'instants après, le drapeau de la France était planté sur Malakoff pour ne plus en être arraché. » Mais il nous fallut lutter longtemps pour rester décidément maîtres de l'ouvrage; les batteries des ouvrages voisins, celles du nord de la rade nous foudroyaient, les colonnes russes revenaient sans cesse à l'assaut. Une attaque que nous avions dirigée, à gauche, sur les fortifications de la ville, n'avait pu réussir ; les Anglais, après avoir emporté le Grand-Redan et y être restés plusieurs heures sous un feu terrible, l'avaient évacué. Nos troupes toutefois, malgré les pertes considérables qu'elles essuyaient, se maintenaient avec une inébranlable fermeté dans la tour Malakoff; après un dernier assaut désespéré, les Russes se retirèrent vers cinq heures, faisant sauter les mines qu'ils avaient préparées et passant à la hâte le pont qui les conduisait au nord de la rade. Notre armée ne put leur couper la retraite, car il lui eût fallu s'engager au milieu des explosions qui bouleversaient tous les travaux des Russes. Le grand résultat était obtenu : Malakoff pris, Sébastopol nous appartenait.

Cette victoire, qui nous coûta cinq généraux tués et plus de sept mille hommes hors de combat, eut en Europe un immense retentissement. Elle terminait un siége mémorable pendant lequel l'armée de secours avait été défaite deux fois en bataille rangée, l'armée assiégeante avait eu en batterie environ 800 bouches à feu, creusé des cheminements pendant 336 jours de tranchée ouverte en terrain de roc et qui offraient un développement de plus de 80 kilomètres (20 lieues).

Ce magnifique succès termina la guerre; un congrès se réunit à Paris; la paix fut signée le 30 mars 1856 et les sacrifices qu'elle imposait à la Russie faisaient reculer cette puissance de cinquante ans.

RÉSUMÉ.

Une émeute, devenue bientôt une révolution, renverse Louis-Philippe (24 février 1848). La république est proclamée. De hardis sectaires profitent du désordre pour répandre des idées subversives. La guerre civile éclate dans les rues de Paris et les terribles journées (24, 25, 26 juin 1848) épouvantent le pays. Les principes d'ordre triomphent aux élections du 10 décembre 1848 pour la Présidence de la République; c'est un neveu de Napoléon qui l'emporte par six millions de suffrages. Cette élection contenait en germe le rétablissement de l'Empire. Le prince Louis-Napoléon est proclamé Empereur le 2 décembre 1852, sous le nom de Napoléon III.

L'Empire est presque inauguré par une grande guerre avec la Russie (1854-1856) où nos soldats gagnent les batailles de l'Alma, d'Inkermann, de Traktir et s'emparent de la citadelle redoutable de Sébastopol après un siége difficile de huit mois (8 septembre 1855). La France, dans cette guerre, était alliée avec l'Angleterre. Elle joua un rôle modérateur et glorieux au Congrès de Paris qui posa des limites à l'ambition de la Russie (30 mars 1856).

CHAPITRE XXII.

GUERRE D'ITALIE.

Guerre d'Italie; bataille de Magenta (4 juin 1859). — Entrée à Milan (8 juin); Solférino (24 juin).

Guerre d'Italie; bataille de Magenta (4 juin 1859). — L'Autriche tendait à accroître son influence dans la péninsule italienne qu'elle dominait, depuis 1815, par le

royaume Lombard-Vénitien. Le grand-duc de Toscane avait ouvert ses places fortes aux troupes autrichiennes qui occupaient également Parme et Modène. Mais l'Autriche trouvait à l'extension de son influence en Italie un obstacle dans le Piémont qui, sous le règne de Victor-Emmanuel Ier monté sur le trône en 1849, donnait l'exemple de la pratique du gouvernement constitutionnel. Les rapports de l'Autriche et du Piémont devenaient de jour en jour plus difficiles. Celui-ci se jeta dans les bras de la France. Napoléon III déclara à Vienne qu'il considérerait comme une déclaration de guerre le passage du Tessin par les troupes autrichiennes. Ce passage s'effectua le 27 avril 1859 Nos régiments se dirigèrent aussitôt vers les Alpes qu'ils franchirent, et vers Toulon où ils s'embarquaient pour Gênes.

L'Empereur quitta les Tuileries le 11 mai, à 5 heures et demie du soir, en tenue de campagne. Toute la population se porta sur son passage, et sa calèche, un moment, se vit arrêtée sur la place de la Bastille par la foule avide de saluer le futur libérateur de l'Italie. Nos troupes avaient été transportées sur le théâtre de la guerre avec une rapidité qui témoignait de l'excellence de notre organisation militaire. Le 14 mai, l'empereur Napoléon établit son quartier général à Alexandrie. « Dans les voies sacrées de l'ancienne Rome, dit-il à ses soldats, les inscriptions se pressaient sur le marbre pour rappeler au peuple ses hauts faits; de même aujourd'hui, en passant par Mondovi, Marengo, Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli, vous marcherez dans une autre voie sacrée au milieu de glorieux souvenirs. »

Notre armée parut vouloir d'abord se diriger vers Plaisance et livra le combat de *Montebello* (20 mai). Puis, trompant l'ennemi, elle se reporta, par un mouvement de conversion, vers le Tessin; mouvement que protégèrent les Piémontais au combat de Palestro où ils rivalisèrent de courage, ainsi que le roi Victor-Emmanuel, avec nos zouaves.

Le général autrichien Gyulai venait enfin de comprendre le mouvement de l'armée française et précipitait son armée vers Milan : il arriva encore à temps, non pour nous dispu-

ter le passage du Tessin, mais pour jeter ses régiments entre cette rivière et Milan. La bataille de Magenta s'engagea. L'Empereur avait ordonné à Mac-Mahon de passer le Tessin à *Turbigo* le 2 juin, et de s'établir sur la rive gauche. Lui-même avec une partie de la garde impériale franchit la rivière au pont de *San-Martino*, que les Autrichiens n'avaient pu détruire. En face de ce village, à quatre kilomètres se trouvait *Magenta*, sur la route de Milan. C'était sur ce village que Mac-Mahon, placé à trois lieues plus au nord, devait également se porter. Comme celui-ci avait à parcourir une plus grande distance, l'Empereur ne commença point l'attaque avant d'avoir entendu son canon. Sitôt qu'il le sut en marche, il lança les grenadiers de la garde sur la route de Magenta. L'élan de nos soldats triomphait de tous les obstacles, lorsque tout à coup le chiffre des ennemis grossit; l'Empereur n'entend plus le canon de Mac-Mahon, et le 3ᵉ corps, retardé dans sa marche par l'encombrement des routes, ne paraît point. Seule une avant-garde conduite par le général Picard peut concourir à l'action. Calme et impassible, Napoléon n'en ordonne pas moins de continuer une lutte qui, d'heure en heure, devient de plus en plus inégale. Les grenadiers, les chasseurs, les zouaves de la garde prennent, perdent, reprennent plusieurs fois les positions les plus difficiles. Le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély se multiplie. Il voit tomber ses héroïques soldats, mais ne veut pas céder. Il envoie des aides de camp à l'Empereur pour demander des troupes, mais celui-ci qui avait dû engager successivement toutes ses réserves, répondait : « Je n'ai personne à lui envoyer : dites au général qu'il tienne toujours avec le peu de monde qui lui reste. » Puis c'était un aide de camp du général Wimpfen : « Sire, le général est écrasé et ne peut plus se maintenir. — Qu'il se maintienne », répondait l'Empereur. Venait un aide de camp du général Picard qui disait : « L'ennemi entasse des forces considérables sur la droite, et menace, malgré nos efforts, de nous tourner. — Dites au général de barrer le passage. Dès que je le pourrai, j'enverrai du renfort. » Ce terrible

combat de 6000 hommes contre des forces dix fois supérieures se prolongea pendant quatre heures. Enfin les troupes du maréchal Canrobert arrivent, ainsi qu'une division du général Niel ; le maréchal accourt lui-même et se jette dans la mêlée. Le combat se rétablit.

Au même moment, on entendait de nouveau le canon de Mac-Mahon. Ce général, menacé d'être coupé, avait, par une habile manœuvre, rallié ses divisions, ce qui l'avait forcé de s'arrêter. Mais lorsqu'il eut coordonné sa marche et déjoué les projets de l'ennemi, il reprit l'offensive et refoula les Autrichiens qui, pressés de front et de flanc, battirent en retraite. Les troupes de Mac-Mahon arrivèrent au village de Magenta, en convergeant de tous les côtés. Rien n'arrête leur élan, ni les rues barricadées, ni la gare changée en forteresse et qui devient le théâtre d'un sanglant combat, ni la fusillade qui part des maisons. Le général Espinasse est tué dans une rue du village. Les Autrichiens ne cèdent Magenta que lambeau par lambeau. A 7 heures du soir, les ennemis fuyaient de tous côtés, écrasés par l'artillerie. L'ennemi comptait 20 000 hommes hors de combat et nous laissait 7000 prisonniers.

Entrée à Milan (8 juin) ; Solférino (24 juin). — Le 8 juin, Napoléon III et Victor-Emmanuel entraient à Milan au milieu d'un enthousiasme qui tenait du délire. Une pluie de fleurs tombait sur nos vaillants soldats. Une nouvelle victoire des Français à quelques lieues de la ville vint encore augmenter l'allégresse. Le maréchal Baraguey d'Hilliers qui poursuivait les Autrichiens, les atteignit près d'un village bien célèbre, le village de Melegnano (Marignan) et les mit en fuite par un combat acharné de trois heures. Les Autrichiens semblaient nous abandonner la Lombardie. L'armée alliée les suivait rapidement, pendant que le général Garibaldi qui, depuis le commencement de la campagne, manœuvrait dans le nord, couvrait sa marche. L'empereur Napoléon tenait ses différents corps bien échelonnés à peu de distance les uns des autres. Chaque matin, l'armée

s'ébranlait de très-bonne heure, dans un ordre admirable. Ces sages dispositions nous valurent une éclatante victoire.

Le 24 juin, nos corps, pour éviter la chaleur, s'étaient mis en route entre deux et trois heures du matin. Tout à coup, nos colonnes se heurtent contre des colonnes autrichiennes, et nos généraux voient les hauteurs se garnir de masses épaisses. Il n'y a plus à s'y tromper, l'armée autrichienne est revenue sur ses pas pendant la nuit; l'action s'engage. Averti dès six heures du matin, l'empereur Napoléon III monte sur le clocher de Castiglione : il étudie ce vaste champ de bataille qui s'étend sur une longueur de cinq lieues et que lui dessine une longue ligne de fumée.

Le nœud de la bataille était le groupe des hauteurs de Solférino et de Cavriana qu'on apercevait couronnées d'infanterie et d'une nombreuse artillerie. Le maréchal Baraguey d'Hilliers, depuis le matin, lançait en vain ses soldats sur la hauteur de Solférino. Plusieurs mamelons fortifiés la protégeaient et un vieux château la défendait. Là s'élevait une tour appelée l'*Espionne de l'Italie*, parce que de son sommet on découvrait la plupart des villes de la haute Italie. L'Empereur accourut, plusieurs mamelons furent emportés sous ses yeux. Il s'y dirigea aussitôt, malgré le danger, et fit établir, à trois cents mètres de l'ennemi, l'artillerie de la garde qui foudroya les Autrichiens. Les attaques recommencent soutenues par les divisions de la garde; les voltigeurs, déposant leurs sacs, s'élancent avec le général Manèque sur les hauteurs aux cris de « Vive l'Empereur! » et paraissent bientôt au pied de la tour. L'ennemi en même temps perd le cimetière: il abandonne le village, le château, laissant entre nos mains deux drapeaux, huit pièces de canon, et un grand nombre de prisonniers.

Il était une heure et demie lorsque Solférino fut enlevé. L'Empereur, sans perdre de temps, ordonne de marcher contre Cavriana, où se trouve le quartier impérial autrichien et dont la prise achèvera de rompre le centre de la ligne ennemie. Le maréchal de Mac-Mahon, dont tous les efforts ont dû se borner, depuis le matin, à maintenir sa position,

va prendre une part décisive à l'action. Ses troupes, suivies de celles de Baraguey d'Hilliers, enlèvent le village de *San-Cassiano* et se jettent sur les pentes abruptes du mont Fontana qui protége *Cavriana.* L'ennemi a réuni sur ce point des forces considérables et s'apprête à le défendre énergiquement, car une fois ces hauteurs en notre pouvoir, il lui deviendra impossible de se maintenir à Cavriana. L'empereur François-Joseph est dans ce dernier village autour duquel il a groupé ses réserves. Sa présence anime ses troupes comme celle de Napoléon III anime nos soldats. Les tirailleurs algériens se précipitent avec leur furie bien connue sur une redoute. Ils l'emportent d'assaut, mais, écrasés par des forces supérieures, abandonnent la position. On vient à leur secours, la redoute est encore reprise puis bientôt perdue. Mais voici la garde avec son artillerie : le général de Sevelinges ordonne de hisser les pièces sur les croupes du mont Fontana. Les grenadiers s'attellent aux canons et les batteries sont placées. La supériorité de notre artillerie rayée fut alors bien démontrée, car un général autrichien disait plus tard à un général français : « Vos canons rayés décimaient nos réserves. » L'assaut du mont Fontana est repris par les troupes ; les Autrichiens, après avoir opposé une résistance désespérée, cèdent le terrain et se retirent en arrière de Cavriana, que le feu de l'artillerie de la garde rendait déjà inhabitable. Il était quatre heures lorsque nos soldats s'emparèrent de ce village, d'où s'enfuyait, plein d'amertume, le jeune empereur d'Autriche à travers ses troupes débandées.

Aux ailes, Victor-Emmanuel a repris et perdu sept fois le village de *San-Martino;* notre succès du centre lui redonne l'avantage. Le général Niel dans la plaine de Médone tient tête depuis le matin, surtout près de la ferme de *Casa-Nuova,* à des forces bien supérieures ; il n'a pu que se défendre grâce à sa puissante artillerie. Aucun ennemi ne paraissant sur la route de Mantoue, comme on l'avait craint, Canrobert lui envoie enfin des secours. A ce moment les Autrichiens tentèrent un énergique effort sur

notre droite, car une victoire de ce côté réparait tout et compromettait notre armée. La ferme de Casa-Nuova, le village de Rebecco où nos troupes depuis de longues heures combattent avec des chances diverses et avec un courage toujours égal, deviennent le théâtre d'une lutte plus acharnée. Un colonel autrichien, un jeune prince, s'avance avec la plus brillante bravoure, jusqu'aux murs de la ferme de Casa-Nuova : il est tué et son régiment détruit. Notre cavalerie exécute contre une double colonne de régiments hongrois d'admirables charges, et si elle ne peut enfoncer leurs carrés, arrête du moins leur marche offensive.

Maîtres des hauteurs, bientôt maîtres de la plaine, refoulant sur toute la ligne, après dix heures de patience et d'efforts, l'armée autrichienne, nous avions le légitime espoir de recueillir des fruits abondants de cette journée ; c'est à l'heure précisément où nous allions poursuivre l'ennemi, qu'un orage épouvantable qui s'amoncelait depuis plusieurs heures, éclata. « Le sol remué par les trombes d'un vent furieux, soulevait des nuages d'une poussière brune qui nous aveuglait et faisait tourner nos chevaux. Une pluie torrentielle se ruait sur nous, pénétrait nos vêtements et rendait nos armes inutiles. A tous les bruits qui régnaient tout à l'heure, avait succédé un seul bruit, le fracas d'un tonnerre incessant dont on était comme enveloppé. Il y avait dans cette intervention du ciel, au milieu de cette action sanglante, quelque chose dont il était impossible de ne pas être frappé. Sous l'étreinte d'une main invisible le bras humain était arrêté[1]. » Les Autrichiens profitèrent de cette tourmente pour repasser en désordre le Mincio. L'empereur Napoléon III passa la nuit dans la chambre qu'avait occupée le matin l'empereur François-Joseph.

Cette bataille peut se comparer aux plus grandes du premier Empire. Elle nous coûtait douze mille hommes hors de combat ; mais les pertes des Autrichiens s'élevèrent d'après leurs documents à 22000 hommes. Cent quarante mille

1. Paul de Molènes, *Commentaires d'un soldat.*

Français, qui ne s'attendaient point à rencontrer l'ennemi, avaient vaincu cent soixante mille Autrichiens, maîtres de positions redoutables et prêts depuis longtemps.

On se répétait encore les derniers détails de la journée de Solférino, lorsque le télégraphe annonça tout à conp la conclusion de la paix. Maîtrisant l'ardeur de ses soldats, l'Empereur s'arrêtait au milieu de la victoire. Une entrevue fut proposée à l'empereur d'Autriche et le 11 juillet, dans une maison de Villafranca, les deux souverains signèrent les préliminaires de la paix à la grande stupéfaction de l'Europe. L'empereur d'Autriche cédait la Lombardie à Napoléon III qui la remettait à Victor-Emmanuel.

Les différents États de la Péninsule devaient, selon les traités de Zurich, former une confédération sous la présidence honoraire du pape. La confédération ne se forma point. L'Italie centrale demanda à s'unir au Piémont. Alors Napoléon III déclara qu'il ne pouvait voir sans inquiétude se former sur sa frontière un État puissant : il réclama les versants français des Alpes, Nice et la Savoie. La Savoie fut cédée par le traité du 24 mars 1860 que ratifia le vote unanime des populations. Depuis, le Piémont est devenu, par la réunion de la Toscane, de la plus grande partie des États de l'Église, du royaume de Naples, *le royaume d'Italie*.

RÉSUMÉ.

Trois ans après la guerre de Crimée, éclate la guerre d'Italie (1859) entreprise pour délivrer la Péninsule du joug de l'Autriche et signalée par les victoires de Montebello, de Magenta (4 juin), de Solférino (24 juin). La Lombardie fut conquise pour le Piémont qui, quelques mois plus tard, s'étendant encore en Italie, nous rendit la Savoie et le comté de Nice (1860). Depuis, le Piémont est devenu, par la réunion de la Toscane, de la plus grande partie des États de l'Église, du royaume de Naples, le royaume d'Italie.

CHAPITRE XXIII.

LES EXPÉDITIONS FRANÇAISES HORS D'EUROPE.

Expédition de Syrie. — Guerre de Chine. — Bataille de Palikao (14 septembre 1860); entrée à Pékin (25 octobre 1860). — Guerre de la France contre l'empire d'Annam (1858-1761). — Siége de Puebla (1863.)

Expédition de Syrie. — La Syrie est occupée par deux populations rivales, les Maronites et les Druses, la première chrétienne, la seconde, musulmane ou plutôt païenne; l'une pacifique, agricole, l'autre errante, guerrière et même féroce. A la fin de mai 1860, les Druses, vainqueurs dans plusieurs rencontres des chefs maronites, n'écoutèrent plus que leur fanatisme et résolurent d'exterminer leurs ennemis. Les troupes turques envoyées pour réprimer les massacres, faisaient cause commune avec les Druses. Il n'y eut qu'un cri pour demander l'intervention européenne. La France devait fournir la moitié du corps expéditionnaire: en réalité ses troupes seules partirent et suffirent. « Soldats, leur dit l'empereur Napoléon III, vous ne partez pas en grand nombre, mais votre courage et votre prestige y suppléeront; car partout aujourd'hui où l'on voit passer le drapeau de la France, les nations savent qu'il y a une grande cause qui le précède et un grand peuple qui le suit! » La seule vue des régiments français pacifia la Syrie, où ils demeurèrent six mois, aidant les Maronites à déblayer les ruines de leurs villages, à ensemencer leurs champs; accomplissant en un mot une œuvre d'humanité plus que de politique.

Guerre de Chine; bataille de Palikao (21 septembre 1860); entrée à Pékin (25 octobre 1860). — L'Asie entre de plus en plus dans la sphère de la politique européenne : c'est un vaste champ qui s'ouvre à l'activité des grandes puissances. Depuis longtemps la Russie entretient des relations avec la Chine, mais ce pays se fermait autant que possible au commerce étranger. L'Angleterre avait été obligée en 1842 de faire une guerre au Céleste Empire. Cette guerre se renouvela en 1856. La France y prit part en 1857 : les forces anglo-françaises remontèrent le *Peï-ho* et signèrent à Tien-Tsin des traités avantageux (1858). Ces traités n'étaient qu'un leurre. L'échange des ratifications devait avoir lieu à Pékin dans le délai d'un an. Au mois de juin 1859, les plénipotentiaires français, anglais et américain se présentèrent à l'embouchure du Peï-Ho pour remonter ce fleuve et se diriger vers la capitale. Le fleuve était barré par de solides estacades; on essaya de les rompre, un vif combat s'engagea, mais, après des pertes considérables, on dut se retirer. La France et l'Angleterre résolurent d'infliger au gouvernement chinois un châtiment dont il se souvînt. L'empereur Napoléon III envoya en Chine le général Cousin-Montauban avec douze mille hommes : les forces anglaises s'élevaient à vingt-trois mille hommes. Parties vers la fin de 1859, les flottes qui portaient les troupes anglo françaises apparaissaient sur les côtes de Chine, au mois d'avril 1860. Les troupes débarquèrent à Shang-haï, ville importante à quelque distance de l'embouchure du Yang-tse-Kiang.

Les escadres alliées se dirigèrent à la fin de juillet, vers l'embouchure du Peï-Ho. Le général Cousin-Montauban se prépara avec le général anglais Grant, à emporter les forts de Takou, près desquels se trouvaient soixante-dix mille Chinois bien retranchés. La supériorité de l'artillerie européenne eut bientôt réduit au silence l'artillerie chinoise. Le camp retranché n'offrit pas grande résistance; l'armée qu'il contenait se dispersa, et en quelques jours tous les forts de Takou tombèrent entre les mains

des alliés; on y trouva un matériel énorme (12-20 août 1860).

Fidèles à leur diplomatie perfide, les Chinois ouvrirent avec les vainqueurs des négociations. Lord Elgin et le baron Gros se rendirent à Tien-Tsin. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'on les jouait et déclarèrent que les armées alliées s'avanceraient jusqu'à Tong-Tcheou, ville située à quatre lieues de Pékin. Là seulement ils consentiraient à reprendre les négociations. Devant ce ferme langage et les progrès de l'armée alliée, les commissaires cédèrent, et il fut convenu que les troupes anglo-françaises s'établiraient aux environs de Tong-Tcheou. Celles-ci approchaient de cette place, lorsque le 18 septembre, à un endroit appelé Tchang-Kia, apparut une armée tartare de quarante mille hommes. En une heure, on eut raison de cette nuée de barbares (17 septembre). En même temps, un certain nombre de Français et d'Anglais, qui s'étaient rendus d'avance à Tong-Tcheou, lieu indiqué pour les négociations, furent arrêtés, et longtemps on ignora leur sort. Ces trahisons indignèrent les alliés qui pressèrent leur marche : le 21 septembre, ils se retrouvèrent, à Palikao, en face d'un camp retranché occupé par vingt-cinq mille barbares et défendu par un canal. Le général Cousin-Montauban concerta habilement son plan d'attaque, et, avec le concours du général Grant, emporta la position après un brillant combat de cinq heures. Le corps expéditionnaire était alors singulièrement affaibli par les postes qu'il avait laissés sur la route ; ce fut, on peut le dire, avec une poignée d'Européens que l'armée tartare fut dispersée. Le 6 octobre, les armées alliées campaient à quelques kilomètres de Pékin : le 7, elles occupèrent le palais d'Été de l'empereur, dont elles se partagèrent les richesses. Quelques jours après, on connut le sort des prisonniers de Tong-Tcheou : quelques-uns furent ramenés dans un état affreux; on apprit aussi les traitements odieux subis par les autres et la mort de plusieurs de ces infortunés. Dans leur colère, les Anglais retournèrent au palais d'Été et livrèrent aux flammes cet immense édifice,

sacré aux yeux des Chinois comme tout ce qui appartient à l'Empereur Fils du Ciel. Cette destruction effraya la population et le cabinet de Pékin, qui céda. Aussi bien il était temps : les batteries de siége se dressaient déjà devant la ville.

Après de nouvelles négociations, le prince Kong, frère puîné de l'empereur, consentit à livrer quelques ports, à admettre toutes les réclamations des Européens, et à échanger les ratifications des traités de Tien-Tsin. Le 24 octobre eut lieu, à Pékin même, la signature de la convention anglaise; le 25, celle de la convention française. Deux mille hommes escortèrent notre ambassadeur lors de son entrée solennelle dans la capitale de la Chine. Spectacle curieux et unique dans l'histoire que cette entrée de l'Europe dans une capitale réputée inaccessible et jusqu'alors fermée aux étrangers. Trois drapeaux français précédaient le baron Gros et nos bataillons marchaient avec cet ensemble admirable qui dut saisir d'un étonnement profond la population chinoise. Le 28 octobre, l'armée conduisit au cimetière catholique les restes des Français, victimes du guet-apens de Tong-Tcheou. Le 29, la vieille cathédrale catholique de Pékin, abandonnée depuis plus de vingt ans et tombant en ruines, fut rendue au culte. L'évêque de Petche-li y célébra en grande pompe le service divin et la croix resplendit de nouveau au sommet de la basilique.

Guerre de la France contre l'empire d'Annam (1858-1861). — Les traités conclus avec la cour de Pékin ne pouvaient nous procurer d'avantages que si nous rapprochions la France de ces contrées. Aussi avons-nous profité d'une guerre que nous avions à soutenir contre l'empire d'Annam pour nous établir dans l'Indo-Chine.

Depuis longtemps, la France avait des griefs contre l'empereur d'Annam, Tu-Duc, despote barbare qui persécutait les chrétiens répandus dans ses États. L'Espagne avait aussi des griefs contre Tu-Duc et désirait venger la mort d'un évêque espagnol, supplicié en 1857. Elle joignit quelques

bâtiments à notre escadre et un régiment des Philippines à nos troupes de débarquement. Notre division navale parut dans la baie de Tourane, le 1er septembre 1858. Après quelques combats qui démontrèrent que l'armée annamite, parfaitement disciplinée et équipée, n'était point méprisable, les forts furent emportés. Nous prîmes également la ville de Saïgon, qui fait un commerce considérable. Mais le vice-amiral Rigault de Genouilly, commandant de cette expédition, n'avait point de troupes suffisantes pour marcher sur la capitale, Hué, et il dut se borner à conserver ses positions. Nos marins eurent plusieurs fois à repousser les attaques des Annamites et souffrirent beaucoup du climat; la guerre de Chine éclata; il fallut rester sur la défensive jusqu'en 1861, époque où les opérations furent poussées avec vigueur.

Trois mille Français et deux cents Espagnols arrivèrent au commencement de 1861. Les Annamites avaient mis le temps à profit pour enserrer Saïgon dans des lignes qui s'appuyaient sur les forts de *Ki-hoa*. Après avoir emporté plusieurs retranchements le 24 février, nos troupes livrèrent, le 25 au matin, un assaut décisif, et restèrent maîtresses de *Ki-hoa*. Les Annamites concentrèrent ensuite la résistance à *Mytho*, sur le Cambodge. La flotte remonta ce fleuve, brisant tous les obstacles dont les Annamites avaient semé son cours. On s'empara de la ville de Mytho au mois d'avril.

Le contre-amiral Bonard, qui succéda au vice-amiral Charner, dut entreprendre une nouvelle campagne. En décembre 1861, il s'empara de la ville de *Bien-hoa* et dégagea ainsi la colonie du côté du nord; l'amiral se reporta ensuite vers le Cambodge contre le fort de Vinlong. L'attaque de cette place eut lieu le 22 mars 1862. Le combat dura sept heures. 150 pièces de canon furent le trophée de nos victoires. Nos troupes eurent la joie de délivrer beaucoup de chrétiens captifs. Le contre-amiral Bonard bloqua les rivières qui portaient le riz à Hué, et força enfin l'empereur Tu-Duc à la paix. Un traité, signé le 5 juin, accorda une indemnité de guerre, stipula pour les missionnaires et les

chrétiens la liberté du culte, céda à la France en toute propriété trois provinces de la Cochinchine : *Saïgon*, *Bien-hoa*, *Mytho*; de récentes conquêtes ont accru notre territoire de trois nouvelles provinces.

Le Mexique; siége de Puebla (1863). — Amenées par l'anarchie qui ne cessait de désoler le Mexique à intervenir pour protéger leurs nationaux, la France, l'Angleterre et l'Espagne entreprirent une expédition commune, mais ne s'accordèrent point sur la portée de l'expédition. La France resta seule. Le général de Lorencez, avec une poignée d'hommes, n'en marcha pas moins bravement sur la ville forte de Puebla; il échoua (5 mai 1862) et se replia sur Orizaba où sa petite armée se maintint énergiquement en attendant les secours de la France. Les secours arrivèrent avec un nouveau chef, le général Forey, le vainqueur de Montebello dans la campagne d'Italie. Il partit d'Orizaba dans le mois de février 1863. Après avoir fait balayer par ses têtes de colonnes tout le pays qui environne Puebla, le général Forey investit cette place le 18 mars. Le siége dura deux mois; il fallut s'emparer des îlots de maisons les uns après les autres. On construisit des blokaus sur roues, citadelles mobiles qu'on poussait dans les rues. Le passage des rues sous la fusillade s'exécutait encore au moyen de caponnières volantes, composées de compartiments mobiles qui se raccordaient sur le terrain; chaque compartiment était porté par des soldats qui s'en servaient comme de bouclier. C'était une guerre de barricades. On s'empara successivement des couvents, des églises, des maisons. « Croiriez-vous, sire, écrivait à l'Empereur le général Forey, que les maisons dont nous nous emparons sont pour la plupart habitées et les individus qu'on y trouve répondent, quand on leur exprime son étonnement de les y voir, qu'ils sont habitués à cela ? » Voilà qui peint bien l'état violent dans lequel le pays se trouve presque toujours. Une partie de l'armée repoussait les attaques de Comonfort, qui cherchait à ravitailler la ville. De brillants combats l'écartèrent, et au mois de

mai, la victoire de San Lorenzo, remportée par le général Bazaine, acheva de disperser son armée. La garnison de Puebla, réduite à 12 000 hommes, se rendit à discrétion le 17 mai et demeura prisonnière de guerre. Le 10 juin, l'armée française entrait à Mexico.

Sur les indications de la France, une assemblée de notables, rétablissant la monarchie, déféra la couronne impériale à un frère de l'empereur d'Autriche, l'archiduc Maximilien. Maximilien accepta et fit de louables efforts pour tirer le pays de la situation désastreuse où il se trouvait. Mais le parti républicain entretenait l'agitation et continuait même la lutte dans ce pays immense où nos troupes s'épuisèrent pendant trois ans à poursuivre les bandes. Après le départ de l'armée française, en 1867, l'empereur Maximilien se mit résolûment à la tête des Mexicains qui lui étaient dévoués et résista vaillamment, dans la ville de Queretaro, aux troupes de Juarez. Trahi, fait prisonnier, il fut, après une apparence de jugement, fusillé avec deux de ses généraux les plus fidèles (19 juin 1867). Cette catastrophe retentit douloureusement en France et en Europe.

RÉSUMÉ.

La France, sous le règne de Napoléon III, a entrepris de nombreuses expéditions au dehors, en Syrie, pour protéger des populations chrétiennes poursuivies par des peuples fanatiques (1860); en Chine pour ouvrir à notre commerce ce vaste empire. Quelques milliers de soldats français et anglais sont entrés en 1860 dans les murs de Pékin, la populeuse capitale de l'empire chinois. De 1861 à 1862, la France a conquis une nouvelle et riche colonie, dans l'Indo-Chine, où l'empereur d'Annam nous a cédé les provinces de la *Cochinchine*. Enfin, de 1862 à 1866, une armée française, après avoir fait le siége difficile de Puebla (1863) et être entrée à Mexico, a occupé tout le Mexique qu'elle a sillonné dans toutes les directions, sans cependant pouvoir arracher ce pays à l'anarchie.

CHAPITRE XXIV.

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Le canal de l'isthme de Suez. — Les traités de commerce. — Les Expositions universelles. — Caractère chrétien de la civilisation moderne.

Le canal de l'isthme de Suez. — Un des progrès les plus remarquables de notre siècle c'est le développement du commerce. Aussi lorsqu'autrefois on forçait la nature pour s'isoler, aujourd'hui on la force pour se rapprocher. Partout où la nature a semé d'obstacles le cours des rivières, l'homme l'améliore; partout où elle l'allonge par des détours, il l'abrége par ses canaux. On perce les Alpes, on a percé les Pyrénées; on coupe l'isthme de Suez. Cette dernière entreprise est certainement une des plus étonnantes et celle qui prouve le mieux la puissance du travail et du capital, surtout la puissance de l'association, car c'est une Compagnie qui, sous l'impulsion d'un Français, M. de Lesseps, s'est chargée d'unir la Méditerranée à la mer Rouge, de rapprocher les Indes de l'Europe. Un ingénieur de la Compagnie résumait ainsi l'histoire de cette belle œuvre sur le terrain même, à Port-Saïd, ville créée d'hier sur la côte de la Méditerranée, à la tête du canal, et qu'on ne trouve sans doute pas encore dans les géographies : « Port-Saïd fut fondé par une volonté énergique le 25 avril 1859. C'est de ce jour que date notre histoire. Il n'y avait ici qu'une lagune, avec un lido formé sur le bord de la mer par une bande de sable ; c'était un chaos, une masse de terre et d'eau. Les premiers qui vinrent ici, campèrent quinze jours

durant dans une barque. On commença par enlever avec une écope percée de trous la vase que l'on accumulait sur un point du lido; ce fut le premier sol de la première tente. La population de Port-Saïd est aujourd'hui d'environ 8000 hommes, presque tous Européens, tous employés aux travaux, soit pour le compte de la Compagnie universelle du canal maritime, soit pour le compte de ses divers entrepreneurs. Mille difficultés de toute nature sont venues à la traverse du projet de M. de Lesseps; il a fallu lutter contre les timides, les ignorants, les mécontents, et surtout les envieux; l'entreprise fut de prime abord déclarée impossible; lorsque la possibilité matérielle fut démontrée, de nouveaux obstacles se sont présentés : tous n'étaient pas en Égypte, tous ne dépendaient pas de la nature de l'œuvre; il y avait le terrain de la politique et du crédit financier, plus mobile encore que les sables du désert qui menaçaient de s'ébouler. Le dernier obstacle opposé à la réalisation de l'entreprise pouvait être fatal et entraîner la ruine du projet, c'était la suppression du travail des Égyptiens, qui enleva à la Compagnie les contingents promis et accordés (environ 25 à 30 000 hommes); cet obstacle fut un moyen de salut. Ce que les corvées n'auraient pu faire qu'au prix de dures fatigues et de lourdes dépenses, nous le faisons sans peine grâce aux machines, avec 30 hommes au lieu de 400. Ce qui eût été impossible même au beau temps du despotisme des Pharaons, les engins que nous avons été obligés d'inventer pour remplacer les corvées, l'ont fait, le font, et le feront mieux encore lorsque notre matériel sera au complet. Autrefois, il suffisait d'ouvrir un passage pour des barques plates et par conséquent d'exécuter des terrassements à sec. Aujourd'hui, il faut tracer le chenal pour des navires de toute dimension, c'est-à-dire donner au canal une profondeur de 8 mètres au-dessous du niveau de la mer et travailler sous l'eau. Quand l'homme doit s'arrêter impuissant et vaincu, commence le règne de la machine.

« M. de Lesseps a conçu le projet; il a organisé l'entreprise, il saurait au besoin diriger les travaux; c'est le

génie de cette œuvre de géant. Il fait beau le voir apparaître partout à la fois, à Port-Saïd, à Ismaïlia, à Suez, comme un général d'armée sur un champ de bataille. Présent en tous lieux, il parle à tous sans fierté, sachant d'un mot relever leur courage affaibli[1]. »

Hommes, machines travaillent à l'envi ; le canal est déjà assez avancé pour que la petite navigation accomplisse le passage. Cette œuvre qui laisse loin derrière elle les travaux immenses mais insensés des Pharaons, sera bientôt terminée à l'honneur et au profit de la France qui la protége contre le mauvais vouloir de l'Angleterre.

Les traités de commerce ; les expositions universelles. — En Europe, les chemins de fer, cette autre merveille de notre siècle, activent encore les relations des peuples et les gouvernements les facilitent par des traités de commerce. Le temps n'est pas éloigné où les nations, ajoutant à leur isolement naturel, élevaient à l'envi des murailles de tarifs et de lois pour se défendre contre le blé ou les bestiaux ou les étoffes des autres nations.

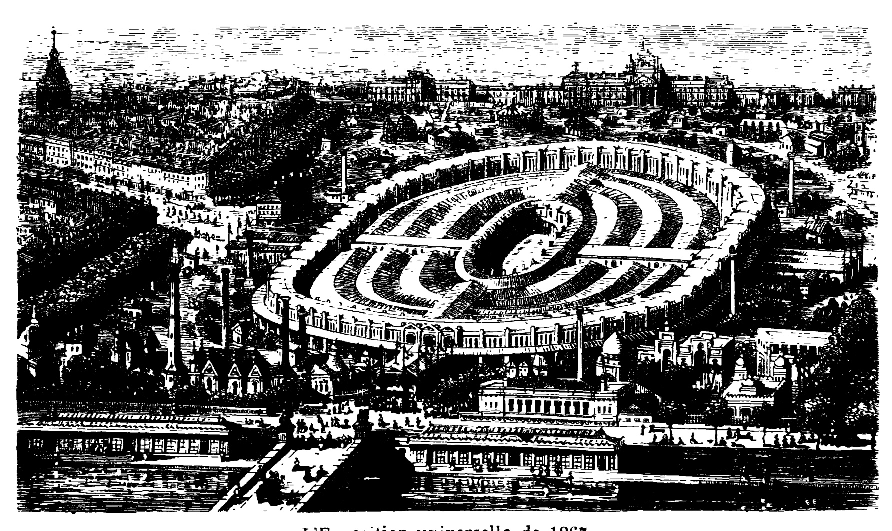
Aujourd'hui on renverse autant que possible ces murailles. La France et l'Angleterre, si longtemps ennemies, donnent l'exemple et on les suit. En 1860, l'empereur Napoléon III, pour engager décidément la France dans une nouvelle voie, signa sur des bases larges et libérales un traité de commerce avec l'Angleterre. Il l'annonça dans une lettre mémorable adressée au ministre d'État le 5 janvier 1860 et qui émut vivement l'opinion. Chacun des deux pays fait profiter l'autre des richesses qu'ils doivent l'un à son soleil bienfaisant, l'autre à son sol qui n'est qu'un bloc de houille et de fer, tous deux à leur intelligence et à leur habileté industrielle.

Les expositions universelles sont la manifestation la plus éclatante de ce besoin de rapprochement, qui pousse les peuples les uns vers les autres et le moyen le plus puissant

1. En Égypte, *Journal d'un Touriste*, par M. Henri Baillière, 1867

de hâter cette union. C'est en Angleterre, en 1851, grâce à l'initiative du prince Albert, époux de la reine Victoria, que se tinrent les premières assises de l'industrie universelle, dans un élégant palais de cristal, construit pour cette solennité internationale. Les exposants français n'étaient que 1760 sur 19 000; ils obtinrent 57 grandes médailles sur les 172 qui furent distribuées et de nombreuses médailles secondaires. En 1855, ce fut le tour de la France à convoquer les autres nations qui s'empressèrent de répondre à son appel. Ouverte au milieu d'une guerre longue et acharnée contre la Russie, l'Exposition de 1855 fit mettre en plus vive lumière les ressources de notre pays qui avait encore progressé depuis 1851. L'empereur Napoléon, le 15 mai 1855, inaugura l'Exposition : « J'ouvre avec bonheur, dit-il, ce temple de la paix qui convie tous les peuples à la concorde. » Tous les pays, excepté la Russie, avaient tenu à honneur d'envoyer leurs produits qu'on rassembla aux Champs-Élysées dans un monument plus vaste que grandiose. Vingt mille exposants concouraient entre eux. Stimulée, l'Angleterre provoqua un nouveau concours en 1862 qui se tint dans le palais de Kensington. Cette exposition reçut plus de six millions de visites. L'industrie française s'y distingua comme toujours, mais les progrès des Anglais y parurent dignes d'attention.

L'exposition qui s'est tenue à Paris, en 1867, au Champ de Mars, a surpassé en éclat et, disons-le, en originalité tout ce qui s'était vu en ce genre. Ce n'était pas un palais que l'immense cirque de fer et de fonte du Champ de Mars; c'était mieux. Avec le spectacle des machines ingénieuses ou puissantes qui décuplent l'activité humaine; avec les agréments infinis de ses galeries de bronzes, de cristaux, de bijoux, de mobilier et d'étoffes; avec ses galeries, nouvelles jusqu'ici, de l'histoire du travail et des arts; grâce aux villes entières qui s'étaient élevées comme par enchantement autour de sa sévère enceinte pour la dissimuler : usines, musées, ateliers, fermes et métairies, chalets, village russe, phares, église, temple, écoles, tout cela encadré



L'Exposition universelle de 1867.

de jardins, de fontaines, de rochers, de cascades, d'arbres, de plantes exotiques qui reposaient la vue; grâce à la variété des architectures qui avaient gardé pour chaque contrée, leur caractère national monuments égyptiens, palais turcs, tunisiens, espagnols, établissements chinois, japonais; grâce enfin à la singularité des costumes de tous pays, au mouvement d'une foule venue de tous les points de l'Europe, qui se pressait sous l'immense promenoir et à laquelle se mêlèrent des rois et des empereurs, c'était bien un monde ou plutôt le monde actuel, en abrégé, représenté au vrai dans toute la beauté de son travail et de son industrie, dans son amour du progrès et son culte de la tradition, jusque dans les différences de ses religions, de ses mœurs, de ses goûts et même jusque dans la vulgarité de ses plaisirs. La miniature a disparu; mais le monde a pu se contempler lui-même; espérons qu'il en profitera.

Caractère chrétien de la civilisation moderne. — L'éclat de notre civilisation ne doit pas nous voiler ses dangers; hâtons-nous de dire cependant qu'elle s'inspire aussi de maximes généreuses. Elle se répand dans toutes les classes; les gouvernements s'occupent maintenant des intérêts de tous. En France, depuis le règne de Napoléon III, l'État s'efforce de soulager les classes laborieuses dans toutes les phases et dans tous les besoins de leur existence. Il recueille les enfants d'ouvriers s'ils sont orphelins, les élève si le travail retient leurs parents à l'atelier, les instruit dans ses écoles, les protége dans leurs premiers travaux : adoption officielle des crèches et des asiles de la première enfance, organisation des sociétés de charité maternelle placées sous la protection de l'Impératrice, fondation de l'orphelinat du Prince-Impérial, loi sur le contrat d'apprentissage qui limite les heures du travail et l'autorité des patrons. Il ne néglige point l'hygiène des ouvriers, assure des soins à leur santé : loi pour l'assainissement des logements insalubres habités surtout par les ouvriers; loi qui institue des bains et des lavoirs publics;

décret allouant une somme considérable pour les améliorations des maisons d'ouvriers dans les grandes villes; institution des médecins cantonaux, c'est-à-dire distribution gratuite de la médecine. S'il les soigne malades, sa sollicitude les soigne encore convalescents : fondation des asiles impériaux de Vincennes et du Vésinet; lois qui développent les sociétés de secours mutuels et les élèvent à la hauteur d'établissements publics. Il aide les indigents à obtenir justice : loi qui crée l'assistance judiciaire, c'est-à-dire procure aux personnes pauvres la gratuité de la justice. Enfin, après les avoir soutenus dans toutes les difficultés de la vie, il les aide à se préparer une vieillesse à l'abri de l'indigence : caisses d'épargne, caisse des retraites pour la vieillesse, organisée par la loi du 18 juin 1850 et perfectionnée sous l'Empire.

Améliorer les conditions d'existence, c'est prolonger l'existence elle-même. Aussi la durée de la vie moyenne a-t-elle augmenté en France depuis le commencement du siècle. Si nous faisons reculer la mort, nous faisons reculer quelque chose de pire . l'ignorance, le mal, le crime. Plus de bien-être, plus de santé morale, voilà les résultats auxquels notre siècle est arrivé : tels seront ses titres à la reconnaissance des âges futurs.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.